



Collection G.M.A.
Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by
An Anonymous Donor
1935



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/contesdeboccace02bocc

CONTES

DE BOCCACE.



Contes
DE BOCCACE,

Traduction Nouvelle,

PRÉCÉDÉE

D'UNE NOTICE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE CET ÉCRIVAIN,

PAR ED. RASTOIN-BRÉMOND.

TOME SECOND.

PARIS.
CAMUZEAUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
QUAI SAINT-MICHEL, N° 25
1835.

36765
1. 7. 35

CONTES

DE BOCCACE.

CINQUIÈME JOURNÉE.

Le soleil commençait à paraître, lorsque Flamette, réveillée par le ramage des oiseaux perchés sur les arbres fleuris, se leva, et fit lever les dames et les trois messieurs. Ils sortirent tous du château, et allèrent se promener dans les champs, marchant à petits pas sur l'herbe couverte de rosée, et s'entretenant de mille choses agréables. Mais aussitôt que la chaleur devint plus forte et plus ardente, ils reprirent le chemin du château, où ils réparèrent leurs forces avec des vins exquis et des confitures. Après le déjeûner, on alla dans le jardin attendre l'heure du dîner : lorsqu'elle fut venue, on se mit à table. Le repas fut fort gai : plusieurs des convives chantèrent des chansons bachiques, d'autres des chansons amoureuses. On ne quitta la table que pour danser; et, après quelques heures, la reine permit à chacun d'aller se reposer.

Les uns se retirèrent dans leur chambre pour dormir, les autres restèrent dans le jardin : mais tout le monde se réunit l'après-midi auprès de la belle fontaine, ainsi que la reine l'avait ordonné. On fut à peine assis, que cette aimable souveraine, jetant du haut de son trône un regard plein de douceur sur Pamphile, lui commanda de dire une nouvelle. Ce jeune homme s'empressa de lui obéir, et parla ainsi :

NOUVELLE PREMIÈRE.

LE PRODIGE OPÉRÉ PAR L'AMOUR.

Parmi les différentes histoires qui se présentent dans ce moment à mon esprit, pour commencer une si agréable journée, je choisis celle qui vous fera le mieux comprendre le véritable but que nous devons nous proposer aujourd'hui. Vous y verrez en même temps de quoi l'amour est capable, combien il mérite d'être révéré, ce dont bien des gens ne sont pas assez persuadés; et combien les désirs qui l'accompagnent sont délicieux. Je pense, mes aimables dames, que cette histoire vous plaira beaucoup; car, permettez-moi de vous le dire, je suis intimement persuadé qu'il n'en est aucune, parmi vous, qui ne soit un peu amoureuse.

Les anciennes histoires de Chypre font mention d'un gentilhomme de ce pays, nommé Aristippe, le plus riche de tous ses compatriotes, et qui sans doute

eût été le plus heureux, si la fortune ne l'eût affligé dans une chose. Parmi ses enfans il en avait un qui pouvait le disputer à tous les jeunes gens du pays pour la taille et la figure; mais ce garçon était si sot, si stupide, qu'on n'en pouvait espérer rien de bon. On l'appelait Galeso. Son père n'épargna rien pour réparer les défauts de la nature par une éducation soignée : il lui donna un précepteur et d'autres maîtres; mais tout fut inutile. On ne put ni lui apprendre à lire, ni le rendre tant soit peu poli. Tout ce qu'il faisait était marqué au coin de la grossièreté : discours, manières, même le son de sa voix, annonçaient en lui l'incivilité et la rudesse. De là vint qu'on lui donna le surnom de Chimon, qui, en langage chyprien, signifie grosse bête.

Aristippe, désolé des mauvaises dispositions de son fils, et désespérant d'en pouvoir jamais faire un homme supportable, se détermina à l'envoyer à la campagne vivre avec les paysans, pour n'avoir pas incessamment devant les yeux un objet si désagréable et si affligeant. Il lui signifia ses ordres : Chimon les exécuta avec d'autant plus de plaisir, que la façon de vivre des villageois lui plaisait cent fois plus que celle de la ville. Il partit donc pour les champs, où il ne s'occupa que de ménage et de travaux rustiques. Un jour, après avoir couru d'une terre à l'autre avec un gros bâton à la main, il entra, sur l'heure de midi, dans un petit bois agréable et touffu; c'était au mois de mai. Le hasard le conduisit dans un pré entouré de mille arbrisseaux verts et arrosé par une claire fontaine.

Non loin de ces belles eaux, il vit une jeune fille qui dormait à l'ombre sur le gazon. Le mouchoir qui couvrait sa gorge était si simple et si léger, qu'on distinguait sans peine, à travers, l'éclat et la finesse de sa peau; le reste de son vêtement consistait dans un casaquin et un jupon d'une blancheur éblouissante, et d'une étoffe presque aussi fine qu'une gaze. A ses pieds dormaient deux femmes et un valet. Chimon s'approcha pour voir de plus près cette jolie dormeuse. Appuyé sur son bâton, il la regarde d'un œil curieux, et l'admire comme s'il n'avait jamais vu de femme. Son esprit rustique, sur lequel les leçons les plus sages et les plus attrayantes n'avaient pu faire la moindre impression, lui dit dans ce moment que cette fille était le plus bel objet qui pût s'offrir aux regards des hommes; il ne se lassait point de la contempler. Il loua ses blonds cheveux, son front, son nez, sa bouche, ses bras et surtout sa gorge naissante, plus blanche que l'albâtre. D'homme rustre et sauvage, il devint tout-à-coup excellent juge en fait de beauté. Il ne manquait à son plaisir que de voir les yeux de la belle, que le sommeil tenait fermés. Il fut tenté de l'éveiller pour se satisfaire; mais, comme il commençait à raisonner, et qu'il n'avait jamais vu de femme aussi belle, il crut que c'était une déesse, et qu'il devait la respecter. Il eut dès lors assez de discernement pour sentir que les choses divines méritent plus de vénération et de respect que les choses mortelles et terrestres. Il se contenta donc de l'admirer, et attendit qu'elle s'éveillât d'elle-même. Malgré son naturel brusque et

impatient, le plaisir qu'il trouvait à contempler ses charmes le retint constamment auprès d'elle. Quelque temps après, Ephigène s'éveilla; c'était le nom de cette beauté. Chimon, immobile, appuyé sur son bâton, fut le premier objet qu'elle vit en ouvrant les yeux. Comme il était connu presque partout, par son imbécillité autant que par le nom et la richesse de son père, il le fut de cette fille, qui, surprise de le voir là dans cette posture : Que viens-tu faire dans ce bois, à cette heure-ci, lui dit-elle? Chimon, tout occupé d'admirer ses beaux yeux, qu'il lui tardait de voir, et d'où partaient les traits de feu qui enivraient son âme de plaisir, ne répondit pas un seul mot. La belle, voyant qu'il lui lançait continuellement des regards passionnés, et craignant que sa rusticité ne le portât à quelque malhonnêteté, réveilla ses femmes, et, s'étant levée, elle partit avec elles. Vous avez beau fuir, charmante souveraine de mon âme, lui dit Chimon, j'irai avec vous. Ephigène, qui avait toujours peur de lui, le pria en vain de se retirer, elle ne put jamais s'en défaire : il la conduisit jusque dans sa maison, non sans lui avoir fait, durant la route, beaucoup de complimens sur sa beauté. De là il s'en retourna chez son père, et lui dit qu'il ne voulait plus demeurer au village. Le père ne fut pas trop satisfait de cette demande, non plus que ses autres parens; néanmoins on lui permit de vivre à sa manière, pour découvrir le motif d'un pareil changement.

Ce jeune homme, dont le cœur n'avait été jusque alors susceptible d'aucune impression, plein d'amour

pour la jeune et belle Ephigène, étonna, par ses idées et par sa nouvelle conduite, son père, et tous ceux qui le connaissaient. Il demanda d'abord, et obtint d'être habillé comme ses frères et d'avoir le même train. Perdant chaque jour de son caractère sauvage, il se mit à fréquenter les honnêtes gens, s'appliqua à imiter leurs façons, leur politesse, et s'attacha surtout à retenir les manières et les discours des jeunes gens amoureux. Au grand étonnement de tout le monde, il apprit en fort peu de temps, non seulement à lire et à écrire, comme le commun des gens bien nés, mais il se distingua parmi les savans, tant l'amour et l'envie de plaire surent lui inspirer d'ardeur pour l'étude. Il parvint même, à force d'exercice et de travail, à modifier sa voix, au point qu'il la rendit douce et agréable. Peu de musiciens chantaient et jouaient mieux que lui des instrumens. Il devint bon écuyer et un des hommes les plus vigoureux et les plus adroits de son temps dans tous les exercices militaires de mer et de terre. En un mot, il se rendit, en moins de quatre ans, le gentilhomme le plus poli, le mieux tourné, le plus aimable et le plus accompli de Chypre. La seule vue d'Ephigène produisit tous ces miracles. Les divins attraits de cette charmante personne, en échauffant son cœur, y avaient développé le germe de ces qualités précieuses qui y étaient ensevelies comme dans une sombre et épaisse prison. Telle est la puissance incompréhensible de ce sentiment sur les âmes dont il s'est emparé : sa présence anime et féconde les vertus les plus assoupies.

Quoique Aristippe ne fût pas trop charmé de l'amour de son fils pour Ephigène, considérant toutefois les effets avantageux que cette passion avait produits sur son esprit, il le laissa maître de suivre son inclination. Chimon, devenu homme aimable, eût fort désiré qu'on ne l'appelât plus que Galeso, qui était son premier nom ; mais, comme la belle Ephigène lui avait donné celui de Chimon le jour qu'elle l'avait rencontré, il crut devoir le garder toute sa vie. L'amour qu'il conservait toujours pour elle, et le désir de la posséder, le porta plusieurs fois à prier Chipsée, son père, de la lui donner en mariage ; mais le père d'Ephigène répondit toujours qu'il l'avait promise à un gentilhomme de Rhodes, nommé Pasimonde, auquel il ne voulait pas manquer de parole. Chimon était trop épris, trop passionné et avait trop fait pour renoncer à sa maîtresse : il jura que nul autre que lui ne la posséderait. À peine fut-il instruit que le Rhodien avait envoyé un vaisseau pour la prendre, et qu'elle était sur le point de partir : Aimable et cher objet de ma flamme, dit-il en lui-même, voici le moment de te faire connaître combien je t'aime. Tu m'as rendu homme; je ne doute point que je ne devienne pour toi un héros. Oui, je te posséderai ou je perdrai la vie. Dans ce dessein, il résolut de l'enlever. Il rassembla plusieurs de ses amis, quelques soldats, et s'embarqua avec eux sur un navire qu'il avait fait armer secrètement, pour aller attendre celui qui devait conduire à Rhodes la divine reine de son cœur : il ne l'attendit pas long-temps. Le

père d'Ephigène ayant fait les honneurs convenables aux parens de son gendre futur, sa fille ne tarda pas à se mettre en mer. Elle fut rencontrée le lendemain par Chimon, qui était aux aguets pour la voir passer. Il s'approche des Rhodiens; et, quand il en est assez près pour pouvoir se faire entendre, il monte sur la proue, et leur crie de mettre bas les voiles, ou de s'attendre à être pris et jetés dans la mer. Voyant qu'ils se disposaient à se défendre, on lança promptement un harpon sur le vaisseau: et, sans attendre qu'il soit secondé d'aucun des siens, Chimon s'élance à l'abordage l'épée à la main, et fait un carnage horrible de tout ce qu'il rencontre. Les Rhodiens, effrayés, et contraints de céder à sa valeur, demandent grâce, et tous, d'une commune voix, offrent de se rendre prisonniers. Mes amis, leur dit alors Chimon, ce n'est ni par haine ni par l'espoir du butin que j'ai pris les armes contre vous, mais uniquement pour me rendre maître d'un objet qui m'est mille fois plus précieux que la vie, et qu'il vous est facile de me livrer. Je ne vous demande qu'Ephigène: son père me l'a refusée en mariage, et l'amour que j'ai pour elle m'a contraint de recourir aux armes, plutôt que de l'abandonner à un étranger, qui ne saurait l'aimer autant que moi. Je prétends l'épouser, et crois la mériter aussi bien que Pasimonde. Donnez-la-moi donc, et je vous laisse la vie avec la liberté.

Les Rhodiens, qui n'étaient pas les plus forts, cédèrent à la nécessité, et livrèrent avec regret Ephigène, qui fondait en larmes. Chimon la consola de son

mieux, et la fit passer sur son vaisseau, sans exiger autre chose des Rhodiens. Ravi d'une si belle conquête, son premier soin fut de calmer ses inquiétudes et d'essuyer les pleurs qu'elle ne cessait de répandre. Ne vous chagrinez point, ma chère amie, vous serez plus heureuse avec moi que vous ne l'auriez été avec Pasimonde, qui ne vous connaît pas, qui ne peut par conséquent vous aimer comme vous le méritez. Songez que, depuis le premier moment que je vous ai vue, je n'ai pas cessé de vous adorer; songez à tout ce que l'amour m'a fait entreprendre pour vous plaire et me rendre digne de vous. Après avoir ainsi donné quelque temps à adoucir sa maîtresse, il tint conseil avec ses compagnons, pour délibérer sur le parti qu'il avait à prendre. Il fut décidé qu'il ne devait pas retourner de quelque temps en Chypre après un tel acte de violence. Il fit voile vers Candie, où il croyait pouvoir passer quelque temps en sûreté avec Ephigène, à la faveur des parens et des amis qu'il avait dans cette île; mais la fortune en disposa autrement, par une de ces bizarreries qui lui sont ordinaires : elle se plut à changer en tristesse la joie qu'elle venait de procurer à Chimon, jusque là son favori.

Quatre heures s'étaient à peine écoulées depuis la séparation des deux vaisseaux, lorsque le temps changea. Le ciel se couvrit d'épais nuages, et la mer fut bientôt agitée par les vents les plus impétueux. Tout annonçait une tempête pour la nuit, qui commençait à répandre ses voiles, et que Chimon s'était promis de passer dans les plaisirs. Les flots s'agitaient, se cour-

rouçaient de plus en plus, et menaçaient à chaque instant d'engloutir le vaisseau, qu'ils battaient avec fureur. Les matelots manœuvraient avec beaucoup de difficulté; on ne savait plus que faire pour éviter le danger. Chimon était au désespoir d'un pareil contretemps; il lui semblait que le ciel ne lui avait donné ce qu'il désirait que pour le lui enlever d'une manière affreuse, et sans espoir de retour. Ses compagnons n'étaient pas moins affligés; mais Ephigène l'était plus que personne : elle ne cessait de pleurer, et croyait que chaque vague qui venait se briser contre le navire allait être son tombeau. Dans sa douleur, elle maudissait l'amoureux Chimon, lui reprochait durement sa témérité, et disait que ce terrible ouragan était une juste punition du ciel, qui, ne voulant pas leur hyménée, avait décidé sa perte et la sienne. Cependant les matelots ne cessent de manœuvrer pour tâcher d'écarter le danger. Ils ne peuvent se rendre maîtres des vents qui, augmentant à chaque instant, emportent le vaisseau vers l'île de Rhodes. Se voyant près de terre, sans savoir le lieu où ils étaient, ils firent leurs efforts pour gagner le rivage. La fortune seconda leurs désirs; car le vent les jeta dans un petit golfe où le vaisseau des Rhodiens ne faisait que d'arriver. Quand le jour parut, Chimon et ses gens furent fort surpris de se voir à Rhodes, et à une portée de flèche du vaisseau d'où ils avaient enlevé la belle Ephigène. Désespéré de ce nouveau contre-temps, Chimon ordonna qu'on fît l'impossible pour se retirer d'un lieu si fatal à ses espérances, aimant mieux s'exposer encore à la fureur des vents et

des flots qu'au ressentiment des Rhodiens. On tenta tous les moyens imaginables pour s'éloigner du golfe, mais inutilement ; au contraire, comme le vent donnait directement contre le rivage, un coup de vague jeta le vaisseau sur le sable, où il fut incontinent environné de monde et reconnu par l'équipage du vaisseau rhodien, dont une partie avait déjà débarqué, et s'était retirée au village prochain. Ils furent bientôt instruits de l'aventure de Chimon, et revinrent avec une troupe de paysans, qui se saisirent d'Ephigène et de son ravisseur, déjà descendu à terre, avec le plus grand nombre de ses gens, dans l'intention de gagner une forêt voisine. Il fut conduit, avec sa maîtresse et plusieurs de ses compagnons, au village, et de là à Rhodes.

Pasimonde, instruit de tout ce qui s'était passé, porta plainte au sénat de la violence du gentilhomme chyprien, et le sénat ordonna à Lisimaque, qui, cette année, était le premier magistrat, d'aller, avec ses gardes, prendre Chimon et ses compagnons pour les mener en prison. C'est ainsi que cet amant infortuné perdit non seulement sa maîtresse, dont il n'avait encore eu que quelques petits baisers, mais sa liberté et l'espoir de la recouvrer.

Ephigène fut mise chez des dames de la connaissance de Pasimonde, qui s'empressèrent de l'accueillir et de la soulager des fatigues qu'elle avait essuyées. Elle devait demeurer auprès d'elles jusqu'au jour fixé pour les noces ; et, en attendant, on se fit un devoir de lui procurer toute sorte d'agrémens.

Pasimonde intrigua, sollicita, pour faire condamner

à mort son rival ; mais les gentilshommes rhodiens, à qui il avait sauvé la vie, et pour lesquels il avait eu de très-bons procédés, sollicitèrent en sa faveur, et on se contenta de le condamner lui et les siens à une prison perpétuelle ; punition aussi douloureuse que la perte de la vie, puisqu'elle lui ôtait l'espoir de jamais posséder l'objet de son amour.

Tandis que Pasimonde faisait tout disposer pour ses noces, la fortune, toujours capricieuse, parut se repentir du mal qu'elle avait fait à Chimon, et suscita un nouvel événement pour amener sa délivrance. Pasimonde avait un frère, nommé Hormisda, plus jeune que lui, mais non moins estimable par son mérite. Ce frère était amoureux d'une très-jolie Rhodienne de qualité, connue sous le nom de Cassandre, et il l'avait demandée plusieurs fois en mariage, sans avoir jamais pu l'épouser, à cause de divers accidens survenus au moment de la conclusion. Il faut observer que le magistrat Lisimaque était également épris des charmes de cette demoiselle ; mais elle lui préférait son rival. Pasimonde, voulant faire, comme on dit vulgairement, d'une pierre deux coups, et éviter les dépenses d'une seconde noce, imagina de conclure, une bonne fois pour toutes, le mariage de son frère, afin qu'il pût épouser la belle Cassandre le même jour que lui-même épouserait Ephigène. Il en parla aux parens de la demoiselle, et il fut arrêté que ce double mariage se ferait en même temps. Lisimaque ne fut pas plus tôt informé de ce nouvel arrangement, qu'il sentit que tout espoir était perdu pour lui si Cassan-

dre donnait sa main à Hormisda. Cette idée ralluma sa jalousie et le mit en fureur. Il dissimula toutefois sa peine et son ressentiment, pour songer aux moyens d'empêcher ce mariage. Il n'en vit pas de plus court ni de plus sûr que celui d'enlever Cassandre. L'exécution lui en paraissait aisée, mais indigne d'un honnête homme ; cependant, après bien des combats et bien des réflexions, l'amour l'emporta sur l'honneur ; et il se décida à l'enlever, quoi qu'il en dût arriver. Pensant à la manière dont il devait s'y prendre, et aux personnes qui lui étaient nécessaires pour ce coup de main, il se ressouvint de Chimon et de ses compagnons qu'il tenait prisonniers. Il jugea qu'il aurait de la peine à trouver des gens plus propres à seconder ses vues ; il donna des ordres pour qu'on lui amenât Chimon la nuit suivante ; il le fit entrer dans sa chambre, et voici à peu près le discours qu'il lui tint :

Les dieux, mon ami, se plaisent à éprouver la vertu des hommes. Ils ne leur prodiguent souvent leurs bienfaits que pour les replonger dans l'adversité ; et, s'ils les trouvent aussi fermes et aussi constans dans le malheur qu'ils l'avaient été dans la bonne fortune, ils se font une justice de leur rendre avec usure leurs premières faveurs. C'est sans doute dans l'intention d'éprouver ton courage qu'ils t'ont fait sortir de la maison de ton père, que je sais être très-riche. Je n'ignore pas non plus qu'ils se sont servis du pouvoir de l'amour pour faire de toi un homme vaillant et éclairé, d'homme stupide et grossier que tu étais. Ils veulent voir à présent si l'adversité et la prison n'ont point al-

téré ton courage. S'il est tel qu'il s'est d'abord montré lorsque tu as conquis ta maîtresse par les armes, sois assuré de recevoir la récompense la plus flatteuse que tu puisses désirer. Tu vas en juger toi-même.

Tu sauras d'abord que Pasimonde, ton rival, s'est donné toute sorte de mouvemens pour te faire condamner à mort ; aujourd'hui il s'en donne pour hâter le moment de son mariage avec celle que tu aimes, et qui t'a coûté tant de peines et de soins, sans avoir pu la posséder. Je sais combien cette prochaine union doit t'affliger ; j'en juge par le chagrin que me cause à moi-même celle d'Hormisda, frère de Pasimonde, avec une demoiselle qui m'est plus chère que la vie. Aie néanmoins bonne espérance ; il est un moyen de nous venger l'un et l'autre, et d'empêcher cette double alliance : il ne s'agit que d'avoir du courage. As-tu celui de prendre les armes pour enlever les maîtresses de nos rivaux ? Tu ne balanceras point, si Ephigène t'est toujours chère, si tu veux recouvrer ta liberté et celle de tes compagnons, que j'attache à ce prix. Tu verras, par mon courage, que je suis aussi amoureux que toi. Parle, je n'ai plus rien à te dire.

Lisimaque n'avait point encore fini de parler, que Chimon se crut déjà réconcilié avec la fortune. Il sentit ses espérances renaître et son courage se ranimer. Que vous me connaîtriez mal, monsieur le juge, lui répondit-il, si vous doutiez de ma valeur ! Il n'est point de péril que je n'affronte pour servir votre amour, si je dois obtenir la récompense que vous me faites envisager : vous ne sauriez trouver de compagnon plus

2.

brave et plus fidèle pour vous seconder. Je suis prêt à vous en convaincre ; ordonnez, que faut-il faire?

On m'a assuré, répondit Lisimaque, que les noces devaient se faire dans trois jours, dans la maison de Pasimonde. Risquant donc le tout pour le tout, je suis d'avis de nous y rendre pendant la nuit, bien armés, avec tes compagnons et les miens, et d'enlever nos maîtresses du milieu du festin ; nous les conduirons aussitôt dans un vaisseau, qu'on prépare secrètement par mes ordres, et nous immolerons à notre fureur quiconque s'opposera à notre résistance.

Chimon fut ravi de la proposition de Lisimaque, et s'en retourna fort content dans sa prison, bien résolu de cacher à ses compatriotes, jusqu'au moment de l'exécution, le projet où ils devaient entrer, afin d'être plus sûr que rien ne transpirât.

Le jour des noces venu, la fête fut des plus magnifiques ; la joie éclatait de toutes parts dans la maison des nouveaux époux, pendant que Lisimaque disposait toutes choses pour y apporter la tristesse et le deuil. Il met Chimon et ses compagnons en liberté ; il les arme, les réunit aux gens qu'il s'était affidés de son côté, et harangue les uns et les autres pour leur inspirer du courage. Il divise ensuite cette troupe en trois petits corps ; il en envoie un au port, afin que personne ne puisse s'opposer à l'embarquement ; il se transporte avec les deux autres à la maison des nouveaux mariés ; il laisse à la porte le second détachement, pour empêcher le monde d'entrer, et, suivi de Chimon, monte avec le troisième dans la salle des nouvelles ma-

riées, qui étaient à table avec beaucoup d'autres femmes. Ils s'avancent hardiment, renversant tout ce qui s'offre devant eux, et prennent chacun leur maîtresse, qu'ils remettent aussitôt entre les mains de leurs compagnons, avec ordre de les conduire au port. Un coup si hardi jette l'assemblée dans l'étonnement et la frayeur; les nouvelles mariées poussent des cris affreux, et se démènent vivement dans les bras de ceux qui les emportent; les autres dames se lamentent, se lèvent de table, appellent les hommes à grands cris, et, en attendant qu'ils viennent à leur secours, elles se mettent en devoir d'arrêter les ravisseurs, en s'opposant à leur passage. Mais Lisimaque et Chimon se font jour avec leur épée à travers la foule, et gagnent facilement l'escalier; ils y rencontrent Pasimonde, qui, armé d'un gros bâton, était accouru au bruit. Chimon lui fend la tête d'un coup de sabre, et le jette mort sur le carreau. Hormisda, qui vole au secours de son frère, est également tué par Chimon. Les attaquans, après avoir tué ou blessé tout ce qui avait voulu leur résister, se réunirent à ceux qui gardaient la porte, et se rendirent tous en bon ordre au vaisseau, où les deux dames étaient déjà. Ils mirent aussitôt à la voile, aux yeux d'une multitude de gens armés qui venaient en diligence pour les arrêter. Après quelques jours d'heureuse navigation, ils arrivèrent en Candie, où ils furent bien reçus de leurs parens et de leurs amis. Chimon et Lisimaque épousèrent leurs maîtresses, qu'ils avaient eu soin de consoler durant le voyage, et l'un et l'autre eurent sujet de se féliciter de leur destinée. Cet événe-

ment produisit de grands troubles entre les Rhodiens et les Chypriens ; ils se disposaient même à se faire la guerre, lorsque, par la médiation des parens et des amis des deux époux, tout fut apaisé ; l'affaire s'arrangea si bien, qu'après quelque temps d'exil il fut permis à Chimon et à Lisimaque de retourner chacun dans son pays, où ils vécurent en paix et en bonne intelligence avec leurs femmes aussi bien qu'avec leurs compatriotes.

NOUVELLE II.

L'ESCLAVE INGÉNIEUX.

Pamphile eut à peine achevé son récit, que la reine ordonna à Emilie de commencer le sien.

Cette aimable dame obéit, et débuta ainsi :

Vous n'ignorez pas, mesdames, qu'au nord et tout auprès de la Sicile il y a une île qu'on appelle Lipari. Dans la capitale de cette petite île, vivait autrefois une jeune fille nommée Constance, qui joignait à une naissance honnête une figure très-intéressante. Un jeune homme à peu près de son âge, nommé Martucio-Gomito, garçon d'esprit et de bonne mine, en devint amoureux. La demoiselle se fit un devoir de répondre à son amour, et n'était jamais plus contente que lorsqu'elle le voyait ou qu'elle pouvait s'entretenir avec

ui. Martucio, encouragé par ce tendre retour, se hasarda de la faire demander en mariage à son père, qui la lui refusa net, parce qu'il le trouvait trop pauvre.

Le jeune homme, piqué du motif du refus, arma, de ociété avec quelques-uns de ses parens et de ses amis, une petite galère, et jura de ne retourner dans sa paltrie qu'apres avoir fait une brillante fortune. Quand le vaisseau fut prêt, il s'embarqua, dans l'intention d'exercer le métier de corsaire, et fit voile vers les côtes de Barbarie. Il se tint quelque temps sur cette mer, attaquant et pillant tous les vaisseaux qui n'étaient pas en état de lui résister. La fortune lui fut presque toujours favorable. Il amassa beaucoup de biens en très-peu de temps, plus même qu'il n'en fallait pour figurer avantageusement dans son pays, s'il eût voulu y retourner; mais l'ambition d'augmenter ses richesses le retint encore sur mer, et cette ambition démesurée causa son malheur. Il fut attaqué à son tour par des Sarrasins : il se défendit long-temps; mais enfin il fallut céder à la force. Il fut pris avec tout ce qu'il avait piraté, et conduit à Tunis, où il demeura long-temps prisonnier, dans une extrême misère. La plupart de ses compagnons avaient péri dans le combat, et son vaisseau avait été coulé à fond après le pillage.

Bientôt le bruit courut à Lipari que Martucio, et tous ceux qui s'étaient embarqués avec lui, avaient péri sur mer. Constance, que le départ de son amant avait fort affligée, ne pouvait se consoler de sa perte. Après avoir long temps pleuré sur sa malheureuse destinée, elle résolut de ne plus vivre; mais, ne pouvant

gagner sur soi de se détruire elle-même, elle s'avisa d'un moyen assez singulier pour se réduire à la nécessité de mourir. Elle sortit un jour secrètement de la maison de son père, et s'en alla au port, dans l'intention d'entrer dans la première barque de pêcheur qu'elle trouverait vide, pour s'abandonner ensuite à la merci des vents et des flots. Elle en aperçut une, séparée des autres, qu'elle trouva fournie de tous ses agrès. Elle y entre, la détache, et prend le large à force de rames et de voiles; car elle entendait un peu la navigation, comme toutes les femmes de cette île. Arrivée en pleine mer, elle abandonna les rames et le gouvernail, persuadée que sa barque, qui n'était pas lestée, ou serait bientôt submergée, ou irait se briser contre quelque rocher; ce qui lui procurerait une mort inévitable. Dans cette espérance, elle s'enveloppa la tête d'un manteau, et se coucha au fond de la barque, priant Dieu d'avoir seulement pitié de son âme. L'événement ne répondit point à son attente : la mer était tranquille, et le peu de vent qu'il faisait, poussant vers les côtes de Barbarie, conduisit le bateau, dans l'espace d'environ vingt-quatre heures, en un petit havre, près la ville de Souse, dépendante du royaume de Tunis. Comme la jeune fille n'avait point levé la tête, elle ne savait si elle était au rivage ou en pleine mer. Lorsque le bateau aborda, il y avait sur la grève une vieille femme, occupée à plier des filets de pêcheurs, qu'elle avait mis sécher au soleil. Surprise de la voir arriver à pleines voiles, et donner contre terre, sans que personne parût, elle imagina que les pêcheurs s'étaient

endormis. Pour s'en convaincre, elle entre dans la barque, et ne trouve qu'une fille étendue de son long sur les planches, empaquetée d'un grand manteau. Elle s'approche, et, s'apercevant qu'elle dormait profondément, elle l'appelle, et la secoue jusqu'à ce qu'elle soit éveillée. Elle reconnut à ses habits, quand elle l'eut fait lever, que c'était une chrétienne; elle lui demanda aussitôt, en italien, par quelle aventure elle se trouvait là toute seule. La jeune fille, entendant parler sa langue, crut que le vent avait changé, et l'avait repoussée vers l'île d'où elle était partie. Elle porte précipitamment ses regards de tous côtés, et ne connaissant point le pays, elle demande à la vieille où elle était. — Vous êtes près de Souse, en Barbarie. A cette réponse, Constance, plus affligée que jamais d'être encore du nombre des vivans, surprise de se trouver chez des Barbares, et craignant qu'ils ne voulussent, ou la maltraiter, ou porter atteinte à son honneur, se laissa tomber sur le sable, et versa un torrent de larmes. La bonne femme se mit à la consoler de son mieux : la compassion la rend éloquente; elle vient à bout de l'arracher de ce lieu, et de la mener à sa chaumière, où elle lui fait manger un morceau de pain dur et du poisson. La voyant moins chagrine, elle la pria de lui raconter son aventure. Constance, étonnée de ce qu'elle lui parlait toujours italien, ne jugea point à propos de satisfaire sa curiosité, sans savoir auparavant à qui elle avait affaire; son hôtesse, questionnée, lui apprit qu'elle était au service de plusieurs chrétiens, faisant le métier de pêcheurs; qu'elle avait reçu le jour à Trapani,

d'où elle était sortie de très-bonne heure, et qu'elle se nommait Chereprise. Ce nom lui parut d'un bon augure; elle commença même, dès ce moment, à ne plus désirer la mort, soit que les tendres consolations de la bonne vieille eussent ranimé son courage, soit qu'elle eût quelque secret pressentiment qu'elle pourrait oublier ses chagrins, et devenir heureuse. Elle raconta pour lors à cette femme l'étrange résolution qu'elle avait prise, et ce qui l'y avait portée, sans cependant lui dire le nom, ni l'état de ses parens, ni la ville qu'ils habitaient. Elle termina son récit par la prier d'avoir compassion de sa jeunesse, et de lui fournir quelque expédient pour mettre son honneur à l'abri des insultes des hommes. Chereprise, qui était une très-honnête femme, lui dit de ne point s'inquiéter, et lui promit de lui rendre tous les services qui dépendraient d'elle. Je vous placerai, ajouta-t-elle, dans une maison de la ville prochaine, où votre honneur n'aura pas le moindre danger à courir. Elle la laisse un moment seule, dans sa cabane, et va retirer le reste de ses filets. A son retour, elle la couvre du manteau, dont elle l'avait trouvée enveloppée dans la barque, et la mène droit à Souse, en lui disant qu'elle la conduit chez une Sarrasine très-respectable. — C'est une dame d'un certain âge, extrêmement charitable, qui a des bontés pour moi. Je la prierai de vous prendre avec elle, et je suis assurée d'avance qu'elle s'en fera un plaisir. Je puis vous promettre que, si vous cherchez à la contenter et à mériter son affection, elle vous traitera comme sa propre fille, et aura pour vous toute la

tendresse et tous les égards que vous pourrez désirer.

Quand elles furent arrivées dans la ville, Chereprise courut vers sa protectrice, qu'elle aperçut de loin, entrant dans une maison voisine de la sienne. Elle parla avec tant de chaleur et d'intérêt, que la dame, touchée des malheurs de cette pauvre petite étrangère, ne put la regarder sans pleurer. Elle la caressa, la baisa sur le front, et la mena ensuite dans sa maison, où elle ne logeait que des femmes, qu'elle occupait à divers ouvrages de soie et de palmier. Constance eut bientôt appris à travailler aussi bien que ses compagnes; elle se concilia d'autant plus aisément leur estime et leur amitié, qu'elle fit des progrès rapides dans leur langue. Sa patronne ne l'aimait pas moins; enfin elle était aussi heureuse qu'on puisse l'être parmi des étrangers et loin de sa patrie.

Dans le temps qu'elle ne comptait plus revoir ses parens, le ciel préparait un événement qui devait la ramener avec son amant au sein de sa famille. Un prince de Grenade, qui prétendait avoir des droits sur le trône de Tunis, alors occupé par Mariabdel, mit une grosse armée sur pied, dans le dessein d'aller s'en emparer. Martucio-Gomito, qui savait déjà parfaitement la langue du pays, ayant appris cette nouvelle, et les grands préparatifs que le roi de Tunis faisait pour repousser les forces du seigneur grenadin, dit à un de ses gardes que, s'il pouvait parler au roi, il lui enseignerait un moyen infaillible pour remporter la victoire sur son ennemi. Le garde rendit compte de cette conversation à son maître, et le maître au roi. Le monarque envoya

chercher Martucio, et lui ayant demandé quel moyen il avait à donner : Sire, lui répondit l'esclave, je me suis aperçu, depuis que je suis dans vos états, que dans vos armées vous employez plus d'archers que toute autre espèce de soldats : je pense donc que si votre majesté pouvait faire en sorte que les flèches manquassent à vos ennemis, et que vos troupes en eussent en abondance, elle serait infailliblement victorieuse. La question est de le pouvoir, répondit le roi. La chose est très-possible, répliqua Martucio ; et voici comment. Il faut que votre majesté fasse faire les cordes des arcs de vos archers beaucoup plus déliées qu'à l'ordinaire, et que le bout du trait qui donne sur la corde soit si mince, qu'il ne puisse servir qu'à ces cordes. Cette opération doit être tenue secrète, pour que l'ennemi ne puisse y pourvoir; par ce moyen vous êtes sûr de le vaincre ; car lorsqu'il aura lancé toutes ses flèches sur vos troupes, il faudra nécessairement qu'il ramasse celles qui lui auront été tirées par vos archers, s'il veut continuer le combat ; mais elles ne pourront lui servir, à cause du peu d'épaisseur du bout, sur lequel les cordes trop grosses n'auront pas assez de prise. Par ce moyen vos troupes auront des armes en abondance, et les ennemis en manqueront.

Cet avis plut extrêmement au roi. Il s'y conforma, et gagna la bataille ; ce qui valut ses bonnes grâces à Martucio, dont il fit, en très-peu de temps, un grand seigneur.

La renommée de ce nouveau favori vola dans tout le royaume. Constance ne tarda pas à être informée que

celui qu'elle croyait mort depuis long-temps vivait encore, et était ce même Martucio que la faveur du prince avait élevé au plus haut degré de la fortune et de la grandeur. Elle reprit courage, et l'amour presque éteint se ralluma dans son cœur. Elle conte à la bonne dame toutes les aventures qui lui étaient arrivées, la découverte qu'elle venait de faire; elle finit par lui témoigner un grand désir d'aller à Tunis, pour se convaincre de la vérité par ses yeux. La dame, animée d'une tendresse toute maternelle, loua son dessein, voulut l'accompagner, et s'embarqua avec elle. Arrivées dans cette capitale, elle la mena chez une de ses proches parentes, qui la reçut le mieux du monde. Chereprise, qui avait été du voyage, fut envoyée pour s'informer si ce Martucio, favori du prince, était Martucio-Gomito de Lipari, qui, quelques années auparavant avait fait le métier de corsaire, avec plusieurs jeunes gens de la même île. Les informations vinrent à l'appui de tout ce qu'on avait ouï dire. Alors la bonne dame, voulant annoncer la première à Martucio l'agréable nouvelle de l'arrivée de sa maîtresse, alla le trouver, et lui dit qu'elle avait chez elle une personne nouvellement arrivée de Lipari, qui désirait de lui parler en particulier. Comme elle ne veut être vue que de vous, ajouta-t-elle, je me suis offerte de venir moi-même vous le faire savoir. Martucio la remercia de sa politesse, et la suivit incontinent. Quand Constance le vit, elle faillit à mourir de joie; elle courut l'embrasser, et, sans pouvoir lui dire un seul mot, elle se mit à pleurer. Martucio, de son côté, demeura

quelque temps sans pouvoir lui parler, tant il fut saisi en la reconnaissant; puis, jetant un profond soupir : Est-ce bien vous, ma chère amie? lui dit-il. Hélas! j'avais ouï dire que vous étiez morte. Que je me félicite de vous retrouver! Il se jette ensuite à son cou et la serre tendrement dans ses bras, en versant des larmes d'attendrissement et de joie. Constance lui raconta ses aventures, sans oublier les bons traitemens qu'elle avait reçus de la dame chez qui elle demeurait. Martucio lui conta succinctement les siennes: après quoi, il courut informer le roi de ce qui venait de lui arriver, et lui demanda la permission d'épouser sa maîtresse à la manière des chrétiens. Le roi, surpris de cette singulière aventure, voulut voir Constance, et, convaincu par elle-même de la fidélité du rapport de son favori, permit à Martucio de l'épouser, en lui disant qu'il l'avait bien méritée. Il combla ces amans de dons magnifiques. Martucio, de son côté, s'épuisa en remercîmens et en politesses auprès de la charitable Sarrasine; et, après lui avoir prouvé sa reconnaissance par de riches présens, il la fit conduire honorablement à Souse. Les nouveaux mariés retinrent avec eux Chereprise; et, ayant obtenu depuis la permission de retourner dans leur pays, ils amenèrent cette bonne vieille à Lipari, où ils furent reçus avec une joie d'autant plus grande, qu'on ne comptait plus les revoir. Ces deux époux vécurent long-temps, et passèrent le reste de leurs jours dans l'abondance et dans une parfaite tranquillité.

NOUVELLE III.

LES DEUX FUGITIFS.

Toute la compagnie fut enchantée de la nouvelle d'Emilie. Après qu'on lui eut fait compliment sur la manière dont elle l'avait racontée, la reine, se tournant du côté d'Elise, lui commanda de prendre la parole. Cette aimable dame s'empressa d'obéir, et commença de la sorte.

Je me souviens, mes belles dames, d'une nuit fâcheuse que passèrent deux jeunes amans; mais, comme cette nuit fut suivie de plusieurs beaux jours, j'aurai un vrai plaisir de vous raconter leur histoire.

Il y eut autrefois à Rome, ville qui a été long-temps la première du monde, et qui est peut-être aujourd'hui la dernière, à cause de ses débordemens; il y

eut, dis-je, un jeune homme, nommé Pierre Boccamasse, d'une famille ancienne et illustre, qui devint amoureux d'une jeune beauté, dont le père, d'une naissance obscure, mais fort estimé des Romains, s'appelait Giglivosse. Ce jeune gentilhomme, doué d'une jolie figure et de manières aimables, n'eut pas de peine à rendre Angeline sensible à son amour. La passion dont il était dévoré augmenta encore par la tendresse que la belle lui témoignait. Voyant que tout allait au mieux, et qu'il ne pouvait être heureux s'il ne l'épousait, il alla trouver Giglivosse, le père d'Angeline, pour la lui demander en mariage, sans s'inquiéter si le sien consentirait à cette alliance. Bien loin d'y consentir, celui-ci l'accabla de vifs reproches au sujet de cette démarche, et fit dire au père de la demoiselle de ne point se prêter à la proposition de son fils, s'il ne voulait s'exposer à son ressentiment Ce refus plongea le jeune homme dans une affliction inconcevable. Il n'y eut point de choses fâcheuses qu'il ne dît à ses parens; et, si le père d'Angeline l'eût voulu, il l'aurait épousée en dépit de sa propre famille.

L'amour est de toutes les passions celle qui s'irrite et s'accroît le plus par les obstacles même qu'elle rencontre. Pierre, désespérant de pouvoir fléchir ses parens, et ne pouvant être heureux sans Angeline, forma le dessein de s'enfuir de Rome avec elle. Il eut le soin de l'informer de son projet, en lui promettant de l'épouser dès qu'ils se trouveraient en pays libre. La demoiselle approuva son dessein; ils conviennent du jour et de l'heure de leur départ; et,

lorsqu'ils ont tout disposé, ils montent à cheval et prennent le chemin d'Alaigne, où le jeune homme avait des amis. Malgré l'ardeur mutuelle de leur passion, la crainte d'être poursuivis fit qu'ils se contentèrent de se donner de temps en temps quelques baisers, espérant se dédommager amplement quand ils seraient en pleine liberté. Pierre connaissait peu le chemin d'Alaigne; après avoir fait environ quatre ou cinq lieues, au lieu de prendre à droite, il lui arriva de prendre à gauche, et il alla passer devant un petit château, d'où il sortit douze paysans de mauvaise mine qui allaient droit à eux. Angeline fut la première à les apercevoir. Ah! Dieu! nous sommes perdus, s'écria-t-elle; voilà des gens qui viennent nous attaquer : sauvons-nous vite, mon ami! Et, en disant cela, elle détourne son cheval et gagne une forêt voisine. Son amant, surpris de ne voir personne, veut tourner la tête, et se trouve pris avant d'avoir songé à fuir. Ces hommes le font descendre de cheval, et lui demandent qui il est. Il leur dit son nom; et, voyant sur sa réponse qu'il est du parti de leurs ennemis, les Ursins, ces scélérats, décident entre eux de le dépouiller et de le pendre à un arbre. Ils lui ordonnent de se déshabiller; mais, tandis que ce pauvre jeune homme, trop certain de son malheur, quitte ses habits et recommande son âme à Dieu, vingt cavaliers, qui étaient en embuscade, courent à bride abattue sur cette troupe de brigands, en criant : Tue! tue! A ce bruit inattendu, les voleurs quittent Boccamasse pour se mettre en défense. Mais, voyant qu'ils étaient

en plus petit nombre, ils abandonnèrent la partie, et s'enfuirent en tout hâte. Tandis que les autres les poursuivent vigoureusement, Pierre profite de cette heureuse circonstance pour reprendre ses habits; il remonte à cheval, et court au galop par le chemin qu'il avait vu suivre à sa maîtresse, bénissant le ciel d'en avoir été quitte pour la peur. Arrivé dans le bois, il rôde tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; mais, n'y voyant ni sentier, ni trace de cheval, il commence à s'affliger. Il court encore ça et là, mais il n'est pas plus avancé. Il crie et appelle Angeline de toutes ses forces, mais point de réponse. Alors sa joie se change en une profonde tristesse, qui lui fait pousser des sanglots et répandre des pleurs en abondance. Cependant, n'osant plus retourner sur ses pas, il avançait toujours, incertain du lieu où la destinée le conduisait. Les bêtes féroces, dont il savait que la forêt était remplie, se présentaient sans cesse à son imagination et redoublaient ses inquiétudes. Il craignait pour lui-même, mais beaucoup plus pour sa maîtresse, qu'il croyait voir à tout moment dévorée par les ours et par les loups. Enfin, après avoir couru le reste du jour, pleurant, gémissant, appelant Angeline, et se trouvant accablé de fatigue et de faim, il s'arrêta aux approches de la nuit, attacha son cheval à un gros arbre, sur lequel il monta pour se mettre à couvert des bêtes sauvages. Les nuages qui couvraient le ciel se dissipèrent bientôt, et laissèrent voir la lune qui répandait une lumière argentine à travers les feuillages de la forêt. Quand la tristesse et la douleur n'eussent point

empêché l'infortuné Boccamasse de dormir, la seule crainte de se laisser tomber eût écarté le sommeil de ses yeux. Il se vit donc contraint de passer toute cette nuit à contempler les astres et à maudire sa malheureuse destinée.

La belle Angeline n'était pas plus heureuse que son amant. Emportée par son cheval, elle se réfugia, comme je l'ai dit, dans le bois, et pénétra si avant. qu'il ne lui fut plus possible d'en sortir. Elle avait rôdé et appelé tout le jour, comme Pierre, se lamentant, pleurant son amant, toujours sourd à sa voix. Enfin, ne sachant plus que devenir, elle s'était abandonnée à son cheval, qui, ayant trouvé un petit sentier, le suivit à petits pas. Après avoir fait environ une lieue de chemin, elle aperçut une petite chaumière, comme le jour commençait à finir. Elle reprit alors la bride du cheval, et dirigea sa course vers cette habitation. Elle y fut reçue par un vieillard et une femme non moins âgée que lui. Ces bonnes gens, surpris de la voir seule à une heure si indue, lui en demandèrent la raison. Elle leur répondit, en pleurant, qu'elle avait perdu dans le bois son compagnon de voyage, et les pria de lui apprendre à quelle distance elle était d'Alaigne. Ma fille, lui répondit le vieillard, ce n'est point ici la route d'Alaigne, et vous en êtes à plus de six lieues. — Faites-moi l'amitié de me dire s'il n'y a point dans le voisinage de maison où je puisse aller loger. — Il n'y en a pas une où vous puissiez arriver avant minuit. — Puisqu'il en est ainsi, oserais-je vous prier de me donner l'hospitalité pour cette nuit? —

Très-volontiers, ma fille; mais je vous préviens que nous sommes souvent insultés par des bandits qui courent ces bois : si, par malheur, ils venaient cette nuit, vous êtes trop jeune et trop jolie pour ne pas craindre leurs outrages, et je vous avertis que nous ne pourrions vous défendre. Quoique effrayée par l'observation du vieillard, cependant, comme il était fort tard et qu'elle ne savait où se réfugier, elle aima encore mieux, à tout événement, s'exposer à la merci des hommes que de devenir la proie des bêtes féroces. Dieu nous gardera peut-être de ce malheur, dit-elle au vieillard, et je vous aurai la plus grande des obligations. Elle descend donc de cheval, entre dans la chaumière, soupe avec ces bonnes gens, se couche avec eux tout habillée, et passe la plus grande partie de la nuit à déplorer son malheur et celui de Pierre, qu'elle n'espérait plus revoir. Vers la pointe du jour, elle entendit force gens qui marchaient en causant. Elle se lève incontinent, gagne une petite cour qui était derrière la chaumière, et se cache en tremblant dans un tas de foin. A peine fut-elle dans ce gîte, que ces gens étaient à la porte. Ils firent ouvrir avec grand bruit. Le cheval de la belle, qu'ils virent tout sellé, leur fit demander s'il y avait quelqu'un dans la maison. Le vieillard, ne voyant plus la jeune fille, répondit qu'il n'y avait personne, et que ce cheval s'étant égaré, il l'avait mis à couvert, de peur qu'il ne fût mangé durant la nuit par les loups. Le chef de la bande dit alors que, puisque ce cheval n'avait point de maître, il serait bon pour eux. La

troupe étant entrée dans la maison, les uns courent d'un côté, les autres de l'autre, pour voir s'il n'y avait personne de caché. L'un d'eux enfonça sa javeline dans le foin, et il s'en fallut de peu qu'il ne tuât la fille qui y était cachée. La javeline la toucha de si près de la mamelle gauche, que le fer perça sa robe. La fille, qui crut être blessée, faillit à jeter un grand cri; mais, considérant le lieu où elle se trouvait, elle se contint, et n'osa pas même porter sa main à la partie où elle avait été touchée. Ces gens enfin, après avoir bien bu et avoir mangé les chevreuils qu'ils étaient venus faire cuire, s'en retournèrent, emmenant avec eux le cheval d'Angeline. Lorsqu'ils furent un peu loin, le vieux bon homme demanda à sa femme ce que la petite étrangère était devenue. Elle lui répondit qu'elle n'en savait rien, mais qu'elle allait voir si elle ne la trouverait pas cachée quelque part. Angeline, en entendant ces mots, comprit que les brigands devaient être déjà loin, elle sortit de dessous le foin, et ses hôtes furent agréablement surpris de la revoir saine et sauve. Le bon homme, touché de son sort, lui dit qu'il la conduirait, si elle voulait, à un château situé à deux lieues et demie de là, où elle serait en sûreté; mais qu'il fallait se résoudre à faire ce chemin à pied, parce que les bandits avaient emmené son cheval. La belle accepta la proposition avec joie; et, étant partis sur-le-champ, ils arrivèrent au château vers les sept ou huit heures du matin. Ce château appartenait à un gentilhomme de la maison des Ursius, nommé Lielle de Champ-Fleur. Sa

femme, qui était une personne charitable et pleine de piété, y était alors. Elle reconnut Angeline, et la reçut le mieux du monde. Elle voulut savoir par quelle aventure elle se trouvait dans ce canton. Après que la jeune fille lui eut tout raconté, sans déguiser la moindre circonstance, elle fut d'autant plus touchée de son malheur, que Pierre Boccamasse était des amis de son mari. Quand elle entendit parler du lieu où il avait été pris, elle ne douta point qu'il n'eût été tué, et elle dit à Angeline : Vous demeurerez ici avec moi, jusqu'à ce qu'il se présente une occasion de vous renvoyer à Rome sans aucun risque.

Il est temps de revenir à son amant, que nous avons laissé perché sur un arbre. Il n'y avait pas encore passé une heure, qu'il vit venir au clair de la lune une vingtaine de loups, qui, apercevant son cheval, firent un cercle autour de lui. Le cheval, connaissant le danger qui le menaçait, lance des ruades à force, et se démène tant, qu'il rompt la corde et prend la fuite; mais les loups affamés courent après lui, l'environnent et l'empêchent d'aller plus loin. Le pauvre animal se défendit long-temps de la dent et du pied; mais à la fin il fut renversé, mis en pièces et dévoré. Le malheureux Pierre, témoin de cet horrible repas, tremblait de devenir à son tour la pâture de ces bêtes affamées; il désespérait de jamais pouvoir sortir de ce bois. Les étoiles commençaient à pâlir et à faire place au jour, lorsque, transi de froid et de peur, il regarda de tous côtés, et vit un grand feu à une bonne demi-lieue de là. Il attendit qu'il fût un peu plus jour, descendit en-

suite de l'arbre, et prit son chemin vers l'endroit où était ce feu, non sans crainte d'être rencontré par quelque loup. Il arriva heureusement dans ce lieu, où il trouva des bergers qui mangeaient et se divertissaient. Ils eurent pitié de lui, et le firent chauffer, boire et manger avec eux. Après leur avoir raconté son aventure, il leur demanda s'il n'y avait point dans le voisinage de bourg ou de château où il pût aller demander l'hospitalité. Ils lui dirent qu'à une lieue et demie de là il y avait le château de Lielle de Champ-Fleur, que la femme du seigneur occupait, et où il serait bien accueilli. Pierre, charmé de trouver encore une ressource, pria l'un d'entre eux de l'y conduire; ce qu'on lui accorda volontiers.

En arrivant il rencontra un ancien domestique de son père; il le reconnut, et l'appela pour lui conter sa mésaventure. Il entrait déjà en marché avec lui, pour l'envoyer à la recherche d'Angeline, lorsque la dame du château l'aperçut d'une fenêtre et le fit appeler. Il serait difficile de se former une idée de la joie qu'il eut de voir sa maîtresse en abordant la dame; il mourait d'envie de se jeter à son cou, mais la timidité l'en empêcha. La joie d'Angeline ne fut pas moins grande. Après les premiers complimens, la maîtresse du château, qui savait déjà son aventure, lui reprocha avec douceur d'avoir voulu se marier contre le gré de ses parens. Elle chercha à l'en détourner; mais, le voyant ferme dans son dessein, considérant d'ailleurs les aimables qualités, la figure de la jeune fille, et la tendresse qu'elle avait pour son amant : De quoi vais-je

me mêler? se dit-elle à elle-même; pourquoi vouloir troubler le bonheur de ces aimables enfans? Ils s'aiment, ils se connaissent, ils sont également attachés aux intérêts de mon mari; leurs vues et leurs désirs sont honnêtes : il faut donc leur laisser la liberté de suivre leur inclination. D'ailleurs, il semble que la Providence autorise ce mariage, puisqu'elle a sauvé l'un du gibet et l'autre de la javeline, et tous deux des bêtes féroces; et véritablement pourquoi m'opposerais-je aux décrets du ciel? Bien loin d'empêcher cette union, je dois la favoriser. S'adressant ensuite aux deux amans : Puisque vous êtes résolus, leur dit-elle, de vous marier ensemble, je prétends si peu vous en empêcher, que je veux que les noces se fassent dans ce château aux dépens de mon mari; je me charge de vous raccommoder ensuite avec vos parens.

Dieu sait si ces amans furent ravis d'un aussi agréable changement! Ils ne pouvaient contenir leur joie, et ils la firent éclater par mille démonstrations d'amour et de reconnaissance. Cette vertueuse dame leur fit des noces aussi magnifiques qu'il soit possible de les faire à la campagne; le plaisir qu'elle leur procura fut pour elle la plus douce des jouissances. Quelques jours après, elle les mena à Rome. Elle trouva le père du jeune homme fort irrité; mais elle sut calmer son ressentiment, et le réconcilier avec son fils et sa bru. Il les reçut chez lui; et, voyant combien ils étaient unis, il ne tarda pas à s'applaudir de cette alliance. Les nouveaux mariés s'aimèrent en effet jusqu'au tombeau, où ils ne descendirent que dans une extrême vieillesse.

NOUVELLE IV.

LE ROSSIGNOL.

Après la nouvelle d'Elise, qui fut fort goûtée de la compagnie, la reine commanda à Philostrate de raconter la sienne. Philostrate ne se fit pas prier, et parla en ces termes :

Il n'y a pas encore long-temps que vivait dans la Romagne un très-bon gentilhomme, fort estimé par son mérite, qui portait le nom de messire Litio de Valbone. Sa femme Jacquemine lui donna, sur le déclin de l'âge, une fille qui croissait en gentillesse et en beauté : si bien qu'elle devint une des plus charmantes demoiselles du pays. N'ayant point d'autre enfant, ils l'aimaient beaucoup, et la gardaient avec soin,

dans l'espérance de la marier un jour très-avantageusement.

Dans le même temps et dans la même ville vivait un jeune homme de bonne mine, nommé Richard, de la famille des Menards de Brettinote. Il connaissait messire Litio, et lui rendait de fréquentes visites Il était reçu et traité par lui et par sa femme comme l'enfant de la maison; il s'amusait quelquefois à badiner avec leur fille, qu'il trouvait fort aimable. Ces sortes de badinages cessèrent avec l'âge; mais ce fut pour faire place à l'amour. Richard, en effet, devint éperdument épris, et faisait tout ce qu'il pouvait pour cacher sa passion. Comme les demoiselles sont pénétrantes sur cette matière, la jeune Catherine s'aperçut bientôt de la conquête qu'avait faite sa beauté. Cette découverte lui fit grand plaisir. Richard commença dès lors à lui paraître plus aimable, et elle ne tarda pas à l'aimer à son tour; mais elle n'en fut que plus réservée avec lui.

Cet air de réserve intimidait tellement le jeune homme, qu'il n'osait lui déclarer ses sentimens, quelque envie qu'il en eût; il craignait de déplaire ou de n'être pas payé de retour. Las enfin de se contraindre, il résolut un jour de s'expliquer, et profita d'un tête-à-tête pour peindre toute la vivacité de sa passion. Il fut agréablement surpris d'apprendre qu'il ne sentait rien pour Catherine, que Catherine ne sentît pour lui. Après tout ce que deux amans peuvent se dire en pareil cas, encouragé par un début si heureux, Richard conclut qu'il n'y a rien de plus beau dans le monde

que l'union de deux cœurs qui s'aiment tendrement, qu'il ne dépendait que de la belle de lui faire goûter et de goûter elle-même les plaisirs les plus doux, et qu'un peu de complaisance de sa part suffirait pour le rendre le plus heureux de tous les hommes. Tu vois, mon cher Richard, lui répondit-elle, combien je suis observée par mes parens : il ne m'est pas possible, avec cette gêne, de faire ce que tu désires; mais fournis-moi les moyens de nous voir sans crainte d'être surpris, et je te promets de me prêter à tout ce qui peut augmenter ton bonheur et le mien. Richard, après avoir un peu réfléchi, lui répliqua : Fais en sorte qu'on te permette de coucher dans la galerie qui donne sur le jardin, où je tâcherai de grimper, quoique le mur en soit fort élevé. — Si tu es sûr de pouvoir l'escalader, je suis certaine d'obtenir la permission de coucher dans la galerie. Richard s'étant fait fort de franchir le mur, la belle lui dit de ne pas se mettre en peine du reste. Ils se séparèrent ensuite, très-contens l'un de l'autre, non sans s'être furtivement donné mille tendres baisers.

Le jour suivant, Catherine se plaignit à sa mère que la grande chaleur l'avait empêchée de dormir la nuit précédente : on était alors sur la fin du mois de mai. — Tu te moques, je crois, ma fille : je ne trouve pas qu'il fasse chaud. — Pour moi, je brûle, et vous m'obligerez beaucoup de le dire à mon père ; vous ne lui direz que la pure vérité. Considérez, d'ailleurs, que les jeunes gens ont le sang plus ardent que les personnes d'un certain âge. — Cela est vrai, ma fille; mais il faut prendre le temps comme il est : peut-être fera-t-il

plus frais la nuit suivante, et tu dormiras mieux. — Dieu le veuille ; mais il n'est pas vraisemblable que les nuits se refroidissent à mesure qu'on avance dans l'été. — Que veux-tu que j'y fasse ? — Vous pourriez y remédier. — Et comment ? — En me permettant, si mon père ne le trouve pas mauvais, de faire dresser un lit dans la galerie du jardin. Le lieu est frais et tranquille ; j'aurais le plaisir d'entendre chanter le rossignol, et j'y serais infiniment mieux que dans ma chambre. — J'en parlerai à ton père, et nous ferons ce qu'il jugera à propos.

La mère en parla effectivement à son mari. Les vieillards sont ordinairement difficiles. Votre fille, dit Litio, veut donc dormir au chant du rossignol ? Dites-lui que, si elle n'est pas contente, je la ferai dormir à celui des cigales. Catherine, ayant appris la réponse de son père, ne dormit réellement point la nuit suivante ; ce ne fut pas le chaud, mais le dépit, qui en fut cause ; elle ne laissa pas même dormir sa mère, qui couchait dans la même pièce, ou tout à côté, tant elle se plaignit souvent de la chaleur. Aussi madame Jacquemine ne fut pas plus tôt levée, qu'elle alla trouver son mari. Il faut, lui dit-elle, que vous aimiez bien peu votre fille, pour sacrifier sa santé à vos caprices. Que vous importe qu'elle couche dans la galerie ou ailleurs ? Sachez qu'elle n'a pas fermé l'œil de toute la nuit à cause du chaud ; elle a été dans une agitation continuelle, et m'a empêchée de dormir moi-même. Faut-il s'étonner qu'une fille de son âge se fasse un plaisir d'entendre chanter le rossignol ? N'est-ce pas l'ordinaire des enfans ?

— Eh bien ! que ce soit fini, répondit Litio d'un ton chagrin ; qu'on lui dresse un lit dans la galerie avec des rideaux de serge ; qu'elle y couche, et qu'elle entende donc chanter le rossignol tout son soûl. Instruite par sa mère de cette conversation, Catherine se hâta de faire dresser le lit, dans l'espérance d'y coucher la nuit suivante. Elle fit en sorte de voir Richard dans le jour ; mais, n'ayant pu lui parler, elle l'en avertit par un signe dont ils étaient convenus.

Le soir, dès qu'elle fut couchée, son père ferma une porte qui communiquait à la galerie, et alla se coucher aussi. Richard, jugeant que tout le monde dormait, monte à l'aide d'une échelle sur un mur, du haut duquel il grimpe, non sans beaucoup de peine et de danger, sur des pierres d'attente d'un autre mur, et gagne la galerie sans faire le moindre bruit. La belle, qui ne dormait pas, le reçut avec la plus grande joie. Ils passèrent la nuit fort agréablement, et entendirent plusieurs fois chanter le rossignol, mais pas si souvent qu'ils l'auraient désiré l'un et l'autre. Cet oiseau, pour reprendre haleine, mettait des intervalles dans son chant, qui n'en devenait que plus agréable chaque fois qu'il le recommençait. Dans un de ces intervalles, qui n'étaient pas fort longs, nos amans, accablés soit de fatigue, soit de chaleur, furent surpris par le sommeil vers la pointe du jour. Ils étaient tout nus sur le lit, et la belle embrassait alors son amant du bras droit, et tenait de la main gauche le rossignol qu'elle avait fait chanter. Il était grand jour, et ils dormaient encore, lorsque Litio, s'étant levé, et se souvenant que

sa fille avait couché dans la galerie, ouvre tout doucement la porte, disant en soi-même : Il faut que je voie un peu comme le rossignol aura fait dormir Catherine.

Il s'approche du lit sur la pointe des pieds, de peur de l'éveiller, ouvre tout doucement les rideaux, et voit Richard et sa fille dans la susdite posture. Il ne di mot, et va de ce même pas trouver sa femme. Levez vous promptement, lui dit-il ; venez voir votre fille. Vous savez l'envie qu'elle avait du rossignol : elle a si bien fait le gué cette nuit, qu'elle l'a pris ; venez voir comme elle le tient dans sa main. Ce que vous dites là serait-il bien vrai? lui répondit-elle. — N'en doutez pas ; vous en serez convaincue si vous vous dépêchez de me suivre. Madame Jacquemine saute du lit, s'habille à la hâte, suit son mari, qui lui dit de ne point faire de bruit, et voit sa fille, qui tenait effectivement le rossignol qu'elle désirait si fort d'entendre chanter. Piquée de se voir trompée à ce point par Richard, qu'elle n'aurait jamais soupçonné d'une pareille trahison, elle allait l'éveiller pour l'accabler d'injures, si son mari ne l'en eût empêchée. Gardez-vous bien de faire le moindre éclat, lui dit-il ; ce serait la plus grande de toutes les sottises. Puisque notre fille l'a choisi pour amant, elle l'aura pour époux.

Il est riche et bon gentilhomme ; le parti est aussi avantageux que nous puissions le désirer. Si donc Richard veut sortir d'ici comme il y est venu, il faudra qu'il l'épouse ; et alors, croyant avoir mis le rossignol dans une cage étrangère, il se trouvera qu'il ne l'aura

logé que dans la sienne. La dame, voyant son mari si raisonnable, modéra sa colère et n'éveilla point le couple amoureux, d'autant plus que sa fille dormait d'un fort bon sommeil, et qu'elle devait s'être fatiguée à prendre le rossignol dont elle avait eu si grande envie.

Richard ne tarda point à s'éveiller. Surpris de ce qu'il était grand jour, il appelle Catherine. Ah! ma chère amie, lui dit-il, comment pourrai-je m'en retourner? Il est grand jour; quel parti prendre? A ces mots, Litio s'approche du lit. Je vous le dirai, le parti que vous devez prendre, répondit-il en tirant les rideaux. A ce coup inattendu, Richard se crut mort. Je vous demande pardon, monsieur, s'écria-t-il aussitôt. Je suis un traître, un perfide, je mérite la mort; mais songez que mon crime ne vient que du grand amour que j'ai pour mademoiselle votre fille. Punissez-moi, j'y consens; mais laissez-moi la vie. — L'amitié que j'avais pour toi, lui dit alors Litio, ne méritait pas une pareille récompense; mais, puisque tu t'es oublié à ce point, puisqu'un transport de jeunesse t'a porté à me manquer si essentiellement, il dépend de toi de sauver ta vie et de réparer l'outrage que tu m'as fait : il faut sur-le-champ reconnaître ma fille pour ta légitime épouse; sinon, recommande ton âme à Dieu. Vois le parti que tu veux prendre, et décide-toi promptement, car je ne suis pas d'humeur de patienter une seule minute.

Pendant que Litio s'expliquait de la sorte, sa fille avait lâché le rossignol, et s'était cachée dans les draps.

Elle mondait le lit de ses larmes, et suppliait son père de faire grâce à son amant, et son amant de se conformer aux désirs de son père. Richard ne se fit pas prier long-temps. La confusion qu'il avait de sa faute, l'envie de la réparer, plus que tout cela, l'amour dont il brûlait pour Catherine et le désir de la posséder librement, le déterminèrent à répondre, sans balancer, qu'il était prêt à l'épouser. Litio prit alors un anneau de sa femme, et le jeune homme épousa sa maîtresse sur-le-champ, et lui jura une fidélité éternelle. Cela fait, le père et la mère se retirèrent et laissèrent reposer les amans, jugeant qu'ils en avaient besoin. Ils furent à peine hors de la chambre, que les deux époux s'embrassèrent de nouveau. Ils avaient fait chanter, dit-on, six ou sept fois le rossignol pendant la nuit; ils le firent chanter encore deux fois avant de se lever. Il y a toute apparence que les autres jours ne furent pas aussi heureux que celui-là; car c'est un oiseau qui perd sa voix à force de gazouiller. Quoi qu'il en soit, quand Richard fut levé, il eut une plus longue conversation avec son beau-père, et ils ne se séparèrent point sans avoir ri l'un et l'autre de l'aventure. Quelques jours après, les noces se firent publiquement, en présence des parens et des amis des nouveaux époux, selon toutes les formalités requises. La fête, qui fut brillante et magnifique, se fit chez le père de la demoiselle, qui eut tout sujet de se féliciter de l'avoir si bien mariée. On assure que le rossignol dont

elle avait fait choix chanta long-temps au gré de ses désirs.[1]

[1] Le Dante parle de Litio de Valbonne, dont la famille existait de son temps, et était fort estimée par son ancienneté. S'il faut en croire Laudino, commentateur du Dante, un gentilhomme de cette famille trouva effectivement une de ses filles couchée avec un amant, dont il fit son gendre avant de le laisser sortir de chez lui. Boccace s'est approprié cette anecdote. Plusieurs de nos poètes l'ont mise en vers : un seul a réussi, et l'on en ignore le nom. Ce qui est certain, c'est que le joli conte du Rossignol n'est ni de La Fontaine, ni de Vergier, quoiqu'on le trouve dans la plupart des éditions des contes de ces deux poètes.

NOUVELLE V.

LES DEUX RIVAUX.

Pendant le récit de Philostrate, les dames ne firent qu'éclater de rire, tant l'idée du rossignol leur paraissait originale. Les éclats continuèrent de même après que la nouvelle fut achevée. Enfin, quand elles eurent assez ri, la reine prit la parole, et se tournant vers Philostrate : Il faut convenir, lui dit-elle, que, si tu nous donnas hier de la mélancolie, tu nous as aujourd'hui si bien amusées, qu'on doit te le pardonner. Puis, se retournant vers Néiphile, elle lui commanda de dire sa nouvelle. Puisque Philostrate, dit aussitôt cette belle enjouée, nous a menés dans la Romagne, je veux m'y arrêter pour y prendre le sujet de l'histoire que je vais vous raconter, sans autre préliminaire.

Deux Lombards, l'un connu sous le nom de Gui de

Crémone, l'autre sous celui de Jacomin de Pavie, tous deux déjà vieux et cassés par les fatigues de la guerre, comme gens qui avaient porté les armes dès leur plus tendre jeunesse, se retirèrent dans la ville de Fano, pour y finir leurs jours dans le repos. Quelque temps après y avoir fixé leur séjour, Gui tomba dangereusement malade. N'ayant ni parent ni ami en qui il eût plus de confiance qu'en Jacomin, avec lequel il s'était lié dans le service, il le laissa, en mourant, dépositaire de tout son bien, et d'une petite fille qu'il avait avec lui, âgée d'environ dix ans. Il eut soin de l'instruire fort au long des aventures de cette jeune enfant.

Sur ces entrefaites, les troubles qui avaient longtemps agité la ville de Fayance s'étant apaisés, il fut libre à chacun de ses anciens habitans d'y retourner. Jacomin, qui en était sorti pour éviter les malheurs de la guerre, alla s'y établir avec toute sa fortune, et emmena avec lui la petite fille qui lui avait été confiée. Il l'aimait comme si elle eût été sa propre enfant. Elle embellissait si fort en grandissant, qu'elle devint en peu de temps une des plus jolies et des plus aimables demoiselles de la ville. Plusieurs jeunes gens s'empressèrent de lui faire la cour. Les plus assidus étaient un certain Jean de Severin, et un nommé Minguin de Mingole, tous deux bien faits, de jolie figure, et fort polis. L'un et l'autre éperdument amoureux, ils devinrent ennemis irréconciliables aussitôt qu'ils se reconnurent rivaux. La demoiselle touchait à sa quinzième année, et était par conséquent en âge de se marier. Chacun d'eux se serait

estimé heureux de l'avoir pour femme, si on eût voulu la lui accorder; mais, voyant qu'on la leur refusait sur de vains prétextes, ils formèrent l'un et l'autre, chacun de son côté, le projet de l'enlever. Voici les moyens qu'ils mirent en usage.

Le vieux Jacomin avait une vieille servante, et un valet nommé Crivel. Celui-ci aimait beaucoup l'argent et le plaisir, et était par conséquent facile à se laisser corrompre. Jean fit connaissance avec ce valet, lui découvrit à propos son amour, le pria de le servir dans son dessein, et lui promit de le bien récompenser s'il venait à bout de l'exécuter. La seule chose que je puisse faire pour vous obliger, répondit Crivel, c'est de vous introduire dans la maison quand mon maître ira souper dehors; car tout ce que je dirais à la demoiselle en votre faveur ne servirait de rien. Je n'ai pas le moindre crédit sur son esprit, et je ne voudrais pas me hasarder à lui proposer une chose qui pût la fâcher. Voyez si cela vous accommode : je vous tromperais si je vous promettais davantage. Jean lui dit qu'il n'exigeait pas autre chose de lui, et ils en restèrent là.

Minguin, de son côté, avait mis la servante dans ses intérêts, et lui avait fait faire plusieurs ambassades, qui avaient presque déterminé la demoiselle en sa faveur. Ce qui est certain, c'est qu'elle avait consenti de le recevoir la première fois que son tuteur sortirait la nuit.

Les choses étaient en cet état, lorsque Jacomin fut invité à souper chez un de ses amis. Crivel le fit savoir incontinent à Jean, qui, à un certain signal, devait

trouver la porte ouverte. De son côté, la servante, qui ne savait rien de l'intrigue de Crivel, fit avertir Minguin de l'absence de son maître, en le priant de se tenir près de la maison, afin d'y entrer au signal qu'elle devait donner.

La nuit étant venue, chaque amoureux, qui craignait la rencontre de son rival, se précautionne d'armes et d'amis, de peur de surprise, et va se poster dans l'endroit qu'il juge le plus convenable. Minguin alla avec ses gens chez un de ses parens, dont la maison était voisine de celle de la demoiselle, pour y attendre le moment du rendez-vous. Jean se porta avec sa troupe dans un endroit plus éloigné, après avoir laissé toutefois un de ses gens près du logis de la dame, pour guetter le moment où la porte s'ouvrirait.

Quand Jacomin fut sorti, le valet et la servante firent de leur mieux pour se défaire l'un de l'autre. Crivel voulait que la servante se couchât, et la servante s'efforçait d'éloigner Crivel sous mille prétextes différens. Que ne vas-tu te promener, lui disait-elle, pour aller ensuite au-devant de notre maître? Et toi, répondit le valet, pourquoi ne vas-tu pas te coucher, à présent que tu as soupé? Comme ils avaient intérêt l'un et l'autre de ne pas s'éloigner, aucun ne voulut démarrer. Crivel, ennuyé de ces contestations, et voyant que l'heure approchait, courut ouvrir la porte, quoi qu'il dût lui en arriver. Jean entre aussitôt, suivi de deux de ses compagnons, et se met en devoir d'emmener la demoiselle, qu'il trouve dans le salon, occupée à coudre ; et la belle de pousser les hauts cris, et la ser-

vante d'en faire autant. Minguin accourut au bruit : les ravisseurs étaient déjà dans la rue : il fond sur eux l'épée à la main, et menace de les tuer s'ils ne lâchent leur proie. Pendant qu'on se chamaillait ainsi de part et d'autre, les voisins, munis d'armes et de flambeaux, accoururent en diligence, séparent les combattans, et, apprenant la violence de Jean, se déclarent en faveur de Minguin, délivrent la nouvelle Hélène, et la remettent dans la maison de son tuteur, qu'elle appelait sans cesse dans son affliction. Avant que le tumulte fût apaisé, les sergens du commandant de la ville survinrent pour mettre le holà, et firent plusieurs prisonniers, au nombre desquels furent Jean et Crivel, son premier complice.

Il est aisé de se figurer le chagrin que cette aventure causa à Jacomin lorsqu'il fut de retour; il était dans la plus grande affliction. Cependant, voyant que sa pupille était parfaitement innocente, et n'avait eu aucune part à la conduite de Jean, il se consola un peu, et résolut de la marier le plus tôt possible, afin de prévenir de pareilles aventures.

Les parens de Jean et ceux de son rival, instruits à fond de la conduite de ces jeunes étourdis, et craignant que Jacomin ne voulût poursuivre cette malheureuse affaire, qui aurait mal tourné pour eux, s'empressèrent le lendemain d'aller lui faire des excuses, et de le supplier d'arrêter les poursuites, s'offrant de lui donner toutes les satisfactions qu'il lui plairait d'exiger. Songez que ce sont des jeunes gens écervelés, incapables de sentir les conséquences d'une dé-

marche aussi criminelle. Nous vous demandons grâce pour leur étourderie, et nous vous prions de l'oublier, afin qu'elle n'altère en rien l'estime et l'amitié qui nous ont unis jusqu'à ce jour. Messieurs, leur répondit Jacomin, que l'âge et l'expérience avaient rendu sage et prudent, je vous suis si attaché, et fais tant de cas de votre mérite, que, quand je serais dans mon pays, comme je suis dans le vôtre, vous me trouveriez en ceci, comme en toute autre chose, disposé à faire ce qui peut vous être agréable. Le sacrifice de mon ressentiment me coûte d'autant moins, que vous êtes vous-mêmes intéressés dans l'insulte qui a été faite à la jeune demoiselle confiée à mes soins. Vous saurez qu'elle n'est native ni de Crémone ni de Pavie, comme vous pouvez l'avoir imaginé; elle est votre compatriote, née à Fayance même, sans que celui qui me l'a remise en mourant, ni moi, ayons jamais pu découvrir de qui elle est fille.

Ils furent surpris d'apprendre que cette demoiselle était de Fayance; et, après avoir remercié Jacomin de son honnêteté, ils le prièrent de leur dire par quelle aventure elle était tombée entre ses mains. Gui de Crémone, leur répondit-il, avec lequel j'ai longtemps porté les armes, était de mes intimes amis. Peu de jours avant sa mort, il me dit que, lorsque cette ville fut prise par l'empereur Frédéric, et livrée au pillage, il entra avec plusieurs de ses compagnons dans une maison qui venait d'être abandonnée et qu'il trouva pleine de richesses. Comme il en sortait, il rencontra sur un escalier cette fille, qui, dès

qu'elle le vit, l'appela son père. Ce mot, prononcé d'un ton tout-à-fait tendre, le toucha de compassion pour cette enfant. Elle pouvait alors avoir deux ans : il la prit avec lui, en eut soin dès ce moment, et l'amena à Fano, où il est mort. C'est là qu'il m'a laissé cette fille avec tout son bien, en me chargeant de la marier quand il en serait temps, et de lui donner tout ce qu'il m'a remis pour elle. Si je ne l'ai pas encore mariée, c'est que je n'ai point trouvé de parti sortable; mais je me donnerai des mouvemens pour en trouver bientôt, afin de ne plus l'exposer aux folies des jeunes gens.

Le hasard voulut qu'il y eût dans la compagnie un certain Guillemin, qui, s'étant trouvé au saccagement de la ville de Fayance avec Gui de Crémone, savait très-bien que la maison pillée appartenait à l'un des assistans. Il s'approche alors du personnage : Bernardino, lui dit-il, avez-vous fait attention à ce que vient de dire Jacomin? La chose vous regarde en propre. J'en ai été frappé aussi bien que vous, répondit Bernardino, et je songeais dans ce moment à la petite fille que je perdis alors, et qui serait aujourd'hui de l'âge de celle dont parle Jacomin. C'est assurément la vôtre, reprit Guillemin, n'en doutez pas; car il me souvient d'avoir autrefois entendu faire, par Gui de Crémone, la description de la maison qu'il avait pillée; et, d'après son récit, il m'a toujours semblé que c'était celle que vous aviez. D'après cela, je suis persuadé que c'était votre fille qu'il emporta. Ne pourriez-vous point la connaître à quelque marque? Voyez-

la, et je suis certain que vous la reconnaîtrez. Bernardino se ressouvint qu'elle devait avoir un signe en forme de croix sur l'oreille gauche, provenant d'une loupe qu'il lui avait fait couper quelque temps avant la prise de Fayance. Il pria alors Jacomin de lui faire voir la demoiselle: ce qui lui fut accordé sans délai. Aussitôt qu'il l'aperçut, il crut voir le visage de sa femme, tant elle lui ressemblait: mais, voulant quelque chose de plus décisif, il pria Jacomin de lui permettre de regarder de près l'oreille gauche de la fille. Après en avoir obtenu la permission, il s'approche de la demoiselle, lève ses cheveux, voit la croix; et, ne pouvant plus douter que ce ne soit véritablement sa fille, il pleure de tendresse, et l'embrasse avec effusion, malgré la petite résistance de la pupille, qui paraissait honteuse de ce qui se passait. Puis se tournant vers le tuteur: C'est bien ma propre fille, lui dit-il tout transporté de joie; oui, ce fut ma maison que pilla Gui de Crémone. Ma femme fut si surprise et si alarmée, qu'elle oublia sa fille; et nous avions cru jusqu'à présent qu'elle avait péri dans la maison, qui fut brûlée en grande partie après le pillage.

La demoiselle, entendant ce vénérable vieillard parler de la sorte, d'un air vraiment attendri et passionné, ne douta point qu'il ne dît la vérité; et, courant l'embrasser à son tour, elle mêla ses larmes aux siennes. Bernardino envoya incontinent querir sa femme, ses autres enfans et ses parens. Il leur montra sa fille, et leur raconta tout ce qui s'était passé. Il la mena ensuite dans sa maison, avec le consentement de

Jacomin, où elle fut caressée de sa mere, de ses frères et de ses sœurs.

Le commandant de la ville, qui était un galant homme, fort porté à rendre service aux honnêtes gens, ayant appris l'aventure, et sachant que Jean, qu'il tenait prisonnier, était fils de Bernardino, et frère, par conséquent, de la demoiselle qu'il avait voulu enlever, donna un tour favorable à l'affaire, raccommoda les deux rivaux, et engagea Bernardino à marier sa fille avec Minguin, ce qui fut fait avec l'approbation générale de toute la parenté. Crivel et les autres prisonniers furent mis en liberté. Minguin, au comble de la satisfaction de posséder enfin celle qu'il adorait, donna, le jour des noces, une fête des plus magnifiques, dans la maison de son beau-père : il conduisit ensuite sa femme chez lui, et vécut toujours avec elle dans la plus parfaite union.

NOUVELLE VI.

L'HEUREUSE RENCONTRE.

La nouvelle de Néiphile fit grand plaisir à la compagnie. Quand la reine en eut fait l'éloge, elle commanda à Pampinée de raconter la sienne. Cette dame, avec son air ouvert et toujours riant, commença ainsi : Qu'il est fort et puissant ce petit dieu qui nous fait aimer ! Quelle force et quel courage ne communique-t-il pas à ceux qu'il tient sous son empire ! Les histoires qu'on a racontées aujourd'hui et les jours précédens suffiraient, sans doute, pour nous convaincre de cette vérité ; mais il est bon d'en fournir de nouvelles preuves, et c'est ce que je me propose de faire dans la nouvelle que vous allez entendre. Puisse-t-elle vous amuser autant que je le désire !

Dans l'île d'Ischia, voisine de Naples, vivait autre

fois un bon gentilhomme, nommé Marin de Bolgalle. Il avait une fille jolie et aimable, qui portait le nom de Restitue, dont un jeune habitant de l'île voisine de Procida devint éperdument amoureux. Cet insulaire, appelé Jean, trouva le secret de s'en faire aimer, et d'avoir avec elle plusieurs rendez-vous de jour et de nuit, mais sans en obtenir d'autres faveurs que quelques baisers. S'il arrivait qu'il ne trouvât point de barque pour passer d'une île à l'autre, plutôt que de manquer au rendez-vous, il faisait la traversée à la nage; et, s'il était assez malheureux pour ne pouvoir joindre sa maîtresse, il s'en retournait du moins avec la satisfaction d'avoir contemplé les murailles de la maison qui la renfermait. Cette maison lui paraissait un temple, et sa maîtresse une divinité digne des hommages de tous les cœurs sensibles à la vertu unie à la beauté.

Durant ce commerce amoureux, mais innocent, il prit envie à la belle d'aller un jour d'été se promener sur la côte; et, se voyant toute seule, elle courait de rocher en rocher, avec un couteau à la main, pour détacher des coquillages et les manger. Il y avait entre ces rochers une fontaine entourée de quelques arbrisseaux, qui y formaient un ombrage des plus agréables. La fraîcheur de ce lieu avait invité plusieurs jeunes Siciliens, qui venaient de Naples, à s'y reposer. Aussitôt qu'ils virent cette jeune fille, qui ne les apercevait point encore, ils résolurent de l'emmener. Elle eut beau crier au secours, elle fut enlevée et portée dans leur barque. Ils la traitèrent d'abord avec beaucoup d'é-

gards, et tâchèrent de la consoler; mais Restitue pleurait toujours. Arrivés en Calabre, on mit en délibération qui en jouirait. Chacun voulait l'avoir et en jouir exclusivement, tant on la trouvait jolie et intéressante. Grande contestation de part et d'autre : la jalousie les empêcha de pouvoir jamais s'accorder. Pour ne pas se brouiller entièrement et éviter quelque malheur, on convint qu'elle ne serait ni aux uns ni aux autres, et qu'on en ferait présent à Frédéric [1], roi de Sicile, jeune prince qu'on connaissait fort friand de ces sortes de morceaux; ce qu'ils exécutèrent aussitôt qu'ils furent arrivés à Palerme. Le roi la trouva jolie et fort à son gré, et accepta le présent avec joie. Mais, comme il se trouvait alors incommodé, il ordonna qu'on conduisît la belle à une maison de plaisance nommée la Cuba, avec ordre de la bien traiter et de la garder soigneusement jusqu'à ce qu'il se portât mieux.

L'enlèvement de Restitue se répandit bientôt dans toute l'île d'Ischia; mais on ne savait point qui avait commis cette violence. Jean, son amoureux, à qui il importait plus qu'à tout autre de le découvrir, se donna toute sorte de mouvemens pour savoir ce qu'elle était devenue et quels étaient ses ravisseurs. Il fit armer en diligence une frégate, et courut toutes les mers des environs, depuis la Minerve jusqu'à la Scalée, en Calabre, et ce fut là qu'il apprit qu'elle avait été donnée au roi, qui la faisait garder à la Cuba. Cette nouvelle

[1] Frédéric II, élu roi de Sicile par les peuples de cette île, le 15 janvier 1296; ce prince était frère de Jacques, roi d'Aragon.

l'affligea beaucoup, et lui fit désespérer de pouvoir jamais la posséder ni peut-être la revoir. Cependant, résolu d'attendre le dénoûment de sa destinée, il renvoya sa frégate, dans le dessein de s'arrêter à Palerme pour voir comment les choses tourneraient. N'étant connu de personne, il se promena hardiment devant la maison de plaisance, et, à force de passer et repasser, il aperçut un jour Restitue à la fenêtre. Il s'approcha de plus près pour se montrer à sa maîtresse. Elle le vit en effet, et lui en marqua beaucoup de joie. Ce lieu était solitaire et peu fréquenté; elle s'approcha le plus qu'il lui fut possible, et se trouva assez près pour l'entendre et en être entendue. Alors la belle, sans perdre le temps en discours inutiles, lui enseigna la manière dont il devait s'y prendre s'il voulait la voir et l'entretenir de plus près. Il examina la situation du lieu qu'elle venait de lui indiquer. Quand la nuit fut venue, et même fort avancée, il y retourna, grimpa sur un mur, entra dans le jardin, et, par le moyen d'une antenne de vaisseau qu'il appuya contre la fenêtre, il s'introduisit dans la chambre de sa maîtresse, qui lui avait désigné cette espèce d'échelle.

Prévoyant qu'il ne lui serait pas possible de garder long-temps son honneur, qui avait déjà couru de si grands risques, elle se proposa de profiter de la circonstance pour en faire le sacrifice à son amant, persuadée que personne n'en était plus digne, et que cette complaisance pourrait le déterminer à la tirer de cette espèce de prison, où elle s'ennuyait à mourir. A peine

fut-il dans la chambre, qu'elle lui fit connaître ses intentions. L'amant, au comble de la joie, lui promit de l'arracher de ces lieux, et de prendre si bien ses arrangemens quand il l'aurait quittée, qu'il l'emmènerait sans faute avec lui à sa seconde visite. Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, Jean de Procida, qui brûlait de goûter les plaisirs de l'amour, quitta ses habits et se coucha auprès de sa maîtresse. Je vous laisse à penser les caresses qu'ils se prodiguèrent mutuellement. Les plaisirs dont ils s'enivrèrent furent si vifs, qu'ils leur firent oublier tous leurs chagrins et le lieu où ils étaient ; si bien que le sommeil les surprit se tenant encore l'un et l'autre étroitement embrassés.

Ils dormaient encore, quand le roi, qui avait été charmé de la beauté de Restitue, se trouvant assez bien rétabli et se sentant certain appétit, partit à la pointe du jour, avec peu de suite, pour aller la voir. Il ouvre doucement la porte de sa chambre et s'approche de son lit, un flambeau à la main, pour se donner le plaisir de la voir dormir. Dieu sait s'il fut surpris de la trouver entre les bras d'un homme. Il entra dans une si forte colère, qu'il en perdit la voix, et qu'il fut tenté de les poignarder tous deux ; mais, considérant qu'il était indigne, non seulement d'un roi, mais même d'un simple particulier qui se pique d'honnêteté, de tuer deux personnes hors d'état de se défendre, il modéra la vivacité de son ressentiment, et résolut de les punir l'un et l'autre du supplice du feu. Dans ce projet, il s'éloigne du lit, s'avance vers la porte, appelle un de ses gentilhommes, et lui demande ce qu'il pense de cette

misérable créature, en qui il avait fixé son affection, et s'il connaît le téméraire qui avait osé lui faire un pareil outrage dans son propre palais. Le gentilhomme, sans s'expliquer sur le compte de la belle, lui répondit qu'il ne se souvenait point d'avoir jamais vu cet homme. Le roi sort de la chambre, et ordonne que les deux coupables soient liés tout nus tels qu'ils étaient, et conduits sur-le-champ dans cet état à Palerme, pour être attachés dos à dos à un poteau dans la place publique, et subir le supplice du feu. Après cela, il repartit lui-même pour Palerme, où il s'enferma dans sa chambre, le cœur plein de dépit.

Il est aisé de se représenter la douleur et la consternation de Restitue et de son amant. Ils furent, suivant l'ordre du roi, conduits à la ville et attachés à un poteau, autour duquel on éleva le bûcher qui devait les brûler vifs. On se figure les horreurs qu'ils durent éprouver à la vue des apprêts de leur supplice. Tout le peuple de Palerme accourut à ce triste spectacle. La jeunesse et la beauté de la demoiselle, que les hommes regardaient de préférence, la jolie figure et la douceur du jeune homme, que les femmes s'empressaient d'examiner, excitaient la compassion de tout le monde; il n'était personne qui ne les jugeât dignes d'une plus heureuse destinée, et qui n'eût voulu les sauver. Mais la pitié publique n'adoucissait pas le sort de ces pauvres victimes de l'amour, qui fondaient en larmes, et n'attendaient que le moment de leur mort.

Sur ces entrefaites, Roger Doria [1], homme célèbre

[1] Roger Doria, dont la famille avait déjà occupé les premières charges de la république de Gènes, était effectivement amiral de Sicile, sous le règne de Frédéric II.

par ses exploits militaires, et pour lors amiral de Sicile, ayant appris l'aventure de ces amans malheureux, eut envie de les aller voir. Il se rend au lieu de leur supplice, et fixe d'abord ses regards sur la fille, qu'il trouve aussi jolie qu'on le lui avait dit. Il envisage ensuite le jeune homme, et est fort étonné de le reconnaître. Il s'approche, et lui demande s'il n'est pas Jean de Procida. A cette question, le patient lève la tête; et, reconnaissant à son tour l'amiral : Je l'ai été jusqu'ici, lui répondit-il; mais il y a grande apparence que je ne le serai bientôt plus. L'amiral lui demanda encore quel accident l'avait conduit là. L'amour et la colère du roi, répondit le jeune homme. Roger Doria voulut connaître tous les détails de son aventure; et, après les avoir appris de sa bouche même, il se retira fort touché du malheur de ces infortunés. Jean de Procida le rappela, et le pria, au nom de Dieu, de demander pour lui une grâce au roi. Quelle est-elle? repartit l'amiral, naturellement porté à obliger. Je vois, monsieur, ajouta le jeune homme, que je vais bientôt mourir, et que je serai privé pour toujours de cette aimable personne, qui va subir le même sort, et que j'ai aimée plus que ma vie : je mourrais avec moins de regret si le roi permettait que mon visage fût tourné vers le sien. Tu peux être tranquille, lui répondit l'amiral en souriant; je vais trouver le roi, et peut-être t'obtiendrai-je la liberté de voir si longtemps ta maîtresse, que tu t'en lasseras. Puis, se tournant vers les bourreaux et les archers, il leur commanda de surseoir à l'exécution jusqu'à un nouvel

ordre du souverain. Ce brave militaire fut trouver le monarque; et, quoiqu'il n'ignorât point qu'il était fort irrité : Sire, lui dit-il, oserai-je vous demander le crime de ces deux jeunes gens que votre majesté a condamnés à être brûlés vifs? Le roi lui ayant tout dit : Je conviens, reprit l'amiral, que la faute qu'ils ont commise mérite une grande punition ; je ne trouverais même pas trop rigoureux le supplice auquel ils sont condamnés, si tout autre que votre majesté avait prononcé leur arrêt ; mais, de même que les crimes méritent châtiment, il me semble que les services doivent être récompensés. Connaissez-vous ces deux criminels? J'ignore qui ils sont, répondit le roi. — Permettez-moi donc de vous les faire connaître, afin que vous jugiez vous-même où vous ont emporté les mouvemens de votre colère. Pardonnez-moi la liberté que je prends ; les grands princes ne doivent point s'abandonner aussi facilement à l'impétuosité de leur passion : ils doivent tout examiner avant de prononcer. Votre majesté en conviendra sans doute elle-même, quand elle saura que le jeune homme qu'elle veut faire brûler est fils de Landolfe de Procida, propre frère de messire Jean de Procida [1], à qui vous devez la couronne, et que la jeune fille doit le jour à Marin de Bulgare, le même qui a empêché que vous ne fussiez détrôné, et qui soutint à Ischia la gloire et la puissance de votre nom. D'ailleurs, ces jeunes gens s'aimaient depuis fort long-temps ; c'est l'amour qui les a réunis, et non le dessein d'of-

[1] Celui qui délivra sa patrie du joug des Français, l'an 1282.

fenser votre majesté. Ainsi, bien loin de les faire mourir, il me semble, sire, que vous devriez les combler de bienfaits et d'honneurs.

Le roi ne s'offensa point de la noble liberté avec laquelle lui avait parlé l'amiral : il l'en remercia, au contraire, et parut seulement fâché d'avoir trop écouté son ressentiment. Il ordonna sur-le-champ qu'on fît paraître devant lui les amans ; et, après s'être convaincu par lui-même de la vérité de tout ce que l'amiral lui avait dit, il résolut de réparer le chagrin qu'il leur avait fait, par des honneurs et par des dons dignes de sa générosité. Il commença par les faire habiller selon leur qualité ; et, ne voulant pas faire les choses à demi, il les maria, les combla de présens magnifiques, et les renvoya chez eux, où ils furent reçus de leurs parens avec une joie extraordinaire, et où ils vécurent aimés et caressés de tout le monde, autant qu'ils s'aimaient et se caressaient eux-mêmes, ne songeant aux malheurs passés que pour mieux sentir leur bonheur présent.

NOUVELLE VII.

LES AMANS RÉUNIS.

Les dames, en écoutant le récit de cette nouvelle, furent dans des transes mortelles tant que les amans restèrent sur le bûcher; mais leur inquiétude fit place à la joie quand elles les virent échappés au supplice qui les avait long-temps menacés. Dès que cette histoire fut achevée, la reine, pour ne pas perdre de temps, commanda à Laurette de dire la sienne. Cette dame prit aussitôt la parole d'un air gracieux :

Du temps de Guillaume, roi de Sicile, il y avait dans ses états un gentilhomme connu sous le nom de messire Emeri, seigneur de Trapani, qui jouissait d'une fortune considérable. Comme il avait un grand nom-

bre d'enfans, il lui fallait beaucoup de domestiques. C'est ce qui le détermina à acheter plusieurs jeunes esclaves, que certains corsaires génois, nouvellement arrivés du Levant, avaient pris sur les côtes d'Arménie. Parmi ces jeunes esclaves, qu'il croyait être Turcs d'origine, et qui ressemblaient tous à des bergers, il y en avait un plus gentil que les autres, et dont la physionomie avait quelque chose de distingué. Cet enfant, nommé Théodore, fut élevé et nourri avec les enfans de messire Emeri. A mesure qu'il grandissait, il développait des sentimens et des manières qui ne sont pas ordinaires à des esclaves. Il sut si bien plaire à son maître, qu'il l'affranchit; et, persuadé qu'il était Turc, il le fit baptiser, lui donna le nom de Pierre, et le fit son intendant.

Messire Emeri avait une fille nommée Violante, qui à beaucoup d'honnêteté joignait une figure des plus intéressantes. Elle était dans cet âge heureux où l'on commence à éprouver le besoin d'aimer. Souffrant de ce que son père ne songeait point à la marier, elle devint amoureuse de Pierre, et lui aurait déclaré bien volontiers son amour, si la pudeur ne l'eût arrêtée. Les égards qu'elle avait pour ce jeune affranchi, joints aux heureuses qualités dont la nature l'avait pourvue, avaient fait naître dans le cœur de celui-ci une inclination pour elle, qui ne tarda pas à devenir une passion dans toutes les règles. Pierre n'était heureux que lorsqu'il pouvait lui parler ou la voir. Cependant il n'osait lui faire connaître ses sentimens, et avait surtout grand soin de ne rien faire ni de ne rien dire

qui pût les laisser apercevoir à qui que ce fût de la maison. Comme il était moins attentif sur lui-même quand il se trouvait avec Violante, elle n'eut pas de peine à démêler son amour, à travers le respect et la réserve dont il le couvrait. Pour l'enhardir, elle lui témoigna dès lors par ses regards qu'elle n'était point fâchée des soupirs qui lui échappaient devant elle et des coups-d'œil qu'il ne cessait de lui adresser. Malgré cela, ils s'en tinrent au langage des yeux, quoiqu'ils eussent désiré l'un et l'autre de pouvoir s'en expliquer librement. La fortune eut enfin pitié de leur cruelle situation ; elle leur fournit une occasion favorable pour bannir la crainte, et les porter à se déclarer l'amour dont ils brûlaient l'un pour l'autre.

Messire Emeri avait, à une demi-lieue de Trapani, une fort belle maison de campagne, où sa femme, sa fille et d'autres dames, allaient souvent faire des parties de plaisir. Cette dame y mena un jour Pierre avec la compagnie ordinaire. On était sur le point de retourner à la ville, lorsque le ciel se couvrit soudain de nuages, comme il arrive assez souvent en été ; tout annonçait un grand orage. Madame Emeri et ses compagnes, craignant que le mauvais temps ne les retînt là plus qu'elles ne voudraient, prirent le parti de se mettre vite en chemin pour se rendre à Trapani. On marchait à grands pas ; mais le jeune homme et la demoiselle allaient devant, plus animés par l'amour qui les avait réunis que par la crainte de l'orage. Ils devancèrent la compagnie de si loin, qu'on les avait déjà perdus de vue, lorsque, après plusieurs grands coups de

tonnerre, il survint une grosse grêle, qui obligea la mère et les autres dames de se retirer dans la chaumière d'un laboureur. Pierre et Violante, au défaut de tout autre asile, se réfugièrent dans une vieille masure délabrée, entièrement délaissée, où il ne restait qu'un morceau de toit, sous lequel ils se mirent à couvert, serrés l'un contre l'autre, à cause du peu d'espace respecté par la grêle. Ce voisinage, dont ils se félicitaient intérieurement l'un et l'autre, rassura leurs cœurs amoureux, et leur donna occasion de s'expliquer clairement. L'amant parla le premier. Que j'ai d'obligation, dit-il, à cette grêle, et que je serais charmé qu'elle durât, s'il était possible, une éternité, pour être ainsi à côté de vous! — Je vous avoue que je n'en serais pas non plus fâchée, répondit la demoiselle. Pierre alors de lui prendre la main, de la lui serrer, de la couvrir de baisers, et la belle de répondre à ses caresses par des caresses encore plus tendres. Ils s'embrassèrent, collèrent leurs bouches brûlantes, et se prodiguèrent tout ce que l'amour a de plus délicieux, pour se consoler du mauvais temps qui durait toujours. Je n'entrerai point dans le détail de tous les plaisirs qu'ils goûtèrent dans ce tête-à-tête solitaire; il me suffit de dire que l'orage ne se dissipa point sans qu'ils n'eussent joui de tout ce que l'amour peut offrir à deux cœurs également passionnés, et sans qu'ils n'eussent pris des mesures pour renouveler dans la suite leurs jouissances. Le beau temps revenu, ils reprirent le chemin de la ville, attendirent aux barrières le reste de la compagnie, et se rendirent tous ensemble à la maison.

Les deux amans s'étaient trop bien trouvés du jeu de la masure pour ne pas saisir les occasions de le répéter. Elles se présentèrent plusieurs fois, et ils en profitèrent sans que personne pût s'en douter. Ils y revinrent si souvent, que la demoiselle devint grosse; ce qui les chagrina beaucoup l'un et l'autre. Violante fit son possible, mais inutilement, pour détruire son fruit, tant elle redoutait les reproches de ses parens. Pierre, non moins affligé de cet accident, voyant qu'il y allait de sa vie, résolut de s'enfuir, et s'en ouvrit à sa maîtresse. Si tu t'en vas, lui dit-elle, mon parti est pris, je me tue! — Que veux-tu donc que je devienne, ma chère amie? Ta grossesse va découvrir notre intrigue : on pourra pardonner ta faiblesse; mais que deviendrai-je, moi, qui ne suis qu'un misérable, qu'aucune considération ne peut faire pardonner? Je ne puis manquer d'être victime du juste ressentiment de ton père. — Ma faute ne peut demeurer long-temps cachée, j'en conviens; mais sois assuré, mon cher ami, que, si tu es aussi secret que moi, on ne saura jamais que tu y aies eu la moindre part; tu peux compter là-dessus comme sur mon amour. A ces conditions, reprit l'amoureux, je demeure; mais souviens-toi bien de ta promesse.

Violante, voyant que sa taille s'arrondissait tous les jours, et qu'il lui était impossible de cacher plus long-temps son état, le découvrit à sa mère, et la supplia, les larmes aux yeux, de la sauver. La mère, au désespoir, accabla sa fille de reproches et d'injures, et voulut savoir quel était le complice de sa faute. La fille,

qui s'était précautionnée pour ne pas compromettre son amant lui débita un mensonge, qui fut pris pour la vérité, et, sous quelque prétexte plausible, elles partirent toutes deux pour la campagne. La belle ressentit bientôt les premières douleurs de l'enfantement. Pendant qu'elle jetait les hauts cris, son père, en revenant de la chasse, entra dans la maison pour se délasser, et entendant sa fille qui criait douloureusement, courut aussitôt vers sa chambre. Il rencontre sa femme, et lui demande ce que c'est. Celle-ci, fort étonnée de le voir, et considérant qu'il ne lui servirait de rien de dissimuler, se vit forcée de conter l'aventure de sa fille de la manière qu'elle l'avait apprise d'elle : mais lui, moins crédule et moins indulgent que sa femme, répondit incontinent qu'il était impossible que Violante ne connût point l'auteur de sa grossesse ; qu'absolument il voulait savoir la vérité ; qu'il ne ferait grâce à sa fille qu'autant qu'elle la lui dirait ; qu'autrement elle pouvait se disposer à mourir sans miséricorde. La mère fit de son mieux pour apaiser son mari, et pour l'engager à se contenter de ce qu'elle lui avait dit. Mais tout fut inutile : l'épée à la main, il s'approche de sa fille, qui, pendant ce dialogue, avait mis au jour un garçon ; et, sans pitié pour son état, il lui dit qu'il fallait ou se résoudre à mourir sur l'heure, ou à lui déclarer le père de l'enfant. La peur de la mort porta Violante à trahir son amant : elle avoua tout, mais non sans avoir long-temps combattu. En apprenant le nom du complice, Emeri dit cent injures à sa fille, et eut bien de la peine à s'empêcher de lui passer son

épée au travers du corps. Il remit à un autre moment sa vengeance. Après avoir exhalé une partie de sa colère en imprécations, il remonte à cheval, et s'en retourne à Trapani. Son premier soin, en arrivant, fut d'aller trouver messire Conrard, qui rendait alors, au nom du roi, la justice dans cette ville. Il lui porta plainte contre Pierre, qui fut arrêté sur-le-champ. On le mit à la question pour avoir son aveu; les tourmens lui firent tout avouer. Ce malheureux fut condamné à être pendu, après qu'il aurait été préalablement fouetté dans tous les carrefours de la ville. Cet arrêt mit la joie dans le cœur d'Emeri; mais il ne satisfaisait point sa vengeance. Il voulut se défaire en un même jour et de sa fille et de son affranchi, et de leur enfant. Dans ce noir dessein, il mêle du poison dans du vin, et le remet avec une épée nue entre les mains d'un domestique fidèle : Va, lui dit-il, va retrouver Violante, et dis-lui de ma part d'opter sur l'heure entre ces deux genres de mort, ou de fer ou de poison; sinon je lui ferai subir publiquement le supplice qu'elle mérite. Quand tu te seras acquitté de cette commission, tu prendras l'enfant qu'elle a mis au monde, tu lui briseras la tête contre le mur, et tu le jetteras ensuite à la voirie. Le barbare!..... Le domestique, plus prompt au mal qu'au bien, partit incontinent, sans montrer la moindre répugnance.

Cette atrocité devait être commise le jour même, et c'était celui de l'exécution de Pierre. On avait été le prendre dans son cachot, et il avait déjà reçu cent coups de fouet, lorsqu'en le menant au lieu du sup-

plice, on le fit passer devant une fameuse auberge où étaient alors trois Arméniens de distinction, que leur roi envoyait à Rome pour négocier auprès du pape une affaire de grande importance. Ils se proposaient de passer quelques jours à Trapani, où tous les gentilshommes de la ville s'empressaient de leur faire la cour. Ces ambassadeurs, entendant venir le criminel, se mirent à la fenêtre pour le voir. Il était nu de la ceinture en haut, et avait les mains attachées derrière le dos. Phinée, l'un des ambassadeurs, vieillard vénérable et fort considéré, le regardant avec attention, aperçut sur son estomac une grande marque rougeâtre, de celles que la nature fait, et que les dames appellent ici des *roses* et des *envies*. Cette marque lui rappela aussitôt le souvenir d'un de ses enfans, que des corsaires lui avaient enlevé il y avait quinze ans, sur la mer de Lajazzo, et dont il n'avait eu depuis aucunes nouvelles. Il jugea que, s'il vivait encore, il serait à peu près du même âge que le patient. Cette double ressemblance lui fit penser que ce pourrait bien être son fils lui-même. Pour éclaircir son doute, il imagina de l'appeler par son nom de Théodore. Pierre, s'entendant nommer, lève incontinent la tête. Les sergens s'arrêtent, par respect pour l'ambassadeur, qui demande alors au patient d'où il est et quel est son père. Je suis d'Arménie, répondit Pierre, fils d'un nommé Phinée, et j'ai été conduit ici je ne sais par quelles gens. Phinée, ne doutant plus, après cette réponse, que ce ne fût son fils, courut l'embrasser, suivi de ses collègues, au milieu des exé-

cuteurs et des sergens qui l'escortaient. Il le couvrit d'un riche manteau, et obtint de l'officier qu'on suspendrait l'exécution jusqu'à nouvel ordre. Il avait appris, par la voie publique le sujet pour lequel ce malheureux avait été condamné à être pendu. Suivi des autres ambassadeurs et de tous les seigneurs de sa suite, il alla trouver messire Conrard. Celui, dit-il, que vous avez condamné comme esclave est libre; c'est moi qui suis son père, et il est prêt à épouser celle qu'on prétend qu'il a séduite. Ayez donc la complaisance de faire surseoir à l'exécution, jusqu'à ce qu'on ait su les intentions de la demoiselle, afin que, si elle l'accepte pour son époux, on ne puisse point vous reprocher d'avoir jugé contre l'esprit de la loi. Le gouverneur, surpris, eut honte de la trop grande précipitation qu'il avait montrée dans cette affaire : il reconnut que Phinée avait raison, et lui accorda sa demande. Il envoya chercher Emeri, à qui il conta ce qui venait de se passer. Celui-ci, fort étonné de l'événement, ne doutant pas que les ordres barbares qu'il avait donnés n'eussent été exécutés, se reprocha amèrement d'avoir été si vite, et envoya néanmoins sur-le-champ un autre homme à toute bride, pour en empêcher l'exécution, s'il en était encore temps. Le courrier arriva par bonheur assez tôt; il trouva le domestique à côté du lit de Violante, tenant l'épée d'une main, et le poison de l'autre, occupé à presser cette infortunée à se décider de mourir par l'un ou par l'autre. Il lui signifia les nouveaux ordres de son maître, et Violante en fut quitte pour la peur. Son bourreau

partit incontinent avec le courrier qu'on lui avait dépêché, et rendit compte à son maître de ce qui s'était passé.

Emeri, au comble de la joie, va trouver l'ambassadeur Phinée, s'excuse du mieux qu'il peut de la dureté qu'il avait exercée contre son ancien esclave, lui en demande mille pardons, et l'assure que, si Théodore veut épouser sa fille, il sera enchanté de la lui donner. Phinée accueillit avec amitié ses excuses, et lui dit qu'il voulait si bien que son fils épousât sa fille, qu'en cas de refus de sa part, il consentirait que l'arrêt eût son entière exécution. Les deux pères, ainsi d'accord, allèrent trouver Théodore, qui n'était pas encore revenu des frayeurs de la mort. A peine lui eurent-ils annoncé qu'il ne tenait qu'à lui d'avoir Violante pour femme, qu'il oublia tous ses maux pour faire éclater sa joie. Il répondit qu'il ne demandait pas mieux, et qu'il allait être, par cette faveur, le plus heureux des hommes. On envoya pareillement savoir de Violante si elle voulait Théodore pour époux. La belle, qu'on avait instruite de tout ce qui était arrivé, passa de la douleur à la plus vive satisfaction, et répondit qu'on ne pouvait pas lui faire un plus grand plaisir. Le mariage fut arrêté le même jour, et consacré par une fête des plus brillantes, au grand contentement de tous les citoyens. La célébration des noces fut remise au retour de Phinée, qui ne pouvait différer plus long-temps son départ pour Rome. Violante, qui avait donné une nourrice à son enfant, ne tarda pas à se rétablir, et redevint plus belle que jamais. Elle fut à peine relevée

de ses couches, que Phinée fut de retour de Rome. Elle s'empressa de lui rendre les devoirs qu'on doit à un beau-père. L'ambassadeur, charmé d'avoir une bru si belle et si honnête, la traita comme sa propre fille, et fit célébrer ses noces avec une magnificence dont on n'avait pas vu d'exemple depuis long-temps. Quelques jours après, il remonta sur sa galère, emmenant avec lui son fils, sa belle-fille et leur enfant. Ils arrivèrent à Lajazzo sans aucun accident, où les deux époux coulèrent une vie tranquille et délicieuse dans le sein de l'amour.

NOUVELLE VIII.

L'ENFER DES AMANTES CRUELLES.

Aussitôt que Laurette eut cessé de parler, Philomène, par ordre de la reine, prit la parole, et commença ainsi : Si la compassion, mes aimables dames, est une vertu qu'on loue beaucoup dans notre sexe, la cruauté, en revanche, est un vice qu'on ne nous pardonne point, et que la justice divine punit toujours rigoureusement. La nouvelle suivante vous prémunira, je l'espère, contre un défaut si condamnable.

Il y avait autrefois à Ravenne, ville très-ancienne de la Romagne, un grand nombre de gentilshommes. Parmi eux on distinguait un jeune homme nommé Anastase des Onesti, qui, par la mort de son père, et celle d'un de ses oncles dont il avait hérité, se trouvait

puissamment riche. Il était déjà dans l'âge de se marier, lorsqu'il devint amoureux d'une jeune fille de messire Paul des Traversaires, d'une maison bien plus ancienne et plus illustre que la sienne. Il ne désespéra pas néanmoins de s'en faire aimer, et mit tout en usage pour lui plaire; mais il eut la douleur de voir ses soins mal accueillis; on ne lui tenait compte de rien, et plus il était attentif à faire sa cour, plus la belle se montrait dédaigneuse. Elle était si sottement fière de sa naissance, qu'elle eût cru s'avilir en aimant un homme d'une noblesse moins ancienne que celle de sa maison. Aussi Anastase ne put-il jamais parvenir à se rendre agréable à ses yeux; il suffisait qu'il parût désirer une chose, pour qu'elle la refusât. Ces rigueurs soutenues désespéraient le jeune homme, au point qu'il lui vint plusieurs fois dans l'idée de se donner la mort. Il l'aurait même fait, s'il n'eût cru flatter par-là son inhumaine. Il crut donc qu'il ferait mieux de l'abandonner, de ne plus penser à elle, ou de n'y penser que pour tâcher de la haïr. Vain projet : un cœur fortement épris ne renonce pas facilement à l'objet qui l'a enflammé; plus il trouve de résistance, plus le feu qui l'agite devient violent. Anastase ne pouvant donc se détacher de l'ingrate, continue ses folles dépenses et ses assiduités. Ses parens, qui le voyaient dépenser inutilement son bien et sa santé, lui représentèrent son extravagance, et lui conseillèrent de quitter Ravenne, jusqu'à ce que l'absence l'eût guéri d'une passion qui ne pouvait manquer de le ruiner, et peut-être de le conduire au tombeau. Ce malheureux amant ne put prendre de long-temps sur lui de suivre

un avis aussi sage; mais enfin, pressé, sollicité par tous ses amis, il leur promit de s'éloigner de Ravenne, et fit de grands préparatifs de voyage, comme s'il eût été question d'aller en France, ou en Espagne, ou dans quelque autre pays éloigné. Quand tout fut disposé, il part avec quelques-uns de ses amis, et s'en va à une campagne, nommée Chiarcio, à une lieue et demie de Ravenne. Il y fit dresser plusieurs tentes meublées magnifiquement, et dit à ses amis qu'il voulait demeurer là, et qu'ils pouvaient retourner à la ville, s'ils le jugeaient à propos. Fixé dans ce lieu champêtre, il ne songea qu'à mener une vie joyeuse, faisant plus de dépense que jamais, et tenant table ouverte à tous allans et venans. C'étaient tous les jours nouvelle compagnie et nouveaux plaisirs.

Pendant qu'il cherchait ainsi à dissiper son chagrin, loin de l'objet qui le causait, un vendredi, du commencement de mai, qu'il n'avait personne, et qu'il se promenait, accompagné de quelques domestiques, les cruautés de sa maîtresse lui revinrent dans l'esprit, et l'occupèrent si fort, qu'il ordonna à ses gens de le laisser seul, pour pouvoir rêver plus à son aise. Sa rêverie le mena insensiblement jusque dans un bois planté de pins. Il avait fait plus d'un quart de lieue dans cette forêt, sans s'en apercevoir, et l'heure du dîner était déjà passée, lorsque, tout occupé de celle qu'il aimait, il crut entendre la voix d'une femme qui poussait des plaintes et des cris douloureux. Ce bruit l'arrache à sa profonde rêverie : il lève la tête, prête une oreille attentive, et est fort surpris de

voir que les cris partent du milieu du bois. Il le fut bien davantage, lorsqu'après avoir porté ses regards de tous côtés il vit venir à lui, à travers des broussailles, une belle et jeune femme nue, échevelée, ayant le bas de son corps déchiré et sanglant, poursuivie par deux gros mâtins qui la mordaient, et dont l'approche lui faisait jeter des cris lamentables. Un moment après, il vit paraître un cavalier fort basané, monté sur un cheval noir, le visage enflammé de colère, tenant une lance à la main, courant après elle, l'accablant d'injures, et la menaçant de la tuer. Ce spectacle remplit tout à la fois le cœur d'Anastase d'étonnement, d'horreur et de pitié. Emu de compassion pour cette femme, son premier mouvement fut de la secourir; mais, se trouvant sans armes, il coupe une branche d'arbre, et se met au-devant des chiens. Le cavalier lui cria de loin : Anastase, c'est vainement que tu voudrais défendre cette méchante femme; il faut qu'elle subisse la punition qu'elle mérite. Dans ce même moment les chiens, l'ayant saisie par les flancs, la renversèrent à terre. Le cavalier descend presque aussitôt de cheval, et s'approche de cette infortunée. J'ignore qui vous êtes, lui dit Anastase, et d'où vous me connaissez; mais je ne saurais m'empêcher de vous dire que c'est une grande lâcheté à un homme armé de vouloir tuer une femme nue, et sans défense, et de la faire ainsi chasser comme une bête féroce. Vous avez beau vouloir m'arrêter, je la défendrai de toutes mes forces, dût-il m'en coûter la vie. Tu sauras, mon cher Anastase, répliqua le cavalier, que je naquis dans la même ville

que toi ; et je me souviens que tu etais encore bien jeune lorsque tu fus nommé Gui des Anastases. Tu sauras aussi que j'étais alors plus amoureux de cette femme, que tu ne l'es aujourd'hui de la fille de Paul des Traversaires. Elle me traita si cruellement et avec tant de fierté, que je me tuai de désespoir du même javelot que tu vois, et je fus condamné aux enfers. Cette ingrate ne jouit pas long-temps du plaisir que lui causa ma mort ; elle mourut bientôt après : et, pour ne s'être point repentie de m'avoir traité avec tant de rigueur et de cruauté, elle fut damnée aussi bien que moi. Il nous a été imposé pour peine, à elle de fuir devant moi, et à moi, qui l'ai tant aimée pendant ma vie, de la poursuivre comme ma plus grande ennemie, dans l'équipage où tu me vois. Toutes les fois que je l'atteins, je la perce de cette lance, je lui arrache le cœur, ce cœur qui fut toujours dur et insensible pour moi, et j'en fais ensuite la curée à ces chiens, comme tu vas le voir dans un moment. Cette opération terminée, il plaît à la justice divine de la ressusciter aussitôt après : alors elle se relève, recommence à fuir de nouveau ; et moi, précédé de ces gros mâtins, je continue à la poursuivre. Tous les vendredis , à la même heure , je l'atteins ici , où je lui fais subir le même supplice. Ne pense pas que nous soyons en repos les autres jours : je ne cesse point de la suivre, et je lui perce le cœur dans tous les lieux où elle a fait ou machiné quelque chose contre mon amour. De son plus tendre ami, je suis devenu son persécuteur et son bourreau : ce qui durera autant d'années qu'elle m'a fait souffrir de mois.

Laisse-moi donc exécuter la volonté du souverain vengeur du crime, et ne t'avise point d'y mettre obstacle : tes efforts seraient inutiles, et il pourrait t'en mal arriver. Anastase, entendant un pareil discours, sentit plusieurs fois ses cheveux se dresser sur sa tête. Les derniers mots surtout l'intimidèrent si fort, qu'il recula de frayeur. Il s'arrêta toutefois pour voir ce qui allait se passer, et, frémissant d'horreur, il vit le cavalier, tenant sa lance en arrêt, fondre comme un lion enragé sur cette malheureuse, qui, à genoux et les mains levées vers le ciel, lui demandait à grands cris miséricorde. Il lui enfonça de toute sa force sa lance dans l'estomac, et la perça d'outre en outre. Il lui ouvrit ensuite le sein, lui arracha le cœur et les entrailles, et les jeta aux chiens affamés, qui les dévorèrent incontinent. Un moment après, cette jeune victime se relève et se remet à fuir du côté de la mer, les chiens toujours attachés à sa poursuite. De son côté, le cavalier remonte à cheval, et court de nouveau après elle avec tant de vitesse qu'Anastase les eut bientôt perdus de vue.

Il est aisé de se figurer la situation où un pareil spectacle dut le plonger. Son cœur était partagé entre l'horreur et la compassion. Revenu à lui-même, il pensa que cette aventure pourrait lui être utile, puisque la scène s'en renouvelait tous les vendredis. Il en remarqua le lieu, et s'en retourna chez lui tout pensif.

Deux ou trois jours après, il envoya quérir à Ravenne plusieurs de ses parens et de ses amis. Vous

m'avez long-temps pressé, leur dit-il, de ne plus songer à l'inhumaine qui me déteste, et de cesser les folles dépenses que j'ai faites à son sujet; me voilà enfin, une fois pour toutes, prêt à suivre votre conseil si vous voulez m'accorder la grâce que je vais vous demander : c'est d'engager messire Paul des Traversaires, sa femme, sa fille, et autant de leurs parens qu'il sera possible, à venir dîner dans ma solitude vendredi prochain. Je vous ferai connaître ce jour-là les raisons qui m'engagent à les attirer chez moi. La chose paraissant facile aux amis d'Anastase, ils lui promirent de lui donner cette satisfaction, et ne furent pas plus tôt retournés à la ville qu'ils se mirent en devoir de la lui procurer. La demoiselle seule fit quelque difficulté; cependant elle se laissa gagner par les autres dames qui devaient être de la partie.

Pendant ce temps-là, Anastase avait fait dresser des tentes dans le bois planté de sapins. La table fut mise précisément vis-à-vis l'endroit où s'était passée la scène effrayante dont il avait été témoin. Il plaça les convives de manière que sa maîtresse se trouvât la plus à portée de voir ce spectacle. Le repas fut des plus magnifiques et des plus somptueux. Il était déjà fort avancé lorsqu'on entend des cris plaintifs poussés par une femme. Tout le monde est étonné, et chacun demande ce que c'est. Les cris redoublent : on se lève, on regarde de tous côtés, et bientôt on aperçoit la jeune fille poursuivie par les chiens et par le cavalier. D'abord grandes menaces, de la part des spectateurs, contre les chiens, et ensuite contre l'homme qui semblait

les exciter; mais celui-ci, leur ayant parlé comme à Anastase, les fit non seulement reculer, mais les glaça de surprise et de crainte, lorsqu'il renouvela en leur présence ce qui s'était passé le vendredi précédent. Les dames de la compagnie, dont plusieurs étaient parentes, soit du cavalier, soit de la jeune fille, et qui se souvenaient encore de l'amour malheureux et de la triste fin du jeune homme, furent aussi touchées de ce spectacle douloureux que si elles en eussent été le sujet. Mais il n'y en eut point qui le fût autant que la maîtresse d'Anastase : elle avait tout vu et n'avait perdu aucune parole du récit du cavalier. Il lui fut facile de juger que cette aventure l'intéressait plus que tout autre, en se rappelant la dure insensibilité avec laquelle elle avait reçu les soins et les assiduités d'un jeune homme qui l'adorait. Elle en fut si frappée, qu'il lui semblait déjà qu'elle fuyait devant lui, et que les chiens la poursuivaient et lui déchiraient les chairs. Elle passa le reste du jour dans de profondes rêveries, et la nuit dans de cruelles appréhensions : enfin elle ne put recouvrer sa tranquillité, qu'après s'être reproché son inhumanité et s'être résolu à passer de la haine à l'amour. Elle ne s'en tint point là. A peine fut-il jour, qu'elle envoya secrètement à Anastase une servante, pour le prier de la venir voir, et l'assurer qu'elle était décidée à le payer du plus tendre retour. Anastase s'étant rendu à l'invitation, la belle lui dit d'un air passionné qu'elle était prête à faire tout ce qui pourrait lui être agréable. Le jeune homme répondit qu'il était enchanté de ses nouveaux sentimens, et que,

comme ses intentions avaient toujours été honnêtes, il ne voulait rien d'elle que par la voie du mariage. La demoiselle admira sa générosité, et se chargea d'en faire elle-même la proposition à son père et à sa mère, qui consentirent de bonne grâce à cette union. Les noces furent célébrées bientôt après, et les deux époux vécurent long-temps ensemble, dans la plus parfaite intelligence. Tel fut l'heureux effet de cette peur; mais le plus remarquable de l'histoire, c'est que, depuis cette aventure, les dames de Ravenne furent plus douces, plus sensibles, et beaucoup plus complaisantes pour leurs amans.

NOUVELLE IX.

LE FAUCON.

Quand Philomène eut achevé sa nouvelle, la reine dit d'un air riant : C'est donc maintenant à moi, mesdames, à vous entretenir. L'histoire que je vais vous dire est en partie semblable à celle que vous venez d'entendre : elle vous fera voir combien vos complaisances et vos bons procédés ont de pouvoir sur les cœurs et les esprits bien faits, et vous apprendra à être libérales, quand il s'agit de récompenser des hommes qui méritent de l'être, sans attendre que la fortune dispose de vos biens; car elle les distribue le plus souvent au premier venu et au moins digne.

Je tiens l'anecdote, dont je vais vous parler, de Cappe Dominique de Bourguèse, un de nos compatriotes, mort depuis peu, dont la mémoire est encore en grande vénération parmi nous, et qui mérite de vivre éternellement dans l'estime des hommes, plutôt par ses qualités personnelles et ses vertus, que par la noblesse de ses

ancêtres. Ce bon seigneur, étant déjà sur ses vieux jours, prenait plaisir à s'entretenir souvent, avec ses voisins, des événemens passés, et il narrait avec une grâce, un ordre, une facilité d'expression dont personne n'a jamais été doué comme lui. Parmi les différentes histoires qu'il racontait, voici celle qu'il se plaisait à répéter le plus souvent.

Il y eut autrefois à Florence un jeune gentilhomme fort riche, nommé Frédéric, fils de messire Philippe Albérigni, d'une maison illustre. L'art et la nature n'avaient rien épargné pour en faire un jeune homme accompli ; on ne connaissait pas son pareil parmi la jeune noblesse toscane. Il devint amoureux, comme c'est assez l'ordinaire de ceux de son âge et de son rang, d'une dame de condition, nommée Jeanne, qui de son temps passait pour une des plus belles et des plus aimables femmes de Florence. Il n'épargna rien pour s'en faire aimer : festins, joutes, tournois, présens magnifiques, tout fut employé ; mais la dame, aussi vertueuse que belle, se souciait très-peu d'être l'objet de toutes ses folles dépenses, et n'en méprisait pas moins le galant. Frédéric ne se rebuta point ; il continua le même train, et fit tant, par ses prodigalités déplacées, que, de tous ces grands biens, il ne conserva qu'une petite métairie, dont le revenu modique suffisait à peine pour lui donner à vivre, et un faucon excellent pour la chasse. Plus amoureux que jamais de celle pour qui il s'était ruiné, mais voyant qu'il ne pouvait plus vivre

décemment à la ville, il prit le parti de se retirer à la métairie qui lui restait. Il y chassait avec son faucon le plus souvent qu'il pouvait, autant pour tâcher de s'étourdir sur sa misère, que pour ne point s'abaisser à demander du secours à personne.

Il menait depuis quelque temps ce nouveau genre de vie, lorsque le mari de madame Jeanne tomba malade et mourut. Il n'eut que le temps de faire son testament, par lequel il institua son fils, déjà un peu grand, héritier de tous ses biens, qui étaient immenses; et, en cas que l'enfant vînt à mourir sans hoir légitime, les substitua à sa femme, qu'il avait aimée avec tendresse.

La belle saison étant venue, la veuve alla, selon sa coutume, passer l'été à la campagne, à une maison qu'elle avait dans le voisinage de celle de Frédéric. A la faveur du voisinage, le petit enfant, qui se plaisait à rôder, eut bientôt fait connaissance avec lui; il le visitait fréquemment, aimant à s'amuser avec ses chiens et ses oiseaux. Il eut occasion de voir son faucon, dont il avait beaucoup entendu parler. Cet oiseau lui plut tellement qu'il en eut envie; mais il n'osait le demander, sachant que Frédéric y tenait avec excès. Le chagrin de ne pouvoir posséder ce qu'il désirait le fit tomber malade. Il avoua à sa mère la cause de son mal en ces termes : Ah! ma chère maman, si vous pouviez me faire avoir le faucon de Frédéric, je sens que je serais bientôt guéri. La dame fut quelques momens à rêver et à réfléchir sur ce qu'elle devait faire : elle savait que Frédéric l'avait long-temps aimée; qu'il s'était

ruiné en son honneur, et qu'elle s'était toujours montrée insensible à ses empressemens. Comment, disait-elle en elle-même, comment oser demander ce faucon, qui est, dit-on, le meilleur qu'il soit possible de voir, et qui d'ailleurs fait vivre et subsister son maître? Serais-je assez peu raisonnable pour vouloir en priver un gentilhomme qui n'a pas dans ce monde d'autre plaisir? Ces réflexions la tenaient dans une grande perplexité, quoiqu'elle fût bien certaine d'avoir l'oiseau, si elle le demandait. Ne sachant donc que répondre à son fils, elle garda le silence; mais l'enfant, toujours malade, toujours chagrin, refuse tout ce qu'on lui offre, et dit qu'il veut avoir le faucon. Enfin, l'amour maternel l'emporte sur toute considération, et la dame, résolue de le satisfaire à quelque prix que ce soit, lui dit qu'il aura cet oiseau, et se détermine effectivement d'aller elle-même le demander. — Ne te chagrine plus, songe seulement à te rétablir; je te promets que la première chose que je ferai demain matin, sera d'aller chercher le faucon pour te l'apporter. Cette promesse fit tant de plaisir à l'enfant, que le soir même il se trouva beaucoup mieux. Le lendemain, la dame, accompagnée seulement d'une autre femme, alla, en se promenant, à la petite maison de Frédéric. Lorsqu'elle y arriva, il était par hasard dans son jardin, occupé à le faire arranger, parce que ce jour-là, le temps n'était guère propre pour la chasse du faucon. Elle se fait annoncer, disant qu'elle désire lui parler. On se figure aisément quelle dut être sa surprise, lorsqu'on lui dit le nom de la dame qui le demandait. Transporté de joie, il

court au plus vite la recevoir, et la salue très-respectueusement du plus loin qu'il l'aperçoit. Madame Jeanne, de son côté, va au-devant de lui, et le salue de la manière la plus honnête et la plus gracieuse. Après les complimens d'usage, seigneur Frédéric, lui dit-elle, je viens ici pour vous récompenser des soins que vous avez perdus, lorsque vous m'aimiez un peu plus que de raison; et la récompense, c'est que je viens avec madame vous demander à dîner. Il ne me souvient pas madame, lui répondit-il avec douceur et modestie, d'avoir fait aucune perte pour vous; au contraire, vous m'avez procuré de si grands avantages que, si jamais on m'a reconnu quelque mérite, j'en ai l'obligation aux sentimens que vous m'avez inspirés. La grâce que vous me faites aujourd'hui m'est si précieuse, et flatte si fort mon cœur, que, quoique je sois pauvre, je ne voudrais pas la changer contre les biens que j'ai perdus.

Après lui avoir fait ce compliment, il la reçut dans son petit réduit, et la conduisit ensuite dans son jardin. Il la laissa avec la jardinière et la dame qui l'avait accompagnée, et alla préparer le dîner. Cet honnête gentilhomme n'avait jamais si bien senti les désagrémens de la pauvreté que dans ce moment : il aurait voulu régaler celle qu'il aimait tant, et il se trouvait ce jour-là dépourvu de tout. Il enrageait de dépit, maudissait sa fortune, et courait çà et là comme un homme qui ne sait où donner de la tête. Le plus fâcheux, c'est qu'il n'avait ni sou ni maille, ni effets sur lesquels il pût emprunter. Cependant l'heure du

dîner approchait, et il n'avait encore rien préparé, quoiqu'il en eût eu tout le temps. Il ne savait à quoi se résoudre, lorsque, jetant les yeux sur son fauçon, qui se tenait tranquillement perché dans sa loge, il se détermine à en faire le sacrifice, pour avoir du moins quelque chose d'honnête à servir à la charmante veuve qui l'honorait de sa visite. Il le prend, lui tord le cou, le plume et le met à la broche. Quand tout fut prêt, il retourna gaîment au jardin pour engager la dame et sa compagnie à venir se mettre à table. Le repas fini, et après une assez longue conversation des plus amusantes, madame Jeanne crut qu'il était temps de lui découvrir le motif de sa visite, et lui parla en ces termes :

Si vous vous souvenez encore, seigneur Frédéric, de tout ce que vous avez fait pour moi, et de ma grande retenue, qui vous a peut-être fait penser que j'avais l'âme dure et sauvage, vous serez étonné de ma présomption en apprenant le véritable sujet qui m'a amenée chez vous. Si vous aviez des enfans, vous connaîtriez alors la force de la tendresse paternelle, et vous m'excuseriez. Mais vous n'en avez point; moi, qui en ai un, je viens contre toute raison, contre ma propre volonté, vous demander une chose que je sais que vous estimez beaucoup et à bon droit, la seule consolation que la fortune vous ait laissée, en un mot, votre faucon. Mon fils est au lit; il a une telle envie de l'avoir, que je crains fort, si je ne le lui apporte, que sa maladie n'empire et que le chagrin ne le fasse mourir. Je vous conjure, non par votre amitié car vous ne m'en

devez point, mais par cette bonté de cœur, par cette bienfaisance généreuse qui ne s'est jamais démentie, et qui vous distingue si supérieurement des autres hommes; je vous conjure, dis-je, de m'accorder la grâce que je vous demande; mon fils vous devra la santé, peut-être la vie, et vous allez, par ce bienfait, acquérir des droits éternels sur son cœur et sur le mien.

Frédéric se mit à pleurer avant de pouvoir répondre une seule parole.

La dame crut que le chagrin de perdre son faucon était la seule cause de ses larmes : elle fut sur le point de se rétracter; cependant elle attendit sa réponse.

Madame, lui dit-il, depuis le premier moment que j'ai été épris de vos charmes, j'ai reconnu que la fortune m'a été contraire en bien des choses, et je me suis plaint de ses rigueurs ; mais tous les revers que j'ai éprouvés ne sont rien en comparaison de ce qu'elle me fait souffrir aujourd'hui ; il m'en restera toujours une vive amertume dans l'âme. Eh ! pouvait-elle me porter un coup plus sensible, plus cruel, quand je considère que vous vous êtes donné la peine de vous rendre en cette chaumière, où vous n'auriez certainement pas daigné venir quand j'étais riche, et que vous me demandez une chose qu'il m'est absolument impossible de vous donner? Cruelle fortune, ne cesseras-tu donc jamais de me persécuter! J'ai souffert patiemment toutes mes disgrâces; mais je vous avoue, madame, que celle-ci m'accable : je n'ai plus de faucon! Aussitôt

que vous m'avez fait la grâce de me dire que vous veniez dîner avec moi, sensible à cette grande faveur, j'ai pensé qu'il fallait, selon mon petit pouvoir, vous offrir le mets le plus délicat. Je me suis souvenu du faucon ; j'ai pensé qu'il serait assez bon pour vous être présenté : je l'ai tué sans balancer, et vous l'ai fait servir à dîner. Mais, puisque vous désiriez de le posséder vivant, je ne me consolerai jamais de vous l'avoir donné à manger. Je ne le vois que trop, il est de ma malheureuse destinée de ne pouvoir rien faire qui vous soit agréable. Après ces paroles, pour la convaincre de la vérité, il fit apporter les plumes, les serres et le bec de l'oiseau.

Madame Jeanne le blâma fort d'avoir tué un faucon d'un tel prix pour le lui servir à manger ; mais, dans le fond de son âme, elle lui sut un gré infini de sa générosité, que le malheur et la misère n'avaient pu lui faire perdre. Je vous tiendrai compte toute ma vie, lui dit-elle ensuite, de ce sacrifice, de quelque manière que la Providence dispose de mon fils. Elle prit congé de Frédéric, le remercia de son honnêteté et de ses bonnes intentions, et s'en retourna fort triste, rêvant à ce qu'elle dirait à son enfant pour le consoler du malheur qui était arrivé. Elle le trouva plus malade, et eut la douleur de le voir mourir quelques jours après, soit que le chagrin de n'avoir pu avoir le faucon eût empiré son état, soit que sa maladie fût mortelle de sa nature.

Cette mort affligea beaucoup la dame. Après avoir donné quelques mois à ses larmes, elle se vit sollicitée,

par ses frères, à se remarier, parce qu'elle était encore jeune et fort riche. Elle n'en avait pas trop d'envie; mais, se voyant tous les jours pressée par ses parens et ses amies, elle se ressouvint de l'honnêteté, de la constance, de la générosité de Frédéric, qui avait tué son faucon pour lui donner à dîner. Je demeurerais volontiers veuve, dit-elle à ses parens, si cela vous faisait plaisir; mais, puisque vous voulez que je me remarie, je vous préviens que je n'accepterai jamais pour époux que Frédéric d'Albérigni. Que dites-vous là? s'écrièrent ses frères en se moquant d'elle; parlez-vous sérieusement? Nous ne pouvons le croire. Ignorez-vous que ce gentilhomme est aujourd'hui dans la plus affreuse misère? Je le sais, répliqua-t-elle; mais j'aime mieux un homme qui ait besoin de richesses que des richesses qui aient besoin d'un homme. Ses frères, la voyant décidée à ne pas prendre d'autre mari que celui-là, ne pouvant d'ailleurs se dissimuler que Frédéric ne fût un très-honnête gentilhomme, consentirent qu'elle l'épousât, tout pauvre qu'il était. Le mariage se fit avec beaucoup de magnificence. Le nouvel époux, que l'adversité avait rendu sage, se voyant pour la seconde fois à la tête d'une grande fortune, devint économe, et passa, avec celle qu'il avait si long-temps aimée, des jours heureux dans les plaisirs et dans la plus tendre et la plus parfaite union.

NOUVELLE X.

LA TRANSACTION.

La reine ayant achevé le récit de sa nouvelle, tous bénirent le ciel d'avoir enfin récompensé la constante générosité de Frédéric. Dionéo, qui n'attendait jamais qu'on lui commandât de parler, prit la parole en ces termes :

Je ne sais si c'est un vice d'éducation parmi les hommes, ou si c'est un travers qu'ils tiennent de la nature, d'être frappés plus vivement et d'une manière plus agréable des actions déshonnêtes et criminelles que de celles qui sont décentes et louables. Ce qui est certain, mes belles dames, c'est que les gaillardises que je vous ai débitées jusqu'à présent ne m'ont été inspirées que par le désir que j'ai de vous égayer et de vous divertir plus que ne le font les autres. Je vais tâcher de le faire encore par la nouvelle que vous allez entendre. Je ne vous cacherai point, mesdames, que

le sujet n'en est pas trop honnête à certains égards; mais il pourra vous amuser, et c'est assez pour que je vous le raconte sans crainte. Vous pourrez faire, d'ailleurs, en l'écoutant, ce que vous faites quand vous vous trouvez dans un jardin émaillé de fleurs ou à la vue d'une belle rose : vous avancez vos mains délicates pour la cueillir, en laissant de côté les épines. Vous laisserez également à l'écart l'infamie d'un des personnages dont je vais vous entretenir, pour ne vous amuser que des fourberies galantes de sa femme, et prendre part au malheureux événement qui l'a compromise aux yeux de son méprisable mari.

Il n'y a pas long-temps qu'à Pérouse vivait un homme fort riche, nommé Pierre Vinciolo, fort connu pour aimer les plaisirs, mais soupçonné d'indifférence pour ceux que les femmes procurent. Afin de détruire dans l'esprit de ses compatriotes ces soupçons trop fondés, il prit le parti de se marier, et épousa une demoiselle bien propre à le ramener dans le bon chemin. Elle était jeune, grande, robuste, les yeux vifs, d'une complexion, en un mot, qui eût demandé deux maris au lieu d'un. Malheureusement pour elle, celui qu'elle venait d'épouser n'était rien moins que disposé à bien remplir les devoirs du mariage : son goût et son penchant l'éloignaient des femmes; il couchait avec la sienne le moins qu'il pouvait, et seulement pour lui donner le change sur le vice honteux dont il était en-

tiché. Cette conduite ne contentait point la dame; et comme elle ne pouvait soupçonner d'impuissance son mari, qui était vigoureux et à la fleur de son âge, elle se douta de sa dépravation, et commença à s'indigner.

Elle débuta par les reproches, et finit par les injures. C'était tous les jours nouveaux débats, nouvelle guerre dans le ménage; mais, voyant que toutes ces querelles n'aboutissaient qu'à altérer sa santé, sans pouvoir réformer son indigne époux, elle résolut de le punir de son indifférence. Puisque ce malheureux, dit-elle en elle-même, ne me rend point le devoir auquel il est obligé par le mariage, et qu'il m'abandonne ainsi à la fleur de mon âge pour satisfaire un mauvais penchant, il est juste que je me pourvoie de quelque galant qui me dédommage des plaisirs dont il me prive. Je ne lui ai apporté une bonne dot et ne l'ai accepté pour mari que parce que j'ai cru qu'il était homme, et qu'il aimait ce que les autres aiment et doivent aimer. Il savait que j'étais femme; il ne devait donc pas me prendre, puisqu'il n'aimait pas mon sexe. O l'infâme! non, je ne lui pardonnerai jamais de m'avoir ainsi trompée. Si j'avais voulu renoncer aux plaisirs du monde, je me serais faite religieuse; mais, puisque je n'y ai point renoncé, pourquoi en serais-je privée? Dois-je laisser passer ma jeunesse sans jouir de son plus bel apanage? Quand je serai vieille, on ne voudra plus de moi : mettons donc le temps à profit, afin de nous épargner des regrets inutiles quand cet heureux temps sera passé; il m'en donne lui-même

l'exemple. Mon infidélité sera moins criminelle que la sienne : je ne blesserai que les lois de convention, au lieu que lui blesse en même temps ces lois et celles de la nature.

La tête remplie de ces louables idées, elle ne songea qu'aux moyens d'exécuter secrètement son projet. Elle s'adressa, pour cet effet, à une vieille entremetteuse, qu'on aurait prise pour une sainte, à en juger par l'extérieur. Cette femme avait toujours le chapelet au poing, et passait la plus grande partie du temps dans les églises : elle n'ouvrait la bouche que pour bénir le Seigneur, louer la vie des saints, ou parler des plaies de saint François : en un mot, on l'aurait canonisée sur sa mine. La belle prit son temps pour s'ouvrir à cette bonne hypocrite. Ma fille, répondit la vieille béate, j'approuve votre dessein ; et, quand votre mari serait moins coupable, vous feriez très-bien de mettre à profit les instans précieux de votre jeunesse. Pour toute femme qui a du jugement, il n'est point de regret plus cuisant que celui d'avoir perdu le fruit de ses belles années. Une femme âgée n'est bonne à rien ; je le sais par ma propre expérience. Dieu sait aussi si je regrette tous les momens que j'ai perdus quand j'étais dans mon printemps. Ce n'est pas que n'aie pris ma bonne part des plaisirs de la vie ; mais j'aurais pu en prendre encore davantage ; et, quand je m'en souviens, vous ne sauriez croire les reproches que je m'adresse. A présent je suis vieille, et personne ne me regarde : on trouve que je ne suis bonne à rien, et j'aurais de la peine à

trouver quelqu'un qui voulût me donner un verre d'eau, ou le recevoir de ma main. Il n'en est pas ainsi des hommes; ils ont mille ressources à tout âge, et sont bons à mille choses : car j'ai remarqué que les vieux, à cet égard, valent souvent mieux que les jeunes. Pour nous autres femmes, nous ne sommes propres qu'à faire des enfans : ce n'est que pour cela qu'on nous aime, et ce n'est même que pour cette fin que la nature nous a créées. Songez, ma fille, que lorsque la fraîcheur de votre teint aura fait place aux rides de l'âge, vous serez délaissée de tout le monde : on vous fuira comme un objet ennuyeux et dégoûtant, et vous vous verrez reléguée à la cuisine pour y faire compagnie au chat, ou pour y compter les pots et les écuelles. On fera alors des plaisanteries sur votre figure; on s'amusera de vos défauts, et l'on poussera peut-être la raillerie et l'insulte jusqu'à vous chanter la chanson dont le refrain est :

> Aux jeunes tous les bons morceaux,
> Aux vieilles les rebuts, les os.

Pour faire court, ma chère dame, et ne pas abuser plus long-temps de votre patience, j'ose vous dire que vous ne pouviez pas vous adresser mieux, pour seconder votre projet. La seule grâce que je vous demande, est de vous souvenir de moi dans l'occasion : je suis une pauvre femme qui ai besoin qu'on me fasse du bien. Si vous soulagez ma misère, je vous servirai avec zèle; vous pouvez même être assurée d'avoir part désormais

à toutes mes prières, afin que le Seigneur vous comble de ses grâces, et fasse paix et miséricorde à tous vos amis trépassés.

Tel fut le long discours de la vieille. Il tardait à la jeune femme qu'elle eût achevé de parler, pour lui dire que, si elle venait à rencontrer un jeune homme qui passait fréquemment dans son quartier, et dont elle lui fit le portrait, elle tâchât de l'aborder pour savoir s'il serait homme à profiter d'une bonne fortune. Après cette instruction, elle lui donna un morceau de viande salée, et la congédia.

La bonne vieille sut si bien s'y prendre, qu'elle ne tarda point de lui amener le jeune homme. Quelques jours après, elle lui en procura un second, puis un troisième, puis d'autres encore, selon la fantaisie de la jeune dame, qui, à ce qu'on voit, aimait le changement. Elle ne laissait pas de prendre des mesures pour dérober son nouveau genre de vie à la connaissance de son mari, quelques torts qu'il eût envers elle.

Comme elle était de bon appétit, elle multipliait et prolongeait tant qu'elle pouvait les visites des galans, afin de mettre le temps à profit, selon le bon conseil de la vieille entremetteuse. Un jour que son mari fut invité à souper chez un de ses amis, nommé Hercolan, elle crut devoir profiter de l'occasion pour engager la vieille à lui amener un jeune homme des plus beaux et des mieux faits de Pérouse, ce que celle-ci fit incontinent. Le dame et le nouveau galant se sont à peine mis à table pour souper, que Vinciolo frappe à la porte, et crie qu'on lui ouvre. La belle, entendant la voix de

son mari, qu'elle n'attendait pas si tot, se crut perdue. Elle se met néanmoins en devoir de cacher l'amoureux, qui ne savait trop non plus que devenir. Soit qu'elle n'eût pas le temps de le cacher mieux, soit que la surprise l'empêchât de raisonner, elle le fit mettre dans une espèce de galerie attenant à la salle où ils soupaient, sous une cage à poules, qu'elle couvrit d'un sac. Pendant ce temps, la servante, qui, comme on le sent très-bien, était dans sa confidence, lève la table à la hâte; et, cela fait, court ouvrir la porte à Vinciolo. Quoi, vous voilà déjà? lui dit sa femme. Vous avez eu bientôt soupé. Je n'ai rien fait moins que cela, répondit le mari. Vous m'étonnez, reprit-elle; et d'où vient que vous n'avez pas soupé? — Un accident qui a mis toute la maison d'Hercolan en désordre nous a empêché. A peine nous étions-nous mis à table, lui, sa femme et moi, que nous avons entendu éternuer à quatre pas de nous. On y a fait peu d'attention la première fois; mais nous avons été fort surpris d'entendre le même bruit cinq ou six fois de suite, et même davantage. Ne voyant personne autour de nous, nous ne savions que penser, et nous étions dans le plus grand étonnement : alors Hercolan, déjà de mauvaise humeur contre sa femme, de ce qu'elle nous avait fait attendre un peu de temps à la porte, lui a demandé en colère, ce que cela voulait dire. Comme elle ne lui répond rien, et qu'elle paraît embarrassée, il se lève de table, et va vers un escalier tout proche de la chambre où nous étions, sous lequel était un petit réduit, d'où il lui a semblé que

partait l'éternuement. La porte de cette espèce de cabinet, comme il y en a dans presque toutes les maisons, n'a pas été plus tôt ouverte, qu'il en est sorti une puanteur insupportable. Nous avions déjà senti cette mauvaise odeur, et Hercolan s'en était plaint; mais sa femme s'était excusée, en disant que ce n'était autre chose que la vapeur d'un peu de soufre qu'elle avait brûlé pour blanchir du linge étendu dans cet endroit. Cette fumée s'étant un peu dissipée, Hercolan regarde dans cette cachette, et aperçoit celui qui avait éternué, et qui venait d'éternuer encore par la force du minéral dont la vapeur lui montait à la tête, et qui avait failli à l'étouffer. Se tournant alors vers sa femme : Je vois à présent, lui a-t-il dit, pourquoi tu nous as tenus si long-temps à la porte. Ce procédé mérite une récompense, et je suis trop équitable pour te la refuser : elle sera si bonne, que je me flatte que tu t'en souviendras toute la vie. La femme, sur cela, a pris la fuite, et s'est sauvée je ne sais où, sans chercher seulement à se justifier. Hercolan, sans prendre garde qu'elle s'évadait, a dit plusieurs fois à l'éternueur de sortir promptement de sa niche; mais, comme il était plus mort que vif, il n'a pas branlé pour cela : il l'a pris par la jambe, et l'a traîné dehors; après quoi il est allé prendre son épée, à dessein de le tuer. La crainte d'être enveloppé dans un meurtre m'a fait courir au-devant de lui. Mes cris et le bruit que je faisais pour défendre le coupable ont attiré quelques voisins, qui, voyant le jeune homme à demi mort, l'ont emporté je ne sais où. Voilà quel a été notre souper.

J'avais à peine avalé le premier morceau, lorsque cette scène a commencé : ainsi juge si je dois avoir faim.

La dame connut, par ce récit, qu'elle n'était pas la seule femme qui eût des amoureux, malgré les dangers auxquels ils s'exposent. Elle eût voulu, de tout son cœur, excuser la femme d'Hercolan; mais, comme il lui semblait qu'en blâmant les fautes d'autrui elle se procurerait plus de facilité pour cacher les siennes, elle se mit à déclamer contre elle en ces termes : Voilà assurément une belle conduite! Qui l'aurait cru? Je la regardais comme la plus honnête, la plus vertueuse, la plus sainte de toutes les femmes. Fiez-vous, après cela, à ces dévotes qui ne font les mijaurées que pour mieux cacher leur jeu! Mais qui pourrait tenter d'excuser celle-là, qui n'est ni jeune ni mal mariée? Il faut convenir qu'elle donne là un bel exemple aux autres femmes! Maudite soit l'heure qu'elle vint au monde! Puisse cette femme impure qui vit dans le crime et le désordre être elle-même un objet de malédiction! L'indigne créature! elle est la honte et l'opprobre de notre sexe. Est-ce donc là la récompense qu'elle réservait à l'honnêteté de son mari, de cet homme généralement respecté, qui avait pour elle toutes les complaisances et tous les égards possibles? L'ingrate n'a pas craint de le déshonorer, pour prix de ses bienfaits, et de se déshonorer elle-même sans pudeur! Des femmes de cette trempe mériteraient d'être brûlées vives sans miséricorde.

Après avoir parlé de la sorte, et n'oubliant pas que

son galant était encore sous la cage, elle dit à son mari qu'il était temps d'aller se coucher. Le mari, qui avait plus envie de manger que de dormir, lui demanda s'il n'était rien resté de son souper. De mon souper! répondit-elle : vraiment, nous avons coutume de faire grande chère quand tu n'y es pas! Tu me prends, je crois, pour la femme d'Hercolan... Va te coucher, te dis-je, tu mangeras demain de meilleur appétit.

Ce soir-là même, les fermiers de Vincilio lui avaient apporté des denrées d'une de ses métairies, et avaient mis leurs ânes, sans les abreuver, dans une petite écurie qui joignait la galerie où le galant était en cage. Un de ces ânes, pressé par la soif, se détacha et sortit de l'écurie, flairant par-ci par-là pour trouver de l'eau. Il passa près de la cage sous laquelle était le jeune amoureux, et lui marcha sur les doigts, qui débordaient un peu, car le pauvre diable avait été forcé, par la forme de la cage, de se tenir courbé sur le ventre, et de coller ses mains contre terre pour se soutenir avec moins de fatigue. La douleur qu'il sentit lui fit pousser un grand cri. Vinciolo l'entendit, et fut fort étonné, voyant qu'il ne pouvait venir d'ailleurs que de chez lui. Il sort de la chambre; et, comme le galant continuait de se plaindre, parce que l'âne avait toujours les pieds sur ses doigts, il crie qui est là, et court droit à la cage. Il la lève, et trouve l'oiseau qui tremblait de tous ses membres, dans la crainte que le mari irrité ne lui fît mal passer son temps. Mais Vinciolo, l'ayant reconnu pour lui avoir fait long-temps et inutilement sa cour, se borna à lui demander ce qu'il venait faire dans

sa maison. Il n'en eut pour toute réponse, sinon qu'il le suppliait de ne lui faire aucun mal. Lève-toi, lui dit-il alors, et ne crains rien; mais tu me diras comment et pourquoi tu es venu ici; ce que le jeune homme fit incontinent. Le mari, aussi joyeux d'avoir trouvé l'Adonis que sa femme en était triste et affligée, le prit par la main, et le mène à son infidèle, qui était dans une crainte et un saisissement impossibles à exprimer. Eh bien! ma chère femme, lui dit-il en l'abordant, comment justifierez-vous ce trait-ci? Êtes-vous d'avis, à présent, qu'on brûle toutes les femmes de la trempe de celle d'Hercolan? Fallait-il déclamer avec tant de vivacité contre elle, quand vous étiez aussi coupable? Faites-vous plus d'honneur à votre sexe? Vous ne l'avez blâmée avec tant de hauteur que pour mieux cacher votre jeu. Voilà comme vous êtes faites, vous autres femmes : vous ne valez pas mieux les unes que les autres. Je voudrais que le diable vous emportât toutes tant que vous êtes.

La belle, voyant que de prime abord il ne l'avait maltraitée que de paroles, et jugeant qu'elle en serait quitte à meilleur marché qu'elle n'avait cru, ne douta point que son mari ne fût bien aise de tenir dans ses filets un aussi beau garçon. Cette idée la ranima un peu, et elle lui répondit sans paraître émue : Tu voudrais que le diable nous emportât toutes! J'en suis très-persuadée, et cela ne m'étonne aucunement; mais, grâce à Dieu, il n'en sera rien. J'ajoute, puisqu'il faut enfin s'expliquer, que tes imprécations ne m'effraient point. Au bout du compte, peux-tu raisonnablement te plaindre

de ma conduite? Il y a bien de la différence entre la femme d'Hercolan et la tienne : celle-là est une bigote, une hypocrite, à qui son mari ne laisse pas d'accorder tout ce qu'elle lui demande : elle ne jeûne de rien, toute vieille qu'elle est. Il en est le contraire de moi. Je conviendrai sans peine qu'en fait de vêtemens et de parures tu me laisses peu de choses à désirer : mais ne faut-il que cela à une femme de mon âge? Tu sais combien il y a de temps que tu ne m'as fait la moindre caresse... J'aimerais mieux aller pieds nus et mal vêtue, pourvu que tu fisses bien le service conjugal, que d'être la mieux parée de toute la ville. Écoute, Pierre, puisqu'il faut te parler sincèrement, je veux bien t'apprendre une bonne fois que je suis femme comme les autres; ce qu'elles désirent, je le désire aussi : comme elles j'ai des passions, et je dois, comme elles, chercher à les satisfaire. Si tu t'y refuses, peux-tu trouver mauvais que j'aie recours à d'autres? Au moins te fais-je honneur dans mes goûts, puisque je ne m'abandonne, comme tant d'autres, ni à des valets, ni à des malotrus. Tu ne saurais nier que le galant que j'ai choisi ne soit un joli garçon.

Le mari, qui, comme je l'ai déjà fait entendre, n'estimait guère les femmes, et qui commençait à se lasser du clabaudage de la sienne, l'interrompit en lui disant : Allons, ma femme, n'en parlons plus, tu auras lieu d'être contente de moi sur tout ceci : tu sais que je suis bon diable; ainsi plus de reproches de part ni d'autre. Tout ce que je demande, c'est à souper; car je crois que ce beau jeune homme n'a pas fait meilleure

chère que moi. Cela est très-vrai, répliqua la commère, nous ne faisions que nous mettre à table lorsque, malheureusement pour nous, vous avez frappé à la porte. Dépêche-toi donc, reprit Vinciolo, donne-nous à souper; j'arrangerai ensuite les choses de manière que tu n'auras pas à te plaindre. La bonne dame, voyant son mari apaisé, fit aussitôt remettre la nappe, et servir les mets qu'elle avait fait apprêter, et soupa tranquillement avec l'infâme mari et le jeune galant.

De vous apprendre ce qui se passa, après le repas, entre ces trois personnages, c'est ce que je ne saurais faire. Je vous dirai seulement que, le lendemain, les nouvellistes de la place de Pérouse étaient fort embarrassés de décider lequel, du mari, ou de la femme, ou du avait passé la nuit d'une manière plus agréable.

Concluons de là, mes belles dames, qu'à qui nous joue un tour il faut en jouer un autre, et lui rendre, comme on dit, chou pour chou. S'il n'est pas possible dans le moment, on doit en saisir l'occasion dès qu'elle se présente.

Quand la nouvelle de Dionéo fut finie, les dames se donnèrent bien de garde d'en rire. La reine se leva, salua la compagnie, ôta sa couronne de laurier, et la mit d'un air gracieux sur la tête d'Elise, en lui disant : C'est à présent à vous, madame, de nous commander.

Elise reçut cet honneur avec une noble modestie. Elle fit ensuite ce qu'avaient fait les reines qui l'avaient

précédée; et, après avoir donné ses ordres au maître-d'hôtel, elle parla ainsi :

Vous avez souvent entendu dire, comme moi, que par un bon mot, une heureuse saillie, ou une repartie piquante, plusieurs personnes d'esprit sont venues à bout de fermer la bouche aux railleurs, ou d'échapper au danger dont elles étaient menacées. C'est là, ce me semble, un beau sujet à traiter; et comme il peut être d'un grand usage pour la conduite, je veux, puisqu'il m'appartient de parler ainsi, je veux que demain il soit l'objet de nos nouvelles.

Tous applaudirent à cette proposition, et dirent qu'ils s'exerceraient avec plaisir sur un pareil sujet; alors la reine se leva, et laissa à chacun la liberté de faire ce qu'il jugerait à propos jusqu'à l'heure du souper. La compagnie se dispersa comme à l'ordinaire. Quand le soleil fut couché, la compagnie se réunit, et la reine fit servir le souper. Après qu'on se fut levé de table, on se mit à chanter et à jouer de divers instrumens, au son desquels on exécuta plusieurs danses. La reine ordonna ensuite au joyeux Dionéo de régaler l'assemblée d'une jolie chanson. Il débuta aussitôt par celle-ci : *Dame Altrude, levez la queue, car j'apporte bonne nouvelle.....* Toutes les dames se prirent à rire : la reine même ne put s'en empêcher; mais elle l'interrompit pour lui commander de laisser celle-là et d'en dire une autre. Madame, lui dit-il, si j'avais une cymbale pour m'accompagner, je chanterais celle-ci : *Levez votre jupe, madame Lappe;* ou bien cette autres : *Sous l'olivier l'herbe est menue.* Aimez-vous mieux que je

chante : *L'eau de la mer me fait si grand mal au cœur*..... Mais je n'ai point de cymbale ; ainsi voyez quelle autre chanson vous voulez que je dise. Celle-ci serait-elle de votre goût : *Sors dehors, vite, vite*..... — Non, non, dites-en une autre. — Je vais donc vous chanter celle-ci : *Dame Simone, entonne, entonne.* — Nous ne sommes pas en octobre..... Encore une fois, repliqua la reine en riant, dites-nous-en une qui soit raisonnable ; car nous ne voulons point de celle-là. — Vous n'en voulez point, madame? eh bien! dites-moi celle que vous voulez ; car j'en sais plus de mille. Celle-ci, par hasard, vous ferait-elle plaisir ? *Ma coquille, si gentille, si je ne lui donne des coups de bec ;* ou bien : *Va doucement, mon cher mari ;* ou bien cette autre : *J'ai fait l'emplette d'un coq de cent livres.* La reine se mit alors un peu en colère, quoique les autres dames se tinssent les côtés de rire, et lui dit : Trève de badinage ; c'est pousser trop loin la plaisanterie, et donnez-nous une jolie chanson, sans plus tarder, si vous ne voulez me fâcher tout de bon. A cette menace, Dionéo quitta le ton badin, et se mit à chanter des vers où l'amour s'exprimait d'une manière plus délicate et plus poétique.

La reine et les autres dames louèrent beaucoup ces couplets et la grâce avec laquelle Dionéo les avait chantés. Ils furent suivis de plusieurs autres chansons également passionnées ; après quoi la reine envoya tout le monde se coucher.

SIXIÈME JOURNÉE.

Il était déjà grand jour lorsque la reine fit éveiller les dames et les trois gentilhommes. On alla se promener sur le gazon encore humide. La conversation tomba insensiblement sur les nouvelles racontées la veille : on parla des plus plaisantes, et l'on rit beaucoup de certains traits qu'on prit plaisir à se rappeler. La chaleur commençait à se faire sentir : on fut d'avis de s'en retourner au château ; on trouva le déjeûner tout préparé sur des tables couvertes de fleurs. Après une courte toilette, on se remit à table pour le dîner, par ordre de la reine, qui jugea à propos de l'avancer un peu, afin d'éviter la grande chaleur. Le repas fini, on se mit à chanter quelques jolies chansons ; les uns allèrent faire leur méridienne, les autres jouèrent aux échecs, tandis que Dionéo et Laurette continuèrent de chanter en s'accompagnant. L'heure du cercle étant venue, la reine les fit tous appeler, et l'on se réunit auprès de la

belle fontaine. Chacun avait déjà pris sa place, et l'on allait commencer la première nouvelle, lorsqu'on entendit les domestiques qui faisaient beaucoup de bruit dans la cuisine. La reine fit venir le maître-d'hôtel, pour savoir la cause de ce grand tapage. C'est Lycisque et Tindare qui ont pris querelle ensemble, lui répondit-il; mais j'ignore le sujet de leur dispute; car, dans l'instant que madame m'a envoyé chercher, je ne faisais que d'arriver pour les faire taire.—Allez leur dire, ajouta-t-elle, de venir me parler sur-le-champ. Quand ils furent en sa présence, elle leur demanda la cause de leur dispute. Tindare voulait parler le premier; mais Lycisque, femme déterminée et déjà d'un certain âge, l'arrêta en disant d'un ton fort animé : Mais voyez donc ce gros butor qui s'avise de vouloir parler avant moi! Tais-toi, insolent, et laisse-moi dire. Puis, se tournant du côté de la reine : Madame, continua-t-elle, ce grand imbécile que vous voyez veut savoir mieux que moi ce qu'était la femme de Sycophante, comme si je ne l'avais pas autrefois fréquentée. Il prétend que, la première nuit qu'elle coucha avec son mari, M. Bidaut ne pénétra dans la sombre caverne de la montagne que par la force des armes, et après avoir répandu beaucoup de sang. Je soutiens, moi, que cela n'est pas vrai; qu'il y entra librement et à la grande satisfaction de ceux qui étaient dedans. Mais ce garçon-là est si bête, qu'il est persuadé que les jeunes filles attendent l'effet des promesses que font les père et mère de les marier bientôt, tandis qu'il se passe presque toujours trois ou quatre ans avant de voir ces

promesses s'effectuer. Vraiment elles seraient bien dupes si elles s'en tenaient là. Je dois savoir, ce me semble, ce que je dis, puisque je ne parle que par expérience et d'après le dire de toutes mes amies et voisines. Aucune n'a donné ses prémices à son époux. Je sais, de plus, les bons tours que la plupart des femmes mariées jouent à leurs maris; et ce nigaud veut m'apprendre à connaître les femmes, comme si je n'étais née que d'hier.

Pendant que Lycisque parlait ainsi, les dames étouffaient de rire. La reine, qui se possédait un peu plus, eut beau vouloir l'interrompre et lui imposer silence à plusieurs reprises, elle ne cessa de parler, jusqu'à ce qu'elle eût achevé de dire tout ce qu'elle avait sur le cœur. Quand elle eut mis fin à son plaidoyer, la reine se tourna du côté de Dionéo : Voilà, lui dit-elle, une matière qui est de votre ressort. Comme vous êtes très-versé sur ces sortes de points, je vous donnerai celui-là à décider lorsque chacun de nous aura conté sa nouvelle. Ce point-là est tout décidé, ma belle dame, répondit-il; je n'ai pas besoin d'en entendre davantage pour dire que Lycisque a raison. Oui, elle dit vrai, et Tindare n'est qu'une grosse bête. A ces paroles, Lycisque se prit à rire; et, se tournant vers Tindare : Je te le disais bien que tu n'étais qu'un ignorant. Soutiendras-tu encore que tu en sais plus que moi? Au moins n'ai-je pas perdu mon temps en venant ici. Vois comme tout le monde se moque de toi..... Si la reine, d'un ton sévère, n'eût ordonné à cette femme de se taire, sous peine d'être fouettée, elle n'eût pas cessé

de parler jusqu'à la nuit. Quand on fut délivré de son babil et de sa présence, la reine commanda à Philomène de dire la première sa nouvelle. Cette dame obéit incontinent, et parla ainsi :

NOUVELLE PREMIÈRE.

LE MAUVAIS CONTEUR.

Les étoiles font l'ornement du ciel; les fleurs font celui des prairies et des jardins, les bosquets décorent agréablement les collines : de même les pensées choisies, les bons mots et les saillies font l'ornement du discours. Il semble que ces sortes de traits ingénieux, qui se font admirer par leur vivacité, devraient être plus communs chez notre sexe, naturellement vif et sensible; mais, par une fatalité que je ne puis concevoir, rien n'est plus rare que de voir des femmes se distinguer par de bons mots et des saillies : c'est sans doute la faute de l'éducation qu'on nous donne. Je ne pousserai pas plus loin mes réflexions à cet égard; Pampinée en a dit assez l'autre jour sur cette matière. Je me contenterai de vous raconter la manière adroite et polie dont s'y prit une dame de bonne famille pour redresser un gentilhomme qui lui contait une histoire d'une façon ennuyeuse et pitoyable. Cette anecdote vous

prouvera que les plus petites choses ont de l'agrément quand elles sont dites à propos.

Il n'y a pas long-temps qu'il y avait dans notre bonne ville de Florence une dame de condition, très-aimable et parlant bien, nommée Horette, et femme de messire Geri Spina. Pendant son séjour à la campagne, où elle passait six mois de l'année, elle fit la partie, avec plusieurs dames et plusieurs messieurs qu'elle avait eus la veille à dîner chez elle, d'aller voir un parent ou ami dont la maison de plaisance était voisine de la sienne. La moitié de la société était à pied et l'autre à cheval. Comme elle était du nombre des premiers, et qu'elle paraissait un peu fatiguée, un des cavaliers lui offrit de la prendre en croupe, et de lui conter, chemin faisant, la plus jolie histoire du monde. La dame accepte l'offre, et voilà mon homme qui commence son récit. Or vous saurez que ce gentilhomme était aussi propre à raconter des histoires qu'à porter une épée au côté. Il s'embrouille, il répète, il se reprend, il veut recommencer, il s'embarrasse de nouveau, confond les noms; en un mot, il ne sait ni ce qu'il dit ni ce qu'il doit dire. Madame Horette, qui, à travers ce galimatias, comprit que le fait dont il s'agissait était intéressant, souffrait cruellement de le voir estropié de la plus étrange manière. Elle patienta quelque temps; mais, voyant enfin que le conteur s'embarrassait de plus en plus, et désespérant de le voir sortir du désordre où il s'était jeté, elle ne put se contenir,

et prit le parti de lui dire brusquement : Je vous prie, monsieur, de vouloir bien me laisser descendre : votre cheval est trop rude pour moi. Le cavalier, qui ne manquait pas d'intelligence, quoiqu'il sût mal raconter, comprit fort bien ce que cela voulait dire ; il laissa là l'histoire qu'il avait si mal commencée et plus mal continuée, parla d'autres choses, et finit par amuser la dame, qu'il avait d'abord fort ennuyée.

NOUVELLE II.

LE BOULANGER.

L'historiette de Philomène fut généralement applaudie. La reine commanda à Pampinée de suivre l'ordre établi. Celle-ci prit aussitôt la parole en ces termes :

Je ne sais, mes aimables dames, laquelle est plus bizarre et plus blâmable, ou de la nature qui met souvent une belle âme dans un vilain corps, ou de la fortune, qui condamne à des professions viles des personnes qui ont l'âme noble et élevée. C'est ce que nous avons été plusieurs fois à portée de voir, et en dernier lieu dans Ciste, notre concitoyen, dont la fortune n'a fait qu'un boulanger, malgré la noblesse et la grandeur de ses sentimens. Je blâmerais autant la nature que la fortune, si je ne savais que la première est infiniment sage, et que l'autre a de bons yeux, quoique les sots la représentent aveugle. Elles se conduisent en cela comme les hommes qui cachent leurs trésors dans

les plus vilains endroits de leur maison, dans la persuasion qu'ils y seront en plus grande sûreté que partout ailleurs, et pour s'en servir dans le besoin. On dirait que la fortune se fait un plaisir de contrarier l'autre, en refusant les honneurs et les richesses à ceux que la première a le plus favorisés de ses dons. Vous trouverez la preuve de ceci dans l'action de Ciste le boulanger, qui eut le talent de faire rentrer en lui-même messire Geri Spina, mari de cette même dame Horette, qui a fait le sujet de la nouvelle précédente. Cette nouvelle m'a rappelé le souvenir de celle-ci, qui ne sera pas longue.

Le pape Boniface, ayant quelques affaires à démêler avec la république de Florence, y envoya des ambassadeurs. Ils allèrent loger chez messire Geri Spina, qui jouissait d'un grand crédit auprès du souverain pontife. Geri fit de son mieux pour leur rendre le séjour de Florence agréable. Ils passaient presque tous les matins dans la rue Notre-Dame d'Ughi, où demeurait un célèbre boulanger, nommé Ciste. Quoique cet homme eût amassé beaucoup de bien, et qu'il eût des sentimens bien supérieurs à sa profession, il ne voulut jamais la quitter. Il ne laissait pas de vivre dans la plus grande aisance, d'avoir bonne table, et la cave garnie des meilleurs vins qu'on recueillît dans la Toscane et ses environs. Voyant passer chaque jour devant sa boutique messire Geri, et les ambassadeurs de sa sainteté, à des heures où la grande chaleur com-

mençait à se faire sentir, il crut qu'il serait très-honnête à lui de les inviter à boire de son bon vin ; mais, connaissant la distance qu'il y avait entre les ministres d'un grand souverain et un boulanger, il craignit de leur en faire la proposition. Il pensa donc à trouver un moyen pour les engager à s'inviter eux-mêmes. Dans cette idée, à l'heure à peu près qu'il croyait que Geri et les ambassadeurs passeraient, il se faisait apporter devant sa porte un seau fort propre, plein d'eau fraîche, un petit vaisseau de terre de Bologne également fort propre, plein de son excellent vin, et deux verres bien rincés et extrêmement clairs. Là, en veste et en tablier de toile fort blanche, assis sur un petit banc, après avoir toussé et craché avec mesure, il buvait, au moment qu'il les voyait venir, ses deux verres de vin avec une délectation qui faisait envie. Messire Geri ayant vu ce manége deux jours de suite, lui dit à la troisième fois : Eh bien, Ciste, est-il bon? Excellent, monsieur, répondit le boulanger en se levant ; mais le moyen de vous le persuader, si vous n'en goûtez vous-même?

Messire Geri, soit à cause du grand chaud, soit qu'il eût couru plus qu'à l'ordinaire, soit enfin que le plaisir avec lequel il voyait boire le boulanger lui donnât envie d'en faire autant, se tourne alors vers les ambassadeurs, et leur dit en souriant : Je suis d'avis, messieurs, que nous goûtions le vin de cet honnête homme ; peut-être ne nous en repentirons-nous pas. Ils s'approchent aussitôt de Ciste, qui les conduit dans son arrière-boutique, et les prie de s'asseoir. Il fait re-

tirer les domestiques, qui s'avançaient pour servir leurs maîtres, en leur disant qu'il était aussi bon échanson que bon boulanger : et, après avoir rincé quatre petits verres, il verse lui-même à boire a Geri et aux ambassadeurs. Ils furent si contens de son vin, qu'ils avouèrent que depuis long-temps ils n'en avaient bu d'aussi bon, et lui promirent de revenir en boire tous les jours ; ce qu'ils firent très-exactement.

Quand les ministres du pape eurent terminé leurs négociations, et qu'ils se disposaient à s'en retourner à Rome, messire Geri leur donna un repas splendide, où il invita la plupart des notables de Florence. Ciste y fut pareillement invité ; mais il refusa constamment de s'y rendre. Geri voyant cela, envoya lui demander un flaçon de son bon vin, afin d'en donner un demi-verre à chaque convive au commencement du repas. Le domestique qui avait été le chercher, fâché de ce qu'il n'en était pas resté pour lui, s'avisa, en retournant chez le boulanger, de se munir d'une grande cruche, le priant de la remplir. A la vue de ce grand vase, Ciste lui dit : Tu te trompes, mon ami, ce n'est certainement point ici que ton maître t'envoie. Le valet eut beau lui protester qu'il ne se trompait pas, il n'en put tirer d'autre réponse, et retourna vers son maître, à qui il rapporta ce que Ciste lui avait répondu. Retourne chez lui, dit Geri ; s'il te fait la même réponse, demande-lui où est-ce qu'il pense que je t'envoie. Le domestique obéit, et dit à Ciste : Soyez assuré que c'est ici que mon maître m'envoie. Cela n'est pas possible ; répondit le boulanger ; tu te trom-

pes assurément. Où m'envoie-t-il donc, s'il vous plaît? reprit le domestique. A la rivière d'Arno, répliqua Ciste. Sur le rapport de l'émissaire, messire Geri voulut voir le vase, et le trouvant d'une grandeur démesurée : Ciste a raison, s'écria-t-il; et, après avoir fait de vifs reproches à son valet, il lui ordonna de prendre un vaisseau raisonnable, et d'y retourner. Ciste ne voyant plus la grande cruche : Je connais à présent, dit-il, que c'est ici que ton maître t'envoie. Et il lui remplit de grand cœur le flacon qu'il avait apporté. Le même jour, il fit remplir un tonneau du même vin, et le fit porter chez messire Geri, où il se rendit peu d'instans après. Ne croyez pas, monsieur, lui dit-il en l'abordant, que j'aie été étonné de la grande cantine de ce matin; mais vous ayant fait voir ces jours passés, par mes petites bouteilles, que ce vin n'était pas pour les valets, j'ai cru devoir vous en faire ressouvenir. Maintenant que je vous ai envoyé ce qu'il restait de cette pièce, vous en disposerez comme bon vous semblera. Je vous prie seulement de l'accepter d'aussi bon cœur que je vous le donne.

Messire Geri reçut le présent de Ciste avec toutes les démonstrations de la reconnaissance. Depuis ce jour il fut de ses amis, et disait souvent que c'était grand dommage qu'un aussi galant homme passât sa vie dans le métier de boulanger.

NOUVELLE III.

LA FAUSSE MONNAIE.

Apres que Pampinée eut achevé son récit, et qu'on eut loué l'esprit et la générosité du boulanger, Laurette, par ordre de la reine, prit aussitôt la parole.

Un seigneur catalan, nommé messire Diégo de la Rata, grand-maréchal des armées de Robert, roi de Naples, vint visiter Florence, lorsque le sage et vertueux messire Antoine Dorso en était encore évèque. Comme ce seigneur était aussi galant que bel homme, sa principale occupation, pendant son séjour dans notre bonne ville, était de faire sa cour aux dames. Il devint amoureux, entre autres, d'une nièce de l'évèque, qui passait pour une beauté rare. Le mari de cette belle dame, quoique riche et de naissance, avait des sentimens fort bas et un très-vilain caractère. Son

vice dominant était une avarice sordide. Le maréchal, qui connaissait le personnage, tant par la voix publique que d'après ses propres observations, ne fit pas difficulté de lui offrir cinq cents ducats pour qu'il le laissât coucher une nuit avec sa femme, que notre avare tenait de court. La proposition ayant été acceptée sans beaucoup de cérémonies, le rusé Catalan, qui voulait punir le mari de sa lâcheté, fit dorer des pièces de monnaie connues sous le nom de popolins, qui avaient cours alors dans la Toscane; et, après avoir passé la nuit avec la belle, qui ne fut sans doute point consultée, et qui dut le prendre pour son mari, il remit à celui-ci les prétendus ducats dont il avait pris soin de se munir.

J'ignore si le Catalan indiscret se vanta de sa bonne fortune, ou si le mari, en se plaignant de la tromperie, fit connaître lui-même sa turpitude; ce qui est certain, c'est que l'aventure fut sue de toute la ville, et que les plaisans en rirent beaucoup. L'évêque, en homme sage, fit semblant de ne rien savoir; il reçut le Catalan à son ordinaire, et ils étaient souvent ensemble. Un jour de Saint-Jean, qu'ils se promenaient tous deux à cheval par la ville, ils s'arrêtèrent dans la rue où l'on faisait les courses. Ils s'approchent d'un groupe de dames qui s'amusaient à voir les coureurs, et se trouvent à côté d'une jeune et belle femme nouvellement mariée, que vous pouvez avoir tous connue, et que la peste vient de nous enlever : c'était madame Nonne de Pulci, cousine de messire Alesso Rinucci, logée près de la porte Saint-Pierre. Cette dame, outre

la jeunesse et la beauté, avait beaucoup d'esprit, et parlait avec autant de grâce que de facilité. L'évêque, qui la connaissait un peu, la fit voir au grand-maréchal. Un moment après, le prélat, oubliant sa prudence ordinaire, adresse la parole à cette dame; et, frappant sur l'épaule du Catalan : Que dites-vous de ce cavalier, madame Nonne? Pourriez-vous bien en faire la conquête? La belle, croyant que ces paroles attaquaient son honneur, et pouvaient donner des impressions désavantageuses sur son compte à ceux qui les avaient entendues, répondit promptement, et sans chercher à se justifier : « Peut-être aussi, monseigneur, au-» rait-il de la peine à faire la mienne. En tout cas, je » puis vous assurer que, si je me laissais vaincre, ce » ne serait pas pour de la fausse monnaie. »

Le prélat et le Catalan, tous deux piqués au vif de cette répartie, l'un pour s'être conduit si peu honnêtement à l'égard d'une femme honnête, l'autre comme parent ou allié du mari avare et crapuleux, se retirèrent tout confus, sans oser rien répliquer.

NOUVELLE IV.

LE CUISINIER.

Laurette avait cessé de parler, et toute la compagnie avait applaudi à la repartie de madame Nonne, lorsque la reine commanda à Néiphile de conter sa nouvelle.

Quoique les bons mots, dit aussitôt cette dame, soient le fruit d'une imagination vive, cependant le hasard en fournit quelquefois à des gens bornés qui ne les eussent jamais trouvés s'ils avaient eu le loisir de les chercher long-temps. Je vais vous en donner un exemple dans la nouvelle que voici.

Vous pouvez avoir entendu dire, ou avoir vu par vous-mêmes, que messire Conrard, citoyen de Florence, a toujours été homme de grande dépense, libéral, magnifique, aimant beaucoup les chiens et les

oiseaux, pour ne rien dire de ses autres goûts. Un jour, à la chasse du faucon, il prit une grue près d'un village nommé Perctola. La trouvant jeune et grasse, il ordonna qu'on la remît à son cuisinier pour la rôtir et la servir à son souper. Notez bien que ce cuisinier, Vénitien d'origine, et qui portait le nom de Quinquibio, était un sot accompli. Il prend la grue et la fait rôtir de son mieux. Elle était sur le point d'être cuite, et répandait une excellente odeur, lorsqu'une femme du quartier, appelée Brunette, dont Quinquibio était amoureux, entra dans la cuisine. L'agréable fumée qu'exhalait l'oiseau fait naître à cette femme l'envie d'en manger, et aussitôt de prier instamment le cuisinier de lui en donner une cuisse. Celui-ci se moque d'elle, et lui répond en chantant : *Vous ne l'aurez pas, dame Brunette, vous ne l'aurez pas de moi.* Si vous ne me la donnez, répliqua la femme, je vous jure que vous n'aurez jamais rien de moi non plus. Après plusieurs paroles de part et d'autre, Quinquibio, qui ne voulait pas déplaire à sa maîtresse, coupe la cuisse et la lui donne.

Il y avait ce jour-là au logis grande compagnie à souper. La grue fut servie avec une seule cuisse. Un des convives, qui fut le premier à s'en apercevoir, ayant montré de l'étonnement, messire Conrard fit appeler le cuisinier, et lui demanda ce qu'était devenue l'autre cuisse. Le Vénitien, naturellement menteur, répondit effrontément que les grues n'avaient qu'une jambe et une cuisse. Crois-tu donc que je n'aie jamais vu d'autres grues que celle-ci ? — Ce que je vous dis, mon-

sieur, est à la lettre; et, si vous en doutez encore, je me fais fort de vous le prouver dans celles qui sont en vie. Tout le monde se prit à rire de cette réponse; mais Conrard, ne voulant pas faire plus grand bruit à cause des étrangers qu'il avait à sa table, se contenta de répondre au lourdaud : Puisque tu te fais fort, coquin, de me montrer ce que je n'ai jamais vu ni entendu dire, nous verrons demain si tu tiendras ta parole; mais, parbleu! si tu ne le fais pas, je t'assure que tu te souviendras long-temps de ta bêtise et de ton opiniâtreté : retire-toi.

Le lendemain, messire Conrard, que le sommeil n'avait point calmé, se leva à la pointe du jour, le cœur plein de ressentiment contre son cuisinier. Il monte à cheval, le fait monter sur un autre, et va vers un ruisseau, sur le bord duquel on voyait toujours des grues au lever du soleil. Nous verrons, lui disait-il en chemin de temps en temps, d'un ton de dépit, nous verrons lequel de nous a raison. Le Vénitien, voyant que son maître n'était pas revenu des premiers mouvemens de sa colère, et qu'il allait se trouver confondu, ne savait comment faire pour se disculper. Il aurait volontiers pris la fuite s'il eût osé, tant il était épouvanté des menaces du gentilhomme; mais le moyen, n'étant pas le mieux monté? Il regardait donc de tous côtés, croyant que tous les objets qu'il apercevait étaient autant de grues qui se soutenaient sur deux pieds. Arrivés assez près du ruisseau, il fut le premier à en voir une douzaine; toutes appuyées sur un pied, comme elles font ordinairement quand elles dorment. Il les

montre aussitôt à son maître, en lui disant : Voyez donc, monsieur, si ce que je vous disais hier au soir n'est pas vrai : regardez ces grues, et voyez si elles ont plus d'une jambe et d'une cuisse. Je vais te faire voir qu'elles en ont deux, répliqua messire Conrard; attends un peu; et, s'étant approché, il se mit à crier : Hou! hou! hou! A ce bruit, les grues de s'éveiller, de baisser l'autre pied, et de prendre ensuite la volée. Hé bien! maraud, dit alors le gentilhomme, les grues ont-elles deux pieds? Que diras-tu maintenant? Mais, monsieur, repartit Quinquibio, qui ne savait plus que dire, mais vous ne criâtes pas : Hou! hou! hou! à celle d'hier au soir; car, si vous l'aviez fait, elle aurait mis à terre, comme celles-ci, l'autre pied. Cette réponse ingénue plut si fort à messire Conrard, qu'elle désarma sa colère; et, ne pouvant s'empêcher d'en rire : Tu as raison, Quinquibio, lui dit-il; j'aurais dû vraiment faire ce que tu dis. Va, je te pardonne; mais n'y reviens plus. C'est ainsi que, par une repartie plaisante, le cuisinier esquiva la punition, et fit sa paix avec son maître.

NOUVELLE V.

RIEN DE PLUS TROMPEUR QUE LA MINE

La repartie du cuisinier vénitien fit beaucoup rire la compagnie. La reine, voyant que Néiphile n'avait rien à ajouter, ordonna à Pamphile de commencer son récit. Pamphile obéit sur-le-champ, et voici comment il s'exprima.

Messire Forêt de Rabata était un petit homme fort mal fait, ayant le visage plat et le nez camus comme celui d'un chien terrier : il était en un mot si affreux que, l'eût-on comparé au plus difforme des (1) Baronchi, on l'aurait encore trouvé fort laid. Cependant, avec sa

(*) Nom d'une famille de Florence, toute composée de gens laids et difformes, s'il faut en croire Boccace, qui le dit dans la Nouvelle suivante.

difformité, il fut un si grand jurisconsulte que les savans de son temps l'ont regardé comme un code vivant de droit civil.

Giotto, fameux peintre, n'était guère moins laid. Cet artiste avait une imagination si vive pour saisir tous les rapports des objets, pour en rendre les moindres nuances, que ses ouvrages faisaient illusion, et qu'on prenait pour la nature ce qui n'en était qu'une imitation, tant son pinceau était énergique et plein de vérité. C'est lui qui ressuscita la peinture de l'état de langueur et de barbarie où l'avaient plongée des peintres sans goût et sans talent, plus jaloux de charmer les yeux des ignorans et de gagner de l'argent, que de plaire aux connaisseurs et d'acquérir de la gloire : aussi le regarde-t-on comme une des lumières de l'école florentine. Ce qui relevait infiniment son mérite, était une modestie fort rare dans les gens de son état. Il avait l'ambition d'être le prince des peintres, et néanmoins il ne voulait point qu'on lui donnât seulement le nom de maître. Mais son humilité ne faisait qu'augmenter l'éclat de ses talens, qui lui attiraient chaque jour des envieux parmi les autres peintres, et même parmi ses propres élèves.

Ces deux hommes, aussi mal faits et d'une figure aussi désagréable l'un que l'autre, avaient leur bien à un village près de Florence, nommé Maguel. Après y avoir passé quelques jours de la belle saison, comme ils s'en retournaient à Florence, ils se rencontrèrent à moitié chemin, aussi mal montés et aussi mal habillés l'un que l'autre. Tandis qu'ils cheminaient ainsi en-

semble au petit pas, ils furent surpris par une de ces grosses pluies d'été qui viennent tout-à-coup et finissent quelquefois de même. Pour se mettre à couvert, ils entrèrent dans la chaumière d'un paysan qu'ils connaissaient. Cependant la pluie ne discontinuait point. Impatientés d'attendre, et voulant arriver de jour à la ville, ils empruntèrent chacun à ce paysan un vieux manteau de bure grise et un méchant chapeau, ne trouvant rien de meilleur, et se remirent en chemin. Après avoir marché quelque temps fort mouillés et fort crottés, l'orage se dissipa. Messire de Rabata écoutant Giotto, qui était beau parleur, s'avisa de le regarder avec affectation de pied en cap; et le trouvant si laid et si mal accoutré, sans songer qu'il n'était pas plus beau lui-même, il se mit à rire, et lui dit : Pensez-vous que, si nous rencontrions à présent quelqu'un qui ne vous eût jamais vu ni connu, il vous prît pour le plus excellent peintre du monde ? Oui, monsieur, répliqua Giotto dans le moment, s'il pouvait croire, en vous examinant des pieds jusqu'à la tête, que vous savez seulement votre a, b, c.

Le jurisconsulte, se voyant battu des mêmes armes dont il avait attaqué son compagnon de voyage, demeura bouche close, et reconnut son imprudence. Cette anecdote, dont je puis garantir la vérité, nous apprend qu'il ne faut jamais railler les autres quand on fournit soi-même matière à la raillerie.

NOUVELLE VI

LA GAGEURE.

Les dames riaient encore de la prompte et sage repartie de Giotto, lorsque la reine commanda, par un signe, à Flamette de commencer son récit. Cette dame obéit.

Pamphile, en parlant des Baronchi, que vous ne connaissez peut-être pas de vue, m'a fait souvenir d'une anecdote non moins plaisante : elle vous prouvera combien la noblesse de cette famille est ancienne. Cette nouvelle n'est point étrangère au sujet que nous traitons. La voici.

Il y a fort peu de temps qu'on connaissait à Florence un jeune homme nommé Michel Scalse. Il avait l'esprit si enjoué, si fécond en facéties de toute espèce, que la

jeunesse de la ville recherchait avec empressement sa société. Un jour qu'il était à Montigni, avec plusieurs de ses amis, la conversation tomba sur l'ancienneté et la noblesse des maisons de Florence. Les uns disaient que celle des Uberti méritait la préférence à cet égard; les autres prétendaient que c'était la maison des Lamberti ; un autre soutenait qu'il y en avait de plus anciennes que celle-là, et les nommait : chacun, en un mot, parlait selon son idée et son intérêt. Scalse, après avoir entendu leurs divers sentimens : Vous êtes tous dans l'erreur, leur dit-il en souriant, et vous ne savez ce que vous dites. Je prétends, moi, que la famille la plus ancienne, et par conséquent la plus noble, non-seulement de Florence, mais du monde entier, ou du moins, pour ne pas exagérer, de toute la Toscane, est la famille des Baronchi. Tous les savans, et tous ceux qui les connaissent comme moi, sont de mon sentiment. Afin que vous ne confondiez point, je parle des Baronchi, nos voisins, qui logent près de Notre-Dame-la-Majeure.

Les compagnons de Scalse, qui avaient d'abord cru qu'il voulait parler de quelques Baronchi qu'ils ne connaissaient point, voyant qu'il était question de ceux qu'ils connaissaient pour n'être pas d'une famille fort ancienne, se mirent à rire, et lui demandèrent s'il disait cela sérieusement. Nous connaissons aussi bien que toi les Baronchi, et c'est nous prendre pour des benêts que de nous dire qu'ils sont les plus anciens nobles de la ville. Eh bien! messieurs, vous ne les connaissez pas, répliqua-t-il, puisque vous n'êtes point de mon

tais. Au reste, je vous prends si peu pour des benêts, et je suis si persuadé de la vérité de ce que j'avance, que je suis prêt de gager, avec qui voudra, le souper pour nous six, et de m'en rapporter même à la décision de qui bon vous semblera.

La gageure acceptée par un nommé Neri Vanniri, on convint de s'en rapporter au jugement de Pierre le Florentin, dans la maison de qui ils étaient. Ils vont tous le joindre dans l'instant, pour avoir le plaisir de voir perdre Scalse, et de le bien badiner.

Le maître du logis était, quoique jeune, un homme sage et de grand sens. Après avoir entendu Neri, il se tourne vers son adversaire, et lui demande comment il prouvera ce qu'il avance. Je le prouverai si bien, que vous serez forcé d'avouer, vous et les autres, que j'ai raison. Puis il ajouta : Plus une famille est ancienne, plus elle est noble, de l'aveu de ces messieurs : or, la famille des Baronchi est la plus ancienne de Florence ; donc elle est la plus noble de toutes. Il ne me reste plus, pour gagner la gageure, qu'à prouver l'ancienneté des Baronchi. Voici ma preuve. Tous les hommes sont l'ouvrage de notre Seigneur. On voit évidemment qu'il a fait les Baronchi lorsqu'il n'était encore qu'apprenti peintre, et qu'il n'a fait les autres hommes qu'après être devenu maître dans l'art de la peinture. Pour vous en convaincre, comparez les Baronchi aux autres hommes : vous trouverez de la justesse, de la proportion, de la régularité dans les traits de ceux-ci, tandis que ceux-là ne vous paraîtront qu'ébauchés. Et véritablement l'un a le visage long et étroit, l'autre

démesurément large : celui-ci est camus, celui-là a un nez d'un pied de long : l'un a le menton long et crochu, une mâchoire d'âne; l'autre l'a court et plat, et sa figure ressemble au museau d'un singe. Il en est dans cette famille qui ont un œil plus gros ou plus bas que l'autre : enfin les visages de ces messieurs ressemblent à ceux que font les enfans qui commencent à dessiner. Il est donc clair que notre Seigneur n'était pas grand peintre quand il les fit; d'où vous devez nécessairement conclure qu'ils sont plus anciens, et par conséquent plus nobles que les autres hommes.

Pierre le juge, Neri le parieur, et tous les autres, rirent aux éclats d'un si plaisant argument, et convinrent, d'une voix unanime, que Scalse avait gagné. On ne se lassait point de crier, en se retirant : Il a raison, il a raison, les Baronchi sont les plus anciens et les plus nobles de Florence! D'où je conclus, moi, que lorsque Pamphile a voulu exprimer la laideur amère de messire Forêt, il ne pouvait donner une plus forte idée de sa difformité qu'en disant qu'il aurait encore paru laid auprès de l'un des Baronchi.

NOUVELLE VII.

LA FEMME ADULTÈRE.

Flamette avait déjà fini son récit, et l'on riait encore du singulier argument dont s'était servi Scalse pour anoblir par-dessus tous les autres les Baronchi, lorsque la reine commanda à Philostrate de prendre la parole.

Mes belles dames, dit alors ce jeune amoureux, il est beau sans doute de savoir toujours bien parler; mais je pense qu'il est encore plus beau de savoir parler à propos. C'est ce que fit une femme de condition, dont je vais vous entretenir : elle parla si à propos et si bien, dans un cas très-urgent, que non seulement elle fit rire tous ceux qui l'entendirent, mais qu'elle évita, par ce moyen, la mort qui la menaçait, comme vous l'allez voir.

Dans la ville de Prato, il y avait autrefois contre les femmes une loi bien rigoureuse, pour ne pas dire injuste et cruelle. Par cette loi, celles qui étaient sur-

prises par leurs maris en adultère devaient être brûlées vivantes sans miséricorde. Il n'y avait pas longtemps que cette dure loi avait été publiée, lorsqu'une dame, nommée Philippe, jeune, jolie, et de complexion fort amoureuse, fut surprise une nuit dans sa chambre, par Renaut de Bugliési, son mari, entre les bras d'un jeune et beau gentilhomme de la même ville, nommé Lazarin Quassaglioti. Le mari, justement indigné d'un tel affront, eut toutes les peines du monde de retenir son ressentiment, qui le poussait à les tuer l'un et l'autre; mais la crainte qu'il eut pour sa propre vie l'empêcha de tenter l'aventure. Il crut d'ailleurs qu'il serait assez vengé par la mort de l'infidèle; et, comme il avait autant de preuves qu'il lui en fallait pour constater le délit, il alla, dès la pointe du jour, sans prendre conseil de personne, l'accuser devant le juge, et la fit assigner. Les parens et les amis de la dame, qui la regardaient déjà comme une femme perdue sans ressource, lui conseillèrent de ne pas comparaître, et de prendre la fuite : mais comme elle avait l'âme grande et courageuse, ainsi que l'ont ordinairement les personnes qui savent bien aimer, elle préféra de mourir en héroïne, après avoir confessé la vérité, plutôt que de vivre honteusement en exil, et de faire voir, par cette fuite, qu'elle était indigne d'un amant aussi aimable que celui avec lequel elle avait été surprise. Elle parut donc devant le juge, accompagnée d'un grand nombre de personnes de l'un et de l'autre sexe, qui l'exhortaient à nier le fait, et lui demanda avec un visage serein et d'un ton ferme ce qu'il vou-

lait d'elle. Le juge, la voyant jeune et belle, et jugeant par sa fermeté qu'elle n'avait pas moins de grandeur d'âme que d'agrément et de beauté, commença à s'intéresser à son sort, à craindre qu'elle n'avouât le fait, et qu'en conséquence il ne fût obligé de la condamner à mort. Ne pouvant toutefois différer l'interrogatoire, il lui dit en avocat plutôt qu'en juge :

Votre mari, madame, que vous voyez ici présent, dit qu'il vous a surprise en adultère. Il demande que vous soyez punie selon la loi ; mais je ne puis vous condamner, si vous ne confessez vous-même le crime. Voyez maintenant ce que vous avez à répondre, et dites-moi ce qui en est.

Il est vrai, monsieur, répondit-elle, sans rien rabattre de sa fierté, que Renaut est mon mari, et qu'il m'a trouvée entre les bras de Lazarin, que j'aime de tout mon cœur : je n'ai garde de nier un pareil fait. Mais, monsieur, vous êtes trop éclairé pour ne pas savoir que les lois doivent être communes aux délinquans, ou faites du moins avec le consentement des personnes qu'elles touchent de plus près. C'est ce qu'on n'a point pratiqué dans la création de celle dont il s'agit. Non seulement elle n'est que contre nous autres, malheureuses femmes, qui, en amour, pouvons pourtant beaucoup mieux que les hommes, satisfaire à plusieurs ; mais même aucune femme n'a été consultée lorsqu'on la créa, et aucune ne l'a acceptée. Cette loi ne peut donc qu'être injuste et mauvaise. Si vous voulez l'exécuter aux dépens de ma vie et de votre conscience, vous en êtes le maître ; mais, avant de

prononcer, je vous supplie de m'accorder une grâce; c'est de demander à mon mari si, toutes les fois qu'il a voulu goûter avec moi les plaisirs amoureux, je me suis jamais refusée à ses désirs. Renaut, sans attendre que le juge lui fît cette question, répondit que cela était vrai; qu'il ne pouvait que louer la bonne volonté et la complaisance de sa femme sur cet article. La dame reprenant aussitôt la parole, dit au juge : Je vous demande donc, monsieur, après que mon mari a pris de moi tout ce qu'il a voulu, et qui lui était nécessaire, ce que je devais et ce que je dois faire du reste? Fallait-il le jeter aux chiens? N'était-il pas plus raisonnable d'en gratifier un gentilhomme aimable, qui m'aime plus que lui-même, que de le laisser perdre ou gâter?

Cette affaire avait fait un si grand bruit, qu'elle avait attiré au palais presque tous les habitans de Prato. Une si plaisante apologie fit rire les assistans, qui crièrent tous d'une voix que madame Philippe avait raison : de sorte qu'avant qu'on sortît, la loi, par l'avis du juge, fut interprétée, modifiée, disant qu'elle devait seulement s'entendre des femmes qui, pour de l'argent ou pour un sordide intérêt, seraient infidèles à leurs maris. Renaut, confus d'avoir échoué dans sa folle entreprise, se retira au bruit des huées; et la dame, délivrée de la peine du feu, s'en retourna triomphante dans sa maison.

NOUVELLE VIII.

LA PRÉCIEUSE RIDICULE.

Le commencement de la nouvelle de Philostrate avait causé un peu de honte aux dames de la compagnie : la rougeur qui leur monta au visage en ét it un vrai signe; mais, s'étant un peu aguerries, elles se regardèrent réciproquement, ne purent s'empêcher de sourire, et finirent par l'écouter avec plaisir. Quand le récit en fut achevé, la reine se tourna du côté d'Emilie, et lui commanda de raconter la sienne. Cette dame poussa aussitôt un long soupir, comme si elle venait de s'éveiller, et parla ainsi :

Fresco de Chelatico avait une nièce à laquelle on avait donné, par mignardise, le nom de Fanchonnette. Elle était jolie, bien faite, et avait un air assez noble; mais ce n'était pourtant pas de ces jolies femmes qu'on revoit toujours avec un nouveau plaisir : au contraire, son orgueil et sa fierté la rendaient souvent insuppor-

table. Elle se donnait même les airs de dédaigner les hommes, de mépriser les femmes, de ne trouver rien d'aimable dans les autres, sans considérer qu'elle avait plus de défauts que personne. Impertinente, inquiète, capricieuse, on ne faisait jamais rien à son gré. Avec un esprit contrariant au suprême degré, et beaucoup d'autres défauts, elle ne laissait pas de s'estimer autant et plus que si elle eût été une princesse du sang royal de France. Quand elle allait en ville, tout l'infectait, et elle avait presque toujours le mouchoir au nez; en un mot, c'était une précieuse ridicule dans toutes les règles. Un jour, étant sortie et rentrée dans le même quart d'heure, et poussant mille petites exclamations de dédain, qu'elle accompagnait d'autant de grimaces affectées, elle alla s'asseoir auprès de son oncle. D'où vient donc, Fanchonnette, lui dit-il, qu'aujourd'hui, jour de fète, vous voilà si tôt de retour? Je n'ai rien vu qui me plaise, mon oncle, répondit-elle d'un air mignard. Je n'aurais jamais cru qu'il y eût en cette ville autant d'hommes si mal bàtis et autant de femmes si maussades que j'en ai rencontrés aujourd'hui. Tout ce qui s'est offert à ma vue m'a paru vilain et dégoûtant; et, comme il n'y a personne au monde à qui les objets désagréables donnent plus d'ennui qu'à moi, je suis rentrée pour ne les voir point. Fresco, ne pouvant plus souffrir les affectations de sa nièce, lui dit d'un air sérieux : Puisque les personnes désagréables te déplaisent si fort, le moyen, ma fille, de t'épargner ce chagrin, est de ne te regarder jamais au miroir. Cette demoiselle, dont l'ignorance et la bêtise égalaient la

vanité, et qui néanmoins croyait en savoir autant que Salomon, ne comprit point ce que voulait dire son oncle, et elle lui répondit qu'elle voulait se mirer comme les autres; et elle demeura bête et précieuse toute sa vie.

NOUVELLE IX.

LE PHILOSOPHE ÉPICURIEN.

A peine Émilie eut-elle fini sa petite nouvelle, que la reine, qui ne voulait pas violer le privilége de Dionéo, commença ainsi :

Je puis vous assurer, mes aimables dames, que vous m'avez dérobé tout au moins deux nouvelles. Il m'en reste par bonheur une autre qui n'a pas encore été dite. Vous y trouverez un bon mot, le plus piquant et le plus énergique que je connaisse.

Il y avait autrefois à Florence plusieurs belles et louables coutumes, que l'ambition et l'amour des richesses en ont entièrement bannies. Par une de ces coutumes, entre autres, se trouvait dans chaque quartier une petite société composée de personnes choisies.

Chacun des membres donnait à son tour un repas à ses camarades, où il était permis d'inviter des étrangers de mérite, quand il s'en trouvait dans la ville. Tous les membres de la société s'habillaient, au moins une fois l'an, d'une manière uniforme, et les plus nobles et les plus riches se promenaient ensemble à cheval dans les rues, et donnaient quelquefois des tournois ou d'autres spectacles analogues.

Parmi ces différentes sociétés, on distinguait celle de messire Brette Brunelesqui, dans laquelle il avait voulu attirer un jeune homme nommé Guido, fils de messire Cavalcanti. Il n'oublia rien pour faire l'acquisition de ce jeune homme, qui, à beaucoup d'esprit, joignait l'amour des sciences et de la philosophie. Mais ce n'était pas là ce qui le faisait le plus rechercher de messire Brette et des autres personnes de la société. Guido était naturellement fort enjoué, beau parleur, extrêmement honnête, habile à toute sorte d'exercices, faisant toutes choses avec beaucoup plus de grâce et de facilité que les autres, fort riche, et l'homme du monde qui savait le mieux distinguer le mérite et lui rendre hommage. Tout ce qu'on fit pour l'engager d'entrer dans cette coterie n'ayant pas réussi, Brette et ses compagnons s'imaginèrent que l'amour de la philosophie lui faisait préférer la solitude à la société. Comme il passait pour avoir beaucoup d'estime pour Épicure, et pour tenir un peu au sentiment de ce philosophe, ceux qui n'étaient pas d'humeur à lui rendre justice disaient qu'il n'étudiait que pour se convaincre qu'il n'y a pas de Dieu.

Ce jeune philosophe, revenant un jour de l'église de Saint-Michel d'Orte, passa par le cours des Adimari, et arriva à l'église de Saint-Jean, pour lors environnée de ces tombeaux de marbre qu'on voit aujourd'hui à Sainte-Réparée. Il s'arrêta devant ces mausolées, et lisait diverses épitaphes, lorsqu'il fut aperçu par messire Brette, qui traversait à cheval, avec sa compagnie, la place de Sainte-Réparée. Brette ne l'eut pas plus tôt vu au milieu de ces tombeaux, qu'il proposa à ses compagnons d'aller l'agacer. Ils piquent des deux, et sont sur lui avant qu'il ait eu le temps de les voir. Pourquoi refuses-tu, Guido, lui dirent-ils en l'abordant, d'entrer dans notre société? Crois-tu pouvoir trouver des raisons suffisantes pour anéantir l'existence de Dieu? Et, quand tu y réussirais, en seras-tu plus avancé? Guido, se voyant surpris et enveloppé : Je suis chez vous, messieurs, leur dit-il; vous pouvez violer les droits de l'hospitalité, et me faire tout ce qu'il vous plaira. A ces mots, il s'appuie d'une main sur un de ces tombeaux, et, prenant son élan, il se jette d'un saut de l'autre côté, et se retire tranquillement.

Les cavaliers, se regardant l'un l'autre, un peu surpris du saut qu'ils avaient vu faire, s'écrièrent : Est-ce donc là l'homme dont on vante tant l'esprit et le savoir? Et où est la justesse de sa réponse? Il est chez nous! dit-il; le lieu où il est ne nous appartient pas plus qu'à lui et aux autres citoyens; il est commun à tout le monde. Il faut sans doute qu'il ait perdu l'esprit. C'est vous qui l'avez perdu, dit alors messire

Brette, si vous ne comprenez pas ce qu'il vient de dire. Il nous a dit honnêtement et en peu de mots l'injure du monde la plus piquante. Ces tombeaux, si vous y faites attention, sont les maisons des morts; et, quand il dit que ce sont les nôtres, il veut nous faire entendre que nous et les autres ignorans sommes semblables aux morts, en comparaison de lui et des autres savans.

Ils comprirent alors le sens des paroles de Guido, et en eurent un peu de confusion. Aucun d'eux n'eut jamais plus envie de l'agacer; et Brette passa toujours dans leur esprit pour un homme doué d'un bon entendement

NOUVELLE X.

LE FRÈRE QUÊTEUR.

Dionéo n'attendit pas l'ordre de la reine pour conter sa nouvelle. Il pria ceux qui louaient encore le bon mot du philosophe Guido de faire silence; après quoi il commença ainsi :

Certalde, comme vous pouvez l'avoir ouï dire, est un village de la vallée d'Else, dépendante de l'état de Toscane. Quoique ce village soit aujourd'hui fort peu considérable, il n'a pas laissé d'être autrefois habité par un grand nombre de gentilshommes et de gens riches. Un religieux de Saint-Antoine, nommé frère Ognon, et conventuel de Florence, avait coutume d'y aller tous les ans une fois, pour y recueillir les aumônes des sots et des imbéciles. Il s'y rendait d'autant plus volontiers, qu'il trouvait la quête abondante, et

qu'il y était bien reçu, moins pour l'estime qu'on faisait de sa personne, qu'à cause peut-être du nom qu'il portait; car le terroir de ce canton produit les meilleurs ognons de toute la Toscane. Ce frère Ognon, d'une petite taille, au visage enluminé, au poil roux, avait l'humeur fort enjouée et quelquefois un peu gaillarde. Il était dans le fond fort ignorant; mais il parlait si facilement, qu'à moins de le connaître de près on l'aurait pris pour un grand orateur, un Cicéron ou un Quintilien : aussi était-il aimé et bien reçu de tous les gens du pays.

Étant donc allé à Certalde, selon sa coutume, au mois d'août, un dimanche matin, vers l'heure que le peuple des environs venait à la messe de la paroisse, il s'avança proche la porte de l'église, et parla en ces termes aux hommes et aux femmes qui y étaient assemblés :

Mes frères et mes sœurs, vous êtes dans l'usage de donner tous les ans aux pauvres religieux de Saint-Antoine, de vos blés et de vos revenus, les uns peu, les autres beaucoup, chacun selon ses facultés et sa dévotion, afin que le bienheureux saint Antoine ait soin de vos troupeaux. Vous avez même accoutumé de répandre vos bienfaits sur ceux qui sont affiliés à notre congrégation. Ainsi donc, par la grâce de Dieu et l'ordre de mon supérieur, vous êtes avertis de vous rendre ici cette après-midi, aussitôt que vous entendrez le son des cloches; je vous prêcherai, et ferai baiser la sainte croix, selon la manière accoutumée; et, parce que je vous connais très-dévots à M. le baron saint

Antoine, mon patron, je vous montrerai, par grâce spéciale, une très-belle et très-sainte relique que j'ai jadis apportée moi-même de la Terre-Sainte. C'est une des plumes de l'ange Gabriel. Il la laissa tomber dans la chambre de la vierge Marie quand il vint lui annoncer qu'elle concevrait et enfanterait le Sauveur du monde.

Après cet avertissement, le bon religieux prit congé de l'assemblée, et entra dans l'église pour y entendre la messe.

Pendant ce temps-là, deux drôles fins et découplés, l'un appelé Jean de La Bragonière, l'autre Blaise Pissin, qui avaient entendu ce qu'il venait de dire au peuple assemblé, complotèrent de lui faire pièce, quoiqu'ils fussent de ses amis et de sa compagnie. La plume prétendue de l'aile de l'ange Gabriel les avait fait beaucoup rire : ils résolurent de la lui enlever, pour jouir ensuite de son embarras, quand il voudrait la montrer au peuple. Frère Ognon dîna ce jour-là au château. Quand ils le surent à table, ils se rendirent aussitôt à l'auberge où il logeait, et convinrent que l'un amuserait le valet du moine, tandis que l'autre chercherait la plume dans le sac du frère quêteur. Ils se faisaient d'avance un plaisir de voir la manière dont il s'y prendrait pour s'excuser devant ses auditeurs, auxquels il s'était engagé de la montrer.

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire que je vous fasse connaître le valet que l'ami de Blaise s'était chargé d'amuser tandis que Jean fouillerait dans le sac du religieux. Vous saurez d'abord que son nom

était analogue à sa personne. On l'appelait Gucchio-Baléna, comme qui dirait gros animal; plusieurs le désignaient par le nom de Gucchio-Lourdaud; d'autres ne le nommaient jamais que Gucchio-Cochon. Il avait la figure si grotesque, que le peintre Lipo Topo, qui a fait tant de caricatures, n'en imagina jamais de plus bizarre. Quant à la lame, elle répondait parfaitement au fourreau : son esprit était aussi épais que son corps. Frère Ognon, qui se plaisait souvent à égayer ses amis des sottises de ce valet, avait accoutumé de dire qu'il lui connaissait neuf défauts si considérables, qu'un seul aurait suffi pour éclipser ou ternir toutes les qualités, toutes les vertus qu'on a vues briller dans Salomon, Aristote, Sénèque, si ces grands hommes en eussent été atteints. Représentez-vous, d'après cela, quel homme ce devait être que ce garçon? Quand on demandait à frère Ognon quels étaient les neuf défauts qu'il trouvait en lui, il répondait par ces trois mauvais vers de sa façon.

Il est gourmand, paresseux et menteur,
Ivrogne, médisant, voleur,
Sans esprit, raison ni valeur.

Outre ces vices, il en a plusieurs autres que je ne dis pas, ajoutait le moine. Le plus plaisant est qu'il veut se marier partout où il se trouve, et louer une maison pour y établir un ménage complet. Parce qu'il a la barbe noire, forte et assez bien fournie, il se croit beau garçon, et s'imagine que toutes les femmes qui le regardent sont amoureuses de lui; et, si l'on vou-

lait le laisser faire, il courrait après elles, comme les chiens après les lièvres. Il faut cependant convenir qu'il me sert avec beaucoup de zèle ; car personne ne me parle jamais en secret, qu'il ne veuille savoir ce qu'on me dit ; et, s'il arrive que l'on me demande quelque chose, il a tant de peur que je ne sache point répondre, qu'il est le premier à dire *oui* ou *non*, selon qu'il le juge convenable... Mais reprenons le fil de notre histoire.

Frère Ognon avait laissé cet habile valet à son logis, avec ordre de prendre bien garde que personne ne touchât à son bagage, et surtout à la besace où il tenait ses reliques. Mais Guccio-Lourdaud, qui se plaisait plus dans les cuisines que le rossignol ne se plaît sur les verts feuillages, surtout quand il y savait quelque servante, était descendu dans celle de l'auberge, où il avait vu une grosse cuisinière, mal faite, rabougrie, avec deux horribles tétasses longues et pendantes, et un visage large, ratatiné, plus hideux que celui du plus hideux des Baronchi [1]. Cette vilaine créature enfumée, suante et toute barbouillée de graisse, ne laissa pas de lui paraître ragoûtante. Dans son empressement, il laissa la chambre de frère Ognon ouverte, et son petit bagage exposé à l'abandon. Quoiqu'on fût alors dans le mois d'août, il s'assit auprès du feu, et commença d'entrer en conversation avec cette servante, qui se nommait Nute. Il débuta par lui dire qu'il était gentilhomme par procureur, et qu'il avai

[1] Voyez la nouvelle VI de cette même journée.

plus de mille écus, sans y comprendre ceux qu'il devait bientôt donner pour achever d'acquitter certaines dettes. Et, sans faire attention qu'il portait un chapeau plein de crasse et rongé des bords; que son habit était tout déchiré, tout rapiécé de morceaux de différentes étoffes; que sa culotte, percée en plusieurs endroits, laissait voir sa cuisse noire et velue comme celle d'un sanglier ; que ses souliers s'en allaient en lambeaux ; il ajouta qu'il voulait l'habiller tout à neuf et la retirer du service ; que, sans avoir de grands héritages, il se faisait fort de lui procurer une honnête aisance : en un mot, il n'y eut point de magnifiques promesses qu'il ne lui fît. Mais, comme rien n'annonçait qu'il fût en état d'en effectuer aucune, il ne réussit qu'à se faire moquer de lui, et à passer pour un véritable fou dans l'esprit de la servante.

Blaise Pissin et Jean Bragonière, ravis de trouver Gucchio-Cochon occupé à en conter à la cuisinière du logis, entrèrent sans peine dans la chambre du religieux. La première chose qui leur tomba sous la main fut précisément la besace. Ils l'ouvrent, la fouillent, et trouvent une petite boîte enveloppée dans je ne sais combien de morceaux de taffetas, et dans la boîte une plume de la queue d'un perroquet vert. Ils ne doutent point que ce ne soit celle que le moine avait promis de faire voir aux habitans de Certalde, et ils s'en emparent. Il eût été d'autant plus facile au frère Ognon de persuader au peuple de cet endroit que cette plume avait appartenu aux ailes de l'ange Gabriel, que les perroquets étaient alors peu connus : le luxe d'Égypte

n'était point encore passé en Toscane, comme il y est venu depuis, et où il fait tous les jours tant de progrès pour le malheur de l'état. Mais, quand ces sortes de plumes auraient été connues de quelques personnes, il n'est pas moins vrai qu'il eût été aisé au moine de faire accroire aux habitans de ce canton que celle-là avait appartenu à l'ange Gabriel. Non seulement les oiseaux rares n'y étaient point connus, mais je suis persuadé qu'on n'y avait jamais entendu parler de perroquets. La pure simplicité des mœurs anciennes régnait encore parmi eux.

Lorsque les deux jeunes gens eurent pris la plume, pour ne pas laisser la boîte vide et mieux surprendre le frère quêteur, ils s'avisèrent de la remplir de charbons qu'ils trouvèrent dans la cheminée.

Les fidèles, qui avaient entendu l'avertissement de frère Ognon, ne furent pas plus tôt sortis de la grand'-messe, qu'ils se hâtèrent d'arriver chez eux pour en porter la nouvelle à leurs amis, parens et voisins. L'heure arrivée, on accourt en foule au lieu du rendez-vous.

Le moine avait dîné, et venait de prendre une heure de repos pour mieux digérer. Instruit de la multitude de paysans qui l'attendaient avec impatience, et dont une partie s'était rendue au château pour l'engager à venir plus tôt, il envoya dire incontinent à Gucchio-Baléna de sonner les cloches et d'apporter sa besace. Le valet eut de la peine à quitter sa cuisine et la cuisinière, qu'il espérait toujours mener à ses fins; mais enfin il obéit.

Après que tout le peuple fut réuni, frère Ognon, sans s'apercevoir qu'on eût touché à sa besace, commença sa prédication, et dit mille choses sur le respect dû aux saintes reliques. Quand il fut question de montrer la plume de l'ange Gabriel, il fit allumer deux cierges, ôta son capuchon, développa tout doucement la petite boîte, et l'ouvrit ensuite avec beaucoup de respect, après avoir dit quelques mots en l'honneur de l'ange Gabriel et de sa relique. Surpris de n'y trouver que des charbons, il fronça le sourcil de dépit; mais il ne se déconcerta pas : il ne soupçonna point son valet de lui avoir joué ce mauvais tour, avait trop mauvaise opinion de son esprit; il ne lui fit même point de reproches d'avoir mal gardé sa besace; il ne s'en prit qu'à lui-même d'en avoir confié la garde à un homme si paresseux, si peu obéissant et si dépourvu de toute espèce d'intelligence. Levant les yeux et les mains vers le ciel, il s'écria, de manière à être entendu de tout le monde : Bénie soit à jamais, ô mon Dieu! ta puissance, et que ta volonté soit faite en tous temps et en tous lieux! Après cette exclamation il referme la boîte; et, se tournant vers le peuple :

Messieurs et dames, leur dit-il d'un ton toujours élevé, j'étais encore fort jeune lorsque je fus envoyé par mon supérieur chez les Orientaux, avec ordre de faire toutes les découvertes qui pourraient être avantageuses à notre pays en général et à notre couvent en particulier. Je partis de Venise, je passai par le bourg des Grecs, et, après avoir traversé le royaume de Garbe et de Balduecque, j'arrivai quelque temps après en Parion,

non sans être fort altéré, comme vous pouvez croire, et de là je vins en Sardaigne. Mais qu'ai-je besoin de vous détailler ici les divers pays que j'ai parcourus? Il me suffira de vous dire qu'ayant passé le bras de Saint-Georges et traversé la Truffie et la Bouflie, pays fort habités, je passai dans la terre de Mensonge, où je rencontrai beaucoup de moines et d'autres ecclésiastiques qui fuyaient tous la peine et le travail pour l'amour de Dieu, et qui s'inquiétaient fort peu de la peine des autres, pourvu qu'il leur en vînt quelque profit, ne dépensant d'autre argent dans ce pays que de la monnaie sans coin. J'allai de là dans la Brusse, où les hommes et les femmes vont en patins par-dessus les montagnes, où l'on est dans l'usage d'habiller les cochons de leurs propres boyaux. Un peu plus loin, je trouvai un peuple qui portait le pain dans des tonneaux et le vin dans des sacs. Après avoir quitté ce peuple, j'arrivai aux montagnes de Bacchus, où toutes les eaux coulent en descendant, et je pénétrai si avant dans ce pays, que je me trouvai dans très-peu de temps dans l'Inde-Pastenade, où, j'en jure par l'habit que je porte, je vis voler les couteaux, chose qu'on ne saurait croire, à moins de l'avoir vue. Maso del Seggio, gros marchand, que je trouvai là occupé à casser des noix et à en vendre les coquilles en détail, pourra vous confirmer cette vérité si vous le rencontrez jamais. Quant à moi, ne trouvant pas ce que j'allais chercher partout, je rebroussai chemin pour ne pas voyager par eau, et revins par la Terre-Sainte, où le pain frais vaut quatre deniers la livre, et où le pain chaud se

donne pour rien. A peine arrivé, je rencontrai le digne patriarche de Jérusalem, qui, pour honorer l'habit du baron M. saint Antoine, que j'ai toujours porté dans mes voyages, me fit voir toutes les saintes reliques dont il est dépositaire. Elles étaient en si grand nombre, qu'il me faudrait trop de temps pour vous parler de toutes; cependant, pour vous faire plaisir, je vous dirai un mot des plus remarquables.

Il me montra entre autres choses, un doigt du Saint-Esprit, aussi frais, aussi sain, que s'il venait d'être coupé; le museau du séraphin qui apparut à saint François; un ongle de chérubin; une des côtes du *Verbum Caro;* plusieurs lambeaux des habillemens de la Sainte-Foi catholique; quelques rayons de l'étoile qui apparut aux mages d'Orient; une petite fiole pleine de la sueur de saint Michel lorsqu'il se battit contre le Diable; la mâchoire du Lazarre que Jésus-Christ ressuscita, et plusieurs autres choses non moins curieuses. Et, comme je lui fis présent de quelques reliques que j'avais doubles, et qu'il avait inutilement cherchées, il me donna en récompense une des dents de sainte Croix; une petite bouteille remplie du son des cloches du magnifique temple de Salomon, et la plume de l'ange Gabriel dont je vous ai parlé. Il me donna aussi un des patins de saint Guérard de Grand-Ville, dont j'ai fait présent depuis peu à Guérard de Bousi, établi à Florence, qui a beaucoup de vénération pour cette sainte relique : enfin il me donna des charbons sur lesquels fut grillé le bienheureux saint Laurent. J'apportai toutes ces reliques à Florence avec beau-

coup de dévotion et de respect. Il est vrai que mon supérieur ne m'a permis de les exposer en public qu'auparavant il n'eût été bien prouvé qu'elles étaient véritablement les reliques dont elles portaient le nom : mais, depuis qu'on en est assuré par les lettres du patriarche de Jérusalem, et par différens miracles que ces reliques ont opérés, j'ai la permission de les faire voir; et, comme je ne veux les confier à personne, je les porte toujours avec moi. Or vous saurez que, pour conserver précieusement la plume de l'ange Gabriel, je la tiens dans une petite boîte; et les charbons qui servirent à rôtir saint Laurent, je les tiens aussi dans une autre boîte, qui ressemble si fort à la première, que je les prends souvent l'une pour l'autre. C'est ce qui m'est arrivé aujourd'hui; car, croyant apporter avec moi celle où est la plume, j'ai pris celle où sont les charbons. Au reste, je ne regarde point cette méprise comme un pur hasard ; je la considère plutôt comme un effet de la volonté de Dieu, lorsque je fais réflexion que la fête de saint Laurent est dans deux jours : ainsi la Providence a voulu que, pour réveiller votre dévotion à ce saint martyr, et pour vous disposer à célébrer dignement sa fête, je vous fisse voir aujourd'hui les charbons bénis qui ont servi à son martyre, au lieu de la plume de l'ange Gabriel, dont la fête est encore éloignée.

Découvrez donc vos têtes, mes chers enfans, et venez voir avec respect cette auguste relique. Quiconque sera marqué de ces charbons en forme de croix n'aura rien à craindre de l'incendie pendant l'année entière.

Après ce discours de vrai charlatan, il chanta un cantique à la louange de saint Laurent, ouvrit la boîte, et montra à cette sotte multitude les charbons qu'elle renfermait. Quand il eut donné le temps à tout le monde de les voir et de les admirer, chacun s'empressa de s'en faire marquer, et donna une offrande plus forte que de coutume. Frère Ognon, de son côté, fut libéral de croix, et n'épargna point ses charbons à marquer les habits de toile blanche des hommes, et les voiles des femmes, leur faisant entendre qu'à mesure qu'ils s'usaient dans ses doigts, ils croissaient dans la boîte, comme il l'avait éprouvé dans une autre occasion. Les voleurs de la plume de Gabriel avaient assisté à la prédication; ils furent si contens de la défaite que frère Ognon avait trouvée, et de la tournure plaisante qu'il avait donnée à la chose, qu'ils manquèrent de se démonter les mâchoires à force de rire. Quand l'assemblée fut dispersée, ils joignirent le moine, lui apprirent ce qu'ils avaient fait, et lui rendirent sa plume, dont il ne tira pas moins de profit, l'année suivante, qu'il venait d'en tirer des charbons.

La compagnie s'amusa long-temps de cette nouvelle: le voyage de frère Ognon, les prétendues reliques qu'il avait vues à Jérusalem, celles qu'il en avait apportées, la sottise des habitans de Certalde, tout fournit matière à rire. Quand on se fut assez diverti du charlatanisme de ce moine facétieux, la reine se leva

de dessus son siége, ôta sa couronne, et la posa d'un air riant sur la tête de Dionéo. Il est temps, lui dit-elle aussitôt, que tu saches ce que c'est que d'avoir à gouverner des femmes ; dans cette intention, je te fais roi, et t'exhorte à mériter les éloges et la reconnaissance de tes sujets.

Dionéo remercia Elise avec courtoisie et ajouta : Il faut convenir que je suis un plaisant roi ; celui des échecs a encore plus d'autorité que je n'en ai. Certes, vous verriez beau jeu, mes belles dames, si vous étiez réellement disposées à m'obéir, comme un véritable roi veut et doit l'être. Je vous ferais goûter des plaisirs!... des plaisirs, mesdames, sans lesquels les autres ne sont rien..... Mais laissons ces choses-là à part : je gouvernerai du mieux qu'il me sera possible.

Il fit appeler ensuite le maître-d'hôtel, comme on l'avait pratiqué à chaque changement de souveraineté, et lui ordonna ce qu'il devait faire pendant la durée de son règne ; puis se tournant vers la compagnie : Mes aimables dames, dit-il, on a épuisé tant de sujets dans les différentes nouvelles racontées jusqu'à présent, que, si Lycisque ne fût venu cette après-midi, j'aurais eu de la peine à en trouver un qui fût amusant et qui n'eût pas été déjà traité. Elle a dit, vous devez vous en souvenir, que toutes ses amies et ses voisines, non contentes d'avoir fait l'amour avant le mariage, ne laissaient pas de jouer encore de bons tours à leurs époux. Laissant de côté le premier article, je pense que l'autre peut faire la matière de nos premiers récits, et qu'il serait difficile de trouver un meilleur sujet à traiter pour la

journée de demain : c'est pourquoi j'entends qu'on n'en choisisse point d'autre, et j'ordonne, en ma qualité de roi, que les nouvelles à raconter, pendant la durée de mon règne, ne roulent que sur les infidélités des femmes mariées.

Ce sujet ne parut pas honnête à la plupart des dames, et elles le prièrent de vouloir bien en assigner un autre. Dionéo ne crut pas devoir se rendre à leurs prières.

Je connais, mesdames, leur dit-il, tout aussi bien que vous, ce qui est honnête et ce qui ne l'est pas. Mon sujet n'a rien qui doive offenser votre vertu ; ainsi vous me permettrez de ne point le changer. Il est permis de s'entretenir de ce qu'on veut, pourvu qu'on se conduise honnêtement. Faites attention à la corruption qui règne aujourd'hui dans presque toutes les classes de citoyens : songez que les lois n'ont plus de frein ; que les juges, qui devraient les faire respecter, ont abandonné leurs siéges ; qu'une affreuse licence s'est emparée de tous les esprits ; que presque personne à présent ne craint ni Dieu ni diable, et que l'amour de la vie, dans ce temps de calamité, est l'unique objet dont tout le monde s'occupe. Je suis éloigné de vouloir vous porter à suivre ces malheureux exemples ; mais quand, pour vous égayer et égayer les autres, vous prendriez un peu de liberté dans vos propos, je ne vois pas le grand mal que vous feriez. Il est permis, pour animer la conversation, de déroger quelquefois à l'austère décence : on ne saurait vous en faire un crime, tant que vos actions seront honnêtes et irréprochables.

Votre honneur n'a rien souffert jusqu'à présent de tout ce qu'on a pu dire d'un peu libre dans nos divers entretiens : soyez persuadées qu'il ne sera pas plus blessé de ce que nous pouvons dire encore. On connaît votre vertu : on sait que non seulement les discours les plus séduisans et les plus libres ne sont pas capables de vous détourner du chemin de la vertu, mais que la crainte même de la mort ne serait pas capable de vous en faire écarter. Qu'avez-vous donc à redouter? Considérez d'ailleurs, je vous prie, le bel honneur que vous me feriez en refusant de vous conformer à ce que j'ai prescrit en qualité de roi. Autant vaudrait que vous ne m'eussiez pas élu votre souverain, si, après vous avoir donné l'exemple de la plus parfaite soumission, je ne pouvais point vous soumettre à mes ordres. Pas tant de délicatesse, je vous prie; elle ne fut jamais plus mal placée. On ne doit rougir que de mal faire, et non de ce que les autres ont mal fait. D'où je conclus qu'il faut vous disposer à composer chacune votre nouvelle sur le sujet que j'ai assigné, et auquel les propos de Lycisque ont tantôt donné lieu.

Ce discours convertit les dames, et elles promirent de se conformer à la volonté du roi, qui donna la liberté à chacun d'aller où il voudrait jusqu'à l'heure du souper.

Comme ce jour-là les nouvelles avaient été fort co tes, le soleil n'avait tout au plus parcouru que deux tiers et demi de sa course. Dionéo demeura l'ombre, et proposa une partie de jeu aux deux autres gentilshommes, qui l'acceptèrent. Elise tira à part les

autres dames : Depuis que nous sommes dans cette campagne, leur dit-elle, j'ai toujours eu envie de vous mener dans un endroit fort près d'ici; mais l'occasion ne s'en est point offerte. Elle est à présent favorable. Je suis persuadée qu'aucune de vous n'a jamais été dans la Vallée des Dames. Voyez si vous êtes d'humeur de m'y suivre : vous ne serez pas fâchées de l'avoir vue. Toutes les dames répondent qu'elles le veulent bien : elles prennent donc avec elles une des femmes de chambre, et se mettent aussitôt en route, sans en dire mot aux trois messieurs.

Après une demi-heure de marche, elles arrivent dans la vallée, où elles entrent par un sentier assez étroit, bordé d'un côté par un ruisseau limpide. Leurs yeux furent agréablement surpris de la beauté du lieu. Les chaleurs de la saison n'en avaient point flétri la verdure. La plaine, selon le rapport que m'en a fait une de ces dames, formait un cercle de près d'une demi-lieue de tour; jamais l'industrie humaine n'en eût fait un plus rond, plus parfait. Ce cercle était bordé par six collines. Sur le sommet de chacune, on voyait une charmante maison en forme de petit château; ce qui faisait le plus beau coup d'œil qu'il soit possible d'imaginer. Chaque colline allait en s'étrécissant, et aboutissait à la plaine, par une pente insensible, à la manière de nos amphithéâtres de salle de comédie. Les coteaux les plus exposés au midi étaient couverts de vignes, d'oliviers, d'amandiers, et d'autres arbres à fruits. De petits bosquets et d'agréables prairies couvraient la partie ex-

posée au nord. La plaine, qui n'avait pas d'autre entrée que celle par où ces dames étaient arrivées, était ornée de sapins, de lauriers, de plusieurs pins, et tous ces arbres étaient plantés avec tant d'art, qu'on eût pris cette plaine pour un vaste jardin. C'étaient de tous côtés des allées magnifiques, où le soleil avait de la peine à introduire quelques-uns de ses rayons. Vers le milieu de ce paradis terrestre on voyait une petite prairie émaillée de fleurs, et environnée d'arbres d'une hauteur prodigieuse, qui en défendait l'entrée au soleil, la plus grande partie du jour. Un ruisseau peu profond, mais rapide et argenté, serpentait dans les environs. Il descendait du haut d'une des collines, et faisait un bruit qui flattait agréablement l'oreille. Après avoir serpenté sur la prairie, il formait un lac où l'on voyait du poisson en abondance. Cette espèce de vivier pouvait avoir trois pieds et demi de profondeur, sur une quarantaine de large, et une soixantaine de long. L'eau surabondante s'échappait par un petit ruisseau, qui, cherchant les endroits les plus bas de la vallée, n'en sortait qu'après avoir fait mille détours, comme s'il eût eu regret de quitter un lieu si agréable.

Quand les dames en eurent parcouru et admiré toutes les beautés, elles formèrent le projet de se baigner. La chaleur et la solitude du lieu les y invitaient. Elles dirent à la femme de chambre, qui les avait suivies, d'aller se mettre en sentinelle à l'entrée de la vallée, afin de leur donner l'alarme en cas de surprise. Elles se déshabillent toutes sept aux bords du lac, et y entrent courageusement. A travers l'eau claire et lim-

pide de ce vivier, on eût pu admirer leurs corps d'albâtre aussi facilement qu'on voit la rose vermeille à travers le vase au mince cristal qui la renferme. Après s'être amusées quelque temps à folâtrer, à courir çà et là après les poissons, qui difficilement pouvaient se cacher, et en avoir pris quelques-uns, elles sortirent de l'eau, s'essuyèrent les unes les autres, s'habillèrent, et s'en retournèrent au château au petit pas, s'entretenant de la beauté du lieu qu'elles venaient de quitter et des plaisirs qu'elles y avaient goûtés.

Arrivées de bonne heure au château, elles trouvèrent les trois messieurs qui siégaient encore à la même place où elles les avaient laissés.

Il faut convenir, leur dit Pampinée, que nous vous avons joué un bon tour. Quel tour, dit Dionéo? Seriez-vous déjà plus libres dans vos actions que vous ne voulez l'être dans vos propos? C'est la vérité, sire, répliqua-t-elle. Puis elle lui dit d'où elles venaient, et entra dans les plus grands détails sur la beauté du lieu, et lui raconta tout ce qu'elles y avaien fait. A ce récit, le roi témoigna la plus grande envie d'y aller avant la fin du jour. Dans cette idée, il ordonna au maître-d'hôtel de servir promptement le souper. Au sortir de table, les trois gentilshommes, suivis de leurs domestiques, prirent le chemin de la vallée, et la trouvèrent digne de tous les éloges qu'on leur en avait faits. Après en avoir parcouru rapidement les principaux endroits, et s'y être baignés pendant une demi-heure, ils revinrent au château sur la brune, et trouvèrent les dames qui dansaient au chant de Flamette. La

danse achevée, on s'entretint des beautés merveilleuses de la Vallée des Dames, et l'on convint généralement que c'était peut-être le plus beau site de la terre. Le roi fit appeler le maître-d'hôtel : il lui signifia qu'ils iraient tous le lendemain dîner dans ce lieu; qu'il n'avait qu'à prendre ses mesures en conséquence, et y faire même porter des lits de camp, dans le cas où quelqu'un voulût se reposer après le dîner. Il fit servir ensuite aux flambeaux une petite collation, après laquelle les danses recommencèrent. Plus tard, le roi s'adressant à Elise, lui dit d'un air poli et gracieux : Vous m'avez fait aujourd'hui l'honneur de me donner la couronne, il est juste que je vous choisisse à mon tour pour nous chanter quelques couplets. Je laisse à votre choix la chanson : je ne doute pas qu'elle ne soit aussi jolie que votre voix est belle et gracieuse. La dame, sensible au compliment du roi, lui en témoigna sa reconnaissance en obéissant aussitôt.

Sur un air mélancolique, elle peignit les tourmens d'un cœur novice qui s'ouvre à l'amour comme une fleur aux premiers rayons du soleil. Jeune et faible, il s'est confié à la voix trompeuse d'un ingrat, qui rit aujourd'hui de son ardeur et de ses larmes.

Elise donna beaucoup à penser à la compagnie, par cette chanson plaintive, et par les profonds soupirs dont elle avait terminé presque chaque couplet. Mais on eut beau chercher les motifs de sa tristesse, on ne put jamais les deviner.

Le roi, qui était dans sa belle humeur, fit ensuite appeler Pindaro, et lui commanda de jouer de la cor-

nemuse. On exécuta plusieurs danses au son de cet instrument rustique; et, quand on se fut ainsi amusé une bonne partie de la nuit. le roi dit à chacun d'aller se coucher.

SEPTIÈME JOURNÉE.

De tous les astres de la nuit, l'étoile du jour brillait seule encore à l'orient, lorsque le maître-d'hôtel s'en alla avec tout le bagage dans la vallée des Dames. Dionéo, éveillé par le bruit, ne tarda pas à faire appeler la compagnie. On se mit en chemin, au soleil levant, à cette heure délicieuse où la nature semble dévoiler ses charmes les plus secrets et prodiguer tous ses moyens de plaire. Il leur parut n'avoir jamais entendu chanter les rossignols et les autres oiseaux aussi gaîment. Ils arrivèrent dans la vallée, aux doux concerts de ces agréables habitans de l'air. Ils se promenèrent dans ce lieu enchanteur, dont ils contemplèrent à loisir les diverses beautés. On eût dit que tous les rossignols qu'ils avaient entendus sur la route s'étaient réunis dans cette plaine pour augmenter leurs plaisirs par leurs chants redoublés. La fraîcheur du matin leur fit trouver cet endroit plus délicieux encore qu'il ne leur avait paru la veille. Après qu'ils eurent déjeûné avec des fruits, des con-

fitures et de bons vins, jaloux d'imiter la gaîté des rossignols, ils se mirent à chanter, et l'écho se plut à répéter fidèlement leurs accords. L'heure du dîner venue, les tables furent dressées sous des berceaux où le soleil ne pouvait pénétrer : c'était fort près du petit lac où l'on s'était baigné la veille. On s'assit dans l'ordre qu'il plut au roi de prescrire; et, pendant le repas, les poissons qu'on voyait nager fournissaient matière aux propos les plus agréables. Au lever de table, on recommença à chanter et à se divertir par mille petits jeux.

Le maître-d'hôtel, homme actif et intelligent, avait fait dresser dans un des plus beaux endroits de la plaine plusieurs tentes de ces serges qui nous viennent de France, et dans ces tentes plusieurs lits. Il fut libre à chacun d'aller s'y reposer. Plusieurs préférèrent de jouer et de causer à l'ombre. L'heure du repos étant passée, on éveilla les dormeurs, et tout le monde se réunit pour raconter, à l'ordinaire, des nouvelles. Le roi fit asseoir la compagnie dans l'ordre accoutumé, sur un grand tapis qu'on avait étendu sur le gazon. Il commanda ensuite à Emilie d'ouvrir la séance. Cette aimable dame se mit à sourire, et s'exprima en ces termes.

NOUVELLE PREMIÈRE.

L'ORAISON CONTRE LES REVENANS.

J'aurais bien désiré, sire, que tout autre que moi eût entamé la matière sur laquelle nous devons nous entretenir aujourd'hui ; mais, puisqu'il vous a plu de me nommer la première, je vous obéirai sans murmurer. Si ces dames sont aussi peureuses que je le suis moi-même des revenans et des esprits, quoiqu'à la vérité je ne sache point ce que c'est, et que je n'aie encore pu trouver personne en état de m'en instruire, elles pourront apprendre dans ma nouvelle une excellente oraison pour les congédier et les mettre en fuite, si jamais il leur en apparaît quelqu'un.

Il y eut autrefois à Florence, dans la rue de Saint Brancasse, un fameux cardeur de laine, nommé Jean le Lorrain ; homme beaucoup plus heureux que sage, puisque, malgré sa bêtise et sa grande simplicité, il



C. Rogier del. L. Berhe sc.

LES ORAISONS POUR LA SANTÉ

fut souvent nommé prévôt de tous les cardeurs du quartier Sainte-Marie-la-Nouvelle, qui étaient alors obligés d'aller tenir chez lui leurs assemblées. Il eut, outre cela, d'autres honneurs dans son corps, qui lui inspirèrent tant de vanité, qu'il se croyait de beaucoup au-dessus des autres hommes. Fort à son aise pour un homme de son état, il donnait souvent à dîner aux pères de Sainte-Marie-la-Nouvelle, et faisait présent, à l'un d'une culotte, à l'autre d'un capuchon, à celui-ci d'une soutane, à celui-là de quelques mouchoirs. Les bons moines lui enseignaient, en récompense, force bonnes oraisons, et lui donnaient tantôt le *Pater noster* en langue vulgaire, tantôt le cantique de saint Alexis, une autre fois les discours de saint Bernard, l'hymne de sainte Matilde, et plusieurs autres choses de cette nature, qu'il conservait précieusement pour le salut de son âme.

Ce bon homme avait une femme belle et charmante, nommée Tesse, fille de Manucio de Cuculia, aussi prudente et aussi avisée que son mari l'était peu. Elle n'ignorait pas sa supériorité sur lui à cet égard, et la commère se proposait d'en tirer parti dans l'occasion. L'esprit est un bon meuble; la nature ne nous l'a donné que pour nous en servir. Aussi s'en servit-elle.

Devenue amoureuse de Frédéric de Néri Pégoloti, beau garçon qui ne l'aimait pas moins, elle lui fit dire par sa servante d'aller le trouver à une maison de campagne, nommée Camérata, qu'elle possédait près de Florence, où elle avait coutume de passer l'été, et où

pour s'en retourner le lendemain à sa boutique. Frédéric ne manqua pas de se trouver au rendez-vous le soir même, et, en l'absence prévue du mari, le galant soupa tranquillement et coucha avec sa maîtresse, qui, comme on peut le croire, n'employa pas toute la nuit à dormir. Elle lui apprit, le tenant serré dans ses bras, une demi-douzaine des oraisons de son mari. Ces heureux amans se trouvèrent trop bien des plaisirs de cette nuit pour ne pas aviser aux moyens de les goûter aussi souvent qu'ils le pourraient sans danger. Il fut donc décidé, avant de se séparer, que, pour épargner à la servante la peine de l'aller chercher, Frédéric irait tous les jours à une maison de campagne qu'il avait au-delà de celle de sa maîtresse; qu'en allant ou revenant il aurait soin de jeter un coup d'œil sur le coin d'une vigne voisine de la maison, où il verrait une tête d'âne sur la pointe d'un gros échalas; que lorsque le museau de cette tête serait tourné du côté de la ville, ce serait signe que le mari serait absent, et qu'il ne tiendrait qu'à lui d'occuper sa place; que dans le cas que la porte se trouvât fermée, il frapperait trois coups, après lesquels il n'attendrait pas long-temps sans qu'on lui ouvrît : mais que, si le museau était tourné du côté de Fiésole, cela voudrait dire que maître Jean était dans la maison, et qu'il ne devait pas y entrer. Par le moyen de cet arrangement, la belle et le galant passèrent plusieurs nuits ensemble sans avoir besoin de commissionnaire pour s'avertir, et sans crainte d'être surpris. Mais, un soir que Frédéric devait allait souper avec la dame, qui l'attendait avec deux bons poulets

rôtis, maître Jean, qui ne comptait pas pouvoir, ce jour-là, se rendre auprès de sa femme, y alla pourtant, et fort tard, contre sa coutume. Tesse fut fort fâchée de sa visite. Pour l'en punir, elle ne lui servit à souper qu'un morceau de lard bouilli. Les deux chapons, plusieurs œufs frais et une bouteille de bon vin furent enveloppés, par son ordre, dans une serviette bien propre, et portés par sa confidente dans un jardin où l'on pouvait entrer sans passer par la maison. Tu poseras cela, lui dit-elle, au pied du pêcher où nous avons soupé plusieurs fois. Mais la précipitation avec laquelle cela fut fait, pour en dérober la connaissance au mari, jointe à sa mauvaise humeur, lui firent oublier de dire à la fille d'attendre Frédéric, pour le renvoyer après lui avoir fait emporter le souper.

Quand le mari et la femme eurent tristement mangé leur morceau de lard, ils se couchèrent, et la servante aussi. A peine furent-ils dans le lit, que voilà le galant qui arrive, et qui frappe doucement à la porte. Le mari l'entend d'abord, et la belle encore mieux; mais, pour ne point donner des soupçons, elle fit semblant de dormir. Frédéric heurte une seconde fois. Jean, étonné, pousse sa femme et lui dit: Entends-tu, Tesse? quelqu'un heurte à la porte. Hélas! répondit-elle, je n'en suis pas surprise: c'est un revenant, un esprit qui me fait une peur terrible depuis plusieurs nuits; aussitôt que je l'entends, je fourre ma tête dans les draps, et n'ose me lever qu'il ne soit grand jour. — Rassure-toi, ma femme; si c'est un esprit,

ne nous fera pas de mal : j'ai dit, en me mettant au lit, le *Te lucis* et l'*Intemerata*. De plus, j'ai fait le signe de la croix aux quatre coins du lit; ainsi, quel que soit son pouvoir , nous n'avons rien à craindre de lui. La belle, peu contente d'avoir donné le change au bon homme, craignant que son amant ne la soupçonnât de n'être pas à lui seul, résolut de se lever et de lui faire entendre qu'elle était avec son mari. Dans cette idée, elle dit à Jean : Vos oraisons et vos signes de croix ne me rassurent pas : s'il faut vous parler net, je ne serai tranquille qu'après que nous l'aurons conjuré. Et comment le conjurer? répondit le benêt. Ne t'inquiète pas de cela, répliqua-t-elle. J'allai l'autre jour gagner mes indulgences à Fiésole : une sainte religieuse, à qui je fis part de ma peur, m'enseigna une oraison infaillible pour conjurer et chasser à jamais les esprits et les revenans. Elle en a fait l'expérience et s'en est bien trouvée. J'aurais déjà éprouvé sa recette, mais je n'ai pas osé, parce que j'étais seule. Maintenant que tu es avec moi, levons nous, si tu m'en crois, et allons le conjurer, afin qu'il ne revienne plus. Jean y consentit. Ils se lèvent donc, et vont à la porte où Frédéric, plein d'impatience et de jalousie, commençait à soupçonner la fidélité de sa maîtresse. Tout en y allant, Tesse dit à son mari de cracher au moment qu'elle l'avertirait. Ce bon homme le lui promit; et, quand ils furent près de la porte, elle commença son oraison, disant : Esprit, esprit qui cours ainsi la nuit, tu es venu ici la tête droite, retourne-t'en de même. Tu trouveras

du gros pêcher, deux bons poulets, quantité d'œufs de ma geline, et une bouteille de vin; prends ce qu'il te faudra, et retire-toi sans faire aucun mal ni à moi ni à Jean, mon mari, qui est ici. Après ces paroles, elle dit à Jean de cracher, et Jean cracha. Frédéric fut bientôt au fait; ses soupçons se dissipèrent, et, malgré la mauvaise humeur que lui causait ce fâcheux contre-temps, il eut bien de la peine de s'empêcher de rire quand il entendit cracher le mari par ordre de sa femme. Il disait alors en lui-même: Puisse-t-il cracher les dents! La conjuration ayant été répétée par trois fois, les conjurateurs retournèrent au lit. Frédéric, qui comptait souper avec sa maîtresse, et qui avait bien saisi le sens de l'oraison, courut au jardin et emporta chez lui les poulets, les œufs frais et le vin, et mangea de fort bon appétit. Il ne tarda pas à revoir sa chère amante, et rit beaucoup avec elle de l'enchantement.

Il est des gens qui prétendent que madame Tesse n'avait pas manqué de retourner le museau de la tête d'âne du côté de Fiésole, mais qu'un paysan, passant par la vigne, s'était amusé à lui faire faire plusieurs tours avec son bâton, et que le museau était rest' tourné du côté de Florence. C'est ce qui trompa Frédé ric. Aussi ces mêmes gens assurent-ils que la dam avait dit l'oraison de la manière suivante: Esprit, esprit, retire-toi, et ne m'en veux point; ce n'est pas moi qui ai tourné la tête de l'âne. Que Dieu punisse celui qui l'a fait. Je suis ici avec Jean, mon mari; et qu'ainsi Frédéric s'en était retourné chez lui sans souper. Mais une femme fort âgée, long-temps voisine de

l'épouse du cardeur, m'a dit que l'une et l'autre circonstance sont également conformes à la vérité, selon qu'elle l'avait ouï raconter dans sa tendre jeunesse; mais que la dernière façon regardait non l'histoire de Jean de Lorrain, mais bien celle de Jean de Nelle, à qui était arrivé une pareille aventure. Celui-ci, comme vous pouvez l'avoir ouï dire, demeurait à la porte Saint Pierre, et n'était ni moins simple ni moins crédule que le premier. Ainsi on peut choisir entre ces deux oraisons, ou les adopter toutes deux, si on le juge à propos. On vient de voir qu'elles ont une grande vertu: les dames peuvent en faire usage dans l'occasion.

NOUVELLE II.

LA FEMME AVISÉE.

Les dames ne purent s'empêcher d'applaudir à la bonne et sainte oraison. Aussitôt que le récit de cette histoire fut achevé, le roi ordonna à Philostrate de conter la sienne. Ce jeune gentilhomme obéit, et parla en ces termes :

Les tromperies des hommes, et particulièrement des maris, sont si criantes et si multipliées, que, quand il arrive à une d'entre vous, mesdames, d'user de représailles, non seulement vous devriez être bien aises de le savoir ou de l'entendre dire, mais vous devriez être les premières à le publier, pour apprendre aux hommes que, s'ils ont de l'esprit et de la finesse, les femmes n'en ont pas moins. Si les hommes, en effet, étaient instruits des tours qui vont faire le sujet de notre entretien, ils seraient plus circonspects à votre égard et plus attentifs à ne pas vous manquer : ils ver-

raient que rien ne vous est plus facile que de vous venger.

Il n'y a pas long-temps qu'à Naples un pauvre maçon épousa une jeune et jolie fille, nommée Perronnelle. Les nouveaux mariés gagnaient à grand'peine leur vie, l'un à maçonner et la femme à filer. Un jeune homme vit un jour celle-ci, la trouva à son gré et en devint amoureux. Il l'accosta, lui parla, lui rendit des soins, et la sollicita de tant de manières, qu'il lui fit approuver sa passion : il fut convenu que le galant guetterait le mari, qui sortait tous les jours de grand matin pour aller travailler, et qu'aussitôt après il entrerait dans la maison, située dans une rue écartée et solitaire, nommée Avorio. Ce manége réussit plusieurs fois, à la grande satisfaction du couple amoureux ; mais, un matin, après que le bon homme fut sorti, et que Jeannet (c'était le nom du galant) fut entré, le mari, qui ne reparaissait pas pour l'ordinaire de la journée, retourna chez lui. Il trouve la porte fermée ; il heurte, et dit en lui-même : Loué soit Dieu ! s'il a voulu que je fusse pauvre, il m'a du moins fait rencontrer une bonne et honnête femme : voyez comme elle a fermé la porte, afin de se mettre hors de toute insulte et à couvert de la médisance ! Perronnelle, qui reconnut son mari à sa manière de heurter : Ah ! mon ami, dit-elle à Jeannet, je suis perdue, voici mon mari. Je ne sais ce que cela veut dire, car il ne revient jamais à cette heure-ci : peut-être vous a-t-il vu entrer. Cachez-vous, je vous

en supplie, dans ce grand vaisseau de terre que vous voyez là. J'irai lui ouvrir pour voir ce qu'il veut, et je tâcherai de le renvoyer.

Jeannet entre précipitamment dans cette espèce de tonneau, et la belle court ouvrir à son mari. D'où vient revenez-vous si tôt ? lui dit-elle d'un ton refrogné. Vous rapportez vos outils : seriez-vous dans l'intention de ne pas travailler d'aujourd'hui ? A quoi pensez-vous d'agir ainsi ? Comment vivre ? comment avoir du pain ? Croyez-vous que je serai d'humeur de mettre en gage mes robes et mes autres hardes pour favoriser votre paresse, moi qui, à force de filer nuit et jour, n'ai presque plus de chair aux ongles ? Détrompez-vous. Il n'y a pas de voisine qui ne se moque de moi, qui ne soit étonnée du mal que je me donne; et vous, vous revenez à la maison, les bras croisés, dans le temps que vous devriez être au travail ! A ces mots, elle se mit à pleurer. Malheureuse que je suis ! ajouta-t-elle; sous quelle étoile suis-je donc née ? Je pouvais me marier à un très-aimable et très-honnête jeune homme : pour qui l'ai-je refusé ? Pour un ingrat qui ne fait aucun cas de moi. Les autres femmes en prennent à leur aise; elles se donnent du bon temps avec leurs amoureux; toutes en ont; quelques-unes en ont deux, d'autres en ont même jusqu'à trois : elles sont partout triomphantes, parées comme des divinités, brillantes comme des astres; et moi, parce que je suis bonne et ne songe point à ces folies, je me vois dans la peine et la souffrance. Pourquoi ne pas imiter les autres ? Apprenez, mon mari, puisqu'il faut vous le dire, apprenez que, si je voulait

mal faire, les occasions ne me manqueraient pas. Je connais des jeunes gens qui m'aiment et qui m'ont fait offrir de l'argent, des robes et des bijoux; mais Dieu me préserve d'avoir assez peu d'honneur pour jamais accepter de pareilles offres! Je suis fille d'une femme qui n'a jamais donné dans le travers, et je n'y donnerai pas non plus, s'il plaît au ciel, malgré ma pauvreté. Mais, mon cher, pourquoi revenir si tôt, au lieu d'être au travail?

Au nom de Dieu! ma femme, ne te chagrine point, répondit le mari; je connais ta vertu, et je sais te rendre la justice qui t'est due. Il est vrai que je suis parti de bonne heure pour aller travailler; mais tu ne sais pas, et je l'ignorais moi-même, que c'est aujourd'hui la fête de saint Galeri, que tout le monde chôme. Pour du pain, ne t'en inquiète pas : nous en avons d'assuré pour plus d'un mois. J'ai vendu à cet homme que tu vois ici avec moi le grand vaisseau de terre qui, depuis long-temps, ne fait que nous embarrasser. Il m'en donne cinq écus.

Quoi! toujours de nouvelles sottises! s'écrie alors Perronnelle. Vous, qui êtes un homme, vous, qui allez et courez partout, et qui devriez savoir le prix des choses, vous n'avez vendu ce tonneau que cinq écus! Sachez donc que moi, qui ne suis qu'une petite femme, et qui n'ai fait que mettre le pied sur la porte, je l'ai vendu sept écus à un homme qui le visite en ce moment pour voir s'il est en bon état. Le mari, fort content du marché qu'avait fait sa chère Perronnelle, dit à son acheteur : Puisque ma femme, pendant mon ab-

sence, a vendu le vaisseau, et qu'on lui en offre deux écus de plus que vous ne m'en donniez, vous pouvez vous retirer; ce que le marchand fit sans insister davantage. Puisque vous voilà ici, continua Perronnelle, allez vous-en là-haut pour finir le marché avec l'homme que j'ai fait monter.

Jeannet, qui écoutait de toutes ses oreilles, ayant entendu cette conversation, sortit vite du vaisseau, et, comme s'il eût ignoré le retour du mari, se mit à crier : Où êtes-vous donc, bonne femme? Me voici, dit le mari qui montait : qu'y a-t-il pour votre service? — Je demande la femme avec qui j'ai fait le marché de ce tonneau. Vous pouvez agir avec moi comme avec elle, répondit le maçon : je suis son mari. Le vaisseau, reprit le galant, me paraît bon et entier; mais on dirait qu'il vous a servi à tenir des ordures : il est tout barbouillé de je ne sais quoi de sec que je ne puis arracher avec les ongles; je ne le prendrai point qu'il ne soit nettoyé. A cela ne tienne, dit alors Perronnelle; voilà mon mari qui le nettoiera dans l'instant. Volontiers, dit le maçon. Aussitôt, ayant mis bas son pourpoint et pris une râtissoire, il entre dans le vaisseau, où il se fait donner une chandelle allumée. Il était en train de râcler, lorsque sa femme, comme si elle eût voulu voir la façon dont il s'y prenait, mit la tête à l'ouverture du vaisseau, qui était beaucoup plus étroite que le ventre, et, ayant passé un de ses bras jusqu'à l'épaule, lui disait : Râclez ici, râclez là; voilà un endroit que vous laissez. Pendant que la belle était dans cette posture, et qu'elle indiquait à son mari les en-

droits à nettoyer, le galant, qui n'avait pu achever sa besogne lorsque le mari était survenu, résolut de s'y remettre et de la finir comme il pourrait. Il y réussit à merveille : comment? vous le devinerez. Ce que je vous dirai seulement, c'est que les deux travailleurs achevèrent leur ouvrage presque en même temps. Perronnelle retira sa tête et son bras du tonneau pour laisser sortir son mari; et, donnant la chandelle à Jeannet : Voyez, lui.dit-elle, s'il est assez nettoyé. Jeannet l'examina, le trouva tel qu'il désirait, le paya, et le fit porter chez lui.

NOUVELLE III.

L'ORAISON CONTRE LA COLIQUE.

Philostrate ne put parler en mots assez couverts pour que les dames ne comprissent clairement ce qu'il voulait dire. Elles en rirent malgré elles à gorge déployée, faisant semblant toutefois de rire d'autre chose. Quand il eut achevé son récit, le roi commanda à Elise de commencer le sien.

Mesdames, dit-elle aussitôt d'un air délibéré, la manière de conjurer les esprits dont nous a parlé Emilie m'a fait souvenir d'une nouvelle où il s'agit aussi d'une espèce d'enchantement; la voici :

Dans la ville de Sienne, un jeune homme nommé Renaut, issu d'une famille honnête, bien élevé, de jolie figure et fort bien fait, devint passionnément amoureux d'une jeune et belle femme nouvellement

mariée. Il s'imagina que, s'il trouvait moyen de lui parler, il en obtiendrait bientôt tout ce qu'il voudrait. Dans ce dessein, il chercha un expédient pour la voir et l'entretenir sans se rendre suspect au mari. Agnès était grosse de six ou sept mois : il mit dans sa tête de devenir son compère. Il accosta un jour le mari, qu'il connaissait, et lui témoigna son désir de la manière la plus polie et la plus adroite. Le mari, loin de soupçonner les vues de Renaut, accepta la proposition, et et en parut même flatté. Le jeune homme, devenu compère d'Agnès, profita de l'occasion qu'il eut de la voir pour lui confirmer de bouche ce que ses soupirs et ses yeux lui avaient dit tant de fois auparavant. Il lui peignit la situation de son cœur, et ne manqua pas de lui dire que son repos, son bonheur, sa vie même dépendaient du retour dont elle paierait ses sentimens.

La belle, ni précieuse ni prude, ne s'offensa poin de la déclaration; son amour-propre en parut même flatté; mais, comme elle était sage et qu'elle aimait son mari, elle ôta toute esperance à Renaut, et lui défendit de parler davantage d'amour. L'amant fit de nouvelles tentatives. Elles ne lui réussirent pas plus que la première. Il se fit moine de dépit; et, soit que l'état religieux lui convînt, soit autre chose, il persista dans sa résolution, et demeura dans l'ordre. Il renonça sérieusement à l'amour et aux autres vanités du monde. Il tint bon quelque temps; mais le démon, plus fort que sa dévotion, lui fit à la longue reprendre ses vieilles habitudes. Sa passion pour Agnès se réveilla, et il se livra à tous ses anciens penchans, sans

vouloir pour cela quitter le froc. Il se faisait un plaisir de se montrer en habit de religieux, toujours propre, toujours élégant : c'était, en un mot, un moine petit-maître. On le voyait partout réciter des vers galans, chanter des couplets de sa façon, et faire mille autres gentillesses semblables. Mais qu'ai-je besoin de vous décrire le luxe de frère Renaut? Il suffit de dire qu'il se conduisait comme font tous les moines d'aujourd'hui. Quels sont ceux, en effet, qui suivent l'esprit de leur état? Hélas! à la honte de ce siècle pervers et corrompu, les moines, vous le savez, ne rougissent pas de paraître dans le monde, gras, dodus, vermeils, délicats, recherchés dans leur mise, et de marcher, non comme la modeste colombe, mais tels que des coqs orgueilleux qui lèvent avec fierté leur crête panachée. Leurs chambres sont pleines de pots de confitures, de dragées, d'eaux de senteur, des meilleurs vins de Grèce et des autres pays, de liqueurs, de fruits, d'ambroisie; de sorte qu'elles ressemblent plutôt à des boutiques d'épiciers ou de parfumeurs qu'à des cellules de religieux. Ils ne cachent même pas qu'ils sont sujets, pour la plupart, à la goutte, qui, comme on sait, ne s'attache guère à ceux qui jeûnent, qui sont tempérans, chastes, dont la conduite est sage et réglée, ainsi qu'il convient à des ecclésiastiques, et surtout à des moines. Pour moi, malgré mon indulgence naturelle, je ne puis voir sans surprise et sans indignation combien ils ont dégénéré et combien ils dégénèrent tous les jours. Saint Dominique et saint François n'avaient pas trois habits pour un ; leurs habillemens étaient non de

de soie, ni de drap fin, ni de couleur recherchée, mais de grosse laine et de couleur sombre, uniquement destinés à les défendre du froid. Dieu veuille remédier à ces abus, en ouvrant enfin les yeux aux imbéciles qui les nourrissent et les engraissent de leurs charités!

Frère Renaut, revenu à ses premières inclinations, rendait de fréquentes visites à sa commère, et devenait chaque jour plus hardi. Il sollicita la dame avec plus d'onction, plus de persévérance qu'il ne l'avait fait autrefois. La bonne Agnès, qui avait eu le temps de se lasser de son mari, qui se voyait ainsi pressée, qui trouvait frère Renaut plus mûr, plus beau, plus musqué, depuis qu'il s'était fait moine, vaincue un jour par ses sollicitations, se retrancha dans ces expressions vagues dont se servent les femmes portées à accorder ce qu'on leur demande. Comment, frère Renaut, lui dit-elle, est-ce que les religieux font ces sortes de choses? Quand j'aurai ôté l'habit que vous me voyez, répondit le moine, je vous livre, madame, un homme fait comme les autres. La belle, continuant de faire la petite bouche : Dieu me préserve, s'écria-t-elle, d'avoir une pareille condescendance. N'êtes-vous pas mon compère? le péché serait trop grand. Belle raison! repartit le paillard; j'avoue que ce serait un péché; mais quels péchés beaucoup plus grands le bon Dieu ne pardonne-t-il pas, lorsqu'on s'en repent? D'ailleurs, dites-moi, je vous prie, qui est plus proche parent de votre fils, ou votre mari qui l'a engendré, ou moi qui l'ai tenu sur les fonts de baptême? La dame répondit que c'était son mari. Hé bien! re-

prit le moine, cela empêche-t-il que vous ne couchiez avec lui? Non, assurément, dit Agnès. — Je puis donc y coucher aussi bien que lui, moi qui ne tiens pas de si près à votre fils. La belle, peu habile en l'art d'argumenter, et qui se déconcertait pour peu de chose, crut ou feignit de croire que le moine avait raison. Qui pourrait résister, compère, lui dit-elle, à votre éloquence? Après cela elle se rendit, et consentit à ce qu'il voulut. On imagine bien que ce ne fut pas pour cette fois seulement. Le compère et la commère se retrouvèrent, et avec d'autant plus d'aisance et de liberté, que le compérage les mettait à l'abri de tout soupçon.

Un jour que frère Renaut était sorti avec un de ses co pagnons, il crut, avant de rentrer au couvent, devoir passer chez sa commère. Il n'y avait avec elle dans la maison qu'une jeune et jolie servante. Le compère envoya son camarade au grenier avec cette petite fille pour lui enseigner sa patenôtre. Quant à lui, il entra dans la chambre à coucher avec sa commère, qui tenait son petit enfant par la main, et ayant fermé la porte, ils s'assirent sur un petit lit de repos. Après s'être fait mutuellement quelques légères caresses, frère Rendut quitta son froc pour se livrer à de plus grandes. A peine ces heureux amans avaient-ils passé une demi-heure ensemble, que le mari se fit entendre à la porte de la chambre, heurtant et appelant sa femme. Je suis perdue! dit-elle alors, voici mon mari. Il n'est pas douteux qu'il ne s'aperçoive à présent de notre commerce. Frère Renaut, sans capuchon et sans soutane,

commence à trembler de son côté. — Si j'avais seulement le temps de reprendre mes habits, nous trouverions quelque excuse; mais, si vous lui ouvrez, et qu'il me voie dans cet état, il n'y aura pas moyen d'en trouver. Habillez-vous promptement, dit la belle en se ravisant; prenez ensuite votre filleul dans vos bras, et écoutez bien ce que je dirai à mon mari, afin que vos paroles s'accordent avec les miennes; dépêchez-vous seulement, et laissez-moi le soin de nous disculper... Je suis à vous dans le moment, cria-t-elle à son mari. Elle court ensuite lui ouvrir la porte, et lui dit, d'un visage gai : vous saurez, mon ami, que frère Renaut, notre compère, est venu nous voir fort à propos. C'est un coup du ciel; sans lui nous perdions aujourd'hui notre enfant. A ces derniers mots, le bon homme de mari faillit à se trouver mal. Il en fut tout interdit, et n'ouvrit la bouche que pour demander le malheur qui était arrivé. Hélas! continua-t-elle, ce pauvre petit est tout-à-coup tombé dans une telle faiblesse que je le croyais mort. Je ne savais comment m'y prendre, pour le faire revenir, lorsque frère Renaut est entré. Il l'a examiné, l'a pris entre ses bras : Ce sont des vers, ma commère, m'a-t-il dit, qui lui montent au cœur, et qui l'étoufferaient si l'on n'y remédiait promptement. Ne vous chagrinez pas, je les enchanterai; et, avant que je sorte d'ici, ils seront tous morts, et vous verrez votre enfant aussi sain et aussi bien portant qu'avant sa faiblesse. Comme vous étiez nécessaire ici, continue la dame, pour dire certaines oraisons, et que la servante n'a pu vous trouver, frère Renaut

les a fait dire à son compagnon au plus haut étage de la maison. Je suis entré ici avec lui, parce que personne autre que le père ou la mère de l'enfant ne peut assister à cet enchantement. Nous nous sommes donc enfermés pour n'être interrompus par qui que ce fût. Il tient encore en ce moment notre cher fils entre ses bras, et il pense que, lorsque son compagnon aura achevé de dire ses oraisons, tout sera fait; car l'enfant est déjà beaucoup mieux.

Ce récit déconcerta tellement le pauvre benêt de mari, qui idolâtrait son fils, qu'il prit tout cela pour argent comptant. Hélas! que je le voie, dit-il en soupirant. Gardez-vous-en bien, reprit Agnès, vous gâteriez tout. Attendez encore un peu. Je vais savoir si vous pouvez entrer, ne vous étant pas trouvé au commencement; je vous appellerai ensuite.

Frère Renaut, à qui ce récit, dont il n'avait rien perdu, avait donné le temps de s'habiller, prit l'enfant dans ses bras, et, voyant que le mari avait donné dans le panneau, il cria tout haut : Ma commère, n'est-ce pas le compère que j'entends? Moi-même, mon révérend père, répondit le mari. Avancez donc, s'il vous plaît, reprit le moine. Le bon homme s'étant approché : tenez, voilà votre enfant en parfaite santé. Tout ce que je vous demande, pour le service que je viens de vous rendre, c'est que vous fassiez mettre un enfant de cire, de la grandeur du vôtre, devant l'image de saint Ambroise, par les mérites duquel le Seigneur vous a fait cette grâce. L'enfant, voyant son père, courut aussitôt à lui et le caressa à sa manière. Le père le prit dans

ses bras en pleurant de tendresse, et ne se lassait point de le baiser, ni de remercier le charitable compère qui l'avait guéri.

Le compagnon de frère Renaut, qui avait déjà enseigné à la jeune servante, non pas une seule, mais au moins quatre patenôtres, et qui lui avait fait présent d'une bourse de soie qu'il avait reçue d'une nonnain, n'eut pas plus tôt entendu le mari, qu'il sortit du grenier, et vint, sur la pointe des pieds, se mettre dans un endroit d'où il pouvait entendre parfaitement ce qu'on disait. Voyant que tout s'était bien passé, il entra dans la chambre en disant : Frère Renaut, j'ai récité en entier les quatre oraisons dont vous m'avez chargé. —Tu as bien fait, mon cher confrère, et j'admire la force de ton haleine. Je voudrais en avoir une aussi bonne; car je n'en avais encore dit que deux lorsque mon compère est arrivé. Mais le ciel a eu égard à ta peine et à la mienne, et a guéri l'enfant à ma grande satisfaction. Le bon mari fit aussitôt apporter du meilleur vin avec des confitures, et traita de son mieux les deux moines, qui avaient besoin de réparer leurs forces. Il les accompagna ensuite jusqu'à la porte, et leur renouvela ses remercîmens, en leur disant adieu. Il n'eut rien de plus pressé que de commander la statue de cire, qu'on plaça effectivement devant un saint Ambroise, qui n'est pas celui de Milan.

NOUVELLE IV.

LE JALOUX CORRIGÉ.

Élise n'eut pas plus tôt achevé son récit, que le roi commanda à madame Laurette de commencer le sien.

O amour! que ta puissance est grande! s'écria-t-elle aussitôt; que tu sais entreprendre de grandes choses! que tu sais bien tout prévenir! Quel est le philosophe, le maître qui pourrait enseigner ces subterfuges, ces prévoyances, cette présence d'esprit que tu inspires dans le moment à ceux et à celles qui vivent sous tes lois? Certainement il n'est point de science qui ne s'acquière lentement, comparée à la tienne. Les nouvelles qu'on a racontées jusqu'à ce moment en sont autant de preuves. A ces divers témoignages j'en ajouterai un nouveau, en vous rapportant le stratagème d'une femme d'un esprit très-ordinaire; stratagème, qu'à mon avis nul autre que l'amour n'aurait pu suggérer.

Il y avait autrefois dans la ville d'Arezzo un homme riche, appelé Tofano, marié depuis peu à une jeune et belle demoiselle, nommée Gitta, dont il devint aussitôt extrêmement jaloux, on ne sait trop pourquoi. La femme, qui ne tarda pas à s'en apercevoir, en eut beaucoup de déplaisir, et se crut offensée. Elle lui demanda plusieurs fois le sujet de sa jalousie; mais elle n'en tira jamais que ces raisons vagues que les hommes ont coutume d'alléguer en pareil cas. Fatiguée de se voir continuellement la victime d'une maladie d'esprit à laquelle sa conduite n'avait aucunement donné lieu, elle résolut de punir son mari en lui faisant subir le sort qu'il redoutait sans en avoir le moindre sujet. Dans ce dessein, elle jeta les yeux sur un jeune homme fort aimable, qui avait pour elle de l'inclination, et qu'elle avait dédaigné jusque alors. Elle lui fit savoir secrètement ses dispositions. Elle mit en peu de temps les choses en tel état, qu'il ne leur manquait plus qu'une occasion favorable pour être parfaitement heureux. Entre les défauts de son mari, la belle avait remarqué qu'il amait fort à boire : non seulement elle lui laissa suivre son penchant à cet égard, mais elle le favorisa de son mieux, pour tourner au profit de l'amour les momens de liberté qu'elle aurait pendant son ivresse. Le jaloux s'accoutuma si fort au vin, qu'elle l'enivrait quand elle voulait; et, quand il était ivre, elle le faisait coucher. C'est par ce moyen qu'elle vint à bout de voir son amant, et de passer avec lui les momens les plus agréables. Le succès de ce manége lui inspira une telle confiance, que, non seulement elle le

faisait venir chez elle, mais qu'elle allait quelquefois le trouver dans sa propre maison, voisine de la sienne, et où elle passait la plus grande partie de la nuit.

Cependant le mari s'étant aperçu que, lorsqu'elle le faisait boire, elle ne buvait jamais, commença à avoir des soupçons, et se douta de ce qui se passait. Pour s'en convaincre, il passa une grande partie du jour hors de chez lui, sans boire, et se rendit le soir dans sa maison, chancelant et tombant, comme s'il eût été véritablement ivre. Il continua de jouer si bien son personnage, que sa femme, donnant dans le panneau, crut qu'il n'était pas nécessaire de le faire boire davantage, et le fit coucher incontinent. Il ne fut pas plus tôt au lit, et avait à peine fait semblant de s'endormir, que la femme sortit de la maison, et courut chez son amant, où elle demeura jusqu'à minuit. Tofano, ayant entendu ouvrir la porte, se leva dans l'intention de surprendre sa femme avec quelque galant. Etonné de voir qu'elle était sortie, et ne doutant plus de son malheur, il ferme la porte aux verroux, et va se poster à la fenêtre pour la voir revenir, et lui faire connaître qu'il savait à quoi s'en tenir sur sa conduite. Il eut la patience d'y demeurer jusqu'à son retour, quoiqu'on fût alors au commencement de l'hiver. La belle, désolée de trouver la porte fermée, ne savait que devenir. Elle fit de vaines tentatives pour l'ouvrir de force. Son mari, après l'avoir laissée faire quelques momens : C'est temps perdu, ma femme, lui dit-il, tu ne saurais entrer. Tu feras beaucoup mieux de retourner à l'endroit d'où tu viens. Tu peux être assurée de ne remettre

les pieds dans la maison que je ne t'aie fait la honte que tu mérites en présence de tous tes parens et de tous nos voisins. La dame eut beau prier, solliciter, elle eut beau protester qu'elle venait de passer la soirée chez une de ses voisines, parce que, les nuits étant longues, elle s'ennuyait d'être seule, ses prières et ses protestations furent inutiles. Son original de mari avai absolument décidé dans son esprit étroit de dévoiler, aux yeux de tout le monde, la conduite irrégulière de sa femme et son propre déshonneur. La belle, voyant que les supplications ne servaient de rien, eut recours aux menaces. Si tu persistes à ne pas m'ouvrir, lui dit-elle, je t'assure que je t'en ferai repentir, et que je me vengerai de ton opiniâtreté de la manière la plus cruelle. Et que peux-tu me faire, dit le mari? — Te perdre, reprit la femme, à qui l'amour venait d'inspirer une ruse infaillible pour le déterminer à ouvrir... Oui, te perdre; car, plutôt que de souffrir la honte, je me précipiterai dans le puits qui est ici près; et, comme tu passes avec justice pour un brutal et un ivrogne, on ne manquera pas de dire que c'est toi qui m'y as jetée dans un moment d'ivresse. Alors, ou tu seras obligé de t'expatrier et d'abandonner tes biens, ou tu t'exposeras à avoir la tête tranchée, comme homicide de ta femme, dont effectivement tu auras à te reprocher la mort. Cette menace ne fit pas plus d'effet sur l'âme de Tofano que les prières d'auparavant. Sa femme le voyant inébranlable: C'en est donc fait de moi, lui dit-elle; Dieu veuille avoir pitié de mon âme et de la tienne. Je laisse ici ma quenouille, dont tu

ſeras l'usage qu'il te plaira. Adieu, mon mari, adieu.

La nuit était des plus obscures ; à peine eût-on pu distinguer les objets dans la rue. La femme va droit au puits, prend une grosse pierre et l'y jette de toute sa force, après s'être écriée : Mon Dieu, ayez pitié de moi ! La pierre fit un si grand bruit à l'approche de l'eau, que Tofano ne douta point que Gitta ne se fût réellement précipitée dans le puits. La peur le saisit, il court chercher le seau avec la corde, sort précipitamment de la maison, et va droit au puits pour tâcher de l'en retirer ; mais la belle, qui s'était cachée près de la porte, ne voit pas plus tôt son mari dehors, qu'elle entre, referme aux verroux et va se tapir à la fenêtre, d'où elle crie d'un ton de mauvaise humeur : C'est lorsqu'on boit le vin qu'il faut y mettre de l'eau, et non après l'avoir bu ! Qu'on juge de la surprise de Tofano. Il revint vite sur ses pas, et, trouvant la porte fermée, il pria sa femme de lui ouvrir. Elle n'en voulut rien faire, et le laissa long-temps se morfondre, comme il l'avait fait à son égard. Le mari insistant et menaçant d'enfoncer la porte, la belle se mit à crier à pleine tête : Maudit ivrogne, méchant garnement, je t'apprendrai à vivre. Tu ne rentreras pas ce soir : je suis lasse de ta mauvaise conduite. Je veux enfin te dénoncer à tout le quartier, et lui faire voir l'heure à laquelle tu reviens chez toi ; nous verrons qui de nous deux sera blâmé.

Tofano, furieux du tour qu'elle lui avait joué, ne ménagea pas les injures. Il lui en dit de toutes les façons, et cria si fort, que les voisins, éveillés par le

bruit, se mirent aux fenêtres. La femme ne les eut pas plus tôt entendus demander le sujet de ce tapage, qu'elle leur répondit d'un ton larmoyant : C'est ce vilain homme, ce misérable qui s'enivre tous les jours, qui, après s'être endormi dans les cabarets, revient resque tous les soirs à cette heure-ci. J'ai long-temps patienté, et me suis contentée de lui présenter ses torts ; mais, puisque mes remontrances n'ont servi de rien, et qu'il a lassé ma patience, j'ai voulu aujourd'hui le laisser dehors, pour voir si cette correction lui serait plus efficace. Tofano, pour se justifier, conta bêtement tout ce qui s'était passé, et menaçait sa femme de la maltraiter si elle le laissait plus long-temps à la porte. Quelle effronterie! s'écria-t-elle en s'adressant aux voisins. Que dirait-il donc si j'étais dans la rue, et qu'il fût dans la maison? Je vous laisse à juger de son bon sens ou de sa bonne foi. Il m'attribue précisément ce qu'il a fait lui-même ; c'est lui qui a jeté la pierre dans le puits, croyant sans doute me faire peur ; mais je n'ai pas été dupe de sa supercherie, et vous ne le serez point de son mensonge atroce. Plût à Dieu qu'il se fût jeté dans le puits tout de bon pour y tremper son vin je ne serais plus exposée à sa brutalité. Ce misérable me fait souffrir le martyre depuis que j'ai eu le malheur de l'épouser.

Les voisins, tant hommes que femmes, jugeant par les apparences, blâmèrent Tofano, et se mirent à lui chanter pouilles de ce qu'il parlait si mal de sa femme. Le bruit fut si grand, et courut si vite de maison en maison, qu'il parvint jusqu'aux parens de la belle. Ils

se transportèrent aussitôt sur les lieux pour mettre fin à cette querelle. Informés par les voisins de la vérité du fait, ils se jetèrent sur le pauvre mari, et lui donnèrent tant de coups, qu'ils faillirent à l'assommer. Après cette belle expédition, ils entrent dans la maison, disent à sa femme de ramasser tout ce qui lui appartient, et, après qu'elle leur a remis ses nippes, ils l'emmènent avec eux, faisant entendre à Tofano qu'il n'en serait peut-être pas quitte pour les coups qu'il avait reçus.

Ce pauvre diable en fut malade, et comprit, mais trop tard, que la jalousie l'avait mené trop loin. Comme il aimait beaucoup sa femme, il fit son possible pour se raccommoder avec elle. Il employa ses amis, qui la lui ramenèrent, sur la promesse qu'il leur avait faite de n'être plus jaloux, et d'avoir pour elle toute sorte d'égards. Il porta la complaisance si loin, après qu'il eut fait sa paix avec elle, qu'il lui permit de vivre à sa guise, pourvu qu'elle s'y prît de manière à ne l'en pas faire apercevoir. C'est ainsi que ce mari devint sage à ses dépens. Vive l'amour pour corriger les hommes! et meure à jamais l'affreuse jalousie, qui leur fait donner dans tant de travers!

NOUVELLE V.

LE MARI CONFESSEUR.

Quand Laurette eut fini sa nouvelle, le roi, pour ne point perdre de temps, commanda gracieusement à Flamette de dire la sienne. Voici la manière dont cette aimable dame débuta :

Je suis intimement persuadée qu'il n'y a pas grand mal à tromper les maris jaloux, surtout ceux qui le sont sans sujet ; je ne doute même point que, si les hommes qui ont fait les lois eussent prévu tous les cas, ils n'auraient pas plus prononcé en ceci de peine contre les femmes qu'ils ne l'ont fait à l'égard de ceux qui, pour se défendre, se servent avec avantage de leurs armes. Les jaloux sont en effet les vrais ennemis de la tranquillité des femmes ; ils ne cherchent qu'à leur rendre la vie amère, ou plutôt à les faire mourir de chagrin et de désespoir. Est-il rien de plus naturel que de se reposer les jours de fête, et de chercher à se distraire honnêtement, surtout après avoir employé le reste de



la semaine aux soins du ménage et au travail? Cependant que de maris jaloux refusent même cette consolation à leurs femmes, et les tiennent, ces jours-là, plus captives que les autres jours! J'en connais qui ne leur permettent seulement pas d'aller à l'office divin, ni de mettre la tête à la fenêtre. Leur jalousie leur fait oublier que les jours de dimanche sont consacrés au culte de Dieu et à une sainte récréation; que Dieu lui-même en a fait un précepte et donné l'exemple, en se reposant le septième jour des travaux de la création, et que les laboureurs, les artisans, les plus grands seigneurs, toutes les classes de citoyens, s'y conforment avec une religieuse exactitude. Que cette cruelle jalousie les rend aveugles et injustes! que le sort de leurs femmes est à plaindre! combien cette vie est triste et ennuyeuse pour ces pauvres victimes! Celles qui se trouvent dans ce cas peuvent seulement en avoir une juste idée. D'où je conclus que, loin de punir et de blâmer les femmes qui, ayant des maris jaloux sans sujet, savent se venger, on devrait au contraire les applaudir et les récompenser.

Il y eut autrefois à Rimini un marchand très-riche en fonds de terres et en argent, dont la femme était belle et au printemps de son âge. Il en devint jaloux outre mesure. Quelle était sa raison? Il n'en avait pas d'autre, sinon qu'il l'aimait à la folie, qu'il la trouvait parfaitement belle et bien faite, qu'elle s'étudiait à lui plaire, et qu'il s'imaginait qu'elle cherchait également

à plaire aux autres, chacun la trouvant aimable, et ne se lassant point de louer sa beauté : idée bizarre, qui ne pouvait sortir que d'un esprit étroit ou malsain. Gourmandé sans cesse par cette jalousie, il ne la perdait pas un instant de vue; de sorte que cette infortunée était gardée de plus près que ne le sont beaucoup de criminels condamnés à mort. Il n'y avait pour elle ni noces, ni fêtes, ni promenades; il ne lui était même permis d'aller à l'église que les jours de grande solennité, et elle passait le reste du temps à la maison, sans avoir la liberté de mettre la tête aux croisées de la rue, pour quelle raison que ce fût. Sa condition, en un mot, était des plus malheureuses, et elle la supportait avec d'autant moins de patience, qu'elle n'avait pas le moindre reproche à se faire.

Rien n'est plus capable de nous porter au mal que la mauvaise opinion qu'on a de nous. Cette femme, se voyant sans sujet martyre de la jalousie de son mari, crut qu'il n'en serait ni plus ni moins de l'être avec fondement. Mais comment s'y prendre pour venger l'injure faite à sa sagesse? Les fenêtres étaient toujours fermées, et le jaloux se donnait bien de garde d'amener qui que ce fût au logis à qui elle eût pu inspirer de l'amour. N'ayant donc pas la liberté de choisir, et sachant que, dans la maison contiguë à la sienne, demeurait un jeune homme bien fait et bien élevé, elle souhaitait qu'il y eût quelque fente à la muraille de séparation, où elle regarderait si souvent, qu'enfin elle pourrait le voir, lui parler et lui donner son cœur, s'il voulait l'accepter.

Dans cette idee, elle ne fut occupee, pendant l'absence de son mari, qu'à visiter le mur de côté et d'autre, en soulevant à mesure la tapisserie qui le couvrait. A force d'en parcourir les différens endroits, elle aperçut une petite fente. Elle approche ses yeux de cette ouverture, et voit un peu de jour à travers. Quoiqu'il ne fût pas possible de distinguer par là les objets, il lui fut néanmoins facile de juger que ce devait être une chambre. Si c'était par hasard celle de Philippe, disait-elle en elle-même, mon entreprise serait à moitié exécutée. Dieu le veuille! Sa servante, qu'elle avait mise dans ses intérêts, et qui plaignait son sort, fut chargée de s'en informer adroitement. Cette zélée confidente découvrit que la petite fente donnait précisément dans la chambre du jeune homme, et qu'il y couchait seul. Dès ce moment, la belle ne s'occupait qu'à visiter le petit trou, surtout lorsqu'elle soupçonnait que Philippe pouvait être chez lui. Un jour, qu'elle l'entendit tousser, elle se mit aussitôt à gratter la fente avec un petit bâton. Le jeune homme s'approcha pour voir ce que c'était. Elle l'appelle alors tout doucement; et, Philippe l'ayant reconnue au son de sa voix, et lui ayant répondu gracieusement, elle se hâta de lui faire connaître les sentimens d'estime qu'elle avait conçus pour lui. Le jeune homme, enchanté d'une si heureuse aventure, travailla, de son côté à agrandir le trou, ayant grand soin de le couvrir de la tapisserie toutes les fois qu'il s'en retirait. En peu de temps la fente fut assez large pour se voir et se toucher la main; mais les deux amans ne pouvaient rien

faire de plus, à cause de la vigilance du jaloux, qui sortait rarement du logis, et qui renfermait sa femme à la clef lorsqu'il était obligé de s'absenter pour quelque temps.

Les fêtes de Noël n'étaient pas éloignées, lorsqu'un beau matin la femme dit à son mari qu'elle désirait de se confesser et de se mettre en état de faire ses dévotions le jour de la nativité du Sauveur, selon la pratique de tous les bons chrétiens. Qu'avez-vous besoin de vous confesser? répondit-il. Quels péchés avez-vous commis? Croyez-vous donc que je sois une sainte, repartit-elle, et que je ne pèche pas aussi bien que les autres? Mais ce n'est pas à vous que je dois les dire, puisque vous n'êtes pas prêtre, et que vous n'avez pas le pouvoir de m'absoudre. Il n'en fallut pas davantage pour faire naître mille soupçons dans l'esprit du jaloux, et pour lui donner envie de savoir quels péchés sa femme pouvait avoir commis. Croyant avoir trouvé un moyen assuré pour y réussir, il lui répondit qu'il consentait qu'elle allât se confesser, mais à condition que ce serait dans sa chapelle, et à son chapelain, ou à tout autre prêtre que celui-ci lui donnerait; bien entendu qu'elle irait de grand matin, et qu'elle s'en retournerait de suite. La belle, qui ne manquait pas de pénétration, crut démêler quelque projet dans cette réponse; mais, sans lui rien témoigner, elle répondit qu'elle se conformait à ses intentions.

Le jour de la fête venu, elle se lève à la pointe du jour, s'habille et va droit à l'église qui lui avait été assignée, et où son mari arriva avant elle par un autre

chemin. Il avait mis le chapelain dans ses intérêts, et avait concerté avec lui ce qu'il se proposait de faire Il se revêtit incontinent d'une soutane et d'un capuchon ou camail qui lui couvrait le visage, et alla s'asseoir au chœur dans cet équipage. La dame ne fut pas plus tôt entrée dans l'église, qu'elle fit demander le chapelain, et le pria de vouloir bien la confesser. Il lui dit qu'il ne lui était pas possible de l'entendre dans le moment présent, mais qu'il allait lui envoyer un de ses collègues, qui n'était pas si occupé, et qui la confesserait avec plaisir. Un moment après, elle vit venir son mari dans l'accoutrement dont je viens de parler. Quelque soin qu'il eût pris pour se cacher, elle le reconnut d'abord, et dit aussitôt en elle-même : Béni soit Dieu! de mari jaloux, le voilà devenu prêtre. Nous verrons qui de nous deux sera la dupe. Je lui promets de lui faire trouver ce qu'il cherche : j'en ferai un sot, où je serai bien trompée.

Le jaloux avait eu la précaution de mettre de petites pierres dans sa bouche, afin de n'être point reconnu au son de sa voix. La femme, feignant de le prendre pour un véritable prêtre, se jette à ses pieds, et, après en avoir reçu la bénédiction, se met à lui débiter ses petits péchés. Elle lui dit ensuite qu'elle était mariée, et s'accusa d'être amoureuse d'un prêtre qui couchait toutes les nuits avec elle. Ces paroles furent autant de coups de poignard pour le mari confesseur : il aurait éclaté, si le désir d'en savoir davantage ne l'eût retenu. Mais quoi! lui dit-il, votre mari ne couche-t-il pas avec vous? — Il y couche, mon

père. — Comment donc le prêtre peut-il y coucher? — Je ne sais quel secret il emploie, répliqua la pénitente; mais il n'y a point de porte au logis, quelque fermée qu'elle soit, qui ne s'ouvre aussitôt qu'il la touche. Avant d'entrer dans ma chambre, il est dans l'usage de prononcer certaines paroles pour endormir mon mari, et c'est alors qu'il ouvre la porte et vient se coucher auprès de moi. — C'est très-mal à vous, madame; et, si vous faites bien, vous ne recevrez plus ce malheureux prêtre. — Je ne saurais m'en empêcher : je l'aime trop pour prendre sur moi d'y renoncer. — En ce cas, je ne puis vous donner l'absolution. — J'en suis fâchée; mais je ne suis point venue ici pour dire des mensonges. Si je me sentais la force de suivre votre conseil, je vous le promettrais volontiers. — En vérité, madame, j'ai regret que vous vous damniez de cette manière; c'est fait de votre âme si vous ne renoncez à ce commerce criminel. Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de prier le Seigneur de vous convertir; j'espère qu'il exaucera mes ferventes prières. Je vous enverrai de temps en temps mon clerc, pour savoir si elles vous ont été de quelque secours. Si elles produisent un bon effet, nous irons plus avant, et je pourrai vous absoudre. — Dieu vous préserve, mon père, d'envoyer qui que ce soit chez moi : mon mari est si jaloux, que, s'il venait à s'en apercevoir, on ne lui ôterait pas de l'esprit que c'est pour faire du mal, et je ne pourrais vivre avec lui; il ne me fait déjà que trop souffrir. — Ne vous embarrassez pas de cela, madame; j'arrangerai les choses de manière qu'il ne vous en parlera jamais.

A cette condition, reprit la pénitente, j'y consens de grand cœur.

La confession achevée, et la pénitence donnée, la dame se leva et entendit la messe. Le jaloux alla quitter ses habits, puis s'en retourna chez lui, le cœur plein d'impatience, et brûlant de surprendre le prêtre, dans la résolution de lui faire passer un mauvais quart-d'heure.

La belle, de retour au logis, n'eut pas de peine à s'apercevoir, à la mine de son mari, qu'elle lui avait mis martel en tête : il était d'une humeur épouvantable. Quoiqu'il fît tout son possible pour n'en rien donner à connaître, il résolut de faire sentinelle, la nuit suivante, dans un réduit voisin de la porte de la rue, pour voir si le prêtre entrerait. Il faut, dit-il à sa femme, que j'aille ce soir souper et coucher en ville : ainsi je te prie de tenir les portes bien fermées, celle de l'escalier et celle de ta chambre surtout. Pour celle de la rue, je me charge de la fermer et d'en emporter la clef. A la bonne heure, répondit-elle; sois aussi tranquille que si tu étais auprès de moi.

Voyant que les affaires prenaient la tournure désirée elle guetta le moment favorable pour aller au petit trou de communication, et fit le signe convenu. Philippe s'approche aussitôt, et la dame lui conte ce qu'elle avait fait le matin, et ce que son mari lui avait dit l'après-dînée. Je ne suis pas dupe, continua-t-elle, de son prétendu projet; je suis même bien assurée qu'il ne sortira pas de la maison : mais qu'importe, pourvu qu'il se tienne près de la porte de la rue, où il fera senti-

nelle toute la nuit? Ainsi, mon cher ami, tâchez de vous introduire chez nous par le toit, et de venir me joindre dès que la nuit sera arrivée. Vous trouverez la fenêtre du galetas ouverte; mais prenez bien garde, en passant d'un toit à l'autre, de ne pas vous laisser tomber. Ne craignez rien, ma bonne amie, répondit le jeune homme au comble de la joie : la pente du toit n'est pas bien rapide; il ne m'arrivera aucun mal.

La nuit venue, le mari prit congé de sa femme, feignit de sortir, et, s'étant muni de ses armes, alla se poster dans le réduit voisin de la rue. De son côté, la dame feignit de se bien barricader, et se contenta de fermer la porte de l'escalier, afin que le mari ne pût approcher. Elle courut ensuite au-devant de Philippe, qu'elle fit descendre dans sa chambre, où ils passèrent le temps d'une manière agréable. Ils se séparèrent au moment où le jour commençait à poindre, encore ne fut-ce pas sans regret.

Le jaloux, armé de pied en cap, mourant de dépit, de froid et de faim, car il n'avait point soupé, fit le guet jusqu'au lever du soleil; et, n'ayant pas vu venir le prêtre, il se coucha sur un pliant qu'il y avait dans cette espèce de loge. Après avoir dormi deux ou trois heures, il ouvrit la porte de la rue, et fit semblant de venir de dehors. Sur le soir, un petit garçon, qui se disait envoyé de la part d'un confesseur, demanda à parler à sa femme, et s'informa d'elle-même si l'homme en question était venu la nuit passée. La belle, qui était au fait, répondit qu'il n'avait point paru, et que, si son confesseur voulait lui continuer

ses secours encore pendant quelque temps, elle pourrait bien oublier la personne pour qui elle se sentait encore de l'inclination.

On le croira avec peine; mais il n'est pas moins vrai que le mari, toujours aveuglé par sa jalousie, continua de faire le guet pendant plusieurs nuits, dans l'espérance de surprendre le prêtre. On sent bien que la femme ne manqua pas de profiter de chacune de ses absences pour recevoir les caresses de son amant, et s'entretenir avec lui du plaisir qu'il y avait de tromper un jaloux.

Le mari, las de tant de fatigue inutile, perdant l'espoir de convaincre sa femme d'infidélité, ne pouvant toutefois retenir les mouvemens de son humeur jalouse, prit enfin le parti de lui demander ce qu'elle avait dit à son confesseur, puisqu'il envoyait si fréquemment vers elle. La dame répondit qu'elle n'était point obligée de le lui dire. Le mari insista; et, voyant que c'était inutilement : Perfide! scélérate! ajouta-t-il d'un ton furieux; je sais, malgré toi, ce que tu lui as dit, et je veux absolument savoir quel est le prêtre téméraire qui, par ses sortiléges, est venu coucher avec toi, et dont tu es si fort éprise; tu me diras son nom, ou je t'étranglerai. La femme alors protesta qu'elle n'était amoureuse d'aucun prêtre. — Comment, malheureuse! n'as-tu pas dit à celui qui te confessa le jour de Noël que tu aimais un prêtre, et qu'il venait coucher presque toutes les nuits avec toi quand j'étais endormi? Ose me démentir. — Je n'ai garde de le faire, répliqua la dame; mais réprimez, de grâce, votre emporte-

ment, et vous allez tout savoir. Est-il possible, ajouta t-elle, qu'un homme avisé comme vous l'êtes se laisse mener par une femme aussi simple que moi? Le plus singulier, c'est que vous n'avez jamais été moins prudent que depuis que vous avez livré votre cœur au démon de la jalousie, sans trop savoir pourquoi. Aussi, plus vous êtes devenu sot et stupide, moins je dois m'applaudir de vous avoir joué. Pensez-vous, en bonne foi, que je sois aussi aveugle des yeux du corps que vous l'êtes depuis quelque temps des yeux de l'esprit? Détrompez-vous; j'y vois très-clair, et si clair, que je reconnus fort bien le prêtre qui me confessa dernièrement. Oui, je vis que c'était vous-même en personne. Mais, pour vous punir de votre curieuse jalousie, je voulus vous faire trouver ce que vous cherchiez, et j'y réussis parfaitement. Cependant, si vous eussiez été un peu intelligent, si cette affreuse jalousie qui vous tourmente ne vous eût entièrement ôté la pénétration que vous aviez autrefois, vous n'auriez pas eu si mauvaise opinion de votre femme, et vous auriez senti que ce qu'elle vous disait était vrai, sans toutefois la croire coupable d'infidélité. Je vous ai dit que j'aimais un prêtre : ne l'étiez-vous pas dans ce moment? J'ai ajouté qu'il n'y avait point de porte qui ne s'ouvrît pour lui quand il voulait venir coucher avec moi : quelle porte vous ai-je fermée lorsque vous êtes venu me trouver? Je vous ai dit de plus que ledit prêtre couchait toutes les nuits avec moi : quand est-ce que vous avez manqué d'y coucher? Et, quand vous n'y avez point couché, et que vous m'avez envoyé votre prétendu clerc,

n'ai-je pas répondu que le prêtre n'avait point paru? Ce mystère était-il si difficile à débrouiller? Un homme à qui la jalousie a fait perdre l'esprit a pu seul s'y méprendre. Reprenez votre raison; soyez, comme autrefois, sans soupçon et sans jalousie; ne vous exposez plus à devenir le jouet de ceux qui pourraient être instruits de vos folies. Croyez que, si j'étais d'humeur à vous tromper et à vous traiter comme un jaloux de votre trempe mériterait de l'être, vous ne m'en empêcheriez pas, et, eussiez-vous cent yeux, je vous jure que vous ne vous en apercevriez point. Ainsi, épargnez-vous des soins inutiles, aussi outrageans pour votre femme qu'injurieux à vous-même.

Le méchant jaloux, qui croyait avoir appris par une ruse le secret de sa femme, se trouvant lui-même pris pour dupe, n'eut rien à répliquer. Il remercia le ciel de s'être trompé, regarda sa femme comme un modèle de sagesse et de vertu, et cessa d'être jaloux précisément dans le temps qu'il avait sujet de l'être. Cette conversion donnant plus de liberté à la dame, elle n'eut plus besoin de faire passer son amant par-dessus les toits, comme les chats, pour recevoir ses visites. Avec un peu de précaution, elle le faisait venir par la porte, et se divertit long-temps avec lui sans gêne et sans être soupçonnée de la moindre galanterie.

NOUVELLE VI.

LA DOUBLE DÉFAITE.

Toute a compagnie s'accorda à dire que le jaloux méritait bien le tour que sa femme lui avait joué. Le roi commanda ensuite à Pampinée de dire sa nouvelle. Cette dame obéit :

Ceux qui prétendent que l'amour ôte l'esprit en manquent eux-mêmes. Les histoires déjà racontées démontrent au contraire qu'il en donne aux personnes qui n'en ont pas, et qu'il aiguise celui des personnes qui en ont. Je vais ajouter une nouvelle preuve à cette vérité.

Dans la bonne ville de Florence, si féconde en événemens de toutes les sortes. il y eut autrefois une jeune et belle demoiselle, de noble extraction, qui fut mariée à un chevalier d'un mérite distingué. Comme il arrive

souvent qu'on se lasse de manger toujours du même pain, quelque bon qu'il soit, la belle devint amoureuse d'un jeune gentilhomme, nommé Lionnet, beau garçon, plein d'agrémens, mais d'un naturel peu courageux, sans doute parce que sa famille n'était pas fort ancienne dans les armes. Ils furent bientôt d'accord, et ne tardèrent pas à se donner mutuellement des preuves de leur amour. Ils étaient aussi heureux que deux amans puissent l'être, lorsqu'un chevalier, nommé messire Lambertini, vint troubler leurs plaisirs. Ce gentilhomme se sentit épris de la plus forte passion pour la jeune dame, qui, le trouvant désagréable et grossier, ne voulut point l'écouter. Après bien des soins et des messages, le chevalier, homme riche et puissant, las de soupirer en vain, fit savoir à la belle qu'il lui jouerait mille mauvais tours, et lui ferait mille avanies, si elle persistait dans ses refus. Celle-ci, qui connaissait le personnage, et qui ne doutait point qu'il ne se portât à quelque extrémité, se rendit à ses importunités, et lui accorda par crainte ce qu'elle ne lui eût jamais accordé par amour.

Madame Isabeau (c'était son nom) avait coutume de passer la belle saison à la campagne, où elle avait une maison des plus agréables. Elle y était depuis quelque temps, lorsque son mari fut obligé de s'absenter pour quelques jours. Elle envoya aussitôt chercher son cher Lionnet pour qu'il vînt lui faire compagnie. Je vous laisse à penser si le jeune homme fut prompt à se rendre à son invitation, et s'il sut profiter de l'absence du mari.

D'un autre côté, Lambertini n'eut pas plus tôt appris le voyage du mari, qu'il monta à cheval pour aller visiter la belle Isabeau. Il heurte. La servante courut en avertir sa maîtresse, qui, dans ce moment, était seule dans sa chambre avec Lionnet. On devine aisément le chagrin que dut lui causer cette visite importune. Elle aurait bien voulu le renvoyer, mais elle le craignait comme la foudre, et n'en eut point le courage. Elle prit donc le parti d'engager son véritable amant à se cacher dans la ruelle du lit, ou quelque autre part, jusqu'à ce qu'elle eût pu se défaire du chevalier. Lionnet, craintif de son naturel, suivit très-volontiers le conseil d'Isabeau. Après quoi, la servante alla ouvrir à Lambertini, qui mit pied à terre, et attacha son cheval dans la cour, à un anneau de fer scellé dans la muraille. La belle alla le recevoir au haut de l'escalier avec un visage calme et riant, et, après l'avoir salué le plus honnêtement du monde, elle lui demanda le sujet de son voyage. Lambertini commença par l'embrasser; il lui répondit ensuite qu'ayant su l'absence de son mari, il était venu lui tenir compagnie. Elle le remercie de son attention et le fait entrer. Le chevalier, qui n'était pas homme à perdre le temps, ferme la porte, et force la dame à satisfaire ses désirs. Nouveau contre-temps. Le mari, qu'on n'attendait pas si tôt, arrive sur ces entrefaites. La servante, le voyant venir de la fenêtre, court à la chambre de sa maîtresse : Madame, voici votre mari; il ne tardera pas d'entrer dans la cour : il était déjà fort près de la maison lorsque je l'ai aperçu.

Isabeau, se voyant deux hommes sur les bras, et sentant qu'il ne lui était pas possible de faire cacher Lambertini, à cause de son cheval que son mari avait peut-être déjà vu, faillit à se trouver mal de frayeur. Elle ne savait quel parti prendre pour sortir de ce mauvais pas, lorsque son esprit, vivement aiguillonné par la crainte, lui fournit tout-à-coup un expédient. Si vous m'aimez, Lambertini, dit-elle, et que vous soyez bien aise de me sauver l'honneur et la vie, faites ce que je vais vous dire. Mettez promptement votre épée nue à la main, paraissez être en colère et furieux, descendez, et dites, en vous en allant : *Je saurai bien le trouver ailleurs*. Si mon mari veut vous retenir, ou qu'il demande contre qui vous en avez, ne lui répondez autre chose que le mot que je viens de vous dire. S'il insiste, quand vous serez monté à cheval, partez sans faire semblant de l'entendre, et ne lui répondez absolument rien, sous quel prétexte que ce soit : voilà la grâce que je vous demande. Lambertini promit de suivre à la lettre ce qu'elle venait de lui prescrire.

Le mari, voyant un cheval dans la cour, commençait à tirer des conjectures, et allait monter dans l'appartement de sa femme pour savoir qui était arrivé, quand il rencontra, au bas de l'escalier, messire Lambertini tout en feu, soit de fatigue, soit de dépit de son arrivée. Qu'avez-vous donc, chevalier? lui dit-il, tout effrayé de son air. Le chevalier répond : Par la vie! par la mort! je saurai bien le trouver ailleurs. Puis il remet son épée dans le fourreau, saute sur son cheval et pique des deux. Le mari, étonné de cette scène,

monte, et rencontrant sa femme, au haut de l'escalier qui paraissait tout éperdue : Que veut dire ceci? lui dit-il; d'où vient que messire Lambertini s'en va tout en colère? à qui en veut-il? La fine Isabeau s'approche de la porte de la chambre pour être entendue de Lionnet. De ma vie je n'ai eu tant de peur, lui dit-elle. Un jeune homme, que je ne connaissais pas, même de vue, vient de se réfugier ici pour fuir le seigneur Lambertini, qui le poursuivait l'épée à la main, dans l'intention de le tuer. Comme il a trouvé la porte de ma chambre ouverte, il y est entré tout effaré; et, se jetant à mes pieds : Sauvez-moi la vie, madame, m'a-t-il dit. J'allais lui demander son nom, ses qualités, la cause de sa frayeur, lorsque je vois arriver messire Lambertini, qui criait : Où est ce traître? Je me suis incontinent emparée de la porte de ma chambre pour l'empêcher d'entrer. Il a eu assez de retenue et de respect, malgré sa fureur, pour ne me faire aucune violence; et, après avoir long-temps pesté, il est descendu et s'est retiré comme vous avez vu. Vous avez agi sagement, ma femme, répondit le mari; il eût été bien fâcheux pour nous qu'il l'eût tué ici, et c'est même très-mal au chevalier Lambertini d'avoir poursuivi jusque dans ma maison une personne qui s'y est réfugiée. J'ignore dans quel endroit il s'est caché, reprit la dame; je sais seulement qu'il est entré dans cette chambre. Où êtes-vous donc? crie alors le mari : vous pouvez vous montrer hardiment, votre ennemi est loin.

Lionnet, qui avait tout entendu, sortit de la ruelle

du lit, moins épouvanté de Lambertini, son rival, que de l'arrivée du mari. Qu'avez-vous donc à démêler avec messire Lambertini? lui dit le chevalier. — Je puis vous protester, monsieur, que je n'en sais rien, et que je ne lui ai rien fait; il m'a pris certainement pour un autre. Il m'a rencontré loin de cette maison; et comme, après m'avoir un peu regardé, je l'ai vu mettre l'épée à la main et courir sur moi en furieux, criant : Traître, tu es mort! j'ai cru devoir prendre la fuite sans m'amuser à lui demander la raison d'un procédé si étrange. Le temps qu'il a mis pour rejoindre son cheval m'a donné celui de me réfugier ici, où cette généreuse dame m'a sauvé la vie. Va, lui dit le mari, va, mon ami, ne crains plus rien. Je te remettrai dans ta maison en sûreté; tu iras ensuite trouver, si tu veux, messire Lambertini, pour avoir une explication avec lui.

Après qu'ils eurent soupé, il lui fit donner un cheval, et le mena lui-même à Florence, où il le laissa chez lui. Le jeune Lionnet parla le soir même à Lambertini, ainsi que la rusée Isabeau le lui avait recommandé, et tout alla le mieux du monde; car, malgré les malignes interprétations qu'on fit sur cette aventure, le chevalier ne s'aperçut jamais du tour que sa femme lui avait joué.

NOUVELLE VII.

LE MARI TROMPÉ, BATTU ET CONTENT.

Cette prompte défaite parut fort ingénieuse à toute la compagnie, qui en glosait encore lorsque Philomène, à qui le roi avait commandé de parler, commença ainsi :

Il y eut autrefois à Paris un gentilhomme florentin que son peu de fortune avait engagé d'entrer dans le commerce, et où il réussit si bien qu'il devint très-riche en fort peu d'années. Il avait un fils unique nommé Louis. Il ne crut pas devoir en faire un négociant; mais, pour qu'il n'oubliât point la noblesse de ses aïeux, il lui fit embrasser le métier des armes, et lui obtint de l'emploi dans les troupes du roi de France. Peu de temps après, il lui procura une charge à la cour, où il se fit estimer par la sagesse de sa conduite et par les sentimens d'honneur qu'il avait reçus de sa famille.

Ce jeune militaire se trouva un jour dans la compagnie de certains chevaliers nouvellement arrivés de Jérusalem, où ils avaient été visiter le Saint-Sépulcre. Ils s'entretenaient de la beauté des femmes de France, d'Angleterre et des autres pays par lesquels ils avaient passé. L'un d'eux soutint qu'il n'avait jamais rien vu de si parfait que la femme d'Egano de Galussi, habitante de Bologne, et connue sous le nom de madame Béatrix. Ses compagnons de voyage furent tous d'accord avec lui, et ne tarissaient point sur les charmes et les éloges de cette dame.

Louis, qui n'avait point encore été amoureux, le devint de cette belle sur le simple récit de ses agrémens merveilleux. Elle occupa dès ce moment toutes ses pensées; et, brûlant du désir de la voir et de se fixer auprès d'elle, il dit à son père qu'il voulait partir pour Jérusalem, et en obtint la permission sans beaucoup de peine. Il prit congé de ses amis, et alla droit à Bologne, où il prit le nom d'Hannequin. Le hasard voulut que, le lendemain même de son arrivée, il vît la dame dont il était épris. Elle était à une fenêtre, et elle lui parut encore plus belle qu'il ne se l'était figurée. Son amour en redoubla de vivacité, et, dans un des transports de sa passion, il fit serment de ne point sortir de Bologne qu'il n'eût gagné son amitié et obtenu ses faveurs. Après avoir bien rêvé aux moyens de faire connaissance avec elle, il imagina que le meilleur était de se mettre au service de son mari, si la chose était possible. Il vend ses chevaux dans cette intention, concerte avec ses gens la conduite qu'ils doivent tenir pen-

dant son séjour dans cette ville, les exhorte sur toutes choses de ne pas faire semblant de le connaître, en quelque lieu qu'ils le rencontrent; et, après avoir pris ainsi ses mesures, il s'adresse à son hôte, et lui dit qu'il l'obligerait beaucoup s'il pouvait le faire entrer dans la maison de quelque seigneur. J'ai précisément votre affaire, lui répondit l'autre. Il y a dans cette ville un gentilhomme nommé Egano, qui a besoin d'un domestique, et qui les aime de votre taille et de votre figure; je lui en parlerai, et vous rendrai réponse. En effet, il en parla; et, d'après le portrait avantageux qu'il fit du jeune homme, il fut accepté, et bien accueilli quand on l'eut vu et entendu.

Hannequin, de son côté, ravi d'être à portée de voir plusieurs fois le jour celle qu'il adorait, servit son maître avec tant de zèle et d'affection, qu'il acquit bientôt toute sa confiance. Il s'en fit tellement aimer, qu'il lui donna le soin de ses affaires les plus importantes. Il ne faisait rien sans son avis, et le créa son intendant.

Un jour que messire Egano était allé à la chasse, et qu'Hannequin était demeuré au logis, madame Béatrix, qui ne s'était point encore aperçue de son amour, mais qui se sentait pour lui un attachement particulier, à cause de ses bonnes qualités, lui proposa de jouer avec elle aux échecs. On sent avec quel plaisir il accepta la proposition. Notre amoureux, qui voulait lui plaire, se laissait gagner, et le faisait avec tant d'adresse, qu'il n'était pas aisé de s'en apercevoir. La belle en avait beaucoup de joie. Lorsque deux dames du voisinage,

qui étaient venues voir madame Béatrix, et qui les regardaient jouer, se furent retirées, Hannequin, continuant toujours sa partie, laissa échapper un profond soupir. Qu'avez-vous? lui dit la dame en fixant ses regards sur lui avec intérêt; pourquoi soupirez-vous ainsi? Seriez-vous fâché de ce que je vous gagne? — Hélas! madame, c'est quelque chose de bien plus intéressant qui me fait soupirer. — Je voue prie, si vous avez quelque amitié pour moi, de me dire ce que c'est. A ces mots, prononcés d'un ton vraiment touchant, Hannequin pousse un second soupir, bien plus expressif encore que le premier, et la dame de le prier plus fortement de s'expliquer. — Ne vous fâcherez-vous pas, madame, de savoir le sujet de mes soupirs? Ce qui me retient encore, c'est la crainte que vous n'en parliez. — Soyez assuré, mon cher, que, quoi que ce puisse être, je ne vous en saurai point mauvais gré, et que je n'en dirai jamais rien à personne que de votre agrément. Parlez en toute sûreté. — Je me hasarderai donc à vous ouvrir mon cœur, madame, à ces conditions. Alors il lui déclara, les larmes aux yeux, qui il était, lui conta ce qu'il avait entendu dire de sa beauté, l'amour qu'il avait conçu pour elle avant de la voir, ce que cette passion lui avait fait entreprendre, et ne lui déguisa pas le motif qui l'avait déterminé d'entrer au service de son mari. Il finit par lui demander mille pardons de sa témérité, et par la supplier d'avoir pitié de sa tendresse, ajoutant que, si elle n'était pas dans l'intention de le payer de retour, elle ne lui refusât pas du moins la grâce de le laisser dans la place qu'il occupait.

O douceur singulière! ô bonté admirable des dames bolonaises! que de fois vous vous êtes montrées dignes d'éloges en pareil cas! Vous n'aimez point les soupirs ni les larmes : votre cœur, naturellement sensible, sait les prévenir et seconder les vœux de vos amans. Que ne puis-je vous louer dignement! ma voix ne se lasserait jamais de chanter vos louanges.

La charmante Béatrix, qui regardait fixement Hannequin pendant qu'il parlait, persuadée de tout ce qu'il disait, ressentit une impression si vive et si forte, qu'elle mêla ses soupirs avec les siens. Mon cher ami, lui dit-elle ensuite, vous avez tout à espérer : vous avez touché mon cœur à un point que je ne saurais vous exprimer. Oui, vous venez de vous rendre maître de ce cœur que ni les présens ni les soins les plus assidus des plus aimables gentilshommes n'avaient pu rendre sensible jusqu'à présent. Il est à vous, mon cher ami; vous me paraissez digne de le posséder, et je vous promets que la nuit prochaine ne se passera pas sans que je ne vous donne des preuves de l'amour que vous m'avez inspiré. Vous méritez d'être heureux, après tout ce que vous avez fait pour moi, et vous le serez. La porte de ma chambre sera ouverte vers minuit; venez m'y trouver à cette heure-là. Vous savez à quel côté du lit je couche : si je dors, par hasard, vous n'aurez qu'à m'éveiller. Pour vous mieux persuader de la sincérité de la promesse que je vous fais, recevez ce baiser pour gage. Là-dessus, elle se jette au cou d'Hannequin. Ils s'embrassèrent amoureusement, et auraient pris sans doute de plus forts à-comptes sur les plaisirs

de la nuit, s'ils n'eussent craint d'être surpris par les domestiques. Ils se séparèrent ensuite pour vaquer à leurs affaires, attendant l'heure du rendez-vous avec une égale impatience.

Cependant Egano, revenu fatigué de la chasse, se hâte de souper, et se couche de bonne heure pour se délasser. La belle ne tarde pas à le suivre, et laisse, comme elle l'avait dit, la porte de la chambre ouverte. Hannequin s'y rend à l'heure indiquée. Il entre, ferme doucement la porte, s'approche de la dame, et introduit avec précaution sa main sur sa belle gorge. Béatrix, qui ne dormait pas, saisit cette main des deux siennes, la serre amicalement, et fait si bien qu'elle réveille son mari. Hier au soir, lui dit-elle, je ne voulus vous parler de rien, je vous trouvais trop fatigué; mais dites-moi à présent, je vous prie, lequel de tous vos domestiques vous trouvez le plus honnête, le plus fidèle, et lequel vous aimez le plus. Pourquoi cette question, ma chère amie? répondit Egano; ne sais-tu pas qu'Hannequin est celui que j'aime le plus, et en qui j'ai mis toute ma confiance? Mais pourquoi me demandes-tu cela? Notre amoureux, s'entendant ainsi nommer, fit plusieurs mouvemens pour retirer sa main, ne doutant pas que sa maîtresse ne voulût le trahir; mais la belle la tenait si bien qu'il ne lui put échapper. Voici le pourquoi, continua-t-elle : je croyais, comme vous, qu'Hannequin méritait votre estime et votre confiance plus que personne; mais je suis assurée à présent du contraire. Auriez-vous imaginé qu'aujourd'hui, pendant que vous étiez à la chasse, il ait eu l'audace

de me parler de galanterie, de me dire qu'il m'aimait, et de me faire des propositions? Rien n'est plus certain; et, pour vous en convaincre par vos propres yeux, j'ai feint d'entrer dans ses vues, et je lui ai donné rendez-vous au jardin, sous le pin, où il doit se trouver vers une heure après minuit. Vous sentez bien que mon intention n'est pas d'aller l'y joindre; mais, si vous voulez faire une bonne œuvre et vous convaincre de la perfidie de votre intendant, prenez une de mes jupes et une de mes coiffes, et allez l'attendre : il ne manquera pas, je suis sûre, de vous aller joindre.— Il est trop important pour moi de me détromper, dit le mari, pour laisser échapper cette occasion; j'y vais tout de suite. Et, cherchant à tâtons une jupe et une coiffe, il les ajusta le mieux qu'il put, et s'en alla au jardin, où il attendit Hannequin sous l'arbre désigné. A peine fut-il hors de la chambre, que sa femme se leva et courut fermer la porte. Dieu sait si Hannequin, qui avait pensé mourir de peur et fait mille vains efforts pour s'échapper des mains de sa maîtresse, qu'il soupçonnait de perfidie, dut être ravi d'un pareil dénoûment! Béatrix s'étant remise au lit, l'amant se déshabille sans autre cérémonie, et se couche auprès d'elle avec une joie qui ne peut s'exprimer. Après avoir goûté les plus doux plaisirs, la belle jugeant qu'il était temps que son amant délogeât : Lève-toi, mon ami, lui dit-elle; prends un bâton, et cours au jardin. Là, faisant semblant de ne m'avoir sollicitée que pour m'éprouver, d'aussi loin que tu verras mon mari, tu lui diras mille injures, comme si

c'était à moi-même, et tu le frotteras de la bonne manière : tu sens combien le tour sera plaisant.

Hannequin se lève, et va au jardin, armé d'un bâton de cotret. Egano, qui s'impatientait de l'attendre, charmé de le voir arriver, se lève comme pour le recevoir avec amitié. Femme perfide! s'écrie Hannequin en s'approchant; je n'aurais jamais cru que vous eussiez poussé si loin l'ingratitude envers votre honnête homme de mari. Vous êtes-vous figuré que je serais assez lâche pour lui manquer moi-même à ce point-là? Désabusez-vous : mon intention n'était que de vous éprouver. A ces mots, il lève le bâton et lui en applique un bon coup sur les épaules. Egano, le cœur plein de joie de l'honnêteté de son intendant, lui pardonna volontiers de l'avoir frappé; mais, ne voulant point s'exposer à un second coup, il prit la fuite sans mot dire. Hannequin le poursuit en le frappant et en lui criant : Puisse le ciel te punir de ta lâcheté! Crains que je n'en instruise mon maître. Si je ne l'en informe point, ce ne sera pas par égard pour toi, qui n'en mérites aucun, mais pour lui épargner un tel chagrin.

Egano, de retour dans sa chambre, fut questionné par sa femme, pour savoir si Hannequin s'était trouvé au prétendu rendez-vous. Plût à Dieu, dit-il, qu'il n'y fût point venu! car, croyant avoir affaire à toi, il n'est point d'injures qu'il ne m'ait dites, et il m'a asséné tant de coups de bâton, que j'en ai les épaules brisées. J'étais bien étonné que ce brave jeune homme t'eût fait de pareilles propositions dans le dessein de me manquer. Comme il te voit enjouée et libre avec tout le

monde, il a voulu, j'imagine, éprouver ta vertu ; je souhaiterais pourtant qu'il s'en fût tenu aux reproches. Et moi aussi, répondit la femme, et je dois bénir le ciel d'avoir évité ses coups ; je n'en aurais sans doute pas été quitte à si bon marché que vous. Mais, puisqu'il est si honnête et si fidèle, il est juste de le considérer et d'avoir des égards pour lui. Assurément, reprit le mari, et jamais homme ne l'a mieux mérité.

Depuis cette aventure, Egano crut avoir et la femme la plus vertueuse et l'intendant le plus affectionné qu'il fût possible de trouver. Béatrix et son amoureux rirent plus d'une fois de cette scène singulière. L'aveugle prévention du mari les mit dans le cas de se voir en toute liberté ; et ils en profitèrent pour multiplier leurs jouissances tout le temps qu'Hannequin demeura à Bologne, d'où il ne partit que pour aller à Jérusalem.

NOUVELLE VIII.

LA FEMME JUSTIFIÉE.

La compagnie trouva que madame Béatrix avait poussé trop loin la plaisanterie à l'égard de son mari, et qu'Hannequin dut avoir une fière peur lorsque la dame, le tenant par la main, le dénonçait à son mari. Pour mettre fin à ces propos, le roi se tourna vers Néiphile, et lui commanda de prendre la parole. Cette dame se mit à sourire, et débuta en ces termes :

Il y eut autrefois à Florence un riche négociant nommé Henriet Berlinguier, entiché, comme c'est assez l'ordinaire des gens de sa profession, de la manie de s'anoblir par le mariage. Il épousa, dans cette vue, une femme de condition nommée madame Simone, qui n'était pas du tout son fait. Pendant les nombreuses absences auxquelles son commerce l'obligeait, sa femme qui n'aimait pas à chômer, devint amoureuse d'un jeune homme nommé Robert, dont elle avait reçu les

assiduités avant son mariage. Elle agit avec si peu de précaution, que son intrigue parvint à la connaissance du mari, soit sur le rapport des voisins, soit d'après ses propres observations. Dès ce moment il devint le plus jaloux de tous les hommes. Il ne voyageait plus, sortait rarement de la maison, et négligeait presque toutes ses affaires pour ne s'occuper que du soin de garder sa femme; il portait la vigilance si loin, qu'il ne se mettait jamais au lit qu'elle ne fût couchée et endormie. Dieu sait si madame Simone devait enrager d'une pareille contrainte, qui la mettait dans l'impossibilité de voir son amant! Elle ne put cependant se déterminer à l'oublier. Plus elle se trouvait gênée, plus elle désirait de le recevoir. Elle en cherchait continuellement les moyens, et, après y avoir bien rêvé, elle crut en avoir trouvé un infaillible; le voici :

La fenêtre de sa chambre donnait sur la rue. Elle avait remarqué que son mari s'endormait difficilement, mais qu'une fois endormi son sommeil était profond. D'après cette observation, elle pensa qu'elle pourrait parfois, vers minuit, aller ouvrir la porte à Robert, et passer quelques heureux momens avec lui, sans crainte de l'Argus. Il fallait seulement trouver un expédient pour être avertie de son arrivée, afin de ne pas le faire attendre à la porte, où il pouvait être aperçu. L'amour, qui rend l'esprit inventif, lui en fournit un bien singulier. Elle imagina de pendre un fil à la fenêtre, qui, en passant le long du plancher, pour le soustraire à la vue de son mari, aboutirait à son lit. Elle en prévint son amant, et lui fit dire qu'elle

l'attacherait tous les soirs, en se couchant, au gros doigt d'un de ses pieds, et qu'il fallait le tirer pour l'avertir qu'il était à la porte. Il fut convenu que, si le jaloux était endormi, elle lâcherait le bout de fil, et qu'elle irait aussitôt lui ouvrir la porte, et que, s'il ne l'était pas, elle le retirerait un peu vers elle, pour lui éviter la peine d'attendre inutilement.

L'invention parut excellente à Robert, qui alla régulièrement toutes les nuits, à l'heure convenue, sous la fenêtre de sa maîtresse. Par ce moyen, il avait quelquefois le plaisir de la voir, et quelquefois la douleur de s'en retourner comme il était venu. Ce manége durait depuis plusieurs mois, lorsqu'une nuit le mari rencontra par hasard le fil, en promenant ses pieds dans le lit: il y porta la main, et, le trouvant attaché à l'orteil de sa femme, il ne douta point qu'il n'y eût du mystère. Il en fut entièrement convaincu quand il vit que ce fil aboutissait à la fenêtre et descendait dans la rue. Pour être mieux éclairci, il crut devoir ne rien précipiter. Il le détacha tout doucement du pied de sa femme et le mit au sien. A peine l'y eut-il noué, que Robert, arrivé au rendez-vous, se mit à le tirer. Mais, soit qu'il ne fût pas bien attaché, soit que le galant eût tiré trop fort, le fil vint à lui et il jugea par ce signe qu'il devait attendre. Le mari, transporté par son humeur jalouse, s'habille à la hâte, s'arme de son épée, et descend incontinent à la rue, dans le dessein d'égorger tout ce qu'il rencontrerait. Robert, voyant ouvrir la porte avec bruit, et sans aucune précaution, soupçonna que ce pouvait être le mari, et recula quel-

ques pas. Il n'en douta plus lorsqu'il l'entendit, et prit aussitôt la fuite. Henriet, qui ne manquait pas de courage, quoique de race roturière, courut après lui l'épée à la main. Robert, se voyant toujours poursuivi, tire la sienne et se met en garde; ils se battent et ferraillent long-temps sans se faire aucun mal.

Madame Simone, éveillée au bruit qu'avait fait son mari en ouvrant la porte de la chambre, trouvant le fil coupé, comprit que son intrigue était découverte, et jugea que son mari avait couru après son amant. Ne sachant trop comment se tirer d'un si mauvais pas, elle se lève en diligence, et, prévoyant les suites, elle imagine aussitôt un moyen pour se disculper. Elle appelle sa servante, qui était dans sa confidence : elle fait si bien, par ses prières et ses sollicitations, qu'elle l'engage à se mettre à sa place, dans son lit, et à souffrir patiemment, sans se faire connaître, les coups que son mari pourrait lui donner, avec promesse de l'en récompenser si bien, qu'elle aurait de quoi vivre désormais sans travailler. Cela fait, elle éteignit la lampe que le mari, par jalousie, gardait allumée toute la nuit, et alla se cacher en attendant le dénoûment de la comédie.

Les voisins, éveillés par le bruit que faisaient dans la rue Henriet et Robert, se mirent aux fenêtres, et leur dirent des injures. L'un et l'autre, craignant d'être reconnus, se séparèrent fort fatigués, sans s'être fait la moindre blessure. Le mari, furieux de n'avoir pu ni tuer ni reconnaître son adversaire, n'eut pas plus tôt mis le pied dans sa chambre, qu'il crie comme un en-

ragé : Où es-tu, scélérate? Tu as eu beau éteindre la lumière, tu n'échapperas pas à mon juste courroux. Il s'approche du lit, et, croyant se jeter sur la coupable, il assomme de coups la pauvre servante, lui meurtrit les épaules, la tête, le visage, et finit par lui couper les cheveux, lui disant des injures que l'honnêteté ne me permet pas de répéter. Cette misérable fille pleurait de tout son cœur ; et, quoique la douleur lui arrachât de temps en temps cette exclamation : *hélas! je n'en puis plus,* sa voix était si entremêlée de sanglots, et le jaloux si transporté, qu'il ne reconnut point son erreur. Enfin, las de la battre et de l'injurier : Infâme, lui dit-il en se retirant, ne pense pas qu'après une action de cette nature, je te garde davantage chez moi. Je vais tout conter à tes frères, et les prier de te venir prendre. Ils feront de toi ce qu'ils jugeront à propos. Quant à moi, j'y renonce pour la vie.

Il ne fut pas plus tôt sorti, que madame Simone, qui avait tout entendu, rallume la lampe, et trouve la servante dans l'état le plus déplorable. Elle la consola de son mieux, la reconduisit dans sa chambre, où elle lui donna tout ce qui était capable de la soulager, en attendant qu'elle pût la faire traiter en cachette par les médecins; et elle la récompensa si grassement, qu'elle se fût laissé battre encore une fois au même prix. Après avoir donné les soins nécessaires à cette pauvre créature, elle retourne dans sa chambre, refait son lit à la hâte, s'habille fort proprement, va s'asseoir au haut de l'escalier, et là s

met à coudre avec autant de tranquillité que s'il ne se fût rien passé.

Cependant Henriet arrive à la maison des frères de sa femme. Il heurte avec force; on lui ouvre, et, à sa voix, les trois frères et leur mère se lèvent, et lui demandent le sujet de son arrivée à une heure si indue. Il leur conte l'aventure d'un bout à l'autre; et, pour leur faire voir qu'il ne disait rien que de vrai, il leur montre les cheveux qu'il croyait avoir coupés à sa femme, les priant de l'aller prendre, et leur déclarant qu'il ne voulait plus vivre avec elle. Les frères, outrés de ce récit, font allumer des torches et se mettent en chemin pour aller trouver leur sœur, dans la ferme résolution de lui faire un mauvais parti. Leur mère, qui pleurait à chaudes larmes, voulut les suivre, priant tantôt l'un, tantôt l'autre, d'examiner la chose par eux-mêmes, faisant entendre que la jalousie d'Henriet pouvait lui avoir grossi les objets. — Qui sait s'il n'a pas maltraité sa femme pour quelque autre sujet, et s'il ne voudrait pas se justifier aux dépens de son honneur ? Je connais les jaloux : tout leur paraît criminel, et les démarches les plus innocentes sont à leurs yeux autant d'infidélités. Je connais ma fille mieux que personne; c'est moi qui l'ai nourrie et élevée, elle est incapable de ce dont son mari l'accuse, et vous ne devez point, mes enfans, vous en rapporter à son seul témoignage. Défiez-vous d'un mari possédé du démon de la jalousie, et ne condamnez votre sœur qu'après avoir bien examiné toutes choses : vous verrez qu'il y a ici du plus ou du moins.

Madame Simone, entendant la troupe qui montait, se mit à crier : Qui est-ce? Tu le sauras bientôt, répondit un de ses frères d'un ton menaçant. Mon Dieu! s'écria-t-elle, que veut donc dire ceci? Bon soir, mes frères, dit-elle ensuite en les voyant paraître. Serait-il arrivé quelque malheur, pour venir ici à pareille heure? Ses frères, surpris de la trouver si tranquille et dans son état ordinaire, modèrent leur colère et l'interrogent sur les plaintes de son mari, l'exhortant de leur dire vrai, si elle ne veut s'exposer à un mauvais traitement de leur part. Je ne sais, en vérité, ce que vous voulez dire, leur répondit-elle avec un grand sang-froid, et j'ai de la peine à croire que mon mari se plaigne de moi.

Berlinguier, qui croyait lui avoir défiguré le visage à force de coups de poing, la regardait dans l'attitude d'un homme ébahi et privé de raison. Il ne savait que dire ni que penser, la voyant dans un état à lui persuader qu'il ne l'avait seulement pas touchée. On voyait sur le visage de la mère un mélange de surprise, d'attention et de joie. Les trois frères, non moins étonnés, lui ayant conté ce que son mari leur avait dit, sans oublier le fil, ni les coups dont il prétendait l'avoir assommée : Est-il possible, monsieur, dit-elle en se tournant vers son mari, que vous trouviez du plaisir à vous forger des chimères pour me déshonorer en vous déshonorant vous-même? ou bien auriez-vous résolu de vous faire regarder comme un homme méchant et cruel, tandis que vous ne l'êtes pas? A quelle heure, je vous

rie, avez-vous paru depuis hier au matin, je ne dis pas devant moi, mais dans la maison? Quand est-ce que vous m'avez battue? pour moi, je ne m'en souviens point.

Comment, méchante femme, dit alors le mari, tu ne te souviens pas que nous nous sommes couchés ensemble hier au soir? ne suis-je pas rentré après avoir poursuivi ton galant? ne t'ai-je pas assommée de coups au point de te faire crier miséricorde? ne t'ai-je pas coupé les cheveux?

Mais vous rêvez, mon pauvre mari. Vous n'avez rien fait de tout ce que vous dites là, et, sans recourir à cent preuves que je pourrais en donner, je vous prie, et prie ceux qui sont ici, d'examiner si je porte sur mon visage et sur mon corps la moindre marque des coups dont vous prétendez m'avoir rouée. Je ne crois pas que vous fussiez jamais assez hardi pour mettre les mains sur moi. On n'en use pas ainsi avec les femmes de ma qualité; et, si vous eussiez eu l'audace de l'entreprendre, vous ne devez pas douter que je ne vous eusse dévisagé. Mais, pour achever de vous confondre, je veux bien vous prouver que vous ne m'avez point coupé les cheveux; là-dessus elle ôte sa coiffe, et montre sa chevelure.

La mère et les frères de madame Simone tournèrent alors tout leur ressentiment sur Henriet. Que signifie tout ceci? lui dirent-ils : ce n'est pas ce que vous êtes venu nous conter. Vous voilà confondu presqu'en tout point; il n'y a pas apparence que vous puissiez vous tirer guère mieux du reste. Henriet était si

déconcerté, que plus il voulait parler et plus il s'embrouillait : il ne savait qu'opposer aux raisons de sa femme. La belle, profitant de son embarras : Je vois bien, dit-elle à ses frères, qu'il a voulu m'obliger à vous faire le détail de sa vie débauchée. Il a fait, j'en suis persuadée, tout ce qu'il vous a dit; mais voici comme je l'entends. Cet homme auquel vous m'avez mariée, pour mon malheur, qui se dit marchand, qui veut passer pour tel, et qui, par là même, devrait être plus modeste qu'un religieux et plus décent qu'une jeune fille; cet homme, dis-je, ne passe pas de jour sans s'enivrer; en sortant de la taverne, il court chez les filles de joie, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre, et me fait veiller jusqu'à minuit, et quelquefois jusqu'au matin, pour l'attendre, comme vous le voyez aujourd'hui. Etant ivre, il aura été coucher chez une de ses maîtresses en titre, au pied de laquelle il aura trouvé le fil dont il vous a parlé; il aura poursuivi quelque rival, et, n'ayant pu l'immoler à sa jalousie, il sera retourné sur ses pas, et aura déchargé sa fureur sur la prostituée qu'il entretient, et à laquelle il a coupé les cheveux. J'imagine que, n'ayant pas encore achevé de cuver son vin, il a cru sans doute avoir fait tout cela chez lui et à sa femme. Examinez sa figure, il vous sera aisé de voir qu'il est encore à demi soûl. Mais, quelque injuste qu'il se soit montré à mon égard, quelque chose qu'il ait pu vous dire de moi, je vous prie de lui pardonner comme je lui pardonne, et de le traiter en homme qui n'a pas son bon sens. Le mépris est la seule punition qu'il mérite.

Par la foi de Dieu, ma fille, s'écrie alors la mère de madame Simone, les yeux étincelans de colère, des choses de cette nature peuvent-elles se pardonner? on devrait éventrer ce malheureux, cet infâme, cet ingrat que nous avons tiré de la poussière, et qui ne méritait pas une femme telle que toi. S'il t'avait surprise couchée avec un galant, qu'aurait-il donc fait de plus que ce qu'il avait intention de te faire? Le barbare! tu n'es pas faite pour être victime de la mauvaise humeur et des vices d'un marchand de poires cuites. Ces sortes de gens, venus du village en sabots, et vêtus comme des ramoneurs, n'ont pas plus tôt gagné trois sous, qu'ils veulent s'allier aux plus illustres maisons. Ils font faire ensuite des armes, et on les entend parler de leurs ancêtres comme s'ils avaient oublié d'où ils sortent. Si vos frères m'en avaient voulu croire, ma fille, vous auriez été mariée à un des comtes de Gui, et vous n'auriez jamais épousé ce misérable, qui, par reconnaissance de nos bontés va crier à minuit que vous êtes une femme de mauvaise vie, vous la plus sage et la plus honnête de la ville. Mais, par la foi de Dieu! si l'on voulait m'en croire, on le traiterait de manière à le mettre dans l'impossibilité de te manquer une seconde fois. Mes enfans, continua-t-elle, je vous disais bien que votre sœur ne pouvait être coupable : vous avez entendu pourtant tout ce que ce petit marchand en a dit. A votre place, je l'étoufferais sur l'heure, et je croirais faire une bonne œuvre; elle serait même déjà consommée, si le ciel m'eût fait homme. Oui, tu as beau me regarder, ajouta-t-elle en s'adressant à son

gendre, je le ferais comme je le dis, si je n'étais pas femme.

Les frères, aussi irrités que leur mère, mais moins violens, se contentèrent d'accabler Berlinguier d'injures et de menaces. Ils finirent par lui dire qu'ils lui pardonnaient cette fois; mais que, s'il lui arrivait jamais de dire du mal de sa femme, et que cela parvînt à leur connaissance, ils lui feraient passer un mauvais quart-d'heure; puis ils se retirèrent.

Henriet Berlinguier demeura tout stupéfait. Il avait l'air d'un homme hébété, et ne savait si ce qu'il avait fait était véritable ou s'il l'avait rêvé. Dès ce jour, il laissa toute liberté à sa femme, sans s'inquiéter de sa conduite. Madame Simone fut assez prudente pour ne plus s'exposer à un pareil danger; c'est-à-dire qu'elle eut l'adresse de recevoir son amant et de se passer ses fantaisies de manière à ne plus donner prise contre elle.

NOUVELLE IX.

LE POIRIER ENCHANTÉ.

La nouvelle de Néiphile fit tant de plaisir aux dames, qu'elles ne pouvaient se lasser d'en gloser et d'en rire, lorsque le roi leur imposa silence et donna la parole à Pamphile. Ce jeune seigneur commença par ces mots :

Je ne crois pas, mes belles dames, qu'il y ait rien de si difficile, de si périlleux, qu'un amant ou une amante véritable n'entreprenne et ne vienne à bout d'exécuter. C'est une vérité dont on a déjà donné plusieurs preuves ; mais je veux vous la démontrer parfaitement dans la nouvelle que vous allez entendre. Il y sera question d'une dame qui eut plus de bonheur que de raison, plus de témérité que de présence d'esprit. Aussi n'est-ce point un exemple à suivre que je prétends vous donner ; le risque serait trop grand, la fortune n'est pas toujours favorable, ni tous les hommes aussi simples que le fut le mari de cette dame.

Nicostrate était un gentilhomme d'Argos, ville très-ancienne de l'Achaie. Parvenu à un âge déjà fort avancé, il voulut prendre une femme pour le soigner dans sa vieillesse, et il épousa Lidie, demoiselle de condition, aussi entreprenante qu'elle était aimable et jolie. L'immense fortune de Nicostrate lui permettait une grande dépense. Sa passion dominante était la chasse, et il avait force chiens, force oiseaux et un grand nombre de domestiques. Un jeune homme, nommé Pirrus, beau garçon, bien fait, de bonne mine et adroit à tout ce qu'il faisait, était celui de tous ses gens qu'il aimait le mieux, et en qui il avait le plus de confiance. Sa femme en devint passionnément amoureuse. Soit que le jeune homme ne s'en aperçût point, ou qu'il ne voulût point s'en apercevoir, il se conduisit avec elle comme auparavant, c'est-à-dire avec beaucoup d'indifférence. La dame en fut affligée, et, ne pouvant plus contenir sa passion, elle résolut de la lui faire connaître. Elle se servit de sa femme de chambre, nommée Lusque, pour qui elle avait beaucoup d'amitié et de confiance. Ma fille, lui dit-elle un jour, les bienfaits que tu as reçus de moi et l'attachement que tu m'as toujours témoigné m'assurent de ton obéissance et de ta discrétion; mais, sur toutes choses, garde-toi de jamais parler à qui que ce soit de ce que je vais te confier. Je suis jeune, bien portante, comme tu vois; j'ai de la beauté, de la richesse, et je n'aurais rien à désirer, si mon mari était de mon âge et de mon humeur. C'est te dire que je ne trouve pas chez lui tout ce que je désirerais et ce que l'on a droit de

trouver dans le mariage. Pour y remédier, j'ai jeté les yeux sur Pirrus. C'est un garçon honnête et fort aimable, et je l'ai jugé plus digne de cette faveur que tout autre. Je ne te cacherai pas que j'en suis follement éprise, et que je pense à lui nuit et jour. On n'est pas maître de son cœur; il possède le mien en entier, et, s'il ne répond à mon amour, j'en mourrai de chagrin. Ainsi, ma chère, si tu prends quelque intérêt à ma tranquillité et à ma vie, tu lui feras savoir mes sentimens de la manière que tu jugeras la plus convenable.

La femme de chambre promit ses bons offices à sa maîtresse, et ne tarda pas à s'acquitter de la commission. Le jour même, elle trouva l'occasion de parler à Pirrus tête à tête, et elle lui fit connaître les dispositions de madame Lidie le mieux qu'il lui fût possible. Le jeune homme fut fort surpris de cette déclaration; craignant qu'elle ne fût un piége pour l'éprouver, il répondit brusquement : Je ne puis me persuader que ce que vous venez de me dire soit vrai : madame ne peut vous avoir chargé d'un pareil message; et, quand bien même vous m'auriez parlé par son ordre, je croirais fermement qu'elle veut plaisanter. D'ailleurs, son amour fût-il sincère, j'ai trop d'obligations à mon maître pour lui faire jamais une semblable injure : ainsi ne prenez plus la peine de m'en parler. Lusque lui répondit, sans être étonnée de la dureté de son refus : Quelque peine que je puisse vous faire, mon cher Pirrus, je vous en parlerai toutes les fois que ma maîtresse me l'ordonnera. Au reste, vous en ferez ce que

vous jugerez à propos, mais je vous croyais plus d'esprit.

Madame Lidie, instruite de cette réponse, en eut un chagrin mortel ; elle aurait voulu être morte, tant sa passion pour Pirrus la gourmandait. Quelques jours après elle parla encore de son amour à sa femme de chambre. Lusque, lui dit-elle, tu sais bien qu'on n'abat pas un arbre du premier coup : il faut faire une nouvelle tentative auprès de Pirrus, qui veut être fidèle à son maître à mes dépens. Épie le moment favorable, et peins-lui l'excès de mon amour et celui de ma douleur. Il n'est ni de mon intérêt ni du tien de lâcher prise ; Pirrus, s'imaginant que nous avons voulu nous moquer de lui, nous en saurait mauvais gré, et pourrait nous jouer quelque mauvais tour. Parle-lui donc, ma chère Lusque, et tâche de le convertir.

La confidente consola sa maîtresse, lui donna bonne espérance, et lui promit de s'y prendre de manière à vaincre toutes les difficultés. Elle ne tarda pas à rencontrer Pirrus, et, le trouvant de fort belle humeur, elle saisit cette occasion pour le prendre en particulier Je vous parlai, il y a quelques jours, lui dit-elle, de la passion que vous avez allumée dans le cœur de madame ; je viens vous en donner de nouvelles assurances, et vous déclarer que, si vous persistez dans votre ridicule indifférence, vous aurez à vous reprocher la perte de son repos, de sa santé, et peut-être sa mort. Cessez donc, mon ami, d'être insensible à sa douleur ; je vous en conjure par l'attachement que j'ai pour ma maîtresse, et par celui que j'ai pour vous-même. Son-

gez quel objet vous dédaignez. Quelle gloire, quel honneur n'est-ce point pour vous d'être aimé d'une dame de ce mérite et de ce rang! Réfléchissez-y, et vous ne tarderez pas à changer de résolution. En tout cas, vous seriez un grand nigaud si vous ne profitiez point de l'occasion. Considérez que la fortune vous fait deux faveurs à la fois : en vous offrant celles de ma maîtresse, elle vous assure les siennes. Oui, si vous répondez aux désirs de madame, vous allez vous mettre pour toujours à l'abri de l'indigence. Représentez-vous tout ce qui peut satisfaire un cœur ambitieux : vous l'obtiendrez par elle : armes, chevaux, habits, bijoux, argent, rien ne vous manquera. Pensez bien à ce que je vous dis; songez surtout que la fortune abandonne pour long-temps, et quelquefois pour jamais, ceux qui refusent ses premières faveurs. Elle se présente aujourd'hui à vous les mains ouvertes; ne retirez pas les vôtres, si vous ne voulez l'avoir pour ennemie, et vous trouver ensuite dans la misère. Vous me faites rire en vérité quand je songe à vos scrupules. Est-ce nous autres domestiques qui devons nous piquer d'une délicatesse que nos maîtres n'ont pas? Celle que vous affichez en cette occasion serait tout au plus de mise avec vos parens, vos amis et vos pareils; elle est très-déplacée à l'égard de vos maîtres. Nous ne devons les traiter que comme ils nous traitent. Pensez-vous que, si vous aviez une femme, une fille ou une sœur qui fût jolie et du goût de Nicostrate, il se fît le moindre scrupule de la suborner? Vous seriez bien simple de le penser : croyez, au contraire, que, s'il n'en pouvait venir

à bout par les prières, les présens, les promesses, et par toutes les voies de la persuasion, il ne se ferait aucune difficulté d'employer les voies de fait et de force. Ici le cas est tout différent et tout à votre avantage. Non seulement vous n'avez point cherché à séduire madame, mais c'est elle qui vous prévient, qui va au-devant de vous; non seulement vous ne lui manquerez pas, mais vous lui rendrez le repos, vous lui conserverez la vie; car telle est sa passion pour vous, qu'elle risque d'en mourir si vous n'y apportez bientôt remède. Ne la rebutez donc pas, mon cher Pirrus; ce serait refuser de faire une bonne œuvre, et rejeter votre propre bonheur.

Pirrus, qui avait déjà fait plusieurs réflexions sur la première ouverture de Lusque, et qui avait pris son parti d'avance, dans le cas qu'elle revînt à la charge, répondit : Je suis disposé à faire ce que madame désire, si l'on me prouve qu'elle agit de bonne foi. Je ne doute pas, ma chère Lusque, de votre véracité; mais, d'après le caractère de Nicostrate, je crains qu'il n'ait engagé sa femme à feindre de l'amour pour moi, afin d'avoir occasion d'éprouver ma fidélité. Il m'a confié le soin de presque toutes ses affaires; il est d'un naturel soupçonneux : ne peut-il pas se faire qu'il ait concerté tout cela avec madame? Je n'en suis pas certain; mais il est un moyen de m'en éclaircir, et je me livre aveuglément à votre maîtresse, si elle veut l'employer. Le voici : qu'elle tue l'épervier de son mari en sa présence; qu'elle lui arrache et me donne une touffe de poil de sa barbe, et une de ses meilleures dents;

dès qu'elle aura exécuté ces trois choses, je m'abandonne à elle sans la moindre défiance.

Ces conditions parurent difficiles à Lusque, et plus encore à madame Lidie. Toutefois l'amour, fécond en ressources et en expédiens, lui donna le courage d'entreprendre ces trois choses. Elle fit donc dire à Pirrus qu'elle remplirait les trois conditions, ajoutant que, puisqu'il croyait son maître si sage et si soupçonneux, elle voulait le tromper à ses propres yeux, et lui faire accroire ensuite que ce qu'il aurait vu était faux.

Pirrus attendit impatiemment l'exécution de la promesse de madame Lidie. Il était fort curieux de voir comment elle s'y prendrait pour venir à bout de ces trois choses. Elle ne tarda pas long-temps à le satisfaire.

Un jour que Nicostrate avait régalé plusieurs gentilshommes de ses amis, Lidie, magnifiquement parée, entra, après qu'on eut desservi, dans la salle où l'on avait dîné, alla prendre dans un cabinet voisin l'épervier que son mari aimait tant, et lui tordit le cou, en présence de Pirrus et de toute la compagnie. Qu'avez-vous fait, ma femme? s'écrie aussitôt Nicostrate. Elle ne lui répond rien : mais se tournant vers les gentilshommes : Messieurs, leur dit-elle, je me vengerais d'un roi qui m'aurait offensée : pourquoi donc aurais-je craint de me venger d'un épervier? cet oiseau m'a fait plus de mal que vous ne sauriez vous l'imaginer : il m'a souvent, et très-souvent, dérobé la présence de mon mari. Presque chaque jour, avant le lever du soleil, monsieur s'en va à la chasse avec son épervier, et me

laissé au lit toute seule. Il y a long-temps que je me proposais d'immoler cette victime ; mais j'ai cru devoir attendre une occasion pareille à celle-ci : je voulais avoir des témoins qui pussent juger si c'est à tort que j'ai sacrifié cet oiseau à mon juste ressentiment. Les amis de Nicostrate, persuadés que la dame ne s'était effectivement portée à cette action que par un pur attachement pour son mari, se mirent à rire, et, se tournant vers leur ami, qui paraissait de fort mauvaise humeur : Préférer un oiseau à madame! lui dirent-ils; y songez-vous bien ? vous devez lui tenir compte de sa modération ; elle a fort bien fait de se défaire d'un pareil rival. Quand la dame fut rentrée dans sa chambre, ils poussèrent la plaisanterie encore plus loin ; et Nicostrate, revenu insensiblement de son chagrin, rit comme les autres d'une vengeance si singulière. Pirrus, témoin de la scène, eut beaucoup de joie d'un commencement qui lui donnait de si belles espérances. Dieu veuille, dit-il en lui-même, que ceci continue sur le même ton !

Quelques jours après, la femme, badinant avec son mari, qui était de belle humeur, crut devoir profiter de la circonstance pour exécuter la seconde chose demandée par Pirrus. Dans cette idée, elle lui fit plusieurs petites caresses, le prit par la barde, et, tout en folâtrant, lui en arrache une touffe. Comme elle y avait employé un certain effort pour ne pas manquer son coup, on juge bien que le bon homme dut éprouver quelque douleur. Pensez-vous bien à ce que vous faites, madame? lui dit-il en se fâchant sérieusement. Bon Dieu!

monsieur, que vous êtes désagréable quand vous faites ainsi la mine! répondit-elle sans se déconcerter, et riant comme une folle : faut-il se fâcher si fort pour cinq ou six poils que je vous ai arrachés? Si vous aviez senti ce que je sentais tout à l'heure lorsque vous me tiriez par les cheveux, vous ne vous montreriez pas si sensible dans ce moment. Poussant ainsi la raillerie de parole en parole, elle garda le floquet de barbe, et l'envoya le même jour à Pirrus.

La troisième condition était plus difficile à exécuter; cependant, comme rien n'est impossible aux personnes d'esprit et amoureuses, elle crut avoir trouvé le moyen d'en venir à bout. Nicostrate avait deux jeunes pages, de noble famille, qu'on avait mis auprès de lui pour les former de bonne heure dans l'art des courtisans; l'un lui servait à boire, l'autre était son écuyer de table. La dame leur fit accroire que leur bouche sentait mauvais, et leur commanda de tenir la tête en arrière le plus qu'ils pourraient quand ils serviraient leur maître; les exhortant toutefois de n'en rien dire à personne. Les pages n'ayant pas manqué d'obéir, la belle dit quelques jours après à son mari : Ne vous êtes-vous point aperçu, monsieur, de la mine que font vos pages lorsqu'ils vous servent? Oui, répondit-il, et j'ai été plusieurs fois tenté de leur en demander la raison. Donnez-vous-en bien de garde, continua-t-elle, je vais vous l'apprendre. Il y a déjà quelque temps que je m'en suis aperçue; mais, de peur de vous faire de la peine, je n'ai pas voulu vous en parler. A présent que les autres commencent à s'en apercevoir, il est bon de vous en

avertir. Vous saurez donc que votre bouche sent extrêmement mauvais : je ne sais d'où cela provient; mais c'est fort désagréable, surtout pour quelqu'un qui, comme vous, vit dans la meilleure compagnie. Il faudrait voir s'il n'y aurait pas moyen de faire passer cette mauvaise odeur. Elle vient peut-être de quelque dent gâtée, dit Nicostrate. Cela est possible, répliqua la dame; mais il est aisé de s'en convaincre. Dans ce dessein, elle le conduit près de la fenêtre, et lui ayant fait ouvrir la bouche : Ciel! quelle infection! s'écria-t-elle; vous avez une dent non seulement gâtée, mais pourrie; je m'étonne que vous l'ayez pu souffrir si long-temps. Si vous ne la faites promptement arracher, soyez sûr qu'elle gâtera les autres. Cela n'est pas douteux, dit Nicostrate; je vais envoyer quérir sur-le-champ un chirurgien. Il n'en faut point, reprit la dame, je l'arracherai bien moi-même sans beaucoup de peine. Ces gens-là sont des bourreaux qui vous feraient trop souffrir, et je ne pourrais vous voir entre leurs mains sans souffrir moi-même. Laissez-moi essayer : si vous trouvez que je vous fasse trop de mal, je quitterai la besogne; complaisance que n'aurait point un arracheur de dents. Il ne s'agit que de se procurer de petites pinces.

Elle en demanda. Quand on les lui eut apportées elle fit sortir tout le monde de l'appartement, excepté Lusque, à qui elle commanda de fermer la porte de la chambre. Pour faire l'opération d'une manière plus commode, elle fit coucher son mari sur un banc, et dit à sa femme de chambre de le tenir au travers du corps,

pour qu'il ne pût remuer. Puis lui ayant fait ouvrir la bouche, elle accroche le davier à une de ses plus belles dents, et la lui arrache avec des efforts violens, qui lui firent pousser des cris de douleur. Le pauvre homme, étourdi du mal qu'il avait souffert, porta d'abord la main sur sa joue, et donna le temps à sa femme de cacher la dent qu'elle venait de lui arracher, et d'en présenter une autre toute pourrie, dont elle avait eu la précaution de se munir. Voyez, lui dit-elle, ce que vous avez si long-temps gardé dans votre bouche. Il est sûr que cette dent vous eût gâté toutes les autres, si vous ne l'aviez fait enlever. La vue d'une dent si vilaine consola le patient de la douleur qu'il avait soufferte et qu'il ressentait encore. Après avoir craché beaucoup de sang et avoir pris quelque élixir confortatif, il sortit de la chambre et alla se jeter sur son lit. Sa femme, sans perdre de temps, envoya la dent à Pirrus. Celui-ci, ne pouvant plus douter des sentimens de sa maîtresse, lui fit dire qu'il était prêt à faire tout ce qu'elle désirait.

La belle, qui brûlait de lui donner de plus fortes preuves de son amour, et à qui les momens paraissaient des années, n'avait plus qu'à trouver le moyen de satisfaire sa passion en présence de son mari. Elle feignit pour cet effet d'être indisposée. Sa femme de chambre instruisit Pirrus du personnage qu'il devait jouer. Il alla voir madame à l'heure de l'après-dînée où le mari devait se rendre auprès d'elle. A peine y furent-ils arrivés l'un et l'autre, qu'elle témoigna une grande envie de prendre l'air du jardin, et les pria tous deux

vouloir l'y conduire. Nicostrate la prit d'un côté, Pirrus de l'autre, et ils la menèrent ainsi au pied d'un beau poirier, où ils s'assirent tous trois sur un tapis de verdure. Quelques momens après, il prit fantaisie à la belle de manger des poires. Elle prie Pirrus de monter sur l'arbre pour lui en cueillir des plus mûres. Le galant obéit, et n'est pas plus tôt monté sur le poirier que, feignant de voir son maître caresser sa femme, il s'écrie :

Eh quoi ! monsieur, en ma présence? mais vous n'y pensez pas ! Et vous, madame, n'avez-vous pas de honte de vous prêter à un pareil jeu? Certes, vous avez été bientôt guérie. Mais finissez donc; ce sont des choses qu'on ne doit pas faire devant témoins? les nuits ne sont-elles pas assez longues? faut-il venir au jardin pour une semblable besogne? n'avez-vous pas assez de chambres, assez de lits plus commodes? Que veut-il dire? dit la femme à son mari? a-t-il perdu l'esprit? — Non, madame, je ne suis point fou, je vois fort bien ce que je vois. Tu rêves assurément, lui dit Nicostrate, qui riait de son idée. — Je ne rêve point du tout, monsieur, et il me paraît que vous ne rêvez pas non plus. Mais, si vous n'avez point d'égards pour moi, vous devriez au moins en avoir pour vous-même et vous éloigner un peu plus, si tant est que vous désiriez vaquer à un tel exercice.... Peste ! comme vous y allez! je ne vous aurais jamais soupçonné une si grande vivacité. Si j'agitais aussi fort le poirier, je doute qu'il y restât une seule poire. — Que peut donc être ceci? dit alors la dame. Serait-il possible qu'il lui parût ce

qu'il dit? En vérité, si je me portais mieux, je monterais sur l'arbre pour voir ce qu'il croit voir lui-même. Soyez sûre, madame, ajouta Pirrus, que je n'ai point la berlue, et que ce que je vois n'est point une illusion. Eh bien! descends, dit le mari, descends, te dis-je, et tu verras ce qui en est.

J'avoue, dit Pirrus quand il fut descendu, que vous ne vous caressez point à présent; mais vous le faisiez tout à l'heure, et je vous ai vu, comme je descendais, vous séparer de madame, et vous mettre à l'endroit où vous êtes maintenant assis. Mais tu rêves, mon pauvre ami, dit Nicostrate : depuis que tu es monté sur le poirier, je n'ai pas bougé du lieu où je suis. Si cela est, reprit Pirrus, il faut que ce poirier soit enchanté; car je vous jure que j'ai vu, mais bien vu, ce que je viens de vous dire. Nicostrate, étonné de plus en plus, et persuadé de la vérité du récit de son intendant, par l'air sérieux dont il l'avait accompagné, voulut voir par lui-même si le poirier était réellement enchanté, et l'effet que cet enchantement produirait à son égard. Je vais y monter, dit-il. Il y monte en effet; mais à peine est-il sur les branches, que Pirrus et la dame commencent leur jeu. — Que faites-vous donc, madame? Et toi, Pirrus, est-ce ainsi que tu respectes ton maître? Les amans eurent beau lui répondre qu'ils étaient assis, il se hâta de descendre en les voyant ainsi se trémousser; mais il ne descendit pas si vîte, qu'ils n'eussent eu le temps d'achever à peu près l'entretien et de reprendre leur place. Quoi! madame, me faire cet affront à mes yeux! Et toi, maraud...... Oh!

pour le coup, dit Pirrus en l'interrompant, j'avoue que vous avez été sages l'un et l'autre pendant que j'étais sur le poirier, et que ce que je croyais voir n'était qu'un enchantement. Tu as beau vouloir t'excuser, reprit le mari, ce que j'ai vu ne saurait être l'effet d'un enchantement. Vous êtes, en vérité, aussi fou que Pirrus, dit la dame : si je vous croyais capable d'avoir réellement de pareilles idées sur mon compte, je me fâcherais tout de bon. Quoi! monsieur, dit Pirrus, vous feriez cet outrage à madame, qui est l'honnêteté, la vertu même! Quant à moi, je ne chercherai point à m'excuser : Dieu m'est témoin que je souffrirais plutôt mille morts, avant qu'une pareille chose m'entrât jamais dans l'esprit, à plus forte raison avant de l'exécuter en votre présence. Je vois à présent, clair comme le jour, que la faute en est au poirier. Il a fallu que vous y soyez monté vous-même, et que vous ayez cru voir ce qui vous met de si mauvaise humeur, pour me faire revenir sur votre compte et sur celui de madame. J'aurais juré vous avoir vu l'un et l'autre dans la posture la plus indécente. Est-il possible, dit ensuite la dame en se levant et faisant un peu la fâchée pour mieux dissuader son bon homme de mari ; est-il bien possible que, me connaissant depuis si long-temps, vous ayez pu me croire capable de m'oublier à ce point? Me jugez-vous donc assez dépourvue de raison pour oser vous tromper en votre présence? Soyez persuadé que, si j'en avais la moindre envie, les occasions ne me manqueraient pas, sans que vous en sussiez jamais rien.

Nicostrate se rendit à ces raisons. Il ne pouvait ef-

fectivement se persuader que sa femme et son intendant eussent osé se porter à un tel excès d'insolence. Il leur fit des excuses, et se mit ensuite à discourir de la singularité de l'aventure et des effets de la vue qui n'étaient pas les mêmes quand on se trouvait placé sur le poirier. Mais la dame, qui feignait toujours d'être fâchée de la mauvaise opinion que son mari avait eue de sa fidélité : Puisque ce maudit poirier, dit-elle, fait voir de si vilaines choses, je ne veux pas qu'il me nuise davantage, ni à aucune autre femme. Puis, s'adressant à Pirrus: Va chercher une coignée et jette-le à bas pour le brûler; quoiqu'il serait beaucoup mieux d'en donner sur la tête de mon mari pour lui apprendre à mieux penser de la fidélité de sa femme et de la tienne. Oui, monsieur, continua-t-elle, vous meriteriez d'être châtié, pour l'injustice que vous m'avez faite. Je ne reviens point de votre aveuglement. Quand il s'agit de mal penser de votre femme, vous ne devez pas en croire vos yeux.

Pirrus, ayant pris une hache, abattit incontinent le poirier. Alors la belle, se tournant vers Nicostrate: Puisque je vois à terre, lui dit-elle, l'ennemi de ma vertu, je perds toute espèce de ressentiment. Je vous pardonne, ajouta-t-elle avec douceur, et vous recommande, sur toutes choses, d'avoir désormais une meilleure opinion de votre femme, qui vous aime mille fois plus que vous ne méritez. Le mari s'estima trop heureux de ce que Lidie voulût bien oublier l'outrage qu'il lui avait fait. Il fit des excuses à Pirrus d'avoir soupçonné sa bonne foi; et, tous les trois satisfaits, ils rentrèrent dans le palais.

C'est ainsi que ce bon mari fut maltraité, trahi et plaisanté par sa femme. Dès ce jour, elle vécut familièrement avec Pirrus, qui lui fit souvent goûter les plaisirs de l'amour avec plus d'agrément et de liberté qu'ils n'en avaient eu sous le poirier.

NOUVELLE X.

LE REVENANT.

Le roi seul n'avait pas encore raconté sa nouvelle. Dès qu'il vit la compagnie un peu consolée de la chute du poirier, qui ne l'avait point mérité, il parla ainsi :

Un roi, ami de la justice, doit se conformer, comme les autres, aux lois qu'il a faites, sinon il n'est pas digne du nom de roi, et ne mérite que le blâme de ses sujets. C'est avec la plus sincère douleur que je me vois contraint de m'écarter moi-même de ce principe. Je ne voulais point user du privilége que vous m'avez accordé ; j'étais, au contraire, dans la ferme résolution de me conformer au sujet que j'ai prescrit ; mais vous l'avez tellement épuisé, que vous m'avez enlevé tout ce que je me proposais de dire sur cette matière. Mais forcé d'enfreindre ma propre loi, et de recourir au privilége qui m'a été accordé, je dois être puni et me



LE MAQUIGNON

soumets, mes belles dames, à la peine qu'il vous plaira de m'imposer.

Dans la nouvelle que nous a racontée Elise, vous devez vous le rappeler, il a été question d'un compère et d'une commère de la ville de Sienne : eh bien, ceci me fait souvenir d'une histoire où il est également question de commérage et de Siennois. Je vais vous la raconter succinctement. Elle vous amusera, quoiqu'elle ne soit pas vraisemblable en tout point.

Il y eut autrefois, dans la ville de Sienne, deux jeunes gens liés d'une étroite amitié, le nom de l'un était Tingusse Mini, et celui de l'autre Meucio de Ture. Ils demeuraient tous deux près de la porte Sabaye. Comme ils vivaient bourgeoisement, ils fréquentaient les églises et ne manquaient pas un sermon. Ayant entendu prêcher plusieurs fois sur les plaisirs et les peine de l'autre vie, selon qu'on avait bien ou mal mérité dans celle-ci, et ne pouvant s'en former une juste idée d'après les divers sentimens des prédicateurs, ils se promirent un jour avec serment que le premier qui mourrait viendrait informer l'autre de ce qui en était. Après cette promesse mutuelle, ils continuèrent de vivre dans la plus grande intimité.

Sur ces entrefaites, une certaine dame Mitte, femme d'un nommé Ambroise Anselmin, qui demeurait à Camporeggi, d'un fils, et Tingusse fut prie

d'en être le parrain. Comme madame Mitte était jeune et jolie, et que Tingusse et son ami Meucio allaient la voir quelquefois, ils en devinrent insensiblement amoureux l'un et l'autre, sans oser toutefois le donner à connaître, chacun par un motif différent. Tingusse regardait comme un crime d'aimer sa commère; et, dans la crainte de perdre l'estime de son ami, il crut devoir lui cacher sa passion : Meucio, qui s'était aperçu que Tingusse était devenu amoureux fou de celle dont il était lui-même épris, crut aussi, de son côté, devoir lui cacher l'état de son cœur, dans la crainte de lui donner de la jalousie, et de le porter peut-être à le perdre dans l'esprit de la dame. Sa qualité de compère le mettait à portée de la voir plus souvent que lui et d'en être mieux accueilli. Tingusse en effet ne manqua point de profiter de ce double avantage pour se faire aimer, et parla si bien et si souvent, qu'il fut payé d'un tendre retour, et de toutes les faveurs qu'un amant peut désirer. Meucio n'eut pas de peine à s'en apercevoir, ce qui l'affligea sensiblement; mais, dans l'espérance d'être un jour aussi heureux, et se trouvant intéressé à ne pas lui donner de la jalousie, il feignit de tout ignorer; et c'est effectivement ce qu'il pouvait faire de mieux.

L'amant favorisé trouvait si doux d'être auprès de sa commère, qu'il ne cessait de faire des voyages à sa métairie: il y mettait les instans tellement à profit, qu'à force de bécher le jardin de la belle, il gagna une maladie de poitrine dont il mourut en fort peu de temps. Trois jours après sa mort (sans doute qu'il ne

l'avait pu plus tôt), il apparut, pendant la nuit, à son ami Meucio, suivant la promesse qu'il lui en avait faite, et lui dit qu'il venait lui apprendre des nouvelles de l'autre monde. Meucio fut d'abord effrayé de cette apparition; mais, s'étant enfin rassuré : Mon cher ami, lui dit-il, sois le bienvenu. Puis il lui demanda s'il était du nombre des perdus. Les choses perdues, répondit Tingusse, sont celles qui ne se retrouvent plus. Comment pourrais-je être ici, si j'étais perdu? Point de plaisanterie, reprit Meucio; je te demande si tu es du nombre des damnés? si ton âme brûle du feu d'enfer? — Non, mon ami, je ne suis point damné; mais je ne laisse pas de souffrir de grandes peines pour les péchés que j'ai commis. Meucio lui demanda quelles peines on infligeait là-bas pour chaque péché commis dans ce monde-ci. Le mort satisfit sa curiosité, et entra dans les plus grands détails à cet égard. Meucio, plein de reconnaissance et d'attachement pour son ami, lui offrit ses services sur la terre, et l'invita à lui dire s'il pouvait faire quelque chose qui lui fût agréable. Je ne refuse point tes offres, répondit le revenant : je te prie de faire dire des messes, des oraisons, et de distribuer des aumônes à mon intention.

Meucio promit de satisfaire à ses désirs, et le mort allait se retirer, lorsque son ami, se souvenant de la commère, le pria d'attendre un moment, et lui demanda quelle peine on lui avait fait souffrir pour avoir eu commerce avec elle. — A mon arrivée dans l'autre monde, je me trouvai vis-à-vis d'un esprit qui savait

je crois, ous me péchés, et qui me conduisit à un certain lieu pour les expier, où je trouvai force compagnons de misère. Mêlé parmi eux, et me souvenant de ce que j'avais fait avec ma commère, j'attendais à tout moment une punition plus forte. Quoique je fusse alors au milieu d'un feu très-vif, la peur me faisait trembler. Un esprit, me voyant dans cet état : Qu'as-tu donc fait plus que les autres pour trembler ainsi? J'ai peur, lui dis je, d'être puni d'un grand péché que j'ai commis. Quel est ce péché, poursuivit-il, qui t'effraie tant? — C'est d'avoir couché avec une de mes commères, et d'y avoir couché si souvent, que j'y ai laissé la vie. Tu es un grand sot, répliqua l'esprit en se moquant de moi : tranquillise-toi, et sois sûr qu'on ne tient aucun compte ici-bas de ce qu'on fait là-haut avec les commères.

Après ces mots, Tingusse, voyant que le jour commençait à poindre, prit congé de son ami, et disparut comme un éclair.

Meucio, ayant appris qu'on ne demandait point compte, dans l'autre monde, de ce qu'on fait dans celui-ci avec les commères, se repentit d'en avoir autrefois épargné plusieurs, par délicatesse de conscience, et se promit bien de réparer sa sottise à la première occasion.

Si frère Robert, dont on nous a parlé, eût su cela, il n'eût pas eu besoin d'étaler tant de rhétorique pour convertir sa bonne commère; il l'en aurait instruite, et dès lors elle n'eût plus fait tant de difficultés pour lui accorder ses faveurs.

Le soleil penchait vers son couchant, et l'on sentait déjà les fraîches haleines de la brise du soir quand le roi eut achevé la sienne. Il se leva de dessus son siége; et, ôtant sa couronne, il la posa sur la tête de Laurette, en lui disant : C'est vous, madame, que je fais reine de cette aimable compagnie.

La nouvelle souveraine, après avoir salué gracieusement la compagnie, fit appeler le maître-d'hôtel, et lui commanda de mettre les tables dans la délicieuse vallée de meilleure heure qu'à l'ordinaire, afin qu'on pût à loisir s'en retourner au château. Elle lui prescrivit ensuite tout ce qu'il aurait à faire pendant la durée de son gouvernement. Quand elle eut ainsi donné ses ordres, elle se tourna vers la compagnie, et parla en ces termes :

Dionéo voulut hier que nos récits d'aujourd'hui roulassent sur les tromperies que les femmes font aux maris : si je ne craignais de passer pour vindicative, j'ordonnerais que l'entretien de demain eût, au contraire, pour objet les tromperies que les hommes font à leurs femmes; mais, laissant de côté toute espèce de vengeance, je veux que chacun ait la liberté de raconter, soit les tromperies que les hommes se font entre eux, soit celles qu'ils font à leurs femmes, soit celles que les femmes font à leurs maris. J'imagine que, donnant un plus vaste champ à la malignité, les nouvelles seront plus agréables et plus variées.

Après ces mots, elle se leva et donna congé à la compagnie jusqu'à l'heure du souper. Tout le monde se sépara, et chacun alla où le plaisir l'entraînait. Les

uns portèrent leurs pas au bord des eaux limpides qui décoraient cette belle vallée ; les autres s'amusèrent à folâtrer sur la verdure ombragée d'arbres. Dionéo et Flamette chantèrent long-temps ensemble la romance d'Arcite et Pamélon.

L'heure du souper étant venue, on se mit à table près d'un petit lac où l'on respirait un air frais. Le souper fut très-gai : le chant de mille oiseaux divers contribua à le rendre délicieux. Au sortir de table, on fit encore quelques tours dans la vallée, en attendan le coucher du soleil ; puis, par ordre de la reine, on reprit sur la brune le chemin du château, où l'on arriva au petit pas, et en s'entretenant de mille choses plus divertissantes les unes que les autres. Du vin frais et quelques confitures servirent à délasser les dames de la petite fatigue du voyage. Après cette légère collation, on se rendit auprès de la belle fontaine, où l'on dansa au son de la cornemuse de Tindaro et à celui de plusieurs autres instrumens. Le chant succéda à la danse. La reine le fit cesser un instant, pour commander à Philomène de chanter une romance.

Les vers qu'elle fit entendre sur l'air le plus passionné peignirent les tourmens de l'absence, et donnèrent à penser à toute la compagnie. Comme, d'après ses propres expressions, elle ne s'était pas bornée avec son amant à de simples protestations de tendresse, les dames portèrent envie à son bonheur.

Après la chanson, la reine, se souvenant que le lendemain était vendredi : Vous savez, dit-elle en se tournant vers la compagnie, que demain est un jour

consacré à la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Vous vous souvenez que nous le célébrâmes dévotement la semaine dernière, sous le gouvernement de Néiphile, en suspendant nos entretiens ordinaires jusqu'au dimanche suivant. Pour imiter un si bon exemple, il me semble que ce sera bien fait à nous de nous abstenir, demain et après-demain, de conter des nouvelles, et d'employer ces deux jours aux affaires de notre salut. La compagnie applaudit à cet arrangement, et, comme la nuit était déjà fort avancée, tout le monde se sépara et alla se coucher.

HUITIÈME JOURNÉE.

Le soleil commençait à peine à dorer la cime des plus hautes montagnes, lorsque la reine et la compagnie sortirent du château pour aller respirer dans le parc la fraîcheur du matin. Après s'être promenés quelque temps, ils allèrent entendre la messe du dimanche dans une petite église peu éloignée. Au retour, on servit le dîner, qui fut fort agréable. La musique et la danse suivirent le repas. La reine permit ensuite à chacun d'aller faire sa méridienne. On se réunit l'après-midi auprès de la belle fontaine, où, tout le monde s'étant assis pour s'égayer à l'ordinaire par des récits amusans, Néiphile, sur l'ordre de la reine, commença à parler ainsi.

NOUVELLE PREMIÈRE.

L'EMPRUNT.

Il y eut autrefois à Milan un militaire allemand, nommé Gulfart, qui passait pour un fort honnête homme, et qui était fidèlement attaché au prince qu'il servait, qualité peu ordinaire aux gens de sa nation. Comme il se faisait un point d'honneur de rendre ponctuellement ce qu'il empruntait, il trouvait sans peine de l'argent, et à très-petit intérêt, quand il en avait besoin. Il devint amoureux d'une très-belle dame, nommée Ambroise, mariée à Gasparin Sagastrace, riche négociant de la ville, qui le connaissait particulièrement, et qui l'aimait beaucoup. Il sut si bien s'y prendre, que le mari ni personne ne s'aperçut de l'amour dont il brûlait pour elle. Croyant avoir remarqué qu'il ne déplaisait pas, il se hasarda à lui faire parler, pour la prier de payer d'un tendre retour les sentimens qu'elle lui avait inspirés, lui promettant de s'en rendre digne par son empressement à faire tout

ce qui pourrait lui être agréable. La belle, après bien des façons, consentit à se rendre à ses désirs, à condition qu'il garderait un secret inviolable, et qu'il lui donnerait deux cents écus dont elle avait besoin.

Gulfart fut si choqué de l'avarice de la dame, que peu s'en fallut que son amour ne se changeât en aversion : il résolut de la tromper. Il lui fit dire qu'il était prêt à faire ce qu'elle désirait; qu'il voudrait être plus riche pour lui offrir une plus forte somme; qu'elle n'avait qu'à l'instruire du jour et du moment auxquels il pouvait aller la trouver, et qu'il lui remettrait l'argent demandé. Cette femme méprisable lui manda que son mari partait bientôt pour Gènes, et qu'elle ne manquerait pas de l'envoyer chercher le jour même de son départ.

Gulfart se hâta d'aller voir Gasparin. J'aurais besoin, lui dit-il, de deux cents écus, et vous m'obligerez sensiblement de me les prêter, au même intérêt que vous m'avez toujours prêté jusqu'à présent. Gasparin lui rendit ce service avec plaisir, et compta la somme sur-le-champ, à la grande satisfaction du militaire.

Quelques jours après, le négociant partit pour Gènes. Sa femme envoie dire aussitôt au galant qu'il pouvait venir, et qu'il n'oubliât pas d'apporter la somme convenue. Gulfart, qui avait intérêt de trouver la belle en compagnie, et qui craignait qu'elle ne fût toute seule, se fit accompagner par un de ses amis, et lui dit en la présence de cet ami et d'un commis qui était avec elle par hasard : Voilà, madame, deux cents écus bien comptés que je vous prie de remettre à votre

mari quand il sera de retour de son voyage. Elle les prit, sans entendre d'autre malice aux paroles de Gulfart; si ce n'est qu'il avait parlé ainsi par pure politique, et pour détourner les soupçons. Elle lui répondit qu'elle ne manquerait pas de s'acquitter de la commission à l'instant même de son arrivée. Mais voyons, ajouta-t-elle, si la somme est complète. Elle se met aussitôt à la compter sur une table; et, voyant qu'il n'y manquait pas une obole, elle la remet dans le sac, et dit ensuite tout bas à Gulfart de repasser sur la brune. Il n'y manqua pas, et, la belle l'ayant conduit dans sa chambre, ils passèrent la nuit ensemble. Le galant ne s'en tint pas à cette première séance, il sut engager Ambroisine à partager plusieurs autres fois son lit avec lui pendant l'absence de son mari.

Quand celui-ci fut de retour, Gulfart saisit le moment qu'il était avec sa femme pour entrer chez lui, accompagné de son ami. Gasparin, lui dit-il après les premiers complimens, les deux cents écus que vous me prêtâtes avant votre voyage m'ayant été inutiles pour l'objet auquel je les destinais, je les rendis, le jour même de votre départ, à votre femme, qui les compta aussitôt devant moi : ainsi je vous prie de vouloir bien les rayer de votre livre. Le mari, se tournant vers sa femme, lui demanda si elle les avait reçus. Voyant devant elle le témoin qui les lui avait vu compter, elle ne put le nier, et s'excusa sur son peu de mémoire de ce qu'elle ne lui en avait point encore parlé. Soyez tranquille, dit alors Gasparin à Gulfart,

j'en déchargerai mon livre aujourd'hui, sans plus tarder. Sur ces paroles, le galant se retira fort content d'avoir ainsi puni sa maîtresse de son avarice, et d'avoir su jouir long-temps de ses faveurs, sans qu'il lui en eût coûté une obole. On imagine aisément combien la dame dut être sensible à un pareil tour.

NOUVELLE II.

LE CURÉ DE VARLONGE.

Les hommes et les dames furent enchantés du tour que Gulfart avait joué à l'avare Milanaise. On en riait encore, lorsque la reine abaissa sur Pamphile un doux regard, et lui commanda de dire sa nouvelle. Ce jeune gentilhomme s'empressa d'obéir.

Dans le village de Varlonge, qui, comme on sait, n'est pas fort éloigné de la ville de Florence, il y eut un maître curé, vigoureux de sa personne, et très-propre pour le service des dames. Ce bon pasteur, qui savait à peine lire, avait néanmoins le talent d'amuser ses ouailles et de les divertir le dimanche, aux pieds d'un orme, par ses contes et ses propos joyeux; et, quand les maris s'absentaient, il savait visiter leurs femmes, auxquelles il donnait sa bénédiction, leur por-

tant tantôt du gâteau, tantôt de l'eau bénite, et qu
quefois des bouts de chandelle. Parmi les paroissienn
à qui il faisait ainsi sa cour, il n'y en avait point q
lui plût davantage que Belle-Couleur, femme d'un
paysan connu sous le nom de Bientevienne de Mazzo. C'était, à la vérité, une bonne villageoise, dodue, fraîche, brunette, bien découplée, telle, en un mot, qu'il la fallait à M. le curé. Elle était d'ailleurs de la meilleure humeur du monde, toujours la première à la danse, chantant au mieux l'air d'une bourrée, et jouant parfaitement du tambourin. Le curé en devint si fort amoureux, qu'il faillit à en perdre l'esprit. Il courait tout le jour, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, dans l'espérance de la voir. Quand il savait, le dimanche et les jours de fête, qu'elle était à l'église, il chantait de toutes ses forces pour lui persuader qu'il était grand musicien, sauf à donner du repos à ses larges poumons aux offices où il ne la verrait pas. Cependant, malgré l'ardeur de sa passion, il sut si bien faire, que Brintevienne ni personne ne s'aperçut de l'amour qui le tourmentait. Pour se rendre favorable sa chère Belle Couleur, il ne cessait de lui faire de petits présens, et lui envoyait tantôt une botte d'ail frais, tantôt des ognons nouvellement cueillis dans son jardin, tantôt de petits pois, et quelquefois un bouquet de fleurs. S'il la rencontrait quelque part, il la regardait du coin de l'œil, comme un chien qui en veut mordre un autre : mais la paysanne, faisant semblant de ne pas s'en apercevoir, et bien aise de paraître sauvage, passait presque toujours sans s'arrêter. Ce dédain chagrinait fort M. le

curé. Il ne se laissa pourtant pas décourager par les froideurs de la belle.

Un jour qu'il se promenait, ses mains derrière le dos et l'air tout pensif, le hasard lui fit rencontrer Bientevienne, monté sur un âne chargé de différentes productions de son jardin. Il lui demanda où il allait. — A la ville, M. le curé, et je m'en passerais volontiers : je porte ces fruits et ces légumes au seigneur de Buonacorci, pour l'engager à me traiter favorablement; car vous saurez qu'il m'a fait donner une assignation par son coquin de procureur, juge des bâtimens, pour comparaître devant le tribunal civil. Tu fais bien, mon cher ami, répondit le curé, cachant sa joie au fond du cœur : Dieu te conduise, et reviens le plus tôt que tu pourras. Si tu rencontres par hasard Lapucio, mon clerc, ou Naldino, mon valet, dis-leur, je te prie, de m'apporter des attaches pour mes fléaux. Bientevienne le lui promit, et continua son chemin.

Le prêtre crut que c'était là le moment favorable pour aller voir sa bien-aimée Belle-Couleur, et pour faire une tentative auprès d'elle. Il courut droit à sa maison, et dit en entrant : Dieu veuille envoyer ici tous les biens qui sont ailleurs! La paysanne, qui était montée en haut, l'ayant entendu : Soyez le bienvenu, M. le curé, lui dit-elle. Et où allez-vous donc ainsi, traînant votre queue par le chaud qu'il fait? J'ai trouvé ton mari qui allait à la ville, répondit le pasteur, et je suis venu passer quelques instans avec toi. Belle-Couleur, étant descendue, fit asseoir le curé et reprit son travail, qui consistait à trier de la graine de choux, cueillie

depuis quelques jours par son mari. Le curé, profitant du tête-à-tête, entama ainsi la conversation. Il est donc décidé, ma chère amie, que tu veux toujours me faire souffrir ? — Moi ? et qu'est-ce que je vous fais ? — Tu ne me fais rien, à la vérité; mais n'est-ce pas assez de m'empêcher de faire avec toi ce que je voudrais ? — Est-ce que les prêtres font cela ? — Sans doute, et mieux que les autres hommes. Pourquoi donc ne le ferions-nous point ? n'avons-nous pas tout ce qu'il faut pour cette besogne ? nous y sommes même plus habiles que les autres, nous en avons du moins la réputation : je t'assure que tu t'en trouveras bien. — J'en doute fort; car vous êtes tous avares comme des diables. — T'ai-je encore refusé quelque chose ? Demande-moi ce que tu voudras, et sois sûre de l'obtenir. Veux-tu une paire de souliers, un ruban, un fichu ? — J'ai de tout ce que vous m'offrez là ; mais, puisque vous m'aimez tant, rendez-moi donc un service : je ferai ensuite ce que vous voudrez. Parle, reprit le curé avec vivacité, je suis prêt à faire tout ce qui te sera agréable. Je dois aller samedi prochain à Florence, dit Belle-Couleur, pour rendre de la laine que j'ai filée, et pour faire raccommoder mon rouet : si vous voulez me prêter cent sous, que vous avez assurément, vous me mettrez dans le cas de retirer de chez un usurier ma jupe et mon tablier de noces. Voyez si vous êtes dans l'intention de me donner cet argent : c'est à cette seule condition que vous obtiendrez de moi ce que vous désirez. — Je n'ai pas d'argent sur moi, mais je m'engage à te donner les cent sous avant samedi. — Oh ! vous autres gens d'église,

vous promettez beaucoup et ne tenez rien. Vous ne ferez pas de moi comme de la crédule Billuzza, que vous renvoyâtes bellement sans lui donner un seul liard, et qui, à cause de cela même, est devenue fille du monde. Je ne suis pas d'avis de me laisser duper de la sorte. Si vous n'avez pas l'argent que je vous demande, allez le chercher. — Épargne-moi, de grâce, la peine d'aller chez moi par le grand chaud qu'il fait. D'ailleurs songe que nous sommes sans témoins, et qu'il n'en serait peut-être pas de même à mon retour. Profitons de l'occasion, puisqu'elle est si favorable. — Allez-y, vous dis-je, ou vous n'en tâterez point, je vous jure.

Le prêtre, voyant qu'elle était résolue de ne consentir à rien sans un *salvum me fac*, et lui désiran faire la chose *sine custodia :* Puisque tu ne crois pas, lui dit-il, à ma parole, tiens, voilà mon manteau que je te laisse pour gage. — Voyons ce manteau et ce qu'il peut valoir. — Mon manteau est d'un beau drap de Flandre, à trois bouts, et même à quatre, au dire d'un de mes paroissiens. Il n'y a pas encore quinze jours que le fripier Otto me le vendit dix bonnes livres, et Buillet, qui, tu le sais, se connaît en étoffes, prétend qu'il en vaut quinze. — Cela me paraît un peu difficile à croire ; mais je veux bien m'en contenter. Nous verrons si vous êtes homme de parole. Le curé, qui brûlait d'envie de satisfaire sa passion, lui remit son manteau ; et après qu'elle l'eut enfermé dans un coffre : Passons, lui dit-elle, dans la grange, où jamais personne ne vient. Le curé la suivit. Après une assez

longue conférence, il s'en retourna chez lui en simple soutane, comme s'il venait de quelque noce.

Arrivé au presbytère, il se mit à considérer le peu de profit qu'il retirait de sa cure, à se repentir d'avoir laissé son manteau, et à penser aux moyens de le recouvrer sans être obligé de donner la somme convenue: toutes les offrandes de l'année réunies auraient à peine pu la former. Son esprit malin et rusé lui fournit un expédient. Comme le jour suivant était un jour de fête, il envoya le fils d'un de ses voisins chez Belle-Couleur pour la prier de lui prêter son mortier de marbre, prétextant d'avoir du monde à dîner; ce qu'elle fit de grand cœur. Deux jours après, il le renvoya par son clerc, à l'heure où Bientevienne et sa femme devaient être à table. M. le curé m'a chargé de vous bien remercier, dit le clerc en s'adressant à la femme, et de vous demander le manteau que le garçon vous laissa pour gage en vous empruntant le mortier. Belle-Couleur, fronçant le sourcil à cette demande, allait répondre, lorsque son mari l'en empêcha en lui disant d'un air fâché: D'où vient que tu prends des gages de notre curé? tu mériterais, en vérité, que je te donnasse un bon soufflet, pour t'apprendre à te défier ainsi de notre honnête pasteur. Rends-lui vite son manteau, et garde-toi de jamais lui rien refuser sans gage, demandât-il même notre âne. La femme se lève en grognant entre ses dents, sort le manteau du coffre, et dit au clerc en le lui remettant: Je te prie d'assurer de ma part M. le curé que, puisqu'il agit de la sorte, il ne pilera de sa vie à mon mortier. Le clerc s'étant acquitté de la commis-

sion : D'accord, répondit le curé; mais tu peux dire aussi à Belle-Couleur, quand tu la verras, que, si elle ne me prête point son mortier, je ne lui prêterai pas non plus mon pilon : l'un vaut bien l'autre assurément.

Bientevienne ne fit point attention aux paroles de sa femme, les prenant pour l'effet des reproches qu'il venait de lui faire. Pour Belle-Couleur, elle fut longtemps fâchée contre le curé; mais les vendanges raccommodèrent tout. Le prêtre lui fit présent d'un petit tonneau de vin nouveau et d'une mesure de châtaignes, et recouvra, par ce moyen, ses bonnes grâces. Ils vécurent depuis en grande intelligence, visitèrent fréquemment la grange, et prirent si bien leurs précautions que personne ne se douta de leur intrigue.

NOUVELLE III.

L'ESPRIT CRÉDULE.

La nouvelle de Pamphile étant achevée, la reine commanda à Élise de dire la sienne. Cette dame, qui riait encore, commença aussitôt et parla en ces termes :

Dans notre bonne ville de Florence, qui fourmille de toutes sortes de personnages, il y avait un peintre nommé Calandrin, homme simple et neuf au dernier point. Il était presque toujours avec deux autres peintres, dont l'un portait le nom de Lebrun, et l'autre celui de Bulfamaque, gens fort enjoués, mais prudens et rusés, et qui ne fréquentaient Calandrin que pour s'amuser de sa grande simplicité.

Il y avait dans le même temps à Florence un jeune homme nommé Macé del Saggio, qui était bien le personnage le plus facétieux et le plus délié qu'il fût pos-

sible de trouver. Ayant entendu parler de Calandrin, il résolut de s'en divertir en lui jouant quelque bon tour ou en lui faisant accroire quelque chose d'extraordinairement ridicule. Il le rencontra un jour dans l'église de Saint-Jean, occupé à examiner les diverses peintures et le beau tabernacle qu'on avait posé depuis peu sur le maître-autel. L'occasion paraissant favorable à son dessein, il s'en ouvre à un de ses amis, et s'approche, dans cette intention, du bon Calandrin. Il fait d'abord semblant, ainsi que son ami, de ne pas l'apercevoir, et se met à parler du mérite de certaines pierres, et en parle si pertinemment, qu'on eût cru entendre le plus fameux des lapidaires. Le peintre, qui l'écoutait raisonner, émerveillé de ce qu'il entendait, s'approche des deux discoureurs, et les salue en les abordant. Macé continue sa conversation avec son ami, lorsque Calandrin l'interrompt pour lui demander où l'on trouvait des pierres si précieuses et de si grande vertu. On en trouve beaucoup, répond Macé d'un air sérieux, à Berlinsonne, ville de Basque, située dans un canton nommé Bengodi, où l'on lie les ceps de vigne avec de la saucisse. On a dans ce pays-là, continua-t-il, une oie pour de l'argent et un oison par-dessus le marché. On y voit une montagne de fromage de Parme râpé, sur laquelle demeurent des gens qui ne sont occupés qu'à faire des macaronis et des massepains, qu'on cuit dans du jus de chapon, et qu'on jette ensuite en bas aux passans; et plus en a qui plus en attrape. Au pied de cette montagne coule un ruisseau de vin de Malvoisie, auquel il ne se mêle jamais une goutte d'eau. Oh!

le bon pays! s'écrie Calandrin. Mais dites-moi, je vous prie, ce qu'on fait des chapons dont le jus sert à faire les macaronis. — Ce qu'on en fait? les Basques les mangent. — Avez-vous été dans ce pays-là? — Si j'y ai été? Oh! je vous en réponds; plus de cent fois. — Est-ce bien loin d'ici? — Il y a plus de mille lieues. — Il est donc encore plus loin que la Brusse? — Assurément.

Calandrin, voyant que Macé disait tout cela d'un grand sang-froid, le crut comme un article d'Evangile. C'est trop loin pour moi, ajouta-t-il; autrement, je serais ravi d'y aller avec vous, pour avoir le plaisir de voir faire la culbute à ces macaronis, à ces biscuits, et d'en attraper une bonne quantité. Mais ayez la bonté de me dire si l'on trouve, dans ce pays si singulier, les pierres dont vous parliez tout à l'heure? — Sans doute; il y en a de deux sortes. Les unes sont des pierres à moudre, qu'on tire de Sertignage et de Moûtisce, dont on fait des meules de moulin, et ces meules tournent d'elles-mêmes pour faire la farine. De là vient qu'on dit proverbialement, dans ce pays-là, que les grâces viennent de Dieu, et les bonnes meules de Moûtisce. Ces pierres à moudre sont en si grande quantité, que les habitans de ce pays n'en font pas plus de cas que des émeraudes. Celles-ci y sont si communes, qu'il y en a des montagnes plus élevées que le mont Morel. Elles jettent tant d'éclat, qu'il fait jour au milieu de la nuit. Qui ferait enchâsser ces pierres avant de les tirer de la carrière, et les porterait au soudan, serait sûr d'en avoir tout ce qu'il voudrait. L'autre espèce de pierre précieuse qu'on trouve dans ce pays est celle

que nous autres lapidaires appelons éliotropie. Elle la vertu de rendre invisible quiconque en porte s soi. Il faut avouer, dit Calandrin, que cet pays merveilleux. Faites-moi le plaisir de me dire, continua-t-il, si l'on ne trouve point ailleurs cette dernière sorte de pierre. — On en trouve aussi dans la Toscane, dans la plaine de Mugnon. — De quelle grosseur, de quelle couleur est-elle ? — Il y en a de toutes les grosseurs ; mais la plupart sont de couleur noirâtre.

Calandrin, ayant bien retenu tout ce que Macé lui avait dit de la nature de ces dernières pierres, et se faisant mille félicités chimériques s'il pouvait en trouver, se retira résolu d'en chercher. Mais, ne voulant rien faire sans ses amis Lebrun et Bulfamaque, il les chercha en diligence pour leur communiquer sa découverte et son projet. Après avoir couru toute la matinée pour les joindre, il se ressouvint, sur l'heure de midi, qu'ils travaillaient au monastère des dames de Fayance. Il alla les y trouver, négligeant toutes ses affaires pour cet objet. Mes amis, leur dit-il, nous voilà les plus riches de Florence, si vous voulez vous en rapporter à moi. J'ai appris, d'un homme digne de foi, que, dans la plaine de Mugnon, se trouve une pierre qui a la vertu de rendre invisible ; ainsi je suis d'avis que nous allions la chercher sans délai : nous la trouverons, je vous en assure ; je sais comme elle est faite. Quand nous l'aurons trouvée et mise dans notre poche, qui pourra nous empêcher d'aller chez ces gros banquiers dont les comptoirs sont toujours pleins de ducats, et d'en remplir nos poches ? Nous ne serons

vus de personne. Par ce moyen, nous deviendrons riches en fort peu de temps, et nous n'aurons plus la peine de barbouiller des murailles tout le long du jour, comme font les colimaçons.

Lebrun et Bulfamaque ne purent entendre ces extravagances sans en rire en eux-mêmes. Ils auraient éclaté, s'ils n'avaient voulu prolonger leur amusement. Feignant donc d'être surpris du discours de cet imbécile, ils louèrent la sagesse de son projet; après quoi, Bulfamaque lui demanda comment on nommait cette pierre merveilleuse. Calandrin, aussi dépourvu de mémoire que de jugement, en avait déjà oublié le nom. Qu'avons-nous à faire, répondit-il, de savoir comment on la nomme, pourvu que nous connaissions sa vertu et que nous puissions nous la procurer? Je la connais, il n'en faut pas davantage. Si vous voulez me croire, nous irons sur-le-champ la chercher. Comment est-elle donc faite? dit Lebrun. — Il y en a de différentes grosseurs; mais la plupart sont de couleur noirâtre. Pour ne pas nous tromper, nous amasserons celles qui approchent de cette couleur, jusqu'à ce que nous ayons rencontré la véritable. Allons, mes amis, ne perdons point de temps. — Un peu de patience, dit Lebrun. Puis, se tournant vers son camarade : Notre ami, lui dit-il, raisonne très-juste; mais il me semble aussi que ce n'est pas une heure propre à cette recherche : le soleil est à présent si chaud, et donne si à plomb sur la plaine de Mugnon, qu'il doit avoir calciné toutes les pierres; celles qui sont naturellement noires nous paraîtraient blanches. D'ailleurs, comme c'est aujour-

d'hui un jour ouvrable, nous pourrions rencontrer dans cette plaine des gens qui, devinant notre dessein, chercheraient aussi, et auraient peut-être plus de bonheur : remettons plutôt la partie à demain matin, qui est jour de fête. Bulfamaque approuva le conseil de son camarade, et Calandrin imita, comme de raison, son exemple. Il les pria instamment l'un et l'autre de bien garder le silence sur cette chose, qui ne lui avait été confiée que sous le secret. Il leur conta en même temps tout ce qu'il avait entendu dire du pays de Basque, jurant, comme un païen, qu'il n'y avait rien de plus vrai.

Calandrin fut sur pied dès le point du jour. Il courut éveiller ses amis, qui furent bientôt prêts. Ils sortirent tous trois par la porte de Saint-Gal, et arrivèrent de fort bonne heure à la plaine de Mugnon. Calandrin, qui brûlait d'envie de trouver la pierre merveilleuse, marchait toujours le premier, allant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et se jetant avec précipitation sur tous les cailloux noirs qu'il rencontrait. Lebrun et Bulfamaque le suivaient, et, pour mieux lui en imposer, en ramassaient quelques-uns. Quand notre bon imbécile en eut plein son sein, ses poches et son manteau, Lebrun, voyant approcher l'heure du dîner, demanda à son compagnon, ainsi qu'il en était convenu avec lui : Où est donc allé Calandrin ? Bulfamaque, qui l'aperçoit près de lui, tourne sa tête de tous côtés ; et, feignant de ne pas le voir : Je n'en sais rien, répondit-il; mais il était là tout à l'heure. Que dis-tu, tout à l'heure ? reprit Lebrun ; je suis sûr qu'il

s'en est retourné chez lui, et que, profitant de notre application à chercher, il est allé dîner sans daigner nous en avertir. Il a fort bien fait, repartit Bulfamaque, de jouer ce tour à notre inconcevable simplicité. Quels autres que nous, en effet, auraient été assez imbéciles pour chercher ici des pierres qui ont la vertu de rendre invisible?

Calandrin écoutait leur conversation avec la plus grande joie, et, ne doutant point qu'il n'eût trouvé le talisman, il résolut de s'esquiver sans rien dire. Il leur tourna le dos, et prit le chemin de la ville. Que faisons-nous ici? continua Bulfamaque; pourquoi ne pas imiter son exemple? — Je le veux bien. Mais notre ami ne m'en fera plus accroire, je te le jure : je suis furieux du tour qu'il nous a joué. Que n'est-il encore assis près de nous! je lui lancerais cette pierre dans les talons. Et en même temps il la lui jette aux jambes. Calandrin sentit vivement le coup; mais il ne dit mot, et, après s'être gratté l'endroit où la pierre l'avait atteint, il double le pas et gagne chemin. Bulfamaque prend une seconde pierre; et, la montrant à Lebrun : J'enrage, lui dit-il, que ce faquin se soit ainsi moqué de notre crédulité : s'il était ici, je lui donnerais de ce caillou sur le dos. Et, en disant cela, il le lui jette justement à l'endroit qu'il avait dit. Ils le suivirent ainsi à coups de pierres, depuis la plaine de Mugnon jusqu'à la porte de Saint-Gal. Ils s'arrêtèrent avec les gardes, qui, prévenus du fait, firent semblant de ne point voir Calandrin quand il passa au milieu d'eux. Celui-ci, voyant qu'on l'avait laissé entrer sans lui rien dire, était au

comble de sa joie. Il alla droit à sa maison, située près du coin des Moulins. Il passa le long de la rivière, et le hasard voulut que personne ne lui adressât un seul mot, quoiqu'il fût chargé comme un mulet; il est vrai que c'était justement l'heure du dîner. Mais sa femme, nommée Tesse, se trouva malheureusement sur la montée. Elle ne l'eut pas plus tôt vu, qu'elle se mit à le gronder de ce qu'il avait été si long-temps à revenir. D'où diable sors-tu à l'heure qu'il est? Sais-tu bien que tout le monde sort de table? Est-il possible que le ciel m'ait donné pour mari un homme de cette espèce!

Calandrin, jugeant, par le discours de sa femme, qu'il n'était plus invisible, et croyant qu'elle seule en était cause, entra aussitôt dans la plus grande colère. Maudite femme! s'écria-t-il, que tu me fais de tort. Tu as tout gâté; mais, par ma foi! tu me le paieras. Il se décharge au plus vite de ses pierres, et, courant à elle d'un air furieux, il la bat, la prend aux cheveux, la jette à terre, et lui donne tant de coups de poing, tant de coups de pied, qu'il la laisse presque morte, quoique la pauvre femme s'épuisât à lui demander pardon.

Cependant Lebrun et Bulfamaque, après avoir ri quelque temps avec les gardes de la folie de leur camarade, le suivirent de loin et à petits pas. Arrivés près de la porte de sa maison, et entendant qu'il battait sa femme, ils l'appellent. Calandrin, tout en eau, enflammé de colère et las de battre sa femme, parut à la fenêtre et les pria de monter. Feignant d'être fâchés contre lui, ils entrent; et, voyant la chambre pleine de pierres et sa femme échevelée, le visage meurtri,

et pleurant à chaudes larmes dans un coin : Que signifie tout ceci, mon cher Calandrin? lui dirent-ils. Auriez-vous envie de bâtir, puisque voilà tant de pierres? Et puis, se tournant vers l'infortunee qui se lamentait : Vous vous êtes donc vengé sur votre femme, lui dit Lebrun, du mauvais tour que vous nous avez joué? Que veulent dire toutes ces folies? Calandrin, assis sur une chaise, accablé de lassitude, à cause du grand faix qu'il avait porté et des coups qu'il avait donnés, désolé de la bonne fortune qu'il croyait avoir perdue, n'eut pas la force de répondre un seul mot. Bulfamaque, voyant qu'il gardait le silence, et ne pouvant contenir son indignation, lui dit : Si tu avais quelque chagrin, ce n'est pas sur nous qu'il fallait te venger, en nous laissant comme deux badauds dans la plaine de Mugnon, où tu nous avais mené sous un vain prétexte. C'est fort mal à toi de t'en être retourné sans nous rien dire. Tu peux compter aussi que c'est bien la dernière fois que nous serons tes dupes. Calandrin, ramassant le peu de force qui lui restait : Mes amis, répondit-il, ne vous fâchez pas; la chose n'est pas comme vous l'entendez. Je suis le plus malheureux des hommes. J'avais trouvé la pierre précieuse dont je vous avais parlé; et la preuve, c'est que j'étais à moins de dix pas de vous dans le temps que vous me cherchiez. Il leur conta ensuite d'un bout à l'autre ce qu'ils avaient fait, sans oublier les coups de pierre qu'il avait reçus, tantôt sur les jambes, tantôt sur les épaules. Sachez de plus, continua-t-il, que les gardes, attentifs jusqu'à l'importunité pour voir tout ce qu'on porte

dans la ville, ne m'ont pas dit le moindre mot en entrant; en un mot, personne ne m'a vu et personne aussi ne m'a rien dit tout le long du chemin. Mais, quand je suis arrivé ici, cette misérable femme est venue au-devant de moi; elle m'a vu, et a renversé toutes mes espérances. Maudite engeance que les femmes! elles font perdre, vous ne l'ignorez pas, la vertu à toutes choses. Je me regardais comme le plus heureux des hommes, et me voilà le plus à plaindre. Je m'en suis vengé en la rouant de coups, et je ne sais ce qui m'empêche de lui en donner encore autant. Plût à Dieu, que je ne l'eusse jamais vue! Et là-dessus, s'échauffant de nouveau, il voulait la battre encore; mais ses amis l'en empêchèrent. Ils faisaient les surpris, et affirmaient la vérité des circonstances que Calandrin leur rapportait. Ils avaient toutes les peines du monde de s'empêcher de rire, et auraient sans doute satisfait leur envie à cet égard, si la fureur de ce brutal, qui en voulait toujours à sa femme, ne les eût arrêtés. Ils lui représentèrent son tort de l'avoir ainsi maltraitée, s'efforçant de lui faire entendre qu'elle n'était aucunement la cause de son malheur, qu'il devait s'en prendre à lui seul de s'être exposé à sa rencontre dans un temps où les femmes détruisent la vertu de toutes choses; que le bon Dieu l'avait voulu ainsi, sans doute, pour le punir de les avoir trompés, en ne leur faisant point part de sa découverte. Enfin, après plusieurs remontrances de cette nature, ils finirent par le raccommoder avec sa femme, et le laissèrent fort chagrin dans sa maison pleine de pierres.

NOUVELLE IV.

LE PRESOMPTUEUX HUMILIÉ.

Après la nouvelle d'Élise, la reine se tourna vers Émilie pour lui dire de remplir sa tâche.

Personne de vous n'ignore que la ville de Fiésole, dont on découvre d'ici la montagne, est une des plus anciennes villes d'Italie. Près de l'église cathédrale de cette ville demeurait, il y a quelques années, la veuve d'un gentilhomme. On la nommait madame Picarde. Son peu de fortune l'obligeait à faire son séjour ordinaire à la ville, dans une petite maison qu'elle partageait avec deux de ses frères, estimés et chéris de tout le monde. Cette dame avait encore assez de jeunesse, de beauté et d'agrément, pour faire naître de[s]

prévôt de la cathédrale, qui la voyait
à l'église, en devint amoureux. Il ne fut

pas long-temps sans lui déclarer les sentimens qu'elle lui avait inspirés, et la supplia de vouloir bien le payer d'un tendre retour. Quoique le chanoine fût déjà vieux, il n'en était ni plus raisonnable ni plus honnête. Sa présomption et son audace le rendaient insupportable auprès des femmes, et jamais homme ne fit une déclaration de si mauvaise grâce. En un mot, il avait un caractère et une figure si désagréables, qu'il n'y avait pas moyen de l'aimer. Madame Picarde, loin d'être flattée des sentimens qu'il lui témoignait, passa de l'indifférence à la haine; mais, comme elle avait autant de politesse que de vertu, elle crut devoir lui adoucir l'indignation qu'il venait de lui inspirer, et se contenta de lui répondre qu'elle ne pouvait lui savoir mauvais gré de son amitié, et qu'elle lui promettait volontiers la sienne, pourvu qu'il n'eût que des intentions honnêtes : ce qu'elle était portée à croire de son père spirituel, d'un prêtre, et d'un homme dont les cheveux étaient blanchis par les années.

Une pareille réponse ne déconcerta pas le prévôt. Il ne s'était point flatté, malgré sa grande présomption, de subjuguer la veuve dans un premier entretien. Il revint plusieurs autres fois à la charge par lettres et par ambassades, et même de vive voix, quand il pouvait la rencontrer à l'église ou autre part; tant qu'à la fin la dame, fatiguée de ses importunités, résolut de s'en débarrasser à tout prix. Mais, avant de rien entreprendre, elle crut devoir communiquer son projet à ses frères, qui l'approuvèrent.

Quelques jours après, madame Picarde alla, comme de coutume, à l'église cathédrale. Le vieux chanoine se hâta de l'aborder pour lui renouveler ses importunes sollicitations. Il la prend à l'écart, et, après l'avoir sollicitée quelque temps, la belle pousse un profond soupir et paraît attendrie. Il est bien difficile, dit-elle ensuite, qu'une citadelle qui a tous les jours de nouveaux assauts à soutenir ne se rende à la fin. C'est ce que je viens d'éprouver. Oui, vous avez vaincu ma résistance, et je consens d'être à vous. Je puis vous assurer, madame, reprit le chanoine au comble de sa joie, que vous n'aurez pas lieu de vous en repentir. Ce qui m'étonne, c'est que vous ayez fait une si longue défense. Jamais femme ne m'avait résisté si longtemps. Si je n'ai pas perdu courage, c'est que j'étais sûr que vous finiriez pas m'aimer. La question est de savoir quand et où nous pourrons nous trouver. Ce sera quand il vous plaira, dit la veuve : je n'ai point de mari à craindre. Mais, pour ce qui est du rendez-vous, je ne sais trop quel lieu choisir.—Et pourquoi n'irais-je pas chez vous ? répliqua le vieux chanoine. — Chez moi ? la chose n'est guère possible : ma maison n'est pas assez vaste, et mes deux frères n'en bougent presque ni jour ni nuit. Ils ont d'ailleurs le plus souvent compagnie. Il est vrai qu'ils n'entrent que bien rarement dans ma chambre ; mais elle est si proche de la leur, qu'à moins de vouloir vous y tenir dans l'obscurité et sans dire mot, ni faire le moindre bruit, il n'y a pas moyen de vous y recevoir. On entend de l'une tout ce qui se dit dans l'autre, quelque bas qu'on puisse par-

ler. Voyez d'après cela si vous vous sentez le courage d'y venir et d'y être muet. — Qu'à cela ne tienne, une nuit est bientôt passée, et, dans ces sortes de rencontres, la langue n'est pas toujours la chose dont on a le plus besoin. Nous pouvons en essayer la nuit prochaine, en attendant que nous trouvions un endroit moins gênant. Soit, dit la veuve; mais le secret sur toutes choses, monsieur le prévôt ! — Vous pouvez y compter, madame; les gens d'église sont discrets, et je me pique de l'être plus que mes confrères. La dame lui prescrivit alors la façon dont il devait s'y prendre, et, tout étant arrangé, ils se séparèrent.

Madame Picarde avait une servante, non pas des plus vieilles, mais, en récompense, la plus laide créature qu'il fût possible de voir. Représentez-vous un visage plein de coutures, un nez de travers, des lèvres d'une grosseur extraordinaire, une bouche large, des dents longues, des yeux louches et bordés de rouge, un teint jaune et noirâtre, et vous n'aurez encore qu'une très-faible idée de sa laideur. Le reste du corps était parfaitement analogue au visage. Elle était toute contrefaite, bossue et boiteuse du côté droit; en un mot, on aurait dit que la nature avait pris plaisir d'en faire un monstre de difformité. Cette fille portait le nom de Cheute; mais, à cause de son grand nez écrasé, on lui avait donné le surnom de *Cheutassé*. Elle ne manquait pas d'esprit ni de malice, comme c'est assez l'ordinaire des personnes contrefaites.

Si tu veux me faire un plaisir, lui dit sa maîtresse en revenant de l'église, je te donnerai une chemise

toute neuve. Pour une chemise, répondit Cheutasse, il n'est rien que je n'entreprenne. C'est, continua la dame, de coucher cette nuit avec un homme dans mon lit, et de lui faire beaucoup de caresses, sans mot dire, de peur que mes frères ne l'entendent.—Je coucherais avec dix hommes, dès qu'il s'agit de vous obliger. — Fort bien, mais prends garde surtout de ne pas parler, quelque chose que le galant te puisse dire.

La nuit venue, et le prévôt étant entré doucement et sans lumière dans la chambre de madame Picarde, les deux frères se mirent à parler tout haut, dans l'intention de se faire entendre du vieux galant, et de l'engager par là à garder le silence. Il se mit de suite au lit, ainsi que la dame le lui avait recommandé. Cheutasse ne tarda pas à l'aller trouver. A peine fut-elle déshabillée, que le vieux chanoine la prit dans ses bras, et l'accabla des baisers les plus amoureux. La servante profita de la méprise, et se vengea du mieux qu'il lui fut possible du délaissement universel où, depuis long-temps, l'avait réduite sa grande laideur.

Pendant que ce beau couple mettait ainsi le temps à profit, sans oser se parler ni soupirer trop fort, la veuve dit à ses frères : J'ai fait mon personnage, c'est maintenant à vous à faire le vôtre. Là-dessus ils sortent doucement de leur chambre et vont chez l'évêque, ainsi qu'ils étaient convenus avec elle. Par un heureux effet du hasard, ils le rencontrent en chemin, qui venait passer la soirée avec eux et boire quelques verres de leur vin frais. Les deux gentilshommes, charmés de l'heureuse rencontre, le mènent à leur maison et le

conduisent au fond d'une petite cour, où, à la clarté de plusieurs flambeaux, ils lui servirent de leur meilleur vin. Après avoir bu et causé de différentes choses, le prélat voulut se retirer; l'aîné des deux frères le retint et lui dit : Monseigneur, puisque vous nous avez fait l'honneur de venir passer la soirée avec nous, vous nous permettrez de vous faire voir une chose très-singulière en son genre. Volontiers, répondit l'évêque. Les deux frères prennent chacun un flambeau et vont, suivis de monseigneur et de ses domestiques, à la chambre de leur sœur. Le bon prévôt s'était endormi de fatigue, et tenait encore entre ses bras, malgré le grand chaud, la guenon qu'il avait si bien festoyée. L'aîné des deux frères ouvre avec précipitation les rideaux du lit, et, avançant un flambeau, montre le couple fortuné au prélat, qui ne peut revenir de son étonnement. On conçoit aisément la confusion du prévôt, lorsque, éveillé par le bruit, il vit son évêque et tant de personnes autour de lui. Pour cacher sa honte et son humiliation, il enfonça sa tête dans les draps, priant le ciel de le tirer sain et sauf de ce mauvais pas. L'évêque lui reprocha sa turpitude, et, l'ayant fait lever, lui fit remarquer avec quelle femme il était couché. Son désespoir et sa honte redoublèrent à cette vue; il était inconsolable d'avoir été pris pour dupe. Le prélat lui ordonna de s'habiller, et le renvoya chez lui, sous bonne garde, pour y commencer une sévère pénitence.

L'évêque ayant voulu savoir par quelle aventure le prévôt de son chapitre avait ainsi couché avec cette

vilaine créature, les deux frères lui contèrent tout ce qui s'était passé. Il les loua beaucoup d'avoir eu recours à cette vengeance, plutôt que de souiller leurs mains dans le sang d'un prêtre, quoique indigne de vivre.

Le prélat lui fit pleurer sa faute durant quarante jours ; mais le dédain qu'il avait essuyé la lui fit pleurer toute sa vie. Son aventure fut sue de toute la ville. Il garda plusieurs mois sa maison, et n'en sortait jamais sans que les enfans, le montrant au doigt, ne se missent à crier : voilà l'homme qui a couché avec Cheutasse.

Ce fut de cette manière que madame Picarde se débarrassa des importunités de monsieur le prévôt, et que sa servante gagna une chemise neuve et goûta des plaisirs que sa laideur lui avait interdits depuis sa première jeunesse.

NOUVELLE V.

LA CULOTTE DU JUGE.

Quand Emilie eut achevé son récit, et que chacun eut applaudi à l'heureux stratagème de la veuve, la reine se tourna vers Philostrate et lui dit : C'est maintenant à vous à remplir votre tâche. M'y voilà prêt, répondit Philostrate, et il commença ainsi :

Vous savez qu'il nous vient assez souvent à Florence des podestats de la Marche-d'Ancône, c'est-à-dire, des magistrats sans cœur, avares et misérables, menant avec eux des jurisconsultes et des notaires, qui semblent plutôt avoir été tirés de la charrue ou de la boutique d'un savetier, que sortis des écoles de droit. Un de ces nouveaux gouverneurs, étant donc venu s'établir dans notre bonne ville, avait amené avec lui un juge, qui se faisait nommer messire Nicolas de Saint-Lépide, et qui avait plus l'air d'un chaudronnier que d'un homme

de loi. C'était lui qui jugeait les affaires criminelles. Comme il arrive souvent qu'on va au palais sans avoir de procès, Macé del Saggio y alla un matin pour y chercher un de ses amis, et entra dans la salle où siégeait messire Nicolas. Frappé de la mine singulière de ce juge, il s'arrète et l'examine depuis la tête jusqu'aux pieds. Nicolas portait un chapeau vert tout enfumé, avait une écritoire à sa ceinture, un pourpoint plus long que sa robe, et plusieurs autres choses que ne porte point un juge qui se pique d'être décemment habillé. Mais ce que Macé lui trouva de plus grotesque furent ses hauts-de-chausses, qui lui tombaient jusqu'à mi-jambe, et ses habits si étroits, qu'ils étaient tout ouverts par devant. Un juge ainsi fagoté lui fit oublier ce qu'il cherchait, et, comme il aimait beaucoup à s'amuser, il alla trouver deux de ses camarades, dont l'un se nommait Ribi et l'autre Matthias, gens d'un naturel aussi facétieux que le sien. Il les amena au palais pour leur montrer, leur dit-il, le juge le plus ridicule qu'ils eussent jamais vu. La figure et l'accoutrement de ce personnage pensa les faire mourir de rire, d'aussi loin qu'ils l'eurent aperçu; mais rien ne les divertit plus que sa longue culotte. S'étant approchés du siége, ils remarquèrent qu'on pouvait aller par-dessous, et que la planche sur laquelle monsieur le juge avait les pieds était rompue et assez entr'ouverte pour pouvoir y passer à l'aise la main et le bras. Ils formèrent aussitôt le projet de lui enlever ses hauts-de-chausses; et, après être convenus de la manière, et du personnage que chacun devait jouer, ils remirent la chose au lendemain, ne

trouvant pas qu'il y eût ce jour-là assez de monde à l'audience.

Ils y retournèrent donc le jour suivant; et, voyant l'assemblée aussi nombreuse qu'ils pouvaient le désirer, Matthias alla furtivement se poster sous le tribunal. Macé et Ribi s'étant ensuite approchés du siége, ils saisissent le magistrat par le devant de sa robe, puis la tirent, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, en criant tous deux : Justice, monsieur le juge, justice! Je vous supplie de me la rendre, dit Macé, avant que ce voleur sorte d'ici. Il m'a volé une paire de souliers, et je vous prie de vouloir bien me les faire restituer. Il n'y a pas encore quinze jours que je les lui vis porter chez le ressemeleur, et néanmoins il ose nier qu'il me les ait dérobés. Ribi, le tirant de l'autre côté, criait de toute sa force : Ne le croyez pas, monsieur, c'est un imposteur, un fourbe, qui veut se tirer d'affaire par une calomnie; il a su que je venais me plaindre de ce qu'il m'a volé une petite valise, et, pour vous donner le change, il est venu lui-même m'accuser de lui avoir dérobé des souliers. Si vous doutez de ce que j'avance, j'ai pour témoins Trecca, ici présent, la grosse tripière que tout le monde connaît, et la femme qui reçoit ce qu'on donne à Notre-Dame de Varlais. Macé interrompait sans cesse son camarade, et Ribi en faisait autant de son côté, criant l'un et l'autre de toutes leurs forces.

Pendant que le magistrat se tient debout pour mieux entendre les parties, Matthias, jugeant le moment favorable, passe ses mains à travers la fente des planches,

saisit les deux bouts de sa culotte, et les tire avec tant de force et de vivacité, qu'il la fait descendre sur ses talons, car elle était fort large et le personnage fort maigre. Le juge, sentant sa culotte tomber, veut aussitôt se couvrir de sa robe; mais Macé et Ribi, qui la tiennent serrée, au lieu de la lâcher, l'écartent davantage, et crient à pleine tête, chacun de son côté : C'est vilain à vous, monsieur, de refuser de me rendre justice et de m'entendre. Pourquoi donc vouloir vous retirer, la coutume de cette ville n'est pas d'écrire pour des affaires de cette nature. Enfin ils le retinrent assez long temps pour que tous ceux qui se trouvaient à l'audience s'aperçussent que la culotte lui était tombée sur les pieds, et vissent à découvert ce qu'on devine aisément. Ce ne fut plus que grands éclats de rire dans toute l'assemblée. Ribi, jugeant qu'on avait assez ri, lâche la robe et se retire en disant au juge : Je vous promets, monsieur, de m'adresser au syndic. Macé dit qu'il n'en appellerait point ailleurs, mais qu'il reviendrait pour lui demander justice dans un moment où il serait moins occupé. Ils s'esquivèrent ainsi l'un et l'autre, et allèrent rejoindre Matthias qui s'était enfui, après avoir fait son coup.

Le juge, un peu revenu de sa surprise, remit sa culotte; et, ne doutant pas que ce ne fût un tour qu'on lui avait joué, demanda avec instance ce qu'étaient devenus les deux voleurs. On lui répondit qu'ils étaient déjà loin. Voyant qu'ils avaient échappé à son ressentiment, il se mit en colère, et jura qu'il saurait si les Florentins étaient dans l'usage de baisser la culotte de

leur juge quand il était sur son siége. Le podestat fut bientôt instruit de l'aventure, cria beaucoup contre cette insolence; mais il se radoucit, après que ses amis lui eurent fait entendre que les Florentins n'avaient agi de la sorte que parce qu'ils étaient persuadés, qu'au lieu d'amener d'honnêtes gens éclairés, il avait choisi des sots, pour n'être point obligé de leur donner de forts appointemens. Comme cette observation était trop bien fondée, il ne crut pas devoir faire des recherches pour découvrir les coupables, et ne poussa pas plus loin cette affaire, dont le principe ne lui faisait point honneur.

NOUVELLE VI.

LE SORTILÉGE.

Quand on eut assez ri du mauvais tour fait au juge, la reine commanda à Philomène de commencer son récit.

Puisqu'il a été déjà question du crédule Calandrin et de ses bons amis Lebrun et Bulfamaque, je ne m'amuserai point à vous mettre au fait de leur caractère. Il me suffira de vous dire que le premier avait dans le voisinage de Florence une petite maison de campagne, le seul bien que sa femme lui eût apporté en dot. Entre autres choses, il retirait tous les ans de cette espèce de métairie un cochon gras, qu'il était dans l'usage d'aller tuer et saler dans le mois de décembre. Sa femme l'y accompagnait ordinairement; mais s'étant trouvée malade, une certaine année, elle se vit obligée de l'y envoyer seul. Lebrun et Bulfamaque, qui le perdaient rarement de vue, pour avoir plus souvent occasion de

se divertir à ses dépens, formèrent aussitôt le projet de le suivre au village; ils prirent pour prétexte d'aller voir le curé de l'endroit, qu'ils connaissaient beaucoup, et avec lequel ils avaient fait autrefois plusieurs bons tours.

Arrivés chez ce bon curé, ils apprirent que Calandrin avait tué son porc ce jour-là même. Après s'être rafraîchis selon l'usage, accompagnés du pasteur, ils vont le voir et sont bien reçus. Mes amis, leur dit-il, après les premiers complimens, je veux vous montrer combien j'entends l'économie, tout peintre que je suis; et, sur cela, il les mène dans un petit réduit, où il leur fait voir le gros cochon qu'il avait fait tuer le matin. Je me propose, ajouta-t-il, de le saler, afin d'en pouvoir manger tout l'hiver. Tu ferais beaucoup mieux de le vendre, lui dit Lebrun, en l'interrompant. — Pourquoi cela? — Pour te divertir avec nous de l'argent qui t'en reviendrait. — Que dirait donc ma femme? — Il te sera facile de lui faire entendre qu'on te l'a volé. — Je la connais trop bien, elle n'en voudrait rien croire, et Dieu sait le train qu'elle me ferait. D'ailleurs, ce serait grande sottise à moi de sacrifier, aux plaisirs de quelques jours, ce qui fera pendant plusieurs mois la ressource de mon ménage; ainsi, trouvez bon que je ne suive point votre conseil. Bulfamaque et le curé se joignirent à Lebrun pour lever ses scrupules; mais ils eurent beau faire, leur éloquence échoua contre la sagesse de Calandrin. Le sacrifice était trop grand pour qu'ils pussent triompher de son avarice, malgré sa déférence à leurs volontés

Tout ce qu'ils gagnèrent, ce fut d'être invités à souper; mais, soit que l'offre n'eût pas été pressante, soit qu'ils fussent de mauvaise humeur de n'avoir pas réussi dans leur projet, ils ne se rendirent point à l'invitation, et se retirèrent en murmurant.

A peine eurent-ils fait quelques pas dans la rue, que Lebrun se tournant du côté de Bulfamaque, son camarade : Veux-tu, lui dit-il, que nous lui dérobions cette nuit son pourceau? — Très-volontiers; mais le moyen? — Que cela ne t'inquiète pas; j'en ai un infaillible, pourvu toutefois qu'il le laisse dans ce même réduit. N'hésitons donc pas, reprit Bulfamaque; nous le mangerons avec monsieur le curé, qui nous donnera, s'il le faut, un coup de main. Il vaut autant que nous en profitions que cet imbécile, qui, je gage, ne saura pas le saler. Le curé, peu scrupuleux de son naturel, ne se fit pas beaucoup prier pour entrer dans le complot. Puisque nous voilà tous d'accord, dit Lebrun, dressons dès à présent nos batteries. Calandrin aime à boire surtout lorsque le vin ne lui coûte rien; retournons chez lui et menons-le au cabaret. Monsieur le curé dira qu'il nous régale; nous lui rembourserons ensuite notre part de la dépense. Il n'est pas douteux que notre homme ne s'en donne alors jusqu'au cou.

Calandrin n'eut pas plus tôt appris que le curé payait pour tous, qu'il ne fit aucune difficulté d'aller au cabaret. Il trouva le vin excellent, et il en prit tant qu'il en put porter. Il était près de minuit lorsqu'on se sépara. Calandrin se retira chez lui, pouvant à peine

se soutenir sur ses jambes; et, après avoir mis beaucoup de temps à ouvrir sa porte, il se coucha tout vêtu, sans songer à la refermer.

Lebrun et Bulfamaque, qui s'étaient ménagés, allèrent achever leur souper chez monsieur le curé, qui, pour leur donner plus de forces, leur fit fort bonne chère. Une heure après, ils se munissent de quelques outils, pour ouvrir la porte de la maisonnette de Calandrin; mais ils n'eurent pas la peine de s'en servir, puisqu'ils la trouvèrent ouverte. Ils entrent à la sourdine, et, pendant que notre homme ronflait, ils enlèvent le cochon et le portent incontinent, et sans être vus de personne, chez monsieur le curé, qui attendait leur retour pour se coucher.

Il était jour depuis plusieurs heures quand Calandrin s'éveilla. Il se lève, et, trouvant sa porte ouverte, il court vite où le pourceau était pendu : ne l'y trouvant point, il pousse un cri de surprise et de douleur, et demeure quelque temps interdit et immobile. Ayant repris ses sens, il court chez ses voisins pour s'informer s'ils n'auraient pas vu celui qui le lui avait dérobé. Personne n'ayant pu lui en donner la moindre nouvelle, il déplore son triste sort, il se lamente il jure, il crie et verse un torrent de larmes.

Lebrun et Bulfamaque ne sont pas plus tôt levés, qu'ils vont chez lui pour s'amuser de son chagrin. Que je suis malheureux, mes amis, leur dit-il, les larmes aux yeux, d'aussi loin qu'il les vit; on m'a volé mon pourceau! A merveille, notre ami, lui dit Lebrun à l'oreille; sois rusé au moins une fois dans ta vie, et

dis toujours de même. — Je ne plaisante en vérité point ; ce que je vous dis n'est que trop vrai. — Fort bien ; surtout fais beaucoup de bruit, afin de mieux persuader ton monde. — La peste m'étouffe si j'en impose ! On m'a volé mon cochon, vous dis-je, rien n'est plus certain. — Bravo, mon cher ami ! voilà comme tu viendras à bout de le faire croire. — J'enrage de voir que vous imaginiez que je fais le fin ; je veux être pendu et aller à tous les diables si je ne dis vrai. On m'a dérobé le cochon sans en rien laisser ; c'est la pure vérité. Mais comment se peut-il, reprit Lebrun, nous le vîmes hier dans cet endroit-là ? Voudrais-tu sérieusement nous faire accroire qu'il s'est envolé ? — Il ne s'est point envolé, mais on me l'a volé. — Quels contes ! — Encore un coup, rien n'est plus certain ; je suis ruiné ; je n'oserai jamais retourner à la ville : ma femme n'ajoutera aucune foi à ce vol, et Dieu sait le train qu'elle va faire ! Si la chose est vraie, repartit Lebrun d'un air sérieux, il faut avouer que c'est une bien grande méchanceté qu'on t'a faite ; mais, comme je te conseillai hier au soir de vendre ton cochon, et de dire ensuite qu'on te l'avait dérobé, je craignais que tu ne voulusses te moquer de nous, je crois même encore que ton intention est de nous jouer comme les autres. — Faut il que je me donne à trente-six mille diables pour vous persuader une chose si simple ? Au bout du compte, vous me feriez blasphémer Dieu et tous les saints du paradis. Je vous dis et vous répète que le cochon m'a été volé cette nuit. Cela étant, dit alors Bulfamaque, il faut tâcher de le retrouver s'il

est possible. C'est là précisément la difficulté, dit Calandrin. Il faut croire, reprit Bulfamaque, que les Indiens ne sont pas venus cette nuit te dérober ton pourceau : c'est sûrement quelqu'un de tes voisins. Si tu pouvais les rassembler, je sais faire un charme avec du pain et du fromage, par le moyen duquel nous découvrirons sur-le-champ le voleur. Bagatelle! dit Lebrun; je veux croire à l'efficacité du sortilége; mais ceux qui ont fait le vol se donneront bien de garde d'y assister. Que faut-il donc faire? répond Bulfamaque. Ce qu'il faut faire? ajoute Lebrun; il faut se procurer des pilules de gingembre, puis il faut avoir de la verdée [1] excellente : on les invitera à en boire; ils viendront sans savoir quel est notre projet, et on pourra charmer les pilules, aussi bien que le pain et le fromage. C'est fort bien vu, reprit Bulfamaque; qu'en penses-tu, mon cher Calandrin? Vous m'obligerez infiniment, répondit-il, d'employer votre savoir à découvrir le voleur; il me semble que je serais à demi-consolé, si je savais qui a fait le coup. Je suis déterminé, dit Lebrun, pour te rendre service, d'aller moi-même à Florence acheter tout ce qu'il faut, si tu me donnes l'argent nécessaire. Calandrin avait sur lui une quarantaine de sous qu'il lui remit aussitôt, en le priant de faire toute la diligence possible.

Lebrun arrive à Florence, s'en va chez un apothicaire de ses amis, achète une livre de pilules de gingembre, en

[1] Sorte de vin fort estimé encore aujourd'hui, qui se fait à Florence, et quitire sur le vert.

fait faire deux d'excrémens de chien, qu'il fit pétrir avec de l'aloès et couvrir de sucre, comme toutes les autres. Pour distinguer les deux dernières, il leur fit mettre une marque assez sensible pour ne pas les confondre avec celles de gingembre; et, après avoir acheté un grand flacon de bonne verdée, il revint au village. Allons, dit-il à Calandrin, va inviter, pour demain, à déjeûner tous ceux que tu soupçonnes; et, comme c'est précisément jour de fête, ils se rendront volontiers à ton invitation; pendant ce temps, Bulfamaque et moi charmerons les pilules, et nous t'apporterons le tout de grand matin. Je me chargerai aussi, pour te faire plaisir, de les présenter moi-même aux convives, et ferai et dirai tout ce qu'il faut dire et faire pour le succès du sortilége.

Les invités s'étant assemblés de grand matin près de l'église, avec un assez bon nombre de gens de Florence et des environs, qui étaient allés passer quelques jours au village, Lebrun et Bulfamaque parurent avec une assiette couverte de pilules et le flacon d'ambroisie, et firent ranger tout le monde en cercle. Lebrun, qui devait être l'orateur et le magicien, parla ainsi à l'assemblée :

Il est bon de vous dire, messieurs, le motif qui a porté notre ami Calandrin à vous rassembler ici, afin que, s'il arrive quelque chose de fâcheux à l'un de vous, il ne puisse se plaindre de moi ni m'en vouloir. On vola avant-hier à ce brave homme un cochon gras, tué le jour même. Désirant savoir qui de vous lui a joué ce vilain tour, il vous a invités à manger chacun une

de ces pilules et à boire un coup de ce vin. Soyez assurés que celui qui a dérobé le cochon ne pourra avaler la pilule ; car, quoique douce par elle-même, elle lui paraîtra plus amère que le fiel, et il se verra contraint de la cracher. Si donc le coupable ne veut s'exposer à la honte publique, il n'a qu'à déclarer son vol à monsieur le curé, et nous en demeurerons là. Quant aux autres, la pilule leur sera agréable, et ils trouveront le vin délicieux. Que chacun consulte sa conscience et qu'il agisse en conséquence ; il est hors de doute que le voleur doit ètre ici.

Chaque assistant ayant déclaré qu'il était prêt à manger et à boire, et tout le monde étant en ordre, Calandrin aussi bien que les autres, Lebrun commença par l'un des bouts, et donna à chacun sa pilule. Mais, arrivé à Calandrin, il lui en donna une des deux qu'il avait fait faire pour lui. Il la mâche pendant quelque temps; mais enfin, sentant une puanteur et une amertume horribles, il se voit contraint de la cracher. Tout le monde se regardait, pour voir celui qui trouverait la pilule amère et la cracherait. Lebrun n'avait pas encore achevé de les distribuer, qu'il entend dire à ses côtés que Calandrin avait craché la sienne. Il se retourne vers lui; et, s'étant assuré du fait : Attends, mon ami, lui dit-il, peut-être que quelque autre chose t'a obligé de la cracher : en voilà une autre, ajouta-t-il, en la lui mettant lui-même à la bouche. Calandrin trouve celle-ci encore plus détestable que la première ; cependant, la honte ne lui permettant pas de la cracher, il la promène dans sa bouche, et fait des efforts pour l'avaler. Les larmes

lui en viennent aux yeux, et, n'en pouvant plus de douleur, il fut obligé de la jeter.

Bulfamaque, qui donnait à boire à la compagnie, Lebrun qui achevait de distribuer les pilules, et la compagnie qui buvait, voyant les grimaces et les crachemens de Calandrin, s'écrièrent tous d'une voix qu'il s'était volé lui-même. Plusieurs l'accablèrent de reproches et d'injures.

On m'a assuré, lui dit Lebrun, que tu entretiens une fille dans ce voisinage : n'est-ce point à cette maîtresse que tu aurais donné ton pourceau? Tu es un peu railleur de ton naturel, et bien capable de jouer de pareils tours ; témoin la plaine de Mugnon où tu nous menas chercher des pierres noires. Tu voudrais à présent nous persuader, par tes sermens, que le pourceau t'a été volé ; nous connaissons ta malice, et nous saurons désormais à quoi nous en tenir. Mais, comme nous ne voulons point avoir pris une peine inutile, nous exigeons, pour dédommagement, deux couples de chapons, sinon tu ne trouveras pas mauvais que nous informions ta femme de tout ce qui s'est passé.

Calandrin, voyant qu'on s'obstinait à ne le point croire, et craignant, avec raison, les reproches et les criailleries de sa femme, qui n'eût pas manqué d'ajouter foi à la calomnie dont on le menaçait, donna les quatre chapons aux deux voleurs, qui firent saler le cochon et l'emportèrent à Florence, sans avoir la moindre pitié du malheureux à qui ils l'avaient dérobé.

NOUVELL VII.

LA VENGEANCE.

Les dames ne purent s'empêcher de rire de l'imbecillité de Calandrin, et s'en seraient plus long-temps amusées, si la double perte de son porc et des quatre chapons, en les portant à le plaindre, n'eût refroidi leur gaîté. La reine commanda à Pampinée de conter sa nouvelle. Elle obéit en ces termes :

Naguère vivait à Florence une jeune dame, noble de naissance, nommée Hélène. Elle était belle, bien faite et fort riche. Devenue veuve peu de temps après son mariage, elle ne voulut point se remarier : elle aimait l'indépendance, et vivait d'ailleurs avec un beau jeune homme qui lui tenait lieu de mari. Elle passait avec lui des momens délicieux, par l'intrigu

de sa domestique, qu'elle avait mise dans sa confidence.

Dans ce même temps un jeune gentilhomme florentin, nommé Régnier, qui avait terminé ses études à Paris, revint à Florence, non pour y faire étalage de son savoir, mais pour y jouir paisiblement des connaissances qu'il avait acquises. Il eut bientôt l'estime de ses concitoyens par sa bonne conduite et son honnêteté. Il était aussi heureux qu'un jeune homme instruit et bien élevé puisse l'être, lorsque l'amour vint troubler sa philosophie et déconcerter sa sagesse. Se trouvant un jour à une fête où il était allé se distraire de ses travaux littéraires, il y rencontra madame Hélène en habit noir, selon le costume des femmes veuves. Il ne put se défendre d'admirer ses charmes et d'en être tendrement ému. Elle lui parut la plus aimable personne de l'assemblée, et la plus capable de faire le bonheur d'un honnête homme. Heureux, et mille fois heureux, disait-il en lui-même, le mortel qui pourrait posséder un tel trésor! Il ne la perdait point de vue, ne se lassait point de suivre ses pas, ou de s'offrir à sa rencontre dans la mêlée. Entraîné par un sentiment aussi vif que tendre, il résolut de mettre tout en œuvre pour lui plaire et en obtenir des faveurs.

La jeune veuve, qui ne tenait pas toujours ses yeux baissés, voyant que Régnier la lorgnait souvent, n'eut pas de peine à démêler ce qui se passait dans son cœur. Fort vaine et fort coquette : Bon, dit-elle en soi-même, je n'aurai pas perdu mon temps en venant ici; car, si je m'y connais, voilà un pigeonneau pris dans mes rets.

Soit qu'elle imaginât que le nombre des conquêtes dût relever ses charmes et la faire valoir davantage aux yeux de son amant, soit qu'elle fût bien aise de se ménager la tendresse de Régnier pour remplacer celui à qui elle avait donné son cœur, dans le cas qu'elle eût jamais le malheur de le perdre, elle regardait de temps à autre le nouveau soupirant, de manière à lui persuader qu'elle approuvait sa passion naissante. Notre galant, renonçant dès lors à sa philosophie pour ne s'occuper que de son amour, s'informe du nom, de l'état et du logement de la dame, et croit ne pouvoir mieux lui faire sa cour que de passer et repasser devant sa maison sous différens prétextes.

La belle, toute glorieuse d'avoir mis un philosophe dans ses fers, fit de son mieux pour conserver sa conquête, employant tous les manéges de la coquetterie, sans néanmoins se compromettre auprès de l'amant qu'elle rendait heureux. Régnier, qui brûlait de le devenir, trouva moyen de faire connaissance avec la domestique de la veuve; il lui confia son amour et la pria de le servir, avec promesse de reconnaître ses bons offices d'une manière généreuse. La servante lui promit de seconder sa flamme, et ne manqua pas, dès ce jour même, de tout conter à sa maîtresse, qui ne fit que rire de cette ouverture. Me crois-tu assez folle, lui répondit-elle, pour m'attacher à ce jeune homme, dans le temps que j'ai l'amant le plus aimable et le plus passionné? Ne me parle de ce philosophe que pour m'amuser de son extravagance. Les savans font des sottises comme les autres hommes. Vois l'usage que celui

ci fait des lumières et de la sagesse qu'il est allé chercher à Paris. Il faut le traiter comme il le mérite; et, pour que je puisse me bien moquer de lui, tu lui diras que je suis très-flattée de son amour, mais que mon honneur me défend de le recevoir; que je veux pouvoir marcher tête levée, comme toutes les femmes honnêtes; qu'il m'est par conséquent impossible de répondre à ses sentimens, et que s'il est aussi sage qu'il en a la réputation, il m'en estimera davantage. Femme insensée! vous ignorez donc combien il est dangereux d'irriter un philosophe! Que vous allez vous préparer de chagrins!... Mais n'anticipons point sur les événemens.

La domestique ne tarda pas à revoir Régnier. Elle lui fit part aussitôt de la réponse de sa maîtresse : cette réponse lui parut assez favorable pour en concevoir les meilleures espérances. Il redoubla les supplications, écrivit des lettres pleines de feu et les accompagna de présens. Tout cela fut bien reçu; mais on n'y fit que des réponses vagues; par ce moyen, la veuve l'amusa fort long-temps. Elle crut enfin devoir découvrir cette espèce d'intrigue à son amant, qui en prit quelque jalousie. Madame Hélène, pour lui prouver combien ses craintes étaient déplacées, d'accord avec lui, envoya dire à Régnier que, n'ayant pu rien faire pour lui depuis qu'il lui avait déclaré son amour, elle se flattait qu'aux prochaines fêtes de Noël elle pourrait lui donner un rendez-vous; qu'il lui tardait infiniment d'arriver à ce moment désiré; et qu'ainsi, s'il voulait se rendre dans la cour de sa maison la nuit d'après Noël, elle l'irait trouver le plus tôt qu'il lui serait possible.

Le philosophe amoureux fut au comble de la satisfaction, et l'on imagine sans peine qu'il ne manqua point de se trouver au rendez-vous. Il fut introduit par la servante dans la cour, et y fut renfermé pour y attendre la dame, exposé à toutes les injures de la saison. Elle avait fait venir ce soir-là son cher amant; et, après avoir soupé avec lui et l'avoir caressé plus que de coutume, elle lui fit part du tour qu'elle se proposait de jouer à son rival. Il te sera facile de juger, lui dit-elle, si je l'aime et si je puis avoir eu pour lui la moindre complaisance. Elle lui apprit en même temps qu'il était enfermé dans la cour, où elle prétendait lui faire passer la nuit pour refroidir un peu sa passion. L'amant fortuné ne se possédait pas de joie; il lui tardait de voir son rival se morfondre d'amour et de froid.

Il était tombé, le jour précédent, une si grande quantité de neige, que la cour en était couverte; au bout d'une demi-heure, Régnier eut tous ses membres engourdis et souffrait horriblement; mais l'espérance de se dédommager avec celle qu'il aimait lui faisait supporter son mal en patience. La méchante veuve mena son amant à une petite fenêtre de sa chambre à coucher, d'où ils pouvaient voir Régnier au clair de la lune sans en être vus. Elle envoya en même temps sa servante à une autre fenêtre, pour dire de sa part à l'amoureux philosophe de ne pas s'impatienter. Ma maîtresse est bien fâchée, lui dit-elle, de vous faire si long-temps attendre dans un lieu si exposé au froid; mais un de ses frères, qui est venu souper avec elle, n'est pas encore sorti. Elle n'en sera pas plus tôt débar-

rassée, qu'elle ira vous joindre! ainsi ne vous impatientez pas. Dis à ta belle maîtresse, répondit le bon Régnier, qui était loin de penser qu'on se jouait de sa passion, de ne se point inquiéter de moi; ajoute seulement que je la supplie de venir le plus tôt qu'il lui sera possible. Je souffre moins du froid que de l'impatience de ne la point voir paraître.

Eh bien! dit alors la dame au galant, penses-tu que, si j'aimais tant soit peu ce prétendu sage, je le laissasse ainsi se geler et se morfondre? Le galant, rassuré par tout ce qu'il voyait, engagea sa maîtresse à se coucher; et, pendant qu'il goûtait avec elle les plaisirs les plus doux, Régnier, le malheureux Régnier trouvait le temps bien long. Il se promenait pour se réchauffer, n'ayant aucun réduit pour se mettre à l'abri, maudissait la rigueur de la saison et pestait contre le frère de la veuve de ce qu'il demeurait si long-temps avec elle. S'il entendait le moindre bruit, il se figurait que c'était la dame qui venait lui ouvrir; mais, vaine erreur, personne ne paraissait. Minuit sonne. La dame dit à son amant: Que penses-tu de notre philosophe? ne trouves-tu pas que l'amour qu'il a pour moi est de beaucoup supérieur à ses lumières et à sa sagesse? crois-tu que le froid que je lui fais endurer éteigne sa flamme amoureuse? Elle s'éteindrait à moins, je vous jure, répondit le galant. Je vois à présent que j'av tort d'être jaloux de ce bel-esprit: il m'est impos de douter de ta fidélité; compte aussi sur la mie Je sens mon amour redoubler pour toi; tu seras ma vie l'unique objet de mes désirs: plutôt mouri

de cesser de t'aimer. Ces paroles furent accompagnées de mille caresses passionnées qui les plongèrent l'un et l'autre dans une douce ivresse. Pour varier leurs plaisirs, ils voulurent régaler leurs yeux de la souffrance de Régnier. Ils se lèvent donc, retournent à la fenêtre, et voient le malheureux philosophe qui dansait sur la neige au son du cliquetis de ses dents. Que penses-tu, mon bon ami, de mon habileté? dit la dame: ne trouves-tu pas que je sais fort bien faire danser les gens sans tambourin ni musette? A merveille, répondit le galant en poussant des éclats de rire. Descendons au rez-de-chaussée, reprit la dame, afin qu'il ne manque rien à la comédie; je lui parlerai, sans que tu souffles le mot, et nous verrons ce qu'il me dira. Cette conversation te divertira pour le moins autant que de le voir sautiller sur la neige.

Arrivés sans bruit à la porte qui donne dans la cour, la veuve l'appelle à voix basse à travers le trou de la serrure. A ce son de voix, Régnier, qui croit toucher au moment fortuné, s'approche de la porte, le cœur plein d'espérance et de joie : Me voici, dit-il, ma belle dame; ouvrez-moi, je vous prie, je meurs de froid et d'amour. Je ne saurais croire, répond la méchante veuve, qu'un amant aussi passionné, aussi chaud, que vous m'avez paru l'être dans vos billets, soit si sensible au froid. Est-ce qu'un peu de neige est capable de vous geler? ne sais-je pas qu'il en tombe beaucoup plus à Paris, où vous avez fait un si long séjour? Je suis pourtant fâchée de ne pouvoir vous ouvrir encore; mon détestable frère ne démarre point d'ici. J'espère

m'en débarrasser bientôt, sous prétexte d'aller enfin me coucher; et il ne sera pas plus tôt sorti, que je reviendrai pour vous faire entrer. Ce n'est pas sans peine que je me suis échappée un moment pour venir vous consoler et vous prier de ne pas vous impatienter. — Procurez-moi du moins un abri, madame; alors j'attendrai tant qu'il vous plaira. Je suis tout couvert de neige; elle tombe à gros flocons. Ouvrez-moi, je vous en supplie. — Il m'est impossible, mon doux ami : la porte crie, et, au moindre bruit, mon frère ne manquerait pas de venir et de nous surprendre. Je vais le déterminer à s'en retourner, et je suis à vous dans la minute. — Congédiez-le donc au plus tôt, je vous prie; et grand feu surtout, car je n'en puis plus de froid. — Comment cela se peut-il? il n'y a qu'un moment que vous brûliez d'amour. Est-ce que vos feux seraient déjà éteints? je ne veux pas le croire. Un moment de patience, et je viens vous ouvrir. Bon courage, mon cher ami, bon courage! je vous réchaufferai, soyez-en sûr, le plus tôt qu'il me sera possible. Encore un peu de patience, et vous serez content.

L'amant, qui entendait tout cela, avait de la peine à s'empêcher d'éclater de rire. De retour au lit avec sa maîtresse, le reste de la nuit se passa en plaisirs donnés et reçus, et à plaisanter aux dépens du patient philosophe, qui eut tout le loisir de réfléchir sur les faiblesses humaines. Le pauvre diable, claquant des dents et se tenant, comme une cigogne, tantôt sur un pied et tantôt sur l'autre, lassé de ne voir venir personne, et n'entendant pas un chat remuer, comprit, mais

trop tard, qu'il était joué; et le voilà à maudire la veuve et la servante, l'amour, sa sotte crédulité, et surtout la rigueur du temps et la longueur de la nuit. Indigné de la perfidie dont il était victime, et voulant mettre fin à ses souffrances, il essaya d'ouvrir la porte par où il était entré; vains efforts, tout fut inutile. Furieux de ne pouvoir sortir, son amour fit place à la plus forte haine. Il ne s'occupa plus que des moyens de se venger, et se promit bien d'en saisir la première occasion.

Cependant le jour approchait. Il commençait à poindre, lorsque la domestique, instruite par sa maîtresse, descendit pour faire de grandes excuses à Régnier, qui était plus mort que vif. Elle feignit d'être touchée de compassion pour son état. Que la peste emporte, lui dit-elle, le frère de madame, qui ne nous a pas quittées d'un moment! il est cause que je ne me suis point couchée, et que vous vous êtes gelé. Vous ne sauriez croire, monsieur, tout ce que j'ai souffert en mon particulier de vous savoir exposé au mauvais temps; mais ne perdez point courage, vous ne serez pas si malheureux une autre fois. Il faut espérer que ma maîtresse, qui est inconsolable du contre-temps survenu, se fera un plaisir de vous dédommager, le plus tôt qu'elle pourra, de tout ce que vous avez souffert. Régnier, qui n'était pas homme à être trompé deux fois, et qui n'ignorait pas que les menaces étaient autant d'armes pour la personne menacée, n'eut garde de laisser voir son indignation; il sut réprimer et dissimuler son ressentiment, dans l'espérance de le mieux

satisfaire, et se contenta de lui dire, d'une voix presque éteinte, que de sa vie il n'avait passé une si cruelle nuit; mais que, persuadé qu'il n'y avait point de la faute de madame Hélène, il s'en consolait dans l'espérance qu'elle lui tiendrait compte de ses souffrances. Je te prie, ajouta-t-il en la quittant, de me rappeler à son souvenir, et de me ménager ses bonnes grâces; je saurai reconnaître tes services.

Accablé de fatigue et de froid, Régnier fut à peine de retour chez lui qu'il se mit au lit. Il eut beaucoup de peine à se réchauffer. Il s'endormit, et, à son réveil, il se trouva presque perclus de tous ses membres. Les bras et les jambes lui faisaient un mal horrible. Il appela les médecins, qui désespérèrent de pouvoir le rétablir. Le froid l'avait tellement saisi, que ses nerfs s'étaient retirés. Sa jeunesse, son bon tempérament et les soins des enfans d'Esculape le tirèrent enfin d'affaire.

Quand sa santé fut entièrement rétablie, le cœur toujours ulcéré du tour cruel qui la lui avait fait perdre, il crut, pour être mieux à portée de se venger, devoir continuer le rôle d'amoureux. La fortune ne tarda pas à lui fournir une belle occasion de satisfaire sa haine. L'amant de cette veuve, naturellement inconstant, ou ennuyé d'une si longue galanterie, la quitta pour une autre femme dont il s'était épris. Cet abandon pensa la désespérer. Elle passait ses jours dans les regrets, les gémissemens et les larmes. Sa domestique, qui lui était sincèrement attachée, partageait sa douleur, et aurait bien voulu la soulager; mais elle ne savait comment s'y prendre. Comme elle voyait tous

les jours Régnier passer sous les fenêtres de sa maîtresse, il lui vint dans l'esprit qu'un homme savant et philosophe tel que lui devait être versé dans l'art de la nécromancie, et avoir quelque secret pour faire aimer. Elle crut donc qu'elle pourrait, par son secours, rappeler le galant de madame Hélène. Elle fit part de son idée à sa maîtresse, qui, sans considérer que, si Régnier avait le secret de faire aimer, il n'aurait pas manqué de s'en servir pour lui-même, donna dans la vision de sa servante, et l'engagea à lui parler à ce sujet, et à lui promettre de sa part tout ce qu'il exigerait d'elle en cas de succès. La domestique s'acquitta de la commission, et notre philosophe bénit le ciel de ce qu'il allait avoir une belle occasion de punir cette méchante femme de tout le mal qu'elle lui avait fait pour prix de son amour. Tu diras à ta maîtresse de ne plus se chagriner : quand son amant serait dans le fond des Indes, je l'en ferais revenir, et le forcerais d'aller se jeter à ses genoux pour lui demander pardon de son infidélité. Il ne s'agit que de faire ce que je prescrirai ; mais il faut que j'instruise moi-même ta maîtresse, et ce sera quand elle le jugera à propos. Je m'estimerai trop heureux de pouvoir faire quelque chose qui lui soit agréable.

Madame Hélène, informée des dispositions de Régnier, lui fit savoir qu'ils pourraient se voir et se parler Sainte-Luce del Prato, et ils s'y rendirent l'un et 'autre au jour convenu. Sans songer à la mauvaise nuit qu'elle lui avait fait passer, et qui lui avait causé une si dangereuse maladie, la dame ne fit aucune difficulté de lui ouvrir son cœur, de lui en montrer toute la fai-

blesse, et elle le supplia de vouloir bien la secourir.

Je vous avoue, madame, dit notre philosophe, qui sentit son ressentiment redoubler par tous les aveux qu'il venait d'entendre, je vous avoue que, de toutes les sciences que j'ai apprises à Paris, la nécromancie est celle à laquelle je me suis le plus attaché, et celle où j'excelle davantage. Je vous avoue aussi que, comme cette science offense Dieu,. j'avais juré de ne jamais m'en servir ni pour moi ni pour autrui; mais l'amour que vous m'avez inspiré, tout malheureux qu'il a été jusqu'à ce jour, vous donne un tel empire sur mon esprit et sur mon cœur, que je ne puis vous rien refuser. Dussé-je, par rapport à vous, aller à tous les diables, je ferai ce que vous désirez; mais je vous préviens que ce que vous me demandez est précisément ce qu'il y a de plus difficile dans l'art de la nécromancie. Il faut que la personne qui veut ramener celui qu'elle aime agisse elle-même et qu'elle n'ait point peur; car tout se fait la nuit, sans témoins, dans un endroit isolé : or je doute fort que vous soyez disposée à remplir toutes ces conditions, sans lesquelles l'enchantement ne saurait avoir son effet. La belle, plus amoureuse que sage, lui répondit : Je suis tellement éprise de celui qui m'a si indignement délaissée, et son amour est devenu si nécessaire à mon existence, qu'il n'est rien que je n'aie le courage d'entreprendre pour le rappeler. Vous n'avez qu'à m'apprendre ce qu'il faut que je fasse. Madame, lui dit Régnier, qui, comme on le verra, était un homme vindicatif et dur à l'excès, je dois d'abord faire une image de cuivre au nom de l'homme que vous dési-

rez posséder. Je vous la remettrai; et, lorsque la lune sera dans son déclin, vous irez, à l'heure du premier somme, vous baigner, nue et toute seule, dans une eau courante, par sept fois différentes, avec cette image, que vous tiendrez dans vos mains. Après vous être ainsi plongée sept fois dans une eau vive, vous monterez, toujours seule et toute nue, sur le haut d'un arbre ou sur le toit d'un édifice un peu élevé; et là, l'image en main, vous vous tournerez du côté du nord, et vous direz sept fois les paroles que je vous donnerai par écrit. Quand vous les aurez dites, deux demoiselles d'une beauté ravissante se présenteront à vous, et vous demanderont, le plus poliment du monde, ce que vous souhaitez. Vous leur direz exactement ce que vous désirez, et vous prendrez bien garde, sur toutes choses, de ne pas nommer une personne pour l'autre. Elles disparaîtront ensuite. Pour lors vous descendrez pour vous rendre au lieu où vous aurez laissé vos habits, et, après les avoir remis sur votre corps, vous retournerez chez vous, où, avant la fin de la nuit, vous verrez votre amant à vos pieds vous demander pardon de sa faute et vous jurer un amour et une fidélité à toute épreuve.

Comme on a beaucoup de penchant à se persuader ce qu'on désire, la dame n'eut pas de peine à croire tout ce que le philosophe venait de lui dire; et, s'imaginant tenir déjà son amant dans ses bras : Ne doutez point, s'écria-t-elle, que je ne fasse tout ce que vous venez de me prescrire; j'ai, pour cela, le lieu du monde le plus beau et le plus commode : c'est une mé-

tairie située dans la vallée d'Arno, un peu au-dessus de la rivière. Dans le mois de juillet, où nous sommes, le bain est fort agréable. Il y a précisément assez près de la rivière une vieille tour inhabitée et fort solitaire, où l'on ne monte que par une échelle de bois de marronier, que les bergers ont faite pour voir de loin leurs bêtes égarées. Je monterai sur cette vieille tour, et j'espère m'acquitter au mieux de tout ce que vous m'avez prescrit. Régnier, qui connaissait aussi bien qu'elle et la métairie et la tour, crut ne devoir pas en faire rien paraître.

Le philosophe impatient eut bientôt fait fabriquer une petite image, il l'envoya à madame Hélène, avec une fable qu'il composa pour l'oraison ; il lui fit dire en même temps d'exécuter le projet la nuit suivante, sans y manquer. Pour compléter sa vengeance, il se rendit secrètement, accompagné de son domestique, dans la maison de campagne d'un de ses amis, peu éloignée de la vieille tour.

De son côté, la veuve, suivie de sa servante, prit le chemin de sa métairie. La nuit venue, elle fait semblant de se coucher ; et, vers l'heure du premier somme, elle sort tout doucement du logis et s'en va à la rivière d'Arno, le plus près de la tour qu'il lui fut possible. Elle tourne ses regards de tous côtés, et, ne voyant ni n'entendant personne, elle se déshabille et cache ses habits derrière un buisson, puis elle se baigne sept fois avec l'image qu'elle tient dans ses mains. Cela fait, elle marche vers la tour, où elle monte, tenant d'une main

sa petite figure, et s'appuyant de l'autre sur l'échelle, qui n'était pas trop bonne.

Régnier, qui s'était caché tout auprès avec son domestique parmi les saules, ne perdit aucun des mouvemens de la dame; elle passa même à deux pas de lui en se rendant à la tour. La blancheur de son corps, qui brillait dans l'obscurité de la nuit, la beauté de sa gorge, mille grâces secrètes qu'il eut le temps de considérer, excitèrent en lui quelques mouvemens de compassion, lorsqu'il se représenta que tout cela allait bientôt se flétrir et disparaître. D'un autre côté, l'aiguillon de la chair le pressa si vivement, qu'il sentit le dieu qui plaît si fort aux dames lui conseiller de sortir de l'embuscade pour voler dans les bras de la belle Hélène. Peu s'en fallut qu'il ne succombât à la tentation; mais, considérant, par un effort de courage, quelle était cette femme, et combien le tour qu'elle lui avait joué était sanglant, la haine et le désir de la vengeance reprirent le dessus, et chassèrent la compassion et l'amour. Il laissa donc monter la dame sur la tour.

Elle n'y fut pas plus tôt que, se tournant vers le nord, elle se mit à réciter la prétendue oraison. Dans le même temps, Régnier, s'étant approché sans bruit de la masure, ôta doucement l'échelle. La veuve, ayant répété sept fois les paroles convenues, attendait les deux demoiselles, et les attendit si long-temps, qu'elle vit paraître l'aube du jour sans avoir reçu leur visite. La fraîcheur de la nuit lui faisait éprouver un froid qui lui donnait des craintes pour sa santé. Lassée de les attendre vainement, elle commence à se douter de la

tromperie. Il y a toute apparence, se disait-elle, que Régnier aura voulu se venger de la mauvaise nuit que je lui ai fait passer; mais, si tel a été son projet, je m'en console, en songeant que j'ai souffert beaucoup moins de froid et moins long-temps que lui : cette nuit est d'un grand tiers moins longue que ne le fut la sienne.

Pour ne point être surprise par le jour, elle voulut descendre; mais quelle fut sa surprise lorsqu'elle ne vit plus l'échelle! Jamais consternation ne fut aussi grande. Le cœur lui manque, et elle tombe évanouie sur la terrasse. Elle ne revint à elle que pour pleurer et faire des doléances capables d'amollir tout cœur qui n'eût pas été possédé du démon de la vengeance. Elle ne douta point que ce ne fût l'ouvrage de Régnier, et se reprocha de l'avoir outragé, mais plus encore de s'être fiée à lui, après le tour cruel qu'elle lui avait joué. Elle regarde de tous côtés; elle cherche s'il n'y aurait pas moyen de descendre par quelque endroit sans échelle; et, n'en trouvant point, elle recommence ses lamentations. Que je suis malheureuse! disait-elle. Que diront mes frères, mes parens, mes voisins et mes connaissances, lorsqu'ils sauront que j'ai été trouvée ici toute nue? Me voilà perdue à jamais de réputation, moi qui avais pris tant de soin de cacher mes faiblesses. Mais, quand je trouverais moyen de me disculper par quelque mensonge, Régnier, qui sait mes aventures, ne détruira-t-il pas tout ce que je pourrais alléguer en faveur de mon honnêteté? Ah! malheureuse que je suis, je perds à la fois et mon amant

et mon honneur ! Ces tristes réflexions la menèrent si loin, qu'elle fut plusieurs fois tentée de se précipiter de la tour en bas ; mais l'amour de la vie et la craint de la douleur l'en empêchèrent.

Le soleil étant levé, elle promène ses regards de côté et d'autre, pour voir si elle n'apercevrait pas quelque berger qui pût aller querir sa domestique ; mais elle ne vit que Régnier endormi sous un buisson, et qui s'éveillait précisément dans cet instant. Notre philosophe s'approche pour lui parler. Eh ! bon jour, madame, lui dit-il d'un air goguenard ; les deux demoiselles sont-elles venues ? La veuve recommence à pleurer, et le supplie de s'approcher tout contre la tour, pour qu'elle puisse lui parler plus aisément. Il lui obéit ; et la belle, s'étant couchée sur le ventre et ne montrant que la tête, lui dit toute en pleurs : Vous pouvez bien croire, mon cher Régnier, que je ne suis pas à me repentir du mal que je vous ai fait. Vous ne sauriez croire combien de fois je me suis reprochée l'offense que je vous ai faite et le tort que j'ai eu de ne pas répondre à votre amour ; ainsi, je vous en conjure, ne poussez pas plus loin votre vengeance : soyez généreux, pardonnez-moi en faveur de mon repentir. Je sais que je ne mérite point de pitié ; mais vous vous montrerez digne de la noblesse de votre naissance ; vous serez magnanime, et vous ne me ferez pas languir plus longtemps. Un honnête homme est assez vengé dès qu'il voit qu'il ne tient qu'à lui de l'être davantage.

Régnier, entendant ce discours, éprouvait à la fois du plaisir et de la douleur : du plaisir de se voir vengé

mal que cette femme lui avait fait; de la douleur, pouvant la voir gémir et pleurer sans être touché compassion. Cependant le désir de se venger l'emortant sur l'humanité : Madame, lui répondit-il, si, la nuit que vous pensâtes me faire mourir de froid, mes prières, qui, à la vérité, ne furent pas, comme les vôtres, accompagnées de larmes ni assaisonnées de tendres complimens, avaient pu me faire obtenir de vous seulement un abri pour me mettre à couvert de la neige qui m'accablait, je ferais à présent de bon cœur ce que vous me demandez; lorsque je grelottais, vous ne vous inquiétiez nullement de votre honneur, et vous vous en moquiez, au contraire, dans les bras de votre amant. N'espérez donc pas me séduire par vos flatteries et votre langage mielleux : ce n'est pas à l'égard d'une aussi méchante femme qu'il est beau d'être généreux et magnanime; ce serait, au contraire, travailler au bien public que de délivrer la société d'un aussi mauvais sujet.

Pendant le discours du philosophe, la dame fondait en larmes, et le soleil s'avançait dans sa course. Régnier cependant n'eut pas plus tôt cessé de parler, que la jeune veuve arrêta ses sanglots pour lui répondre : Homme cruel! si la fatale nuit, dont vous avez sujet de vous plaindre, vous tient si fort au cœur; si ma faute, que je ne cherche point à diminuer à vos yeux, vous semble si énorme, que, ni ma jeunesse, ni mes larmes, ni mes humbles prières, ne puissent en obtenir le pardon, laissez-vous du moins toucher par le souvenir de la confiance que je vous ai témoignée en vous ouvrant

mon cœur et en suivant de point en point ce que vous m'avez prescrit de faire pour revoir mon amant. Sans cet excès de confiance, qui mérite quelque égard, vous n'auriez peut-être pas trouvé l'occasion de vous venger. Ne suis-je pas assez humiliée, sans vouloir ajouter à ma douleur? Grâce, je vous en conjure, et comptez sur une éternelle reconnaissance : rendez-moi ma liberté, et soyez sûr que je renoncerai à mon amant, à tout le monde, pour ne m'attacher qu'à vous seul, et tâcher de vous faire oublier, par mes soins et mes caresses, une offense que je m'étais mille fois reprochée avant de tomber entre vos mains.

Notre philosophe, qui ne lui parlait et ne demeurait là que pour se moquer d'elle et jouir plus long-temps du plaisir de se venger, lui répondit en ces termes : Je ne vous tiens aucun compte, ma belle dame, de la confiance que vous m'avez témoignée; je ne la dois qu'à votre intérêt, et non à votre amour : vous ne cherchiez qu'à recouvrer votre galant; ainsi je dois regarder cette ouverture plutôt comme un outrage de plus que comme un motif d'indulgence. Vous êtes encore dans l'erreur, de croire que cette confiance était le seul moyen que j'eusse de me venger : je vous avais tendu tant de piéges, qu'il était impossible que vous ne donnassiez dans quelqu'un, et, heureusement pour vous, vous êtes tombée dans le plus supportable et le moins honteux. Mais, si, contre toute apparence, tu les eusses évités tous, la plume eût été ma dernière ressource : j'aurais écrit contre toi, de manière à te faire maudire l'existence mille fois le jour. La plume est une arme

plus meurtrière qu'on ne l'imagine; il faut en avoir soi-même éprouvé les atteintes pour en connaître tout le pouvoir. Je prends le ciel à témoin, et puisse ce ciel donner à ma vengeance une fin digne de son commencement! je prends, dis-je, le ciel à témoin que je t'aurais tant ridiculisée, si adroitement décriée, j'aurais employé, pour te peindre, des couleurs si noires et si naturelles, que la honte que tu aurais eue de toi-même t'eût portée à te crever les yeux pour n'être plus exposée à voir ton affreuse image. Au reste, ne te détache de personne en ma faveur : je te méprise trop pour vouloir de ton amour.

Puisque rien de ce que je vous ai dit ne peut vous émouvoir, reprit la dame en sanglotant, laissez-vous du moins attendrir au nom de l'objet qui vous a rendu plus de justice que moi. Je vous demande grâce par l'amour que vous avez pour cette personne aimable.

Tu me prends par mon faible, répondit Régnier : je ne puis rien refuser au nom de cette belle. Et, voyant qu'il était déjà neuf heures : Dis-moi où sont tes habits, ajouta-t-il, et je les irai querir.

Hélène, croyant avoir vaincu sa barbarie, livra son cœur à l'espérance et lui indiqua l'endroit où elle s'était déshabillée. Le philosophe s'éloigne de la tour et laisse son domestique en sentinelle, avec ordre d'empêcher qui que ce soit d'approcher jusqu'à son retour. Cela fait, il va dîner chez son ami, où il fit ensuite la méridienne tout à son aise.

La jeune veuve, tantôt assise, tantôt couchée, tantôt debout, trouve enfin un endroit où il y avait un

peu d'ombre, et, pleurant sa triste destinée, désespère du retour du jeune homme. Accablée de lassitude et de sommeil, elle s'endormit, mais pour peu de temps; car, vers l'heure du midi, le soleil, dardant perpendiculairement ses rayons sur sa peau délicate et sur sa tête découverte, brûla non seulement la chair, mais fit de distance en distance des crevasses si douloureuses, qu'elle s'éveilla, quelque envie et quelque besoin qu'elle eût de dormir. Se sentant ainsi grillée, et voulant se remuer, il lui semblait que sa peau se retirait et s'en allait en lambeaux, comme un parchemin brûlé qu'on veut étendre. A ces douleurs cuisantes se joignait un mal de tête des plus violens. Le pavé de la tour était si brûlant, qu'elle était obligée d'être dans un mouvement continuel. Il ne faisait pas le moindre vent, et un essaim de mouches et de taons la piquaient comme par mille coups d'épingles; ce qui lui faisait porter continuellement les mains sur les différentes parties de son corps. Elle maudissait la vie, son amant et Régnier, lorsque, accablée de lassitude, de faim et de soif, elle se lève et regarde s'il n'y aurait pas quelqu'un dans les environs, résolue de l'appeler à son secours, quoi qu'il dût en arriver. Mais sa malheureuse destinée lui avait enlevé toutes les ressources : la chaleur excessive retenait les bergers et les laboureurs dans leurs chaumières, si bien qu'elle n'entendait d'autre bruit que le chant des cigales. Les eaux de la rivière d'Arno, qu'elle voyait couler, ne faisaient qu'irriter sa soif; les bois les maisons et les ombrages qu'elle découvrait. ne co tribuaient qu'à aigrir sa peine et à lui faire former

souhaits qui augmentaient sa douleur. Enfin les feux du soleil, le pavé brûlant, la piqûre des mouches et des taons réduisirent cette victime de la plus affreuse vengeance dans un état si pitoyable, que son corps, dont l'obscurité de la nuit n'avait pu effacer la blancheur, était moitié noir, moitié rouge et couvert de sang. Privée de toute espérance et de toute consolation, cette infortunée n'attendait plus que la mort, et s'y préparait en offrant à Dieu ses douleurs pour l'expiation de ses péchés.

Cependant Régnier, s'étant éveillé vers les trois heures de l'après-midi, retourna à la tour pour voir ce que sa victime était devenue, et dit à son valet, qui était encore à jeûn, d'aller dîner. La pauvre dame, entendant la voix de son cruel persécuteur, se traîne avec peine sur les bords de la terrasse, et couchée sur le ventre : Régnier, lui dit-elle, les yeux mouillés de larmes, vous voilà vengé de reste : si je vous ai fait geler pendant une nuit, vous m'avez fait rôtir durant un jour entier, et mourir de faim et de soif. Dans l'état où je suis, la mort me serait plus douce que la vie, et je souffre si cruellement, que je vous prie de venir m'achever ; je regarderai ce dernier trait comme une faveur. Si vous me refusez ce service, que je n'ai pas le courage de me rendre moi-même, ne me refusez pas du moins un verre d'eau pour en humecter ma bouche sèche et brûlante. Accordez-moi cette dernière grâce, car je me sens mourir.

Le philosophe connut, à la faiblesse de sa voix, qu'elle était effectivement fort malade. Il sentit un petit mou-

vement de compassion, et ne laissa pourtant pas de lui répondre : Si vous voulez mourir, vous mourrez de votre main, et non de la mienne. Pour de l'eau, je vous en donnerai comme vous me donnâtes du feu. Ce qui me fâche, c'est que, pour guérir mon froid, il ait fallu me mettre dans de la fiente très-puante de vache et de cheval, tandis que votre chaud peut se guérir avec de l'eau de rose. Je faillis à perdre l'usage de mes nerfs, et vous en serez quitte pour changer de peau comme le serpent : vous n'en aurez le teint que plus beau [1].

Barbare! reprit la veuve infortunée; puisse le ciel te donner un teint acquis de la même sorte! Homme plus cruel que les monstres les plus féroces, qu'aurais-tu fait de plus si j'avais égorgé toute ta famille? Punirait-on d'un supplice plus lent et plus rigoureux le dernier des scélérats qui aurait à se reprocher la mort de tous les habitans d'une ville? Tu me refuses un verre d'eau, qu'on ne refuse pas aux plus grands criminels sur la roue; encore même leur donne-t-on du vin s'ils en demandent. Puisque tu es inexorable, je vais me préparer à mourir en patience. Dieu veuille avoir pitié de mon âme! C'est à lui que je laisse le soin de me venger de ta cruauté, dont il est seul témoin. Après ces paroles, elle se traîna au milieu de la terrasse, et

[1] Quel caractère atroce que ce Régnier! Les personnes qui, à la première représentation d'*Atrée*, formèrent des soupçons désavantageux contre l'âme de Crébillon, que devaient-elles donc penser de Boccace en lisant cette nouvelle? La férocité de Régnier est sans exemple dans l'histoire et dans la fable.

(*Note du Traducteur*, SABBATTIER DE CASTRES.)

ouhaita mille fois que la mort vînt finir son martyre.

A l'approche de la nuit, Régnier, se trouvant assez vengé, fit prendre par son domestique, de retour depuis près d'une heure, les habits de madame Hélène, et, marchant devant lui, il alla trouver la servante, qu'il rencontra sur la porte de la métairie, fort affligée de la disparition de sa chère maîtresse. Ma bonne, lui dit-il en l'abordant, sais-tu où est madame Hélène? — Hélas! monsieur, je l'ignore. Je croyais la trouver ce matin dans son lit; mais elle est disparue, sans que je sache ce qu'elle est devenue, et vous me voyez fort chagrine; car je crains qu'il ne lui soit arrivé quelque malheur. Que n'étais-tu avec elle, dit le philosophe d'un ton de mauvaise humeur, afin d'avoir pu me venger de toi comme je me suis vengé d'elle! Mais ce qui est différé n'est pas perdu : je saurai bien te punir tôt ou tard de ta méchanceté; je t'apprendrai à te moquer des gens de ma sorte. Puis, s'adressant à son valet : Donne-lui ces habits, et dis-lui d'aller chercher sa maîtresse si elle veut.

La servante, après avoir reconnu les habits, ne doutant point que Régnier n'eût égorgé madame Hélène, eut une peur inconcevable pour sa propre vie. Elle les prit sans murmurer; mais, lorsque Régnier et son valet furent partis, elle donna une libre carrière à sa douleur, et courut vers la tour avec ces habits, en poussant des cris horribles.

Régnier et son domestique avaient à peine quitté la veuve pour se rendre à la métairie, que le fermier de

cette infortunée, qui cherchait deux cochons égarés, alla voir s'ils ne seraient pas derrière la tour. Arrivé à cet endroit, il entend de tristes plaintes. Qui est-ce qui gémit là-haut? cria-t-il. La dame, qui reconnut sa voix, l'appela par son nom. Va, lui dit-elle, appeler ma servante, et dis-lui de venir ici.—Quoi! c'est vous, madame? Eh! qui vous a donc perchée sur cette tour? Savez-vous que votre domestique vous cherche partout depuis ce matin? Mais qui diable eût pu vous deviner là? Il court à l'échelle; et, comme il travaille à la bien asseoir, afin qu'elle ne bouge pas de place sous les pieds de la dame, voilà la servante qui arrive tout éperdue, en demandant au métayer où est sa chère maîtresse. Je suis ici, mon enfant, répond la dame en haussant la voix le plus qu'il lui fut possible; ne t'afflige point, apporte-moi seulement mes habits. La servante, rassurée par ce qu'elle vient d'entendre, monte sur l'échelle, et, voyant sa maîtresse étendue sur la terrasse, et ressemblant plutôt à un tronc de bois grillé qu'à un corps humain, elle pousse un cri de frayeur, se déchire le visage avec ses ongles, et la pleure comme si elle était morte; mais Hélène la fait taire, et la prie de lui aider à s'habiller. La veuve se consola un peu d'apprendre de sa servante que personne ne savait où elle avait été. Quand elle fut tout-à-fait habillée, elle pria le métayer de monter pour l'aider à descendre. Ce bon paysan, voyant qu'elle était hors d'état de se soutenir, la descendit avec beaucoup de peine sur ses épaules, et se disposait à la porter ainsi à la ferme, lorsque la servante, qui descendit la dernière, tomba

de dessus l'échelle et se cassa une cuisse. Elle poussa un cri si effroyable, que le fermier fut obligé de poser la maîtresse sur un monceau d'herbe pour aller secourir la domestique. Mais, quand il vit qu'elle s'était cassé la cuisse, il la posa pareillement sur une pelouse, et revint à la dame. Ce nouveau malheur lui causa le plus violent chagrin, parce qu'elle espérait plus de secours de sa servante que de toute autre personne. Affligée outre mesure, elle recommença ses doléances avec tant d'excès, que le métayer non seulement ne put la consoler, mais même se mit à pleurer avec elle. Madame Hélène, ne voulant pas que la nuit la surprît dans cet endroit, devenu si funeste à son repos, se fit porter à la maison du fermier, qui, accompagné de deux de ses frères, retourna chercher la servante. La femme du fermier donna ses soins à la veuve ; elle lava son corps avec de l'eau fraîche, lui fit prendre quelque nourriture légère, la déshabilla, la mit au lit, et la fit transporter la nuit du lendemain à Florence avec sa servante.

Madame Hélène, qui savait mentir, imagina un conte pour donner à cette double aventure un tour favorable dans l'esprit de ses frères. Elle leur fit accroire que la foudre était tombée sur elles, et les avait ainsi maltraitées l'une et l'autre. On appela des médecins, qui eurent beaucoup de peine à lui rendre la santé ; sa peau demeura plusieurs fois attachée aux draps de son lit. La gaîté ne revint point avec la santé. Madame Hélène oublia son amant, renonça à l'amour, et surtout à la plaisanterie.

Régnier ne dit mot de l'aventure, moins par égard pour la veuve que pour sa propre réputation.

Voilà comment madame Hélène fut punie du tour qu'elle avait joué à Régnier; elle ignorait sans doute de quoi sont capables les gens d'étude quand on les outrage. Ce sont des diables d'autant plus dangereux qu'ils sont plus instruits; ainsi gardez-vous bien, mesdames, de jamais tromper un philosophe.

NOUVELLE VIII.

PARTIE ET REVANCHE.

L'histoire d'Hélène n'amusa guère les dames, médiocrement touchées de ses malheurs, parce qu'elle les méritait en partie. Elles ne laissèrent pourtant pas de blâmer la cruauté du philosophe : toute la compagnie trouva qu'il avait porté la vengeance trop loin.

La reine fit signe à Flamette de conter sa nouvelle. Cette dame, empressée d'obéir, prit aussitôt la parole et débuta ainsi :

J'ai ouï dire qu'il y eut autrefois à Sienne deux bons bourgeois fort à leur aise, dont l'un se nommait Spinelosse de Tamina, et l'autre Sepe de Mino. Ils étaient tous deux à la fleur de leur âge, demeuraient dans la même rue, et s'aimaient beaucoup. Mariés l'un et l'autre, ils avaient chacun une jolie femme. Spinelosse,

qui allait très-souvent chez Sepe, que celui-ci y fût ou non, devint amoureux de sa femme, et sut si bien lui faire la cour, qu'il ne tarda pas à obtenir ses faveurs. Ce commerce dura assez long-temps, sans que le trompé s'en doutât. Cependant la familiarité qui régnait entre sa femme et son ami lui donna à la longue des inquiétudes, et, pour éclaircir si elles étaient bien fondées, il prit un jour le parti de se cacher vers l'heure où Spinelosse avait coutume de le venir voir. Celui-ci arriva bientôt; et la femme, qui le croyait sorti, lui ayant dit qu'il était absent, il commença par l'embrasser; elle, de lui rendre baisers pour baisers. Sepe, qui voyait ces caresses du lieu où il s'était fourré, ne dit mot, pour savoir quel serait le dénouement de ce jeu. Bref, il vit sa femme et Spinelosse entrer dans la chambre à coucher et s'y enfermer sous clef. Il est aisé de juger s'il dut être piqué de cette double trahison; mais, considérant que ses cris, bien loin de diminuer l'outrage, ne feraient qu'augmenter sa honte, il ne crut pas devoir éclater, et se contenta de rêver aux moyens de se venger sans bruit. Son imagination lui en eut bientôt fourni un très-convenable, auquel il s'arrêta.

Spinelosse ne fut pas plus tôt sorti, que Sepe entra dans sa chambre, et trouva sa femme qui raccommodait sa coiffure chiffonnée. Que fais-tu là, ma femme? lui dit-il. — Ne le voyez-vous pas? — Si vraiment, et j'ai vu encore autre chose que je voudrais bien n'avoir point vu. Il lui fait alors le récit de ce dont il a été témoin, et la femme, transie de peur, voyant qu'il n'y avait pas moyen de nier, lui avoua tout, et lui en de-

manda pardon les larmes aux yeux. Tu ne pouvais me faire une plus grande injure, dit le mari ; je te pardonnerai cependant ; à condition que tu feras ce que je te commanderai. — Vous serez obéi. — Eh bien ! je veux que tu donnes rendez-vous à Spinelosse pour demain à neuf heures du matin ; j'arriverai un moment après lui, et, dès que tu m'entendras, tu le feras cacher dans ce grand coffre, et l'y enfermeras à la clef. Quand cela sera fait, je te dirai ce qu'il te restera à faire. Suis mes ordres à cet égard, et je te jure de te pardonner, et même d'oublier ta faute.

La femme promit tout pour mériter sa grâce, et remplit avec exactitude les intentions de son mari.

Le lendemain, Spinelosse et Sepe étaient ensemble sur les neuf heures. Le premier, qui avait promis à la femme de son ami d'aller la trouver à cette heure-là, prétexta, pour se séparer, un dîner qu'il ne voulait point manquer. — Ce n'est point encore l'heure du dîner ; ainsi ne t'en va pas sitôt. — Je ne serai point fâché d'arriver de bonne heure : j'ai à parler d'affaires à la personne chez qui je dois dîner. Le voilà parti et rendu chez sa maîtresse. Ils furent à peine dans la chambre, que Sepe se fait entendre sur l'escalier. Sa femme feint d'avoir peur, engage le galant à se cacher dans le coffre, l'y enferme et sort de la chambre. Sepe paraît, et demande à sa femme si le dîner est prêt. — Il le sera dans la minute. Je viens de quitter Spinelosse, reprit le mari ; il dîne en ville chez un de ses amis : comme sa femme sera toute seule, allez la prier de venir manger un morceau avec nous. La belle, que

le souvenir de sa faute et la crainte d'en être punie rendaient obéissante, fit incontinent ce que voulait son mari, et sollicita si bien sa voisine, à qui elle appri' qu'elle ne devait pas attendre son mari, qu'elle l'emmena. Sepe la reçut avec de grandes démonstrations d'amitié. Il fit signe à sa femme d'aller à la cuisine, et, prenant la voisine par la main, la conduisit dans sa chambre, et ferma la porte au verrou. Que signifie ceci? dit la voisine. Est-ce pour cela que vous m'avez priée à dîner? C'est donc là l'amitié que vous avez pour mon mari? Avant de vous fâcher, madame, répondit Sepe en s'approchant du coffre et la tenant toujours par la main, daignez entendre ce que j'ai à vous dire. J'ai aimé et j'aime encore votre mari comme mon propre frère. Quant à l'amitié qu'il a pour moi, j'ignore si elle est bien tendre; mais je sais bien qu'elle ne l'empêche pas de coucher avec ma femme comme avec vous; il le fit hier de fraîche date, et presque sous mes yeux. Or c'est parce que je l'aime que je prétends user de représailles et borner là toute ma vengeance. Comme il a joui de ma femme, il est juste que je jouisse de vous : c'est la moindre chose que je puisse exiger. Si vous me refusez cette satisfaction, je vous déclare qu'il ne me sera pas difficile de le surprendre et de le traiter d'une manière dont vous ne vous trouverez pas bien ni l'un ni l'autre. La dame ne pouvait croire que son mari lui fût infidèle. Sepe lui raconta comment il s'y était pris pour s'en assurer. Ces particularités achevèrent de la persuader. Puisque vous avez résolu, lui dit-elle, de vous venger sur moi de l'outrage de mon

mari, je veux bien y consentir, mais à condition que vous ferez ma paix avec votre femme; de mon côté, je lui pardonne volontiers le tort qu'elle m'a fait. Soyez tranquille, repartit Sepe; je me charge de tout, et m'engage, outre cela, de vous donner un des plus jolis bijoux qu'il soit possible de voir. Il commence ensuite à lui faire de tendres baisers, la pousse tout doucement sur le coffre, et en jouit autant de temps qu'il voulut.

Spinelosse, qui avait tout entendu, entra dans une telle colère, qu'il en pensa crever de rage; et, si la crainte du ressentiment de Sepe ne l'eût arrêté, il n'est pas d'injure qu'il n'eût dite à sa femme, tout enfermé qu'il était; mais, considérant qu'il avait été l'agresseur, et que Sepe ne faisait que lui rendre cornes pour cornes, il se consola, et résolut d'être son ami plus que jamais.

Cependant la voisine, descendue du coffre, demande le joyau qui lui a été promis. Sepe ouvre alors la porte de la chambre, et appelle sa femme, qui dit en entrant à la voisine: Vous m'avez rendu un pain pour un gâteau. Ma femme, dit le mari en l'interrompant, ouvre le coffre. Puis, se tournant vers la voisine étonnée de voir là son mari : Voilà, ma belle dame, le bijou que je vous ai promis. Il serait difficile de dire lequel eut le plus de honte, ou de Spinelosse, ou de sa femme. Spinelosse, sorti du coffre : Nous sommes quittes, mon voisin, dit-il à Sepe sans entrer dans aucune explication; et, si tu veux m'en croire, nous n'en serons pas moins bons amis qu'auparavant. Puisque nous n'avons

rien à partager que nos femmes, ajouta-t-il, je suis d'avis que nous les ayons en commun. Sepe accepta l'offre : ils dînèrent tous quatre ensemble dans la plus parfaite union. Depuis ce jour, chaque femme eut deux maris, et chaque mari eut deux femmes, sans qu'il s'élevât jamais la moindre contestation entre eux pour la jouissance.

NOUVELLE IX.

LE MÉDECIN JOUÉ.

Après que les dames eurent un peu causé sur les femmes des deux Siennois, la reine, qui n'avait pas encore rempli sa tâche, et qui ne voulait point violer le privilége de Dionéo, commença ainsi l'histoire qu'elle devait conter :

Mon dessein est de vous faire le récit d'une tromperie que vous approuverez sans doute aussi, et qui me paraît digne de toute votre attention.

Un médecin, né à Florence, avait été faire ses études et prendre ses grades à Bologne. De retour dans sa patrie, décoré du bonnet et de la robe de docteur, on ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était tout aussi ignorant qu'avant son départ. Et véritablement rien n'est plus ordinaire, dans notre bonne ville de Florence, que de voir ceux qui ont été prendre à l'université de Bologne, soit le grade d'avocat, soit celui de médecin, soit celui de notaire, ne cacher, sous leurs longues

robes qu'une sotte présomption, fruit de leur crasse ignorance. C'est surtout ce qu'on remarqua autrefois dans le nommé Simon de Villa, plus riche en biens patrimoniaux qu'en qualités acquises. Vêtu d'une robe d'écarlate et décoré du bonnet de docteur en médecine, il loua, à son retour de Bologne, une maison dans la rue qu'on appelle aujourd'hui du Concombre. Ce maître Simon avait, entre autres défauts, la manie de demander à la personne qui se trouvait avec lui le nom et l'histoire de tous ceux qu'il voyait passer dans la rue, comme s'il eût dû composer, d'après les faits et gestes des passans, les médecines qu'il donnait à ses malades. Il remarqua principalement deux peintres, dont il a été déjà question plusieurs fois, qu'il voyait tous les jours ensemble, et qui demeuraient dans son quartier. On devine que c'est de Lebrun et de Bulfamaque qu'il s'agit. Comme il les voyait toujours de belle humeur, toujours prêts à rire et à danser, il s'informa quelle était leur profession ; et, apprenant qu'ils étaient peintres et pauvres, comme la plupart des gens de leur état, il alla se fourrer dans l'esprit qu'il n'était pas possible que des gens pauvres pussent être si contens et si joyeux, et qu'il fallait qu'ils eussent quelque ressource qu'on ne savait pas, d'autant plus qu'ils avaient la réputation d'être fins et rusés. Pour savoir ce qui en était, il résolut de faire leur connaissance, ou tout au moins celle de l'un d'eux. Il ne tarda pas à faire celle de Lebrun. Dans le premier entretien que celui-ci eut avec le médecin, il lui fut aisé de s'apercevoir que ce n'était rien moins qu'un sot et un par-

fait imbécile. Il s'amusa beaucoup de ses platitudes, et le médecin goûta les gentillesses du peintre, de manière que chacun trouva du plaisir dans cette nouvelle liaison. L'un se félicitait d'avoir rencontré un esprit facile et crédule, dont il pouvait se moquer et tirer parti dans l'occasion; l'autre était enchanté de la connaissance d'un artiste charmant et plein d'esprit.

Le médecin, voulant découvrir les ressources qu'il supposait au peintre, l'invitait souvent à dîner, dans l'intention de se familiariser avec lui et de le faire parler. Un jour qu'il l'avait régalé, il prit sur lui de lui témoigner son étonnement de ce que Bulfamaque et lui étaient si gais et si contens, quoiqu'ils n'eussent pas de biens ni l'un ni l'autre. Il le pria de lui apprendre leur secret. Lebrun ne put s'empêcher de rire en lui-même d'une si sotte demande, et lui fit une réponse conforme à sa bêtise.

Notre maître, dit-il, je ne dirais pas notre secret à un autre; mais, comme vous êtes de mes amis, je ne ferai pas difficulté de vous le dire, à condition toutefois que vous serez discret. Oh! je vous jure de n'en jamais parler à personne, s'écria le docteur. Vous voyez donc, reprit le peintre, comme Bulfamaque et moi vivons contens et joyeux : il n'est pourtant pas moins vrai que notre métier ne paie seulement pas l'eau que nous buvons. Nous ne vivons pas non plus de vols ni d'escroqueries : nous sommes d'honnêtes gens à qui la conscience n'a jamais rien reproché de ce côté-là. Ce qui nous donne à vivre, puisqu'il faut vous le dire, ce sont les courses où nous allons de temps

en temps ; ces courses-là nous fournissent tout ce dont nous avons besoin sans faire le moindre tort à personne. Voilà, monsieur le docteur, l'unique source de notre gaîté et de notre bonheur.

Le médecin, qui ne comprenait pas ce que Lebrun venait de lui dire, ne laissa pas de le croire de la meilleure foi du monde. Il le pria ensuite de vouloir bien lui apprendre ce que c'était qu'aller en course, lui protestant qu'il n'en parlerait jamais, pas même à sa femme. Grand Dieu ! que me demandez-vous là ? s'écria Lebrun ; savez-vous bien que je perdrais ma fortune et tout ce que j'ai de plus cher au monde, si l'on venait à découvrir que je me suis ouvert là-dessus ? Que dis-je ? ma propre vie serait en danger, et peut-être me précipiterait-on, sans pitié, dans la gueule du Lucifer de Saint-Gal. Ainsi n'attendez pas que je vous le dise jamais.

Lebrun ne faisant toutes ces difficultés que pour exciter davantage la curiosité du sot médecin : Mon cher ami, lui dit alors le docteur, tu peux compter sur ma discrétion ; de ma vie je n'ouvrirai la bouche sur rien de ce que tu me diras : je t'en donne ma parole d'honneur. Après avoir reçu plusieurs autres protestations d'un secret éternel : Jugez, lui dit Lebrun, de l'empire que vous avez sur moi, de la déférence que j'ai pour votre qualité de docteur, de l'attachement que vous m'avez inspiré, de la confiance, en un mot, que j'ai en vous, puisque je n'ai pas la force de vous refuser. Vous allez donc tout savoir ; mais j'exige auparavant que vous me juriez, par la croix de Monteson,

que vous n'en parlerez de votre vie à qui que ce soit. Après qu'il eut fait jurer le médecin : Vous pouvez avoir ouï dire, continua-t-il, qu'il y a douze ou treize ans qu'il arriva dans cette ville un fameux nécromant nommé Michel Lescot. Il fut accueilli avec beaucoup de distinction des plus notables gentilshommes de Florence, presque tous morts aujourd'hui. Lorsqu'il partit, il laissa, à leur sollicitation, deux de ses disciples, à qui il commanda de rendre aux gentilshommes qui l'avaient si bien accueilli tous les services qui dépendraient d'eux et de leur art. Ces deux nécromans servaient lesdits notables, non-seulement dans leurs affaires de galanterie, mais encore dans les autres choses, et s'accoutumèrent tellement au climat de notre ville et aux mœurs de ses habitans, qu'ils résolurent de s'y fixer tout-à-fait. Ils se lièrent d'amitié avec plusieurs personnes, sans s'inquiéter si elles étaient de famille noble ou roturière, pauvres ou riches, ne s'attachant qu'au caractère et au mérite personnel. Par complaisance pour leurs amis, ils composèrent une société d'environ vingt-cinq hommes, qui devaient s'assembler, deux fois le mois, dans un lieu qu'ils avaient eux-mêmes choisi. Là, lorsque tous les frères étaient réunis, chacun demandait aux deux magiciens ce qu'il souhaitait, et ils satisfaisaient tout le monde autant de temps que durait la nuit; car l'assemblée ne se tenait jamais le jour. Bulfamaque et moi fîmes connaissance avec un homme de cette confrérie, et nous devînmes tellement amis, qu'il nous y fit admettre l'un et l'autre. Cette société dure encore, et nous sommes très-exacts, comme

vous l'imaginez bien, à ne pas manquer une assemblée. C'est une chose admirable de voir la richesse des tapisseries de la salle où nous mangeons. Les tables sont servies avec une magnificence vraiment royale. Vous seriez émerveillé à la vue du grand nombre de domestiques de l'un et de l'autre sexe empressés à nous servir et à prévenir nos désirs. Rien n'est plus brillant, mieux travaillé que la vaisselle d'or et d'argent dans laquelle on sert les mets, qu'on a soin de varier à l'infini, afin de contenter tous les goûts. Il n'y a point d'instrument de musique dont on ne régale les oreilles. Je ne saurais vous dire ni combien on brûle de bougies à ces festins, ni quelle abondance de dragées de toutes les sortes, de confitures de toutes les couleurs, de vins de tous les pays, de fruits les plus recherchés il s'y consume. N'allez pas vous figurer, mon cher docteur, que nous ayons là nos habits ordinaires : on nous en fournit de si riches, de si précieux, que le moins bien vêtu a l'air d'un empereur. Mais ce n'est pas tout : ce qu'il y a de plus agréable, de plus satisfaisant, ce sont les belles femmes qu'on y fait venir à souhait de toutes les parties du monde. Il suffit d'en désirer une pour qu'elle y paraisse un instant après, fût-elle à deux mille lieues. On y voit la dame de Barbanique, la reine de Basque, la femme du soudan, l'impératrice d'Osbeck, la Chian-Chianfère de Norwège, la Semistance de Berlinsone, et la Scalpèdre de Narsie. Mais pourquoi m'amuserais-je à vous les compter? Il doit vous suffire de savoir qu'on y voit toutes les reines de l'univers, jusqu'à la Schinchimure du prêtre Jean, qui a les

ornés entre les deux fesses. Après qu'on a bien bu, bien mangé, bien dansé, chacun passe dans une chambre séparée avec la dame qu'il a fait venir. Vous noterez que chacune de ces chambres paraît une chapelle divinement décorée. Il s'en exhale continuellement des odeurs mille fois plus agréables que celle qui sort des boîtes d'épiceries de votre boutique quand vous faites le comin. Les lits de chaque chambre sont plus riches et plus élégans que celui du doge de Venise. Je vous laisse à penser ce qu'on fait sur ces beaux lits. Tous les frères ont les plus jolies femmes qu'on puisse voir; mais, à mon avis, Bulfamaque et moi sommes pourtant encore mieux partagés que les autres, puisqu'il fait venir le plus souvent la reine de France, et moi celle d'Angleterre, qu'on sait être les plus belles femmes de leur royaume. Nous avons su si bien faire, que ces princesses n'aiment que nous et ne pensent qu'à nous. Jugez par là si nous devons être plus heureux que les autres, possédant les bonnes grâces de deux reines si puissantes. Vous devez bien vous imaginer que nous savons mettre à profit la tendre affection dont elles nous honorent. Quand nous avons besoin d'argent, nous leur en demandons; et, si nous désirons mille ducats, on nous les donne incontinent : c'est ce que nous appelons, dans notre langage, aller en course; car, comme les corsaires, nous mettons tout le monde à contribution, avec cette différence cependant qu'ils ne rendent jamais ce qu'ils ont pillé, et que nous autres le rendons quand nous avons le nécessaire.

Voilà, mon cher et aimable docteur, ce que c'est

qu'aller en course. Jugez à présent si j'avais tort de vous recommander le secret. Je ne veux plus vous exhorter à la discrétion ; ce serait vous faire injure de penser que vous fussiez capable de me trahir et de violer vos sermens.

Le médecin, dont tout le savoir consistait peut-être à guérir les petits enfans de la teigne, crut tout ce que Lebrun lui dit comme autant d'articles de foi, et eut la plus grande envie d'être reçu de cette merveilleuse société. Peu s'en fallut qu'il ne priât sur l'heure le peintre de l'y faire entrer ; mais il crut qu'il était bon de le mettre davantage dans ses intérêts par de nouvelles politesses avant de le lui proposer. Il se borna donc à lui dire qu'il n'était pas étonnant qu'il menât une si joyeuse vie, puisqu'il avait le bonheur d'être d'une si admirable confrérie. Dès ce moment, il redoubla d'attentions pour Lebrun, qu'il retenait presque tous les jours à dîner et à souper. Il ne laissait échapper aucune occasion de lui faire politesse, et recherchait si fort sa compagnie, qu'on eût dit qu'il ne pouvait vivre sans lui.

Lebrun, pour ne pas paraître ingrat, lui peignit le carême dans la salle de compagnie, et un *Agnus Dei* dans la chambre à coucher. Il lui peignit encore dans une galerie la guerre des chats contre les rats ; ouvrage qui paraissait, aux yeux du docteur, de la dernière beauté. S'il arrivait que Lebrun ne soupât point chez le médecin, ce qui était rare, il s'en excusait le lendemain en disant qu'il avait passé la nuit avec la compagnie en question. Il lui dit un jour que, la reine

d'Angleterre l'ayant un peu mécontenté, il avait fait venir la Gumèdre du grand kan des Tartares. Que veut dire Gumèdre? demanda le médecin ; je n'entends pas ce mot-là. Je n'en suis pas surpris, répondit le peintre ; car j'ai entendu dire que le Porc-gras et Vinacenne n'en parlent point. Dites donc Hippocrate et Avicenne, repartit le médecin. Vous avez raison, continua Lebrun ; je n'entends pas plus vos noms que vous n'entendez les miens. Gumèdre, en langue tartare, signifie impératrice dans la nôtre. Oh ! la belle créature ! vous en seriez amoureux fou si vous l'aviez vue, et elle vous aurait déjà fait oublier les médecines, les ordonnances et les emplâtres.

Par ces sortes de discours, le rusé peintre ne faisait qu'allumer de plus en plus les désirs de l'imbécile docteur, qui se détermina enfin à lui ouvrir son cœur, persuadé que ses bienfaits l'avaient mis entièrement dans ses intérêts. Un soir donc qu'il tenait le flambeau, pendant que Lebrun travaillait au combat des chats et des rats, et qu'ils étaient tous deux seuls, il lui dit du plus grand sérieux : Vous ne sauriez vous figurer, mon cher ami, combien je vous suis dévoué ; il n'est rien que je ne sois disposé à faire pour vous en convaincre : fallût-il aller tout à l'heure à deux lieues d'ici pour vous obliger, je partirais sans balancer. Persuadé que vous ne m'aimez pas moins, j'ose vous adresser une prière. Depuis que vous m'avez parlé de votre agréable confrérie, je ne désire rien tant que d'en être, et ce n'est pas sans de bons motifs, comme vous allez en juger. Je vis l'année dernière à Cacavincigli, la plus

jolie servante qu'il y ait peut-être dans l'Italie, et, depuis ce moment, elle ne m'est pas sortie de la tête. Mon intention serait de la faire venir. Que j'aurais de plaisir à l'accabler de caresses! Je lui offris, dans le temps, deux bolonnais [1] pour l'engager à m'accorder ses faveurs; mais il n'y eut pas moyen de l'y résoudre. Ne pourrais-je pas être admis dans votre société? Dites moi, je vous prie, ce qu'il faut que je fasse pour y être reçu; soyez sûr que vous aurez en moi un compagnon qui ne vous déshonorera point. Je suis bel homme, mon teint est frais comme une rose; je suis de plus docteur en médecine, et, si vous n'en avez point dans votre confrérie, je pourrai m'y rendre fort utile. Je sais mille belles choses et même une infinité de chansons. Tenez, je vais vous en chanter une..... Et le voilà qui chante. Lebrun mourait d'envie de rire; mais il se retint. La chanson achevée : Eh bien! notre ami, qu'en dites-vous? reprit le médecin. En vérité, répond le peintre, il n'est pas possible de mieux chanter ni d'avoir une voix plus agréable; elle effacerait les sons harmonieux des violons de Saggenali. Vous êtes un vrai prodige. —Vous ne l'auriez jamais cru, je gage, si vous ne l'aviez entendu. —Non, je vous jure. — J'en sais bien d'autres; mais ce n'est pas le temps de vous montrer tout mon savoir. Apprenez que, tel que vous me voyez, je suis fils d'un gentilhomme, quoiqu'il ne vécût qu'au village, et que, du côté de ma mère, je descends en ligne directe de la famille de Vallechio.

[1] Sorte de monnaie qui vaut environ trois liards de France.

Aucun médecin de Florence n'a d'aussi beaux livres ni d'aussi belles robes que moi. J'en ai une qui m'a coûté près de cent écus. Je vous prie donc encore une fois de me faire admettre dans votre société. Si vous me rendez ce service, vous pouvez hardiment tomber malade quand vous voudrez : je vous promets de vous guérir *gratis*.

Lebrun l'avait assez fréquenté pour n'être pas surpris de l'entendre parler ainsi ; pour lui persuader qu'il cherchait une défaite : Éclairez un peu de ce côté-ci, lui dit-il ; je vous répondrai quand j'aurai fait les queues à ces rats. Lorsque le peintre eut achevé son travail, il contrefit l'homme embarrassé de la demande. Je suis persuadé, dit-il au docteur, que vous tenteriez beaucoup de choses pour moi : aussi vous n'avez point affaire à un ingrat. Mais sentez-vous bien toute l'importance du service que vous demandez ? S'il était en ma puissance de le rendre à quelqu'un, soyez persuadé que ce serait à vous. Je croirais même faire peu de chose, eu égard à votre mérite et au bien que je vous veux. Personne ne vous aime et ne vous considère plus que moi, parce que je trouve dans tous vos discours un jugement qui me charme, un sens qui me séduit, une sagesse qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. Vous êtes sensible à la beauté, c'est un nouveau titre à mon estime. Oui, mon cher ami, plus je vous connais, plus je vous vénère. Mais la chose que vous désirez ne dépend pas de moi. Mon crédit sur ce point est moindre que vous ne croyez. Cependant, comme on ne risque rien avec un homme aussi discret que vous, je vous indiquerai les moyens que vous devez prendre

pour réussir; moyens qui me paraissent infaillibles, puisque vous avez de beaux livres, de belles robes et mille belles qualités. Parlez, ordonnez, dit le médecin transporté de joie : vous pouvez compter que vous ne serez compromis en rien par mon indiscrétion. Il n'y a pas d'homme sur terre plus secret que moi. Dans le temps que messire Gasparin de Salicet était juge de Farnisopoli, il ne faisait presque rien sans me le communiquer, tant il connaissait ma circonspection. Pour vous prouver que je ne vous en impose point, vous saurez que je fus le premier à qui il fit part de son mariage avec la Bergamine. Douterez-vous, après cela, de ma discrétion? Je n'aurais garde, répond Lebrun; et, puisque cet homme se fiait à vous, j'aurais grand tort sans doute de ne pas m'y fier aussi. Voici donc la manière dont vous devez vous y prendre pour être admis dans notre confrérie.

Nous avons toujours un capitaine et deux conseillers, qu'on change tous les six mois. Il est arrêté qu'aux fêtes de Noël prochain Bulfamaque sera élu capitaine, et moi conseiller. Le capitaine peut beaucoup pour faire recevoir un étranger. D'après cela, il me semble qu'il serait bon que vous fissiez la connaissance de Bulfamaque. Vous êtes si poli, si aimable, que vous n'aurez point de peine à vous l'attacher; et, devenu votre ami, vous l'engagerez à vous servir, et il le fera volontiers. Je lui ai parlé de vous dans plus d'une circonstance, et le bien que je lui en ai dit vous a acquis son estime. De mon côté, soyez sûr que je vous seconderai de tout mon zèle.

Ce moyen, dit le docteur, me paraît excellent. Si Bulfamaque se plaît avec les gens éclairés, il ne pourra point se passer de moi quand il m'aura une fois connu. Je puis dire, sans me vanter, que j'ai tant de savoir, que je pourrais en fournir à toute une ville, et en avoir encore de reste.

Lebrun ayant quitté le médecin, dont il commençait à s'ennuyer, alla trouver Bulfamaque pour lui conter cette belle conservation et s'en divertir avec lui. Bulfamaque brûlait d'impatience de voir de près cet original et de rire à ses dépens. Le médecin, qui, de son côté, grillait d'envie d'aller en course, n'eut point de repos qu'il n'eût vu le camarade de Lebrun. Il les eut le lendemain l'un et l'autre à dîner et à souper, et leur fit fort bonne chère. Ces festins en amenèrent d'autres. C'était tous les jours un nouveau régal pour les deux peintres, qui faisaient les cérémonies nécessaires pour paraître désintéressés, mais qui finissaient toujours par se rendre aux invitations, parce qu'ils aimaient la bonne chère.

Le docteur, ayant pris son temps, fit à Bulfamaque la même prière qu'il avait faite à son confrère. Bulfamaque feignit d'en être scandalisé, et fit cent reproches à Lebrun. Je jure, lui dit-il d'un ton irrité, je jure par le dieu de Pafignan, que je te ferai repentir de ton intempérance de langue. Je ne sais à quoi il tient que je ne te déchire la figure, pour t'apprendre à dire nos secrets à M. le docteur. Le médecin lui protesta qu'il l'avait su d'ailleurs, et parla si sagement, qu'il apaisa sa colère. Il paraît bien, monsieur le mé-

[illegible], dit alors Bulfamaque ; que vous avez été à Bologne, et que vous savez garder un secret. Je vois encore que vous n'en êtes pas resté à l'a b c, comme plusieurs de nos docteurs, qui ne laissent pas de faire les fanfarons. Si je ne me trompe, vous êtes né un jour de dimanche. Lebrun m'avait bien dit que vous étiez un savant médecin ; mais il n'avait pas ajouté que vous saviez prendre les cœurs avec votre douce éloquence. J'ai vu peu d'hommes parler si bien et si sagement. Voilà ce que c'est, mon ami, interrompit le docteur en se tournant vers Lebrun, d'avoir affaire à des gens d'esprit : cet honnête homme n'a-t-il pas su connaître en un instant toute l'étendue de mon rare savoir ? il vous fallut plus de temps à vous pour découvrir tout ce que je vaux. Dites-lui ce que je vous répondis lorsque vous m'assurâtes qu'il se plaisait à la société des hommes de mérite. Il le sait, dit Lebrun. Vous auriez encore une bien meilleure idée de moi, continua le docteur en regardant Bulfamaque, si vous m'aviez vu à Bologne, où j'étais aimé des grands et des petits, des professeurs et des écoliers, tant je savais les enchanter par mes discours et mon savoir. Je maniais si bien la parole, et j'étais si accoutumé à me faire admirer, que je n'ouvrais jamais la bouche sans faire rire ceux qui étaient présens. On sait aussi que j'ai été universellement regretté. On voulait, afin de me retenir, me donner le privilége exclusif d'enseigner la médecine ; mais je résistai à tout, pour venir jouir ici des grands biens que je possède, et pour me rendre utile à mes compatriotes.

Eh bien! Bulfamaque, dit alors Lebrun, tu vois bien que je ne t'ai rien dit de trop à l'avantage de M. le docteur. Tu conviendras à présent que tu avais tort de soupçonner d'exagération les éloges que j'en faisais. Je suis assuré qu'il n'y a pas de médecin à Florence qui se connaisse mieux que monsieur en urine d'âne, et qu'on ne trouverait pas son pareil d'ici aux portes de Paris. Vois maintenant si tu peux lui refuser quelque chose. Vous avez raison dit le docteur; mais on ne me connaît point dans cette ville, où je n'ai rencontré jusqu'à ce jour que des gens grossiers et bornés. Je voudrais que vous me vissiez parmi mes confrères. Je n'ai pas besoin de cette nouvelle preuve de votre savoir, dit Bulfamaque; il est facile de voir que vous êtes leur maître à tous. Je suis enchanté de connaître votre grand mérite et de le trouver fort supérieur à l'idée que je m'en étais formée. D'après cela, vous ne devez pas douter que je ne vous oblige en tout ce qui dépendra de moi. Soyez tranquille, il ne tiendra pas à mon zèle que vous ne soyez bientôt reçu dans notre société.

Cette promesse lui fut renouvelée par les deux peintres à chaque politesse qu'ils en recevaient. Ils traînèrent la chose en longueur le plus qu'ils purent, et s'amusaient beaucoup à lui persuader des extravagances. Ils lui promettaient de lui procurer la jouissance de la comtesse de Civillari qui, à les entendre, était la plus belle chose qui se trouvât dans le pays, où l'on ne peut agir par procuration. Quelle est cette comtesse? demanda le médecin. C'est, répondit Bulfamaque, une

très-grande dame. Il y a peu de maisons qui ne lui paient un tribut. Les membres de notre société ne sont pas les seuls qui lui rendent hommage; les cordeliers la révèrent comme nous, et sonnent, en son honneur, de la trompette postérieure. Quand elle se promène, elle se fait sentir de loin, quoique le plus souvent elle soit enfermée. Il n'y a cependant pas long-temps qu'elle passa devant votre porte pour aller laver ses pieds dans la rivière d'Arno, et prendre l'air de la campagne. Sa résidence ordinaire est au royaume des Aisances. Son cortége est un grand nombre d'officiers qui portent pour marque de sa grandeur la verge et le *piombino*. On rencontre partout plusieurs de ses barons, tels que le Tamagnin de la porte de dom Méta, le manche di Scopa, le Scacchera et autres, qui sont, je crois, de vos amis, mais dont vous ne vous souvenez plus dans ce moment. Si nous réussissons dans notre projet, nous vous mettrons dans les bras de cette belle princesse, vous conseillant d'abandonner la servante de Cavavincilli.

Le médecin, qui, dès sa plus tendre enfance, avait été élevé à Bologne, ne connaissait pas les expressions grossières dont se servaient les peintres. Fort content du portrait qu'on lui avait fait de cette dame, il consentit à en jouir; et, peu de jours après, il apprit qu'il avait été agréé de la société. Cette nouvelle le mit au comble de la joie. Le jour qui précéda la nuit de l'assemblée désignée pour sa réception, il donna à dîner aux deux peintres, et leur demanda la manière dont il devait se conduire. Bulfamaque se chargea de l'en instruire.

Il faut, en premier lieu, lui dit-il, que vous n'avez aucune peur, sans quoi vous courrez risque de rencontrer des obstacles qui vous empêcheraient d'être reçu, et vous nous causeriez un grand préjudice Vous vous rendrez ce soir, vers l'heure du premier somme, sur un des tombeaux qu'on a élevés devant Sainte-Marie-la-Nouvelle, après avoir mis la plus belle de vos robes doctorales; car il est bon que la première fois vous paraissiez avec honneur dans notre société. Vous saurez d'ailleurs que, dans la dernière de nos assemblées, la comtesse, sachant que vous étiez gentilhomme, promit de vous faire recevoir chevalier d'eau froide, à ses propres dépens. Vous attendrez sur ce tombeau qu'on vous envoie querir. Comme il ne faut vous rien laisser ignorer, voici de quelle manière vous sortirez de là. Une bête noire, cornue et de moyenne grandeur, paraîtra devant vous, et fera des sauts et des cabrioles à vos côtés, afin de vous épouvanter, mais sans vous blesser le moins du monde. Quand elle verra que vous n'avez point peur, elle s'approchera doucement de vous, et alors vous monterez dessus sans frayeur et sans nommer en aucune façon Dieu ni les saints. Dès que vous y serez, vous aurez soin de mettre vos mains sur l'estomac, sans toucher aucunement la bête, qui vous portera au petit pas au lieu où se tient notre assemblée Mais, songez-y bien, si, pendant tout le temps que vous serez avec elle, il vous arrive d'avoir peur, ou d'invoquer Dieu ou les saints, je vous avertis qu'elle pourrait fort bien vous jeter dans quelque trou puant. Ainsi, monsieur, si vous ne vous sentez pas le

courage nécessaire, je vous conseille de demeurer chez vous; car, sans être plus avancé, vous nous rendriez un très-mauvais service.

Je vois bien, dit le docteur, que vous ne me connaissez pas encore: on dirait que vous ne jugez de moi que par ma robe et par mes gants. Si vous saviez ce que j'ai fait à Bologne, lorsque j'allais avec mes amis voir les courtisanes, vous ne douteriez pas de mon courage. Un soir une de ces filles, qui n'était pas plus haute que le coude, et qui n'en paraissait que plus méchante, refusa de venir avec nous. Savez-vous ce que je fis? je la pris par les cheveux, et, après lui avoir donné plus de cent coups de poing, je la jetai, je crois, à plus de cent pas de moi, et la forçai à nous suivre. Une autre fois, n'étant accompagné que d'un petit garçon, je passai de nuit, sans avoir peur, devant le cimetière des Cordeliers, quoiqu'on y eût enterré une femme ce jour-là même. Ainsi reposez-vous sur moi; je suis plus aguerri que vous ne sauriez l'imaginer. Au reste, pour être mis décemment, je prendrai la robe d'écarlate que je portai le jour que je fus reçu docteur. Soyez certain que la compagnie sera charmée de me voir, et qu'elle ne tardera pas à m'élire capitaine. Attendez-vous à des merveilles, puisque la comtesse, qui ne m'a pas encore vu, est déjà si fort amoureuse de moi, qu'elle veut me faire chevalier d'eau froide. Vous verrez si je ne saurai pas bien tenir mon rang de chevalier. Laissez-moi recevoir, et vous serez émerveillés de ma conduite.

C'est le mieux du monde, dit Bulfamaque, mais ne

vous moquez pas de nous : sur toutes choses, soyez exact au rendez-vous à l'heure indiquée ; il est essentiel qu'on vous y trouve quand on ira vous chercher. Je vous dis ceci parce qu'il fait froid, et que messieurs les médecins n'aiment pas à le sentir. N'ayez nulle inquiétude, répondit le docteur; je ne suis point frileux. Je puis vous assurer que, lorsqu'il m'arrive de me lever la nuit pour aller à la garde-robe, ce à quoi tout le monde est exposé, je ne mets jamais que ma robe de chambre sur mon corps. Ainsi je me trouverai sans faute au rendez-vous à l'heure convenue.

Les peintres se retirèrent fort contens des dispositions du docteur, qui, aussitôt la nuit venue, trouva un prétexte, auprès de sa femme, pour mettre sa belle robe. Il se rendit au temps marqué sur l'un des tombeaux de Sainte-Marie, et y attendit patiemment la bête, malgré le grand froid qu'il faisait. Bulfamaque, qui était grand, vigoureux et agile, mit un de ces masques cornus, dont on se servait à certains jeux qu'on a abolis, et se revêtit d'une peau bien velue, de manière qu'on l'eût pris pour un ours, à cela près que le masque représentait la figure du diable. Dans cet équipage, il va, suivi de Lebrun, qui voulait être témoin de la scène, sur la place neuve de Sainte-Marie, et n'a pas plus tôt aperçu le médecin, qu'il se met à sauter, à siffler et à pousser des hurlemens affreux. A cette vue, le médecin, plus peureux qu'une jeune fille, sent ses cheveux se dresser, tremble dans toutes ses fibres, et commence à regretter son lit. Cependant l'envie de voir les merveilles dont on l'avait entretenu,

jointe à la certitude que la bête ne lui ferait aucun mal, l'emporta sur la peur, et il se rassura un peu. Après que Bulfamaque eut fait quelque temps le furieux, il s'apaisa, s'approcha ensuite du tombeau où était le médecin, et s'y arrêta. Le docteur, qui tremblait encore de frayeur, ne savait s'il devait monter ou non sur la bête. A la fin, il craignit qu'elle ne s'impatientât et ne le punît. Cette seconde peur chassa la première, et le fit monter doucement sur l'animal, disant : Dieu veuille me conduire! Il se rangea du mieux qu'il put, et ne manqua pas de mettre, comme on le lui avait recommandé, ses mains contre la poitrine. Alors Bulfamaque prit à petits pas le chemin de Sainte-Marie-de-l'Echelle, et porta notre docteur jusque auprès des dames de Ripoli. Il y avait dans ces cantons-là des fosses où les paysans des environs portaient les immondices et le surabondant de la comtesse de Civillari, dont ils engraissaient leurs champs. Bulfamaque, s'étant approché du bord de ces fosses peu profondes, et ayant bien pris son temps, porte la main sur un des pieds du médecin, le pousse avec autant de force que d'adresse, et le jette dans la fosse, la tête la première. Il se met ensuite à sauter, à gambader, à hurler de nouveau, et, passant le long de Sainte-Marie, vers le pré de Tous-Saints, il rejoignit Lebrun qui l'attendait avec impatience, et qui n'avait pu continuer de le suivre, de peur de faire entendre les éclats de rire qui lui échappaient malgré lui. Ravis de joie, ils s'avancèrent tous deux vers la fosse, pour voir comment se tirerait d'affaire le docteur embrené. Le pauvre diable, se voyant dans un

lieu si abominable, se démenait de son mieux pour en sortir, et, retombant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, il se barbouilla depuis la tête jusqu'aux pieds, et ne s'en retira qu'avec une peine extrême, et non sans avoir avalé quelques drachmes de la matière infecte. Il se servit de ses mains, au défaut d'autre chose, pour se défaire du plus gros de la saleté, et s'en retourna chez lui fort affligé et sans son bonnet doctoral, qu'il avait laissé dans la fosse. Il se fit ouvrir promptement à force de frapper. A peine fut-il entré et eut-il fermé la porte, que Lebrun et Bulfamaque, qui l'avaient suivi de loin, s'approchèrent de la maison pour tâcher d'entendre de quelle façon maître Simon serait reçu de sa femme. Ils entendirent qu'elle lui disait toutes sortes d'injures. Mon Dieu ! s'écriait-elle, que vous méritez bien ce châtiment! Vous alliez sans doute voir quelque maîtresse, et vous vouliez qu'elle vous trouvât paré; c'est pourquoi vous avez pris votre belle robe d'écarlate. La voilà bien propre ! Ne devriez-vous pas être content d'avoir une femme comme moi? Je me contente bien de vous, moi, qui aurais autant de galans que j'en voudrais! Vous êtes un beau médecin ! Je voudrais que ceux qui vous ont emplâtré de la sorte vous eussent arraché la vie, pour vous apprendre à courir après d'autres femmes, lorsque vous en avez une chez vous à qui vous n'av rien à reprocher. Cette musique dura jusqu'à prè minuit, c'est-à-dire autant de temps qu'il en pou r laver monsieur le docteur.

Le lendemain matin, Lebrun et Bulfamaq ne voulaient pas se brouiller avec le médecin

gnirent le corps avec une couleur bleuâtre, comme si c'était l'empreinte de plusieurs coups qu'ils eussent reçus. Ils allèrent dans cet état trouver maître Simon. Ils n'eurent pas plus tôt mis le pied sur la porte, qu'ils sentirent qu'on n'avait pas encore pu dissiper toutes les mauvaises odeurs. Le médecin, les voyant paraître, alla au-devant d'eux et les salua comme à l'ordinaire. Les peintres n'agirent pas de même : ils firent les fâchés, et, au lieu de répondre à ses salutations, ils s'exhalèrent l'un et l'autre en imprécations contre lui, en l'accusant de trahison et de perfidie. C'est bien mal à vous, lui dirent-ils, de nous trahir de la sorte, nous qui n'avons cherché qu'à vous rendre service; vous êtes cause que cette nuit nous avons été roués de coups, et qu'il ne s'en est fallu de guère qu'on ne nous ait laissés morts sur la place; peu s'en est même fallu qu'on ne nous ait chassés de la confrérie, où nous avions donné les ordres nécessaires pour que vous y fussiez reçu. Si vous doutez du mauvais traitement que vous nous avez attiré, visitez un peu notre corps, et vous verrez les meurtrissures dont il est couvert. Puis, s'étant retirés dans un coin peu éclairé, ils lui montrent leur estomac livide, qu'ils ne laissèrent pas long-temps découvert, pour qu'il ne s'aperçût point de la supercherie. Le médecin cherche à se justifier, et leur conte sa triste aventure.

Je voudrais, dit Bulfamaque, qu'on vous eût jeté du pont dans la rivière. Qu'aviez-vous affaire de vous recommander à Dieu ou à ses saints? Ne vous avions-nous pas averti? — Je vous jure, sur mon honneur,

que je ne m'y suis point recommandé. Quel mensonge! reprit le peintre. Vous vous y êtes si bien recommandé, que celui qui alla vous quérir nous l'a rapporté, et a ajouté que vous trembliez de tous vos membres, sans savoir où vous étiez. Vous nous avez joué là un tour que nous ne méritions pas; ce sera pour nous une leçon dont nous ferons notre profit : sera bien fin celui qui nous dupera encore.

Le médecin leur demanda pardon, fit de son mieux pour apaiser leur prétendue colère, et, de peur qu'ils ne publiassent son aventure, qui n'aurait pas manqué tout au moins de le rendre l'objet de la raillerie publique, il leur fit plus d'honneurs, plus de caresses qu'auparavant.

C'est ainsi que nos deux peintres enseignèrent au docteur Simon de Villa ce qu'il n'avait point appris dans l'université de Bologne.



NOUVELLE X.

LA TROMPEUSE TROMPÉE.

On devine aisément que la nouvelle de la reine dut fort amuser la compagnie; il y eut certains endroits qui firent rire jusqu'aux larmes. Dionéo, voyant que c'était à son tour, prit aussitôt la parole, et voici en quels termes il s'exprima :

Mes belles dames, les tromperies les plus plaisantes sont celles qu'on fait à un trompeur, et plus le trompeur est fin, plus la tromperie fait plaisir. En voici la preuve :

Il était autrefois d'usage, dans les villes maritimes, comme il l'est encore aujourd'hui, de porter dans un grand magasin, connu, en plusieurs pays, sous le nom de douane, toutes les marchandises nouvellement débarquées et d'en remettre aux commis, chargés de les recevoir, un état où leur prix était marqué. Les commis, après les avoir enregistrées sur leurs livres, et

s'être fait payer les droits, donnaient ensuite aux marchands un petit magasin séparé pour les serrer. Les courtiers s'informaient de la qualité et du prix des marchandises de chaque magasin, et du nom du marchand, pour en procurer le débit, moyennant un certain bénéfice. C'est ce qui se pratiquait et se pratique encore à Palerme, port de mer des plus fréquentés de la Sicile.

Les dames de cette ville sont très-galantes, très-intéressées, très-corrompues; avec cela elles ont tant de manége, que quiconque ne les connaîtrait pas les prendrait pour les femmes du monde les plus honnêtes. La plupart sont belles et bien faites : elles s'attachent surtout aux étrangers, parce qu'elles les plument plus aisément que les nationaux. Elles ne voient pas plus tôt un nouveau débarqué, qu'elles s'informent de son nom et de sa fortune; et, pour être mieux au fait de ses richesses, elles prient les commis de la douane de leur laisser consulter leurs registres, où elles trouvent la liste et le prix des marchandises qui lui appartiennent, et font ensuite de leur mieux pour attirer notre homme dans leurs filets. Vous ne sauriez croire le nombre de négocians qu'elles ruinent. Bienheureux ceux qui en sont quittes pour leurs marchandises, et qui n'y laissent pas la peau et les os.

Après ces détails, qui m'ont paru nécessaires, vous saurez qu'il n'y a pas long-temps un jeune Florentin, nommé Salabet, mais plus connu sous le surnom de Nicolas de Chignien, fut envoyé par ses patrons dans cette ville, avec un reste d'étoffes de laine, qu'il n'a-

vait pu vendre à la foire de Salerne, et qui pouvaient valoir cinq cents écus. Après en avoir donné l'état aux commis de la douane et les avoir serrées dans un magasin, il chercha à s'amuser par-ci par-là, dans la ville, sans montrer beaucoup d'empressement de s'en défaire. Ce jeune homme était fort bien de sa personne. Une de ces femmes avides d'étrangers, qui en avait entendu parler, et qui fut bientôt au fait de l'état de ses affaires, jeta les yeux sur lui, persuadée qu'elle n'aurait pas de peine à le plumer. C'était une fine commère, connue sous le nom de madame Blanche-Fleur. Elle ne tarda pas à s'en faire remarquer, et joua si bien son rôle, que le Florentin la prit pour une dame de grande distinction. Comme il avait assez bonne opinion de lui-même, il ne douta point que son air ne l'eût charmée, et résolut de mener cette intrigue à son dénoûment. Il chercha donc tous les moyens de se lier avec elle, et, passant et repassant sans cesse devant sa porte, il eut le plaisir de s'apercevoir qu'il ne déplaisait pas. Après avoir eu l'art de le bien enflammer, et lui avoir fait entendre qu'elle éprouvait pour lui une égale tendresse, la belle lui dépêcha secrètement une de ses femmes fort habiles dans l'art de négocier une affaire de galanterie. L'ambassadrice prit le ton qu'il fallait pour réussir dans sa mission, et lui dit, presque la larme à l'œil, que sa bonne mine avait tellement fait impression sur sa maîtresse, qu'elle n'avait pas un instant de repos, et qu'elle consentirait volontiers à le voir en secret, s'il voulait se trouver à une maison de bains qu'elle lui désignerait. Ensuite elle tira de sa bourse un anneau

qu'elle lui remit de sa part, comme un gage de son amour.

Salabet était au comble de la joie. Il prend l'anneau, l'examine de près, le baise avec transport, et, l'ayant mis à son doigt, il répond à la bonne messagère que madame Blanche-Fleur ne fait que lui rendre justice en le payant de retour; qu'il pense à elle nuit et jour, qu'il l'aime au-delà de toute expression, et qu'il n'y a pas de lieu où il ne soit prêt d'aller pour se procurer le plaisir de la voir. — Elle n'a qu'à me faire savoir le jour et le moment, et je m'y rendrai.

La dame, instruite de ses dispositions, lui renvoie sur l'heure sa confidente, pour lui dire à quelle maison de bains il devait aller la trouver le lendemain après vêpres.

L'heure du rendez-vous venue, Salabet, qui ne s'était vanté à personne de son aventure, se rend chez le baigneur, et apprend avec plaisir que la salle était retenue pour madame Blanche-Fleur. A peine y avait-il passé quelques minutes, qu'il vit arriver deux servantes chargées, l'une d'un beau et grand matelas de futaine, l'autre d'un panier plein de provisions. On étendit les matelas sur un lit, avec des draps de fin lin, bordés d'or et de soie, qu'on couvrit d'une courtepointe, d'un boucassin de Chypre très-blanc, et de deux oreillers brodés magnifiquement. Après cela, les deux servantes entrèrent dans la salle du bain et la lavèrent avec soin.

Madame Blanche-Fleur ne se fit pas attendre longtemps. Elle arriva, accompagnée de deux autres ser-

vantes, et fit mille caresses à Salabet dès qu'elle fut seule avec lui. Après bien des soupirs poussés de part et d'autre, et bien des baisers donnés et rendus : Vous seul, dit la dame, avez pu me faire venir ici. Il n'y a pas eu moyen de me défendre de vos charmes, trop aimable Toscan; vous avez embrasé mon cœur. Après plusieurs discours de même force, ils se déshabillèrent et entrèrent tout nus dans le bain, aidés des deux servantes. La dame, sans permettre que personne portât la main sur son corps, se lava elle-même avec un savon composé de différentes odeurs, où celle du musc dominait; après quoi elle se fit essuyer par les servantes avec des linges très-fins et parfumés. Le Florentin fut servi avec le même soin. Ils furent portés l'un et l'autre sur les épaules des servantes, bien enveloppés, dans le lit qui avait été préparé. Un instant après, on tira les draps mouillés, et on laissa le couple amoureux sur de nouveaux draps, qu'on avait arrosés d'eau de rose, d'eau de fleur d'oranger, de jasmin et d'eau de naphte, toutes prises dans de petits flacons d'argent très-beaux. Ils furent enfin régalés de confitures et de vins exquis, si bien que Salabet se croyait en paradis. Mais rien ne le charmait tant que la beauté de madame Blanche-Fleur. Il aurait souhaité de tout son cœur qu'on se fût dispensé de tant de cérémonies, pour se trouver seul avec la dame; aussi lui tardait-il infiniment que les servantes se retirassent. Il s'ouvrit à ce sujet à la belle, qui leur ordonna aussitôt de passer dans une autre pièce, et de laisser dans la chambre seulement une bougie allumée. Les amans ne se virent pas plus tôt seuls, qu'ils co

mencèrent à s'embrasser et à goûter les plaisirs de l'amour. Le Florentin ne se lassait point de répéter des jouissances d'autant plus délicieuses, qu'il se croyait le plus aimé de tous les hommes. Quand la dame comprit qu'il était temps de se lever, elle sonna ses femmes pour l'habiller, et leur ordonna de servir encore du vin et des confitures pour reconforter le galant, qui en avait besoin. Avant de se séparer : Mon cher ami, lui dit-elle, tu serais bien aimable, et me ferais grand plaisir, si tu voulais venir souper et coucher ce soir chez moi. Salabet, qui en était véritablement épris, et qui croyait ne devoir qu'à l'amour les plaisirs qu'il avait goûtés avec elle, lui répondit que son désir le plus ardent était de faire quelque chose qui lui fût agréable, et qu'il était disposé de coucher, non seulement ce soir-là, avec elle, mais tous les jours de sa vie, si elle le trouvait bon. Après cette réponse ils se séparèrent.

La dame ne manqua pas de faire parer sa chambre, et de donner des ordres pour préparer un magnifique souper. Le Florentin fut reçu le mieux du monde. Il fit bonne chère, et le repas fut égayé par mille jolis propos. De la table il passa dans la chambre à coucher. L'odeur des parfums les plus doux qu'il respira en entrant, la richesse des meubles, l'air de décence et les manières polies de la maîtresse du logis, tout lui persuada qu'il avait affaire à une personne du premier rang et fort riche. Quoiqu'il eût entendu dire des choses désavantageuses sur son compte, il regardait tout cela comme un effet de la calomnie et de la jalousie; et, sup-

posé même qu'elle eût joué quelqu'un, il ne pouvait se figurer qu'elle fût capable de le tromper. Il coucha ce soir-là avec elle, et eut tous les sujets du monde de s'en féliciter. Il se croyait aussi aimé qu'il était amoureux, et la belle n'épargna rien pour le nourrir dans cette idée.

Le lendemain, elle lui fit présent d'une belle ceinture d'argent avec une bourse, en lui disant : Mon cher ami, tu disposes de tout ce que je possède, comme s'il t'appartenait. Depuis que je t'ai donné mon cœur, je suis à toi plus qu'à moi-même, et tu peux te regarder ici comme le maître, et y commander comme chez toi. Salabet répondit à cela par de nouvelles caresses et par les assurances d'un attachement inviolable. Il ne s'en sépara que pour aller à la place où les marchands ont coutume de se rendre.

Il profitait de tous ses momens de liberté pour aller prendre du plaisir chez elle, sans qu'il lui en coûtât rien. Peu de temps après, il profita d'une occasion qu'il eut de vendre ses draps avec beaucoup de profit. La belle en ayant été instruite incontinent par ses espions, jeta un dévolu sur la somme qu'il en avait retirée, et prépara ses batteries pour la lui enlever. Salabet vint quelques jours après souper avec elle : il n'y eut point de caresses qu'elle ne lui fît; elle se montra si passionnée, que le Florentin crut qu'elle allait expirer entre ses bras. Il suffisait qu'il louât quelque chose, pour qu'elle le pressât de le recevoir. Elle voulut lui faire accepter deux très-belles tasses d'argent; mais, comme il avait déjà reçu pour plus de trente écus

de présens, sans avoir jamais fait pour elle un sou de dépense, il crut devoir refuser celui-là, quelque instance qu'elle lui fît. Elle ne s'inquiéta point de ce refus, bien assurée de la sincérité de son attachement, d'après toutes les mesures qu'elle avait prises pour lui persuader qu'elle l'aimait avec autant de désintéressement que de passion. Pendant qu'ils étaient occupés à s'entretenir de leur tendresse mutuelle, une des servantes de la dame vint lui dire qu'elle avait quelque chose à lui communiquer en particulier. Elle sort et rentre un quart d'heure après, fondant en larmes. Elle se jette sur son lit, et se lamente sans rien dire à son amant. Celui-ci, surpris d'un changement si subit, vole vers elle, la prend entre ses bras et se met à pleurer de compagnie. Qu'as-tu donc ma chère amie ? d'où vient que tu pleures ainsi? quelle est la cause de ton chagrin? ne me le cache point, ma douce amie. Elle ne lui répond qu'en redoublant ses pleurs. Il lui parle encore; et après qu'il l'eut priée bien fort : Hélas! mon doux ami, s'écria-t-elle, je ne sais ce que je dois dire ni ce que je dois faire. J'ai le plus grand chagrin du monde. Je viens de recevoir une lettre d'un de mes frères, qui me prie de lui envoyer mille écus dans huit jours, dussé-je engager ou vendre tout ce que j'ai au monde, parce que, sans cela, il aura la tête tranchée sur un échafaud. Je suis au désespoir. Le moyen de trouver cette somme en si peu de temps? S'il m'eût au moins donné quinze jours pour me retourner, je pourrais la lui procurer; Je vendrais une de mes terres; mais un terme si court m'en ôte les moyens. Je sens que je ne pourrais sur-

vivre à la douleur d'apprendre la mort de mon frère. Et là-dessus larmes et doléances de recommencer.

Salabet, qui aurait été plus clairvoyant s'il eût été moins amoureux, croyant ses larmes sincères, et que ce qu'elle disait était la vérité même, se mit à la consoler.—Il ne me serait pas possible, madame, de vous prêter les mille écus, parce que je ne les ai pas en mon pouvoir; je n'en possède que cinq cents, et je vous les offre de bon cœur, si vous pouvez me les rendre d'ici à quinze jours. Par bonheur, je vendis hier mes draps; sans quoi je n'aurais pu vous offrir un sou.—Quoi! mon cher ami, tu t'es donc laissé manquer d'argent, puisque tu n'en as que depuis hier? Que ne m'en demandais-tu? car, quoique je n'aie pas les mille écus, j'en avais toujours cent et même deux cents à ton service. Un manque de confiance de cette nature ne me permet pas d'accepter l'offre que tu me fais. Salabet, plus touché de ces paroles que de tout ce qui lui avait été dit et fait auparavant : Il faut, ma bonne amie, que ce ne soit pas là ce qui t'empêche de prendre mes cinq cents écus; car sois assurée que, si j'avais eu besoin d'argent, je n'aurais pas fait la moindre difficulté de t'en demander, d'après la connaissance intime que j'ai de ton affection pour moi. — Je reconnais à ce trait, mon cher Salabet, que tu m'aimes véritablement, et que je ne me suis pas trompée en te choisissant pour mon bon ami. C'est ce qui s'appelle être généreux et délicat, que de prévenir ainsi ma demande, et de m'offrir une aussi grosse somme d'argent. Tu m'étais déjà bien cher, mais tu me le deviens encore davantage par un

tel procédé. Rien n'est plus noble. Vous voulez que je vous sois redevable de la tête de mon frère : c'est un service que je n'oublierai jamais. C'est avec regret pourtant que j'accepte vos cinq cents écus, parce que je sais que les marchands sont dans le cas de faire valoir leur argent et de manquer de bonnes affaires faute de fonds; mais, ce qui m'enhardit, c'est l'espérance de te rendre sous peu de jours cette somme; et, plutôt que d'y manquer, j'engagerai toutes les maisons qui m'appartiennent. En disant ces derniers mots, elle se laissa tomber, en pleurant, sur le visage du Florentin, qui, pour ne pas l'abandonner à son chagrin, passa la nuit avec elle.

Il n'eut rien de plus pressé, le lendemain, que d'aller chercher les cinq cents écus, sans attendre qu'elle l'en fît souvenir. Il les lui remit de bonne grâce, et sans exiger d'autre assurance que la parole qu'elle lui avait donnée de les lui rembourser sous quinzaine. La dame les reçut en riant du cœur et pleurant des yeux. Elle ne manqua pas, comme on le peut croire, de renouveler au marchand, avant de le quitter, les assurances de son amour et de sa juste reconnaissance.

Ce fut toute autre chose les jours suivans. Parvenue à son but, elle changea de marche. Salabet, qui précédemment pouvait la voir à toute heure du jour et de la nuit, trouvait souvent sa porte fermée : c'était beaucoup quand, de sept visites qu'il lui faisait, il y en avait une d'heureuse; sans compter que ce n'était plus le même accueil ni la même chère qu'auparavant. Un mois s'était écoulé au-delà du terme pris pour le payer,

que madame Blanche-Fleur ne parlait pas de s'acquitter. Salabet prit sur sa timidité de lui demander son argent. On ne lui répondit que par de mauvaises défaites. Ce fut alors seulement qu'il comprit qu'il avait été trompé et joué. Il ne se possédait pas de rage d'avoir été dupe à ce point. Mais qui ne l'eût été comme lui? Comment se figurer qu'une femme qui s'était conduite avec tant d'art et de finesse n'était qu'une comédienne? Ce qui le fâchait surtout, c'était de n'avoir pas exigé une reconnaissance des cinq cents écus. Comment les ravoir? Se plaindre? il n'avait ni preuve ni témoin, et il vit bien que madame Blanche-Fleur était femme à tout nier. Il n'osa même s'ouvrir à personne sur son aventure, crainte qu'on ne se moquât de lui, ayant surtout été averti par plusieurs personnes de se défier de la dame. Ce qu'il y eut de plus fâcheux pour lui fut qu'il reçut ordre de ses maîtres de leur envoyer les cinq cents écus par la voie de la banque; car, le jour même qu'il avait vendu sa marchandise, il n'avait pas manqué de leur en donner avis. Pour cacher la sottise qu'il avait faite, et s'épargner les justes reproches qu'il méritait, au lieu d'aller à Pise, comme on le lui avait ordonné, il passa à Naples, où était alors le nommé Pierre Canigian, trésorier de l'impératrice de Constantinople, homme d'esprit et d'une grande pénétration, et intime ami de Salabet. Celui-ci alla le trouver dans son malheur, lui conta quelques jours après son aventure, lui demanda conseil, et le pria de lui donner les moyens de gagner sa vie, étant dans la ferme résolution de ne plus reparaître à Florence. Après

lui avoir fait les reproches qu'il méritait, et lui avoir fait sentir tout ce qui pouvait résulter contre lui de son imprudence, il lui conseilla de retourner à Palerme; il lui dit la conduite qu'il devait y tenir, et lui prêta de l'argent pour lui faciliter les moyens de réussir dans le projet qu'il lui suggéra. Salabet goûta ses avis, et se mit en devoir de les suivre. Il fit faire plusieurs ballots bien arrangés et bien marqués; et, ayant acheté une vingtaine de barriques où il y avait eu de l'huile, il les remplit d'eau, embarqua le tout sur un vaisseau, et s'en retourna à Palerme, muni des instructions de son ami. Il donna en arrivant la liste et le prix des marchandises aux commis de la douane, les fit enregistrer en son nom, les mit en magasin, et déclara qu'il était dans l'intention de ne les vendre qu'après en avoir reçu une grande quantité d'autres qu'il attendait.

Blanche-Fleur ne tarda pas d'en être instruite, et, apprenant que ce qu'il avait apporté valait environ deux mille écus, sans compter ce qu'il attendait encore, crut qu'elle ne ferait pas mal de lui rendre ses cinq cents écus, dans l'espérance de lui arracher une plus forte somme. Dans ce dessein, elle l'envoya chercher; et Salabet, devenu plus prudent, et qui s'était attendu à cela, ne fit aucune difficulté d'aller la trouver, et se félicitait en lui-même de ne s'être point brouillé avec elle. Il fut mieux accueilli que les dernières fois, on feignit d'ignorer qu'il eût reçu de nouvelles marndises. La belle lui fit d'abord de grandes excuses ce qu'elle ne lui avait pas rendu son argent dans le

temps, ajoutant qu'elle ne doutait point que ce manque de parole ne l'eût mis de mauvaise humeur. J'avoue, madame, lui répondit-il en riant, que j'eus alors des affaires qui me chagrinèrent un peu ; mais le temps et mes amis m'ont fourni d'autres ressources. Je suis de telle humeur contre vous, madame, et je vous en veux si fort, que j'ai vendu la plus grande partie de mon bien pour m'établir dans cette ville. J'y ai déjà pour plus de deux mille écus de marchandises, et j'en attends du Ponant pour plus de trois mille encore. Je vous suis trop attaché, l'amour que vous avez su m'inspirer est trop profondément gravé dans mon cœur, pour que je puisse vivre éloigné de vous : votre société est devenue nécessaire à mon bonheur ; il semble que vous m'ayez ensorcelé, tant je m'occupe de vous le jour et la nuit.—Vous me faites grand plaisir, mon cher ami, de m'apprendre que vous êtes dans l'intention de vous fixer dans notre ville. Soyez assuré que mon amour ne s'est pas plus refroidi que le vôtre ; et, si j'ai paru moins passionnée dans les derniers temps, vous ne devez vous en prendre qu'aux chagrins domestiques qui m'étaient survenus : quand on est dans l'affliction, il est bien difficile de faire bon visage à ses amis. A présent que mes chagrins sont finis, soyez assuré que je serai plus honnête et plus aimable que je ne l'ai été par le passé, sans néanmoins être plus amoureuse ; car, je vous le répète, vous n'avez point cessé de m'être cher. Au reste, une de mes plus grandes afflictions fut de n'avoir pu vous rendre, au terme convenu, l'argent que vous m'avez prêté d'une manière si généreuse ; vous

fûtes à peine parti qu'il me rentra des fonds. Je vous les aurais envoyés si j'avais eu votre adresse; mais, puisque vous voilà de retour, vous les prendrez vous-même. Cela dit, elle fit apporter un sac où étaient les mêmes cinq cents écus qu'elle avait reçus, et le lui mit dans les mains, en le priant de voir si le compte y était. Dieu sait si Salabet dut être content! Il prit le sac, compta les écus, et en trouva cinq cents, ni plus ni moins. Il dit ensuite à la dame qu'il était très-persuadé de la vérité de ce qu'elle venait de lui dire, et en même temps si satisfait d'elle, que tout ce qu'il avait serait toujours à son service. Vous pourrez vous en convaincre dans le besoin, ma belle dame, ajouta-t-il, surtout quand j'aurai mon ménage en ville. Ils se quittèrent tous deux fort contens l'un de l'autre, du moins à en juger par les apparences.

Le Florentin continua de la voir, et elle de lui faire toutes les politesses qui étaient en son pouvoir. Ils avaient leurs vues l'un et l'autre; mais le galant était bien loin de se laisser duper une seconde fois. Il ne songeait, au contraire, qu'à se venger de la tromperie qu'il avait essuyée, et de celle qu'on lui préparait; car il lui fut facile de s'apercevoir que madame Blanche-Fleur ne lui avait rendu les cinq cents écus que dans le dessein de lui en escroquer mille et davantage, si la chose était possible.

Un jour qu'elle l'avait prié à souper et à coucher, il feignit, en arrivant, une tristesse qu'il n'éprouvait pas. On aurait dit qu'il allait mourir, tant le chagrin qu'il affectait paraissait l'avoir changé. La belle, qui

ne put s'empêcher de remarquer sa mélancolie, lui en demanda la cause. Il se fit long-temps presser pour s'expliquer, et lui répondit enfin qu'il était ruiné; que le vaisseau sur lequel on avait chargé les marchandises avait été arrêté par les corsaires de Monégue, qui demandaient dix mille écus pour le rendre, et qu'il fallait qu'il en donnât mille pour sa part s'il voulait récupérer ce qui lui appartenait. Je n'ai pas un seul écu pour le moment en mon pouvoir, ajouta-t-il, car les cinq cents que vous m'avez rendus, je les ai envoyés à Naples pour faire acheter des toiles qu'on m'enverra ici. Je pourrais bien me défaire des marchandises que j'ai au magasin de la douane; mais, dans ce temps-ci, j'y perdrais presque la moitié. Malheureusement pour moi, je suis trop peu connu à Palerme pour pouvoir emprunter une somme si considérable. Voilà, ma belle amie, le sujet de mon chagrin. Si je ne trouve pas promptement de l'argent, mes marchandises seront portées à Monégue, et, après cela, il n'y a plus de ressource. Madame Blanche-Fleur, qui croyait que c'était autant de perdu pour elle, fut véritablement affligée de cet accident, et pensa aux moyens qu'il y avait à prendre pour empêcher que les marchandises ne fussent pas portées à Monégue. —Tu ne saurais croire, mon bon ami, combien je partage ta peine; Dieu m'est témoin que, si j'avais mille écus à mon pouvoir, je te le prêterais sur l'heure et sans balancer; mais je ne suis pas en argent. Lorsque vous me prêtâtes les cinq cents écus, j'en empruntai cinq cents autres pour parfaire les mille dont j'avais besoin, et m'adressai à un homm

qui prend trente pour cent d'intérêt. Si vous voulez emprunter sur ce pied-là, il vous prêtera, j'en suis sûre, tout ce que vous voudrez. Mais, je vous en avertis, il faudra lui donner de bons. gages. Tout ce que je puis faire, pour vous obliger, est de m'engager moi-même pour vous, si l'on veut de mon cautionnement; mais, si on le refuse, quelle sûreté trouverez-vous? quels gages pourrez-vous donner? Salabet sentit d'abord le motif de ces offres, et comprit parfaitement que ce serait elle-même qui prêterait l'argent; ce qui lui fit grand plaisir.

Quelque exorbitant que soit l'intérêt qu'on exige, lui répondit-il, vous m'obligerez grandement de me faire prêter les mille écus, puisque la nécessité m'oblige d'en passer par là. Pour sûreté, je n'en puis donner de meilleure que les marchandises que j'ai à la douane. J'offre de les faire inscrire au nom du prêteur, me réservant toutefois le droit de garder les clefs du magasin, soit pour faire voir les marchandises aux courtiers, soit pour être assuré qu'on ne les gâte point, ou qu'on n'en enlève point, ou qu'enfin on ne les change point contre d'autres de moindre valeur.

La dame trouva la sûreté suffisante, et la condition ne lui parut pas déplacée. Elle promit de parler au prêteur, et envoya querir le lendemain un courtier de ses amis, qu'elle mit au fait du rôle qu'il devait jouer, et lui donna les mille écus pour les porter à Salabet, qui fit enregistrer au nom de cet homme les ballots qu'il avait à la douane. Cela fait, le Florentin s'embarqua le même jour, et alla rejoindre à Naples son ami Pierre

Canigian, à qui il remit l'argent qu'il lui avait emprunté. Il lui raconta la vengeance qu'il avait tirée de la Sicilienne, et le remercia du sage expédient qu'il lui avait indiqué pour ravoir ses cinq cents écus. Après s'être quelque temps diverti à Naples, aux dépens de la femme qui l'avait joué, et dont il s'était bien vengé, il retourna à Florence, où il avait eu soin de faire passer à ses maîtres les cinq cents écus qui leur appartenaient.

Madame Blanche-Fleur, ne voyant plus reparaître Salabet, et l'ayant fait chercher vainement dans tout Palerme, commença à soupçonner qu'elle avait été la dupe à son tour. Après avoir attendu deux mois sans avoir de ses nouvelles, elle fit ouvrir le magasin, et l'on trouva que les barriques, qu'on croyait pleines d'huile, ne l'étaient que d'eau de mer avec un peu d'huile pardessus. On éventra les ballots, qui n'offrirent que des étoupes, à l'exception de deux où il y avait des draps de peu de valeur. La belle Sicilienne, se voyant ainsi attrapée, pleura beaucoup les cinq cents écus rendus, mais plus encore les mille écus prêtés, disant à qui voulait l'entendre qu'il ne faisait pas bon se jouer à un Toscan.

Dès que Dionéo eut terminé son récit, on discourut un moment sur les deux personnages qui en avaient fait le sujet, et tout le monde s'accorda à louer le conseil de Pierre Canigian et la sagesse du Florentin, qui le mit à profit. Puis la reine, voyant que la fin de son règne était arrivé, ôta sa couronne de laurier, et la

posa sur la tête d'Émilie, en lui disant d'un air gracieux : Je ne sais, madame, quelle reine nous aurons en vous; mais il est certain que, si votre gouvernement répond à votre beauté, il sera des plus agréables.

Après avoir tenu quelque temps ses yeux baissés, par modestie, elle donna ses ordres au maître-d'hôtel; et s'adressant ensuite à la compagnie : Aimables dames, dit-elle, dans la journée de demain, il sera libre à chacun de traiter le sujet qui lui plaira le plus. Par ce moyen, les histoires seront plus variées, sauf à la personne qui me succédera dans la royauté à nous ordonner de suivre l'ancienne méthode. Après s'être ainsi expliquée, elle donna congé à chacun jusqu'à l'heure du souper.

Toute l'assemblée se dispersa dans la campagne. Les dames passèrent leur temps à faire des couronnes et des bouquets de fleurs, les hommes à jouer et à chanter. L'heure du souper venue, on se mit à table, et l'on mangea gaîment, à côté de la belle fontaine. Après le souper, vint la danse et le chant. La nouvelle reine, pour suivre l'ordre établi par ses prédécesseurs, commanda à Pamphile de chanter une chanson. Phamphile obéit aussitôt; et d'une voix douce et tendre il rendit des grâces à l'amour, qui avait daigné sourire à ses vœux, en touchant le cœur de la plus belle et de la plus adorée des amantes.

Les couplets achevés et applaudis par la compagnie, chacun se mit à en commenter le sens pour découvrir la personne qui en faisait le sujet, et que Pamphile

voulait dérober à leur connaissance. Malgré toutes les recherches et toutes les suppositions, personne ne devina son secret. La reine ne tarda pas d'ordonner à la compagnie de se séparer, et les dames, ainsi que les messieurs, qui avaient besoin de repos, allèrent volontiers se livrer au sommeil.

NEUVIÈME JOURNÉE.

NOUVELLE PREMIÈRE.

LES AMANS ÉCONDUITS.

Le soleil était déjà avancé sur l'horizon, les fleurs commençaient à s'épanouir dans les prés, lorsque Émilie descendit dans le parc du château. Elle fit appeler ses compagnes; et les hommes, avertis aussi par ses soins, se rendirent auprès d'elle. Toute la compagnie prit le chemin d'un petit bois qui n'était pas éloigné du palais. Là les cerfs, les daims, les chevreuils, que n'intimidaient plus les chasseurs, dont la peste avait extrêmement diminué le nombre, devenus familiers et comme domestiques, les attendaient sans effroi. Ils rôdaient autour d'eux, s'approchaient tantôt de l'un, tantôt de l'autre, sans redouter qu'on les atteignît.



Cette nouveauté intéressa, et l'on s'amusa pendant quelque temps à les faire sauter et courir.

Mais, dès qu'on s'aperçut que le soleil commençait à s'élever, chacun fut d'avis de retourner au palais. Ils se couronnèrent tous de branches de chêne, remplirent leurs mains de fleurs nouvelles ou d'herbes odoriférantes, et s'avancèrent dans cet équipage triomphal. Quiconque les eût rencontrés eût bien jugé que la mort planait loin de leur tête, ou que, si elle venait les surprendre, elle ne pouvait les trouver que dans la joie. Ils marchaient pas à pas. Les chansons, les joyeux propos passaient de bouche en bouche. Enfin, arrivés au palais, ils trouvèrent leurs serviteurs faisant bonne chère, se divertissant, mais sans bruit. S'étant un peu reposés, ils songèrent à se mettre à table; mais ce ne fut qu'après que la salle eut retenti d'une demi-douzaine de chansons, toutes plus joyeuses l'une que l'autre. Alors on leur donna à laver, et le maître-d'hôtel les fit asseoir, selon l'ordre prescrit par la reine. Ils dînèrent joyeusement. La danse et la musique suivirent le repas; ensuite alla dormir qui voulut. Mais, quand l'heure de l'assemblée fut arrivée, chacun vint prendre sa place. La reine, regardant Philomène, lui dit que c'était à elle à commencer la journée et à dire la première nouvelle. Cette dame sourit, et commença ainsi son récit :

Il y eut jadis à Pistoie une veuve charmante que deux Florentins, bannis de leur patrie et retirés dans cette ville, aimaient avec transport, sans qu'ils se fus-

sent communiqué le secret de leur cœur. L'un se nommait Rinuce Palermin, et l'autre Alexandre Clermontois; la dame se nommait Françoise de Lazares. Tous deux, chacun de son côté, et dans le plus grand mystère, avaient tout tenté pour attendrir leur commune maîtresse. Celle-ci, quoique sans amour, mais lassée de leurs messages continuels et fatiguée de leurs prières, avait enfin daigné ouvrir l'oreille à l'un et à l'autre. Cette complaisance n'était peut-être pas trop conforme aux règles de l'honnêteté; du moins le crut-elle ainsi, et elle voulut expier son étourderie, coupable ou non, en expulsant enfin ceux qui l'avaient causée. Mais comment s'y prendre? Voici le moyen qu'elle imagina : elle résolut de leur demander un service qui, bien que possible, devait les effrayer, et lui attirer un refus de leur part. Ce refus était un prétexte honnête et naturel pour les congédier, et rejeter pour jamais leurs messages.

Le jour même que cette idée vint à la dame, il mourut à Pistoie un homme qui, quoique d'une noble extraction, avait la réputation d'être non seulement le plus méchant de tous les habitans de la ville, mais du monde entier. Ajoutez à cela qu'il était d'une laideur et d'une difformité si monstrueuses, que quiconque ne l'eût pas connu en eût été effrayé d'abord. On l'avait enterré près de l'église des Cordeliers. Elle pensa que cet événement pouvait être utile à son dessein. Ma chère, dit-elle à une de ses femmes, tu sais combien les empressemens amoureux de ces deux Florentins, Rinuce et Alexandre, me déplaisent et me sont à charge;

je ne pourrai jamais me déterminer en leur faveur, et je n'accorderai jamais rien à leurs désirs; ils s'épuisent en offres et en protestations : je suis d'avis, pour m'en défaire, de les prendre au mot, et de leur proposer une entreprise dont l'exécution me paraît très-incertaine; ainsi je pourrai me délivrer du mortel ennui de les voir et de les entendre. Tu sais que ce matin Etrangle-Dieu (c'est ainsi que se nommait le scélérat dont j'ai parlé) a été enterré aux Cordeliers; tu sais aussi que, de son vivant, il était l'effroi des plus intrépides, et que son abord glaçait d'épouvante quiconque le rencontrait; il doit être, par conséquent, un monstre d'horreur depuis qu'il est mort. Va donc premièrement chez Alexandre : Madame Françoise, lui diras-tu, m'envoie vous apprendre que le temps est venu où vous pouvez obtenir son amitié, l'objet de vos plus vifs désirs, et qu'elle n'attend de vous qu'un service pour se livrer à vous sans réserve. Pour quelques raisons, dont on vous instruira à loisir, un de ses parens doit faire apporter chez elle le corps d'Etrangle-Dieu, enterré de ce matin. Elle le craint tout mort qu'il est, et voudrait bien pouvoir se dispenser de recevoir un tel hôte. Vous lui feriez le plus grand plaisir, vous lui rendriez le service le plus signalé, si vous vouliez aller ce soir, à l'heure du premier somme, au tombeau d'Étrangle-Dieu, vous vêtir de ses habits, vous mettre à sa place, et y demeurer de manière qu'on pût s'y méprendre. Lorsqu'on viendrait vous chercher, il ne faudrait pas laisser échapper un seul mot, un seul mouvement qui vous trahît. Vous vous laisseriez tirer

du tombeau, et apporter à sa maison comme si vous n'étiez plus effectivement qu'un cadavre. Une fois entré, on vous rendrait les droits d'un homme vivant ; vous pourriez coucher avec ma maîtresse, et ne sortir de ses bras que lorsqu'il vous plairait ; elle se charge du reste.

Si Alexandre accepte cette offre, à la bonne heure ; s'il la refuse, dis-lui de ma part qu'il ne se montre jamais dans les lieux où je serai ; qu'il se garde surtout de m'importuner à l'avenir de ses messages et de ses ambassades.

Ensuite tu iras trouver Rinuce, et tu lui diras : Madame Françoise est prête à faire tout ce qu'il vous plaira ; mais elle exige auparavant que vous lui rendiez un grand service. Il s'agit d'aller, vers l'heure de minuit, au tombeau où Étrangle-Dieu a été enfermé ce matin, et, sans dire mot, quelque chose que vous entendiez ou que vous sentiez, d'en retirer doucement le cadavre, et de l'apporter à la maison. Là vous saurez pourquoi elle exige ce service, et ses faveurs seront votre récompense. Si cette entreprise vous déplaît, elle vous mande de cesser pour jamais toutes vos galanteries à son égard.

La servante s'acquitta fidèlement de la commission, et répéta aux deux amans tout ce que sa maîtresse lui avait ordonné. Tous deux, également épris, répondirent que, pour lui plaire, ils étaient prêts d'aller, non seulement dans un tombeau, mais jusqu'aux enfers. La servante rapporta leur réponse à madame Françoise, qui attendit tranquillement que l'événement justifiât leur propos.

Dès que la nuit fut venue, Alexandre Clermontois se dépouilla de ses habits, sortit de sa demeure à l'heure indiquée, pour aller prendre dans un tombeau la place d'Étrangle-Dieu. Cependant, chemin faisant, son premier courage commença à l'abandonner ; mille idées noires effrayaient son esprit. Dieu! où vais-je? dit-il en lui-même ; quelle sottise est la mienne! Que sais-je si les parens de cette femme, avertis par hasard de mon amour, et me supposant plus avancé et plus heureux que je ne suis, ne lui font pas faire tout ceci pour m'assassiner dans l'obscurité de ce tombeau? Qui pourrait me secourir? Je n'aurais pas même l'espoir de la vengeance : la solitude du lieu leur garantirait l'impunité du crime. Que sais-je si quelque rival préféré ne lui a pas proposé ce stratagème pour se défaire de moi? Mais, en supposant que mes conjectures soient fausses, et qu'en effet ses parens me portent en sa maison, du moins dois-je croire qu'ils ne désirent pas le corps d'Etrangle-Dieu pour le tenir entre leurs bras ou pour le mettre entre les siens ; ce que je puis imaginer de plus raisonnable, c'est qu'ils veulent venger sur le cadavre d'Etrangle-Dieu quelques déplaisirs qu'il leur aura faits durant sa vie. On m'a recommandé de ne dire mot, quelque chose que je sente ; et, s'ils me crevaient les yeux, s'ils m'arrachaient les dents, s'ils me coupaient les mains, si enfin ils me faisaient quelques tours de cette espèce, pourrais-je me taire? Ces réflexions l'ébranlaient, et l'auraient fait retourner chez lui, si l'amour, plus persuasif que la raison, ne lui en eût présenté de toutes contraires à celles-là, et

d'une manière si pressante, qu'il fut contraint d'y céder.

Il arrive au tombeau, il l'ouvre, il y entre, il dépouille Etrangle-Dieu, revêt ses habits, referme le tombeau sur lui, et se met à la place du mort. Il n'y fut pas plus tôt, que les plus effrayantes pensées se présentèrent en foule à son imagination alarmée. Il se représente ce qu'avait été cet Etrangle-Dieu dont il occupe la place; il se rappelle les sinistres histoires qu'il avait autrefois entendu raconter de ce qui arrivait pendant la nuit, parmi les tombeaux des morts. Ces souvenirs faisaient hérisser ses cheveux; il croyait à tout moment qu'Etrangle-Dieu allait se lever et l'étrangler. Mais enfin, soutenu par la violence de son amour, et se tenant dans la posture d'un mort, il attendit avec quelque tranquillité ce que le sort voudrait ordonner de lui.

D'un autre côté, Rinuce sortit de sa maison à minuit pour obéir aux ordres de la dame. Dans la route, il s'occupait tristement de ce qui pouvait lui arriver. Si je suis surpris, disait-il en soi-même, avec le corps d'Étrangle-Dieu sur mes épaules, je serai mis entre les mains de la justice : si l'on me traite de magicien, je cours risque d'être brûlé : si les parens du mort viennent à savoir ceci, me voilà exposé à toutes les suites de leur juste ressentiment. Mille autres idées affligeantes le rendaient incertain. Mais, quoi! disait-il en son cœur, la première fois que cette femme si aimable et si tendrement chérie me demande un service, je le lui refuserais, surtout quand ses plus chères faveurs en doivent

être le prix!... Non. Dussé-je en mourir, j'essaierai de faire ce que j'ai promis. Il va droit au tombeau, et l'ouvre avec précaution. Au bruit qu'il fait, Alexandre, quoique effrayé, ne dit mot. Rinuce, croyant s'emparer du corps d'Étrangle-Dieu, prend son rival par les pieds, le tire dehors, le charge sur ses épaules, et s'enfuit vers la maison de la dame. Comme il ne donnait pas beaucoup d'attention à son fardeau, et que la nuit d'ailleurs était fort obscure, le prétendu mort recevait de temps en temps des contusions ; sa tête donnait tantôt contre le coin d'une rue, tantôt contre une porte et tantôt contre autre chose.

Rinuce était déjà près de la porte de madame Françoise, qui s'était mise à la fenêtre avec sa servante pour voir s'il portait Alexandre, et qui avait des excuses prêtes pour les renvoyer tous deux, lorsque le hasard la servit à son gré. Les gens du guet, placés dans cette rue pour arrêter un malfaiteur, entendant marcher Rinuce, tirent tout-à-coup leurs lanternes de dessous leurs habits pour voir qui c'était et ce qu'ils avaient à faire. Ils agitent leurs rondaches et leurs javelines en criant : Qui est là? A cette brusque interrogation, Rinuce les reconnut, et, n'ayant pas le loisir de songer à ce qu'il devait faire, il laisse tomber son fardeau et s'enfuit à toutes jambes. Alexandre, quoiqu'il eût sur son dos les habits d'Étrangle-Dieu, qui étaient fort longs, s'enfuit de même. A la faveur des lanternes du guet, la dame avait vu toute cette scène, et s'était fort bien aperçue que Rinuce portait Alexan-

dre, et que celui-ci était couvert des habits d'Etrangle-Dieu; leur courage l'étonna, mais son étonnement ne l'empêcha pas de rire lorsqu'elle vit Alexandre jeté par terre, Rinuce s'enfuir, et son compagnon l'imiter. Cette aventure la divertit beaucoup. Elle loua Dieu qui l'avait délivrée de l'embarras où elle était, ferma la fenêtre, et gagna son appartement. Cependant elle convint avec sa servante que ses deux amans l'aimaient beaucoup, puisqu'ils avaient ponctuellement suivi ses ordres.

Rinuce, triste, affligé, maudissant la fâcheuse rencontre qui avait fait échouer son entreprise presque achevée, revint, quand le guet fut parti, pour se ressaisir de sa proie. Ne la trouvant pas, il s'imagina qu'on s'en était emparé, et, le dépit dans le cœur, il s'en retourna chez lui. Alexandre, non moins mécontent que Rinuce, ne soupçonnant pas le tour qu'on lui avait joué, ne sachant que devenir, regagna aussi son gîte fort tristement.

Le matin, on trouva le tombeau ouvert et vide. Ce fut la matière de beaucoup de propos différens dans la ville de Pistoie. Chacun en parla à sa manière. Les plus sots disaient que le diable avait emporté Étrangle-Dieu.

Cependant nos deux amans ne voulurent pas avoir perdu leur peine entière. Chacun, de son côté, conta à la dame ce qu'il avait fait, ce qui était arrivé, s'excusa de n'avoir pu entièrement remplir ses volontés, demanda grâce et un peu de retour pour un amour si

violent et si vrai; mais, toujours inflexible, et feignant de ne pas ajouter foi à leur récit, elle s'en débarrassa honnêtement, en leur faisant entendre qu'ils n'avaient rien à espérer d'elle, puisqu'ils n'avaient pas fait ce qu'elle exigeait.

NOUVELLE II.

LE PSAUTIER DE L'ABBESSE.

Toute la compagnie loua l'adresse de madame Françoise, et convint qu'elle avait fait preuve d'une grande sagesse par la manière dont elle avait su se débarrasser de deux amans importuns qu'elle ne voulait point aimer; mais tout le monde s'accorda à regarder l'action des Florentins, moins comme un trait d'amour que comme l'effet d'une folie très-décidée. Quand chacun eut dit son avis, la reine commanda gracieusement à Élise de conter sa nouvelle, et cette dame commença ainsi :

Il y a en Lombardie un monastère fameux par sa sainteté et l'austérité de la règle qu'on y observe. Une femme, nommée Isabeau, qui réunissait en elle la noblesse et la beauté, l'habitait depuis quelque temps.

Un jour, un de ses parens vint la voir à la grille avec un ami; cet ami était jeune et bien fait. La jeune sœur le sentit, et en devint dès ce moment éperdument amoureuse. Une heureuse sympathie agit sur le cœur du jeune homme; il ne fut pas plus insensible aux charmes d'Isabeau qu'elle aux siens. Mais ils ne retirèrent, pendant long-temps, de cet amour mutuel, d'autres fruits que les tourmens de la privation.

Cependant, comme tous deux ne songeaient qu'aux moyens de se voir et de se réunir, le jeune homme, plus fécond en ressources, trouva un expédient sûr pour se glisser furtivement dans la cellule de sa maîtresse. Tous deux, également joyeux d'une si heureuse découverte, se dédommagèrent de la longue attente, et jouirent long-temps de leur bonheur sans contre-temps. Mais enfin la fortune trahit leurs plaisirs : Isabeau avait trop de charmes, et son amant était trop bien fait pour n'être pas exposée à la jalousie des autres religieuses. Plusieurs espionnaient toutes ses actions, et, se doutant de son intrigue, elles ne la perdaient presque pas de vue. Une nuit, entre autres, une religieuse vit sortir son amant de sa cellule, sans en être aperçue; et elle communiqua sa découverte à quelques autres. Elles résolurent de dénoncer leur compagne à l'abbesse, nommée madame Usinbalde, et qui passait, dans l'esprit toutes ses nonnains et de quiconque l'avait vue, pour bonté et la sainteté mêmes. Pour qu'on ne soupçon- pas leur témoignage, et qu'il ne fût pas possible à beau de le récuser, elles concertèrent de faire en que l'abbesse trouvât leur compagne couchée avec

son amant. Ce projet arrangé, chacune, de son côté, fit le guet, se mit aux écoutes, afin de surprendre cette pauvre enfant, qui vivait, dans la plus grande sécurité.

Un soir, qu'elle avait fait venir son amant, les perfides sentinelles le virent entrer dans sa chambre. Plutôt que de faire du bruit, elles lui donnent le temps de jouir des plaisirs de l'amour, et se divisent en deux bandes ; l'une veille sur l'appartement d'Isabeau, l'autre court chez l'abbesse. Elles frappent à la porte : Allons vite, allons, madame, accourez; la sœur Isabeau a un jeune homme dans sa chambre. A ce bruit, à ces cris, l'abbesse, effrayée, et craignant que, par trop d'empressement, les nonnes n'enfonçassent la porte, et ne découvrissent dans son lit un prêtre qui le partageait avec elle, et qu'à l'aide d'un coffre elle introduisait dans le couvent, se leva à la hâte, s'habilla du mieux qu'elle put, et, pensant couvrir sa tête d'un voile qu'on nomme le psautier, elle s'embéguina de la culotte du prêtre. Dans cet équipage grotesque, et dont les nonnes trop occupées ne s'aperçurent pas, l'abbesse criant dévotement : Où est cette fille maudite de Dieu? on arrive à sa porte, on l'enfonce, on entre, on trouve les deux amans dans les bras l'un de l'autre. L'étonnement, l'embarras les rendaient immobiles. Mais les nonnes, furieuses, enlevèrent leur jeune sœur, et, par l'ordre de l'abbesse, la conduisirent au chapitre. Le jeune homme resta dans la cellule; il s'habilla, et voulut attendre l'issue de cette aventure, bien résolu de se venger, sur celles qu'il pourrait attraper,

des mauvais traitemens qu'éprouverait sa maîtresse, et, si l'on ne la respectait pas, de l'enlever et de s'enfuir avec elle.

L'abbesse arrive au chapitre et prend sa place. Les nonnains y étant au complet, les yeux de toutes étaient fixés sur la pauvre Isabeau. L'abbesse commence sa réprimande, qu'elle assaisonne des plus piquantes injures; elle traite la pauvre coupable comme une femme qui avait souillé et terni, par ses actions abominables, la réputation de sainteté dont jouissait le couvent. Isabeau, honteuse et timide, gardant le silence de la conviction, n'ose lever les yeux, et son touchant embarras inspire de la pitié à ses ennemis mêmes. L'abbesse continue toujours ses invectives; la nonnain, comme enhardie par l'excès d'un tel emportement, ose lever la vue, l'arrête sur la tête de l'abbesse, et voit la culotte du prêtre qui pend aux deux côtés. Cette vue la rassure. Madame, lui dit-elle, que Dieu vous soit en aide; dites-moi bien tout ce qu'il vous plaira; mais, de grâce, rajustez votre coiffe. L'abbesse, qui n'entendait rien à ce discours : De quelle coiffe parles-tu, impudente? dit-elle. As-tu bien l'audace de vouloir railler? Te semble-t-il avoir fait quelque chose de risible? — Madame, encore un coup, dites-moi tout ce qu'il vous plaira; mais, de grâce, rajustez votre coiffe. Cette prière singulière, répétée avec affectation, fit tourner tous les yeux sur l'abbesse, et la décida enfin à porter elle-même la main sur sa tête. On vit alors pourquoi Isabeau avait parlé comme elle avait fait L'abbesse, décontenancée et sentant qu'il était impos-

sible de déguiser son aventure, changea de langage, et conclut son discours par faire voir combien il était difficile d'opposer une résistance continuelle aux aiguillons de la chair. Aussi douce dans cet instant qu'elle avait d'abord paru sévère, elle permit à ses ouailles de continuer, comme on avait fait jusqu'à ce jour, à saisir toutes les occasions de s'amuser en secret. Après avoir pardonné à Isabeau, elle regagna son appartement. Isabeau rejoignit son ami, le fit encore revenir plusieurs fois, et fut heureuse en dépit de l'envie.

NOUVELLE III.

L'HOMME GROS D'ENFANT.

Dès que Elise eut achevé sa nouvelle, chacun loua Dieu de ce qu'il avait épargné à la jeune sœur les violentes injures et les reproches amers de ses jalouses compagnes. La reine ordonna à Philostrate de parler : sans se faire prier il commença ainsi :

Mes belles dames, le sot juge dont je vous entretins hier me fit échapper l'occasion de vous conter une aventure de Calandrin, que je désirais vous apprendre.

Quoique nous ayons souvent déjà parlé de lui, tout ce qui le concerne est si plaisant, que je ne crois pas vous déplaire en vous en parlant encore. Vous connaissez son caractère et celui de ses compagnons ; il est inutile de vous les retracer de nouveau. Je vous dirai donc, sans autre préambule, que mon héros. de-

venu possesseur d'une somme de deux cents livres par la mort d'une de ses tantes, se crut un des plus riches particuliers d'Italie. Il se mit en tête d'acheter une métairie. Il n'y avait homme dans Florence qui pût lui donner des renseignemens sur un achat de cette nature qu'il ne consultât; eût-il eu dix mille écus à y employer, il n'eût pas fait plus de démarches, et il n'y eût pas attaché plus d'importance. Il fut obligé de renoncer à tous les marchés qu'il entama; le prix se trouvait toujours au-dessus de ses forces.

Lebrun et Bulfamaque lui remontrèrent plusieurs fois qu'il serait bien plus sage à lui d'employer son argent a régaler ses amis qu'à une acquisition qui ne lui convenait en aucune manière. Mais leurs conseils n'avaient pas fait impression sur son âme, et n'avaient pu l'amener à leur donner à dîner une seule fois. Comme ils s'en plaignaient un jour, arrive un de leurs compagnons, nommé Nello. Délibération sur la manière dont il faudrait s'y prendre pour se régaler aux dépens de Calandrin. On convint d'un projet dont voici l'exécution.

Le lendemain, Calandrin sort de sa maison; il n'en est pas encore fort éloigné, que Nello l'aborde. Bon jour, Calandrin.—Bon jour, Nello. Après les premiers complimens d'usage, Nello fixe Calandrin avec une attention mêlée de surprise. Que considères-tu donc? dit Calandrin. —N'as-tu pas senti quelque chose cette nuit? tu me parais absolument changé?—Comment? que dis-tu? que crois-tu donc qu'il me soit arrivé? — Je ne sais; quoi qu'il en soit, tu n'es pas comme à ton ordinaire, et

Dieu veuille que ce ne soit pas ce que j'ai lieu d'imaginer! Sur ces mots, Nello laisse aller Calandrin. Celui-ci, prévenu, inquiet, n'éprouvant cependant aucun mal, rencontre Bulfamaque, à quelques pas, qui, l'ayant salué, lui demanda s'il ne sentait rien. — Je ne sais; Nello, que je viens de rencontrer, m'a dit que je lui paraissais tout changé; serait-il bien possible que j'eusse quelque chose? — Si tu as quelque chose? assurément; tu sembles à demi mort. A ces mots, Lebrun survint. — Ah! Calandrin! quel visage as-tu là? on te prendrait pour un mort. Comment te trouves-tu? Ces trois rapports si uniformes, et qui avaient l'air d'être si peu concertés, persuadèrent Calandrin qu'il était effectivement malade. Que dois-je faire? demanda-t-il douloureusement à ses amis? Si tu m'en crois, dit Lebrun, tu te mettras dans ton lit, tu te couvriras bien, tu enverras de ton urine à maître Simon le médecin, qui, comme tu sais, est absolument dévoué à nos intérêts; il découvrira le genre de ta maladie, et t'en prescrira le remède. Nous voulons t'accompagner; et, s'il est besoin de te faire quelque chose, nous sommes à ton service. Nello les rejoignit, et tous trois suivirent Calandrin dans sa maison. Dès qu'ils furent arrivés, Calandrin dit tristement à sa femme : Viens, ma femme, viens me couvrir, car j'éprouve une grande douleur.

S'étant couché, son premier soin fut d'envoyer de son urine à maître Simon, qui, pour lors, demeurait au vieux marché, à l'enseigne du Melon. Il chargea une petite fille de ce message. Lebrun alors dit à ses

compagnons : Mes amis, demeurez ici ; moi, je vais savoir la réponse du médecin, et je l'emmènerai si cela est nécessaire. Ah ! oui, mon ami, dit Calandrin, va savoir toi-même ce que tout cela veut dire ; je me sens du mal par-ci par-là ; cela me donne beaucoup d'inquiétudes. Lebrun part, arrive chez maître Simon avant la petite fille, et lui fait part de tout le complot. La messagère entre avec la bouteille d'urine ; le médecin l'examine avec attention. — Retourne, ma mie, vers Calandrin ; dis-lui de se tenir chaudement ; dans un instant j'irai le voir ; je lui dirai quel mal il a, et quel régime il doit garder pour s'en débarrasser. La messagère revient, fait son rapport, et, un moment après, entre Lebrun, accompagné du médecin. Il tâte le pouls du malade, et lui dit, en présence de sa femme : Calandrin, mon ami, si tu veux que je parle vrai, tu n'as d'autre mal que d'être gros d'enfant. A cette nouvelle inattendue, Calandrin, désespéré, s'écrie : Ah ! ma femme, c'est toi qui m'as mis dans cet état. Je te l'avais bien dit ; tu n'as jamais voulu me croire, et, malgré mes remontrances, tu as toujours voulu prendre une place qui n'appartient qu'à l'homme, d'après les lois de la nature. La femme, qui était très-pudique, rougit, et quitta la chambre ; mais Calandrin continue : Ah ! malheureux que je suis ! que vais-je devenir ? que puis-je faire ? comment accoucherai-je ? par où l'enfant pourra-t-il sortir ? je vois bien qu'il faut mourir, et mourir par la rage de cette maudite femme. Dieu puisse-t-il lui faire autant de mal que je e désire de bien ! Si j'étais aussi sain que je le suis

peu, je me leverais bientôt, je prendrais un bâton, et lui donnerais tant de coups, que je la mettrais en pièces. Cependant, si je suis puni, il faut convenir que je le mérite bien : je n'aurais jamais dû condescendre à ses volontés. Mais, si je puis en revenir, qu'elle soit persuadée que je la verrais mourir mille fois plutôt que de la satisfaire à cet égard.

Lebrun, Bulfamaque et Nello faisaient tous leurs efforts pour s'empêcher de rire Pour le médecin, il se donnait libre carrière; il éclatait si fort, il ouvrait si largement la bouche, qu'on eût pu sans peine lui arracher toutes les dents. Enfin Calandrin eut recours à lui, se recommanda à son art, et le pria instamment de lui donner, dans cette détresse, ses conseils et ses soins. Le médecin lui dit obligeamment : Mon ami, il ne faut pas tant te tourmenter. Grâces à Dieu, je me suis assez tôt aperçu de ton mal pour y apporter un remède aussi prompt qu'efficace; mais il t'en coûtera un peu. — Hélas! monsieur, j'ai deux cents livres, avec lesquelles je voulais acheter une métairie; prenez-les s'il le faut, je les sacrifie volontiers pour me tirer de l'embarras où je suis, et pour n'être point dans le cas d'accoucher; car, en vérité, je doute que je pusse soutenir une si terrible opération. J'ai, dans ce moment, entendu les femmes crier si fort, et n'étant pas conformé comme elles, je vois bien qu'il faudrait en mourir. — N'aies aucune inquiétude, mon ami; je vais te préparer un breuvage très-agréable, qui, dans trois matinées, te tirera d'affaire, et te rendra plus sain qu'auparavant. Mais, dans la suite, sois sage, et garde-

toi bien de retomber dans tes anciennes folies. Pour composer l'eau que tu dois boire, il faut une demi-douzaine de chapons gras, et, pour les autres drogues qu'on doit y mêler, tu donneras à Lebrun cinq livres; il les achètera, et me fera tout porter dans ma boutique. Je t'enverrai demain matin, s'il plaît à Dieu, cet excellent breuvage, dont tu boiras un grand verre tous les jours. Monsieur, lui répondit Calandrin, je remets tout entre vos mains. Il donna cinq livres à Lebrun, outre l'argent nécessaire pour acheter les chapons, et le pria de vouloir bien se donner la peine d'en faire l'emplète pour l'amour de lui.

De retour chez lui, le médecin fit faire un bouillon qu'il envoya au prétendu malade. Lebrun, ayant acheté les chapons et tout ce qui devait les accompagner, revint avec Bulfamaque et Nello. On but et l'on mangea en l'honneur de Calandrin. Celui-ci prit son bouillon pendant trois jours de suite. Ses amis vinrent le voir. Le médecin, lui ayant tâté le pouls, lui dit : Calandrin, te voilà absolument guéri. Lève-toi maintenant; tu peux sortir quand il te plaira. Le sot se lève, va à ses affaires, court la ville, et vante partout la cure merveilleuse que maître Simon a faite sur lui. Lebrun, Bulfamaque et Nello, étaient charmés d'avoir pu tromper l'avarice de Calandrin; mais la femme de ce dernier, s'étant aperçue du tour, s'en vengea en grondant son benêt de mari.



Rogier del *A. Lefevre*

LE VALET JOUEUR

NOUVELLE IV.

LE VALET JOUEUR.

Toute la compagnie rit beaucoup du discours singulier de Calandrin à sa femme. Mais Philostrate ayant cessé de parler, Néiphile, d'après l'ordre de la reine, dit :

Il n'y a pas long-temps que vivaient à Sienne deux hommes du même âge et du même nom. Tous deux se nommaient François ; mais l'un était de la maison des Anjolliers, l'autre des Fortarigues. Quoiqu'ils fussent assez différens de mœurs et de caractère, ils s'accordaient très-bien en un point, savoir, dans l'aversion qu'ils avaient respectivement pour leur père ; et cette conformité criminelle avait suffi pour les lier d'une étroite amitié. Anjollier, qui était bien fait et d'une naissance distinguée, voyant que la pension que lui

faisait son pere ne pouvait l'entretenir à Sienne avec quelque éclat, et ayant appris qu'un cardinal de ses amis, et qui lui était entièrement dévoué, avait été envoyé par le pape dans la Marche d'Ancône avec le titre de légat, résolut d'aller le trouver, dans l'espérance d'augmenter, en s'attachant à lui, son état et sa fortune. Il communiqua son projet à son père, qui l'approuva, et qui voulut bien lui avancer six mois de sa pension, afin qu'il fût en état de s'habiller avec décence, et de paraître avec honneur. Il ne lui manquait plus qu'un domestique. Fortarigue, qui sut qu'il en cherchait un, vint s'offrir pour lui en tenir lieu, sous le titre de page, ou de telle autre qualité qu'il voudrait lui donner, n'exigeant d'autre salaire que sa dépense. Anjollier répondit qu'il ne voulait pas consentir à cet arrangement; qu'il le croyait très-capable de bien faire tout ce qui concerne le service; mais, qu'il lui connaissait deux défauts insupportables, le goût du jeu et l'amour du vin. Fortarigue jura qu'il renoncerait à l'un et à l'autre. Enfin Anjollier, gagné par ses sermens, vaincu par ses prières, consentit à tout.

On part, on va dîner à Boncouvent. L'excès de la chaleur décida Anjollier à s'y reposer. Il se fait préparer un lit, se déshabille, se couche, recommande à son nouveau domestique de l'éveiller à midi. Pendant son sommeil, Fortarigue court à la taverne; il boit, il joue, et, en peu d'heures, il se voit dépouillé, non seulement du peu d'argent qu'il pouvait avoir, mais encore de tous ses habits. Nu, en chemise, il va dans l'auberge où Anjollier dormait, monte à sa chambre,

lui prend tout son argent, et retourne au tripot. La fortune ne lui fut pas plus favorable : il perdit l'argent de son maître, comme il avait perdu le sien. Anjollier, éveillé, se lève, s'habille, demande Fortarigue; et, ne le trouvant point, il imagine qu'il dort en quelque endroit écarté, assoupi par les fumées du vin, selon son ancienne coutume. Cette mauvaise conduite le décide à le laisser là, projetant de prendre un valet à Corsignan. Mais, quand il voulut payer son hôte, il trouva sa bourse vide. Jugez du bruit qu'il fit; il menaça l'hôte, l'hôtesse et tout son monde de les faire arrêter, et conduire dans les prisons de Sienne.

Toute la maison était en alarmes. Arrive Fortarigue, nu, comme la première fois, et venant pour se couvrir des habits de son maître; mais le voyant prêt à monter à cheval : Qu'est-ce que ceci, lui dit-il? Attendez, je vous en conjure, quelques instans. J'ai mis mon habit en gage pour trentre-huit sous, et l'homme va venir tout-à-l'heure; je suis sûr qu'il le rendra pour trente-cinq sous; c'est trois sous de gain : voudriez-vous perdre une si belle occasion? Pendant qu'il parlait ainsi, on vient dire à Anjollier que ce ne peut-être que Fortarigue qui ait pris son argent, attendu la quantité de celui qu'il avait perdu au jeu. Anjollier, outré de cette friponnerie, entre en fureur, l'accable d'injures, le menace de le faire pendre ou de le faire bannir de Sienne; il eût été plus loin que les menaces, s'il n'eût craint de se manquer à lui-même. Enfin il monte à cheval. Fortarigue, feignant de croire que ces injures s'adressaient à un autre, disait à Anjollier:

Laissez là toutes ces folies, elles ne valent pas la peine de nous occuper ; revenons à ce qui nous intéresse véritablement. Songez qu'aujourd'hui nous pouvons l'avoir pour trentre-cinq ; que demain il en voudra peut-être trente-huit : encore un coup, dites-moi, je vous prie, pourquoi ne pas gagner ces trois sous? A ce ton de confiance, les spectateurs croyaient Fortarigue innocent, et, loin d'imaginer qu'il eût volé l'argent d'Anjollier, assuraient que celui-ci s'était emparé du sien. Cependant il se désespérait. Quel besoin ai-je de ton pourpoint? disait-il. Malheureux! que n'es-tu pendu! Non content d'avoir joué mon argent, tu retardes mon départ, et joins, sans pudeur, l'insolence à la friponnerie! Ces injures ne touchaient pas Fortarigue, qui, feignant toujours de croire que cela s'adressait à un autre, disait : Hé! pourquoi ne voulez-vous pas que je gagne ces trois sous? pensez-vous que je ne puisse vous les rendre? Je vous en conjure par l'amitié que vous avez pour moi, faites ce que je vous demande. Qui vous presse de partir si vite? nous pouvons encore arriver ce soir de bonne heure à la Tourrenière. Allons, tirez votre bourse. Je vous jure que je courrais tout Sienne avant de trouver un habit qui me convînt aussi bien que celui-là, et vous voudriez que je l'abandonnasse pour trente-huit sols? Songez qu'il en vaut encore plus de quarante, et qu'ainsi vous me faites faire une double perte.

Anjollier, qui enrageait au fond de l'âme, mais décidé à ne plus répondre, tourne la bride de son cheval, et prend le chemin de Tourrenière. Fortarigue,

qui avait son projet, le suit en chemise, le priant toujours de racheter son pourpoint. Anjollier, pour ne point l'entendre, piquait son cheval. Enfin, après avoir couru à peu près l'espace d'une lieue, Fortarigue aperçut des laboureurs dans un champ voisin de la route, et leur crie de toute sa force : Arrête! arrête! Ils accourent tous, l'un avec sa houe, l'autre avec sa bêche, et ils coupent le chemin à Anjollier, imaginant qu'il avait dépouillé celui qui courait ainsi en chemise après lui. Ce fut en vain qu'Anjollier leur dit ce qui en était. Fortarigue arrive, et, feignant d'être en colère. Je ne sais à quoi il tient que je ne te tue, infâme scélérat, dit-il à Anjollier. Vous voyez, messieurs, comme il m'a équipé, après avoir joué et perdu tout ce qu'il avait. Mais, grâces à vous et à Dieu, je recouvre mon bien, j'en serai reconnaissant toute ma vie. Anjollier en disait autant de son côté, mais on ne l'écoutait pas. Enfin, aidé des paysans, Fortarigue le descendit de cheval, le déshabilla, se revêtit de ses habits, monta sur son cheval, prit le chemin de Sienne, disant partout qu'il avait gagné le cheval et les habits d'Anjollier.

Ainsi celui qui pensait aller trouver son cardinal en bon équipage, dans la Marche d'Ancône, fut obligé de s'en retourner, pauvre et nu, à Boncouvent. Il n'osa paraître à Sienne dans un si triste état. On lui prêta enfin des habits sur le cheval que montait Fortarigue, et qu'il avait été contraint de laisser à l'auberge pour gage de ce qu'il devait. Il alla à Corsignan, chez des parens qu'il y avait, et y demeura jusqu'à ce

qu'il eût de nouveaux secours de son père. Ainsi la méchanceté de son compagnon renversa ses projets de fortune; mais il sut s'en venger dans un temps plus favorable.

NOUVELLE V

CALANDRIN AMOUREUX.

Dès que Néiphile eut achevé sa courte nouvelle, qui n'excita pas les éclats de rire accoutumés, la reine se tourna du côté de Flamette, et lui ordonna de conter à son tour. Elle ne se fit point prier, et commença ainsi :

Nicolas Cornaccini, riche bourgeois de Florence, avait entre ses autres possessions un fort beau domaine à Camérata, où il fit bâtir un superbe château. Pour les peintures dont il voulait l'embellir, il s'adressa à Lebrun et Bulfamaque, et conclut marché avec eux ; et, parce qu'il y avait beaucoup de travail, ces deux artistes s'associèrent Nello et Calandrin. Il ne demeurait dans ce château qu'une vieille servante pour le garder. Comme il y avait déjà quelques meubles, quelques lits et autres choses nécessaires, un fils de Cornaccini, nommé Philippe, profitait quelquefois de cet asile se-

cret, et venait s'y divertir de temps en temps avec des courtisanes, qu'il renvoyait au bout de vingt-quatre heures. Il était jeune et à marier. Un jour, un nommé le Mangione, qui tenait à Camaldoli une maison remplie de ces sortes de filles, lui en céda une pour quelque temps, qu'il emmena à Camérata. On l'appelait Colette ; elle était belle, vêtue richement, et démentait par ses discours et son maintien, la profession qu'elle exerçait.

Un matin, cette fille étant sortie de son appartement vêtue d'un simple jupon, les cheveux négligemment bouclés, pour se laver les mains et le visage à un puits qui était dans la cour du château, rencontra Calandrin qui puisait de l'eau. Le peintre la salua honnêtement. La figure de Calandrin parut à la courtisane si extraordinaire, si nouvelle, qu'elle le considéra longtemps avec une attention mêlée de surprise. Calandrin ne fut pas en reste avec elle, et ne lui épargna pas les œillades. Sa beauté le frappa tellement, que ce qui n'était d'abord que l'effet de la curiosité, fut celui de l'amour ; il restait toujours auprès d'elle, mais n'osait lui parler. Colette, qui n'avait pas été long-temps à deviner ce que signifiaient des regards si opiniâtres, voulut s'amuser un moment : elle se mit à le lorgner et à soupirer par intervalles. Ce jeu tourna absolument la tête du pauvre Calandrin ; il ne sortit point de la cour, que Philippe n'eût rappelé Colette, et qu'elle ne fût montée à sa chambre.

Calandrin, de retour à l'ouvrage, ne faisait que soupirer. Lebrun, toujours prêt à s'amuser à ses dépens,

s'en aperçut : Que diable as-tu donc, Calandrin, lui dit-il, avec tous tes soupirs ? — Ah ! compagnon, si j'avais quelqu'un qui voulût m'aider, je ferais bien mes affaires ! — Comment ? n'est-il personne à qui tu puisses confier ton secret ? — Il y a, dans cette maison, une femme plus belle qu'une divinité, et si amoureuse de moi, que cela te paraîtrait incroyable ; je viens de m'en apercevoir en allant puiser de l'eau. — Par Notre-Dame, mon ami, prends garde que ce ne soit la femme de Philippe. — Je crois que c'est elle-même, répondit Calandrin ; mais que m'importe ? sur cet article je puis tromper et Philippe et tout le monde. Mon ami, je veux tout t'avouer : elle me plaît au dernier point. — Je prendrai des informations sur son compte ; je saurai si elle est la femme de Philippe, comme il y a grande apparence ; et, si notre conjecture se trouve vraie, tu peux être assuré de réussir, car je la connais très-particulièrement. — Mais, comment nous cacher de Bulfamaque ? je ne lui parle jamais qu'en sa présence. Je ne crains pas que Bulfamaque le sache, dit Calandrin ; mais, pour Nello, j'exige le plus grand secret : il est parent de ma femme, et capable de l'en instruire. — Fort bien : je suis de ton avis.

Lebrun savait qui était la belle ; il l'avait vue venir, et d'ailleurs Philippe l'avait mis dans sa confidence. Calandrin étant sorti pour voir sa maîtresse, Lebrun ne perdit pas un instant pour conter toute cette histoire à Bulfamaque et à Nello. Ils concertèrent ensemble ce qu'ils devaient faire pour s'amuser de cette nouvelle aventure. Lorsque Calandrin fut de

retour à l'atelier, Lebrun lui dit doucement : L'as-tu encore aperçue? — Hélas! oui, et j'en ai pensé mourir. — Je veux aller voir si c'est celle que j'imagine, et si effectivement c'est la femme de Philippe : laisse-moi faire, je réponds du succès. Lebrun descendit, alla trouver Philippe et sa maîtresse, leur peignit Calandrin depuis les pieds jusqu'à la tête, et leur conta ce qu'il lui avait dit. Ils résolurent ensemble ce que chacun d'eux devait faire pour s'amuser de la passion de cet imbécile. Lebrun, remonté à l'atelier, lui dit : C'est celle que j'avais imaginée d'abord, ainsi il faut que tu te conduises sagement; car, si Philippe s'apercevait d'une démarche tant soit peu suspecte, toute l'eau de l'Arno ne pourrait suffire pour te laver du crime de l'avoir offensé. Au reste, que veux-tu que je dise à cette aimable femme, s'il arrive que je puisse lui parler? — Ho! ho! tu lui diras premièrement que je suis son serviteur; secondement, que je lui souhaite mille muids de cette divine liqueur qui fait arrondir les femmes; troisièmement, que je suis tout prêt à la servir, m'entends-tu? — Très-bien : laisse-moi faire. A l'heure du souper, nos peintres quittèrent l'ouvrage, descendirent dans la cour, où étaient Philippe et Colette, et, pour faire plaisir à Calandrin, ils s'y arrêtèrent quelques momens. Alors Calandrin fut tout yeux; il lorgnait Colette, faisait des mines, des gestes d'un goût tout nouveau, et d'une manière si mystérieuse, qu'un aveugle s'en fût aperçu. Pour l'enflammer davantage, Colette, de son côté, mettait en jeu les manéges de la coquetterie : cependant Philippe, Bulfa-

maque et les autres spectateurs, feignant de causer, comme Lebrun le leur avait recommandé, et de ne point remarquer tout ce qui se passait, s'amusaient des grimaces de Calandrin. Enfin, au grand mécontentement de notre amant suranné, il fallut se séparer. Dans le chemin, Lebrun lui dit : En vérité, mon ami, tu amollis, tu fonds son cœur, comme le soleil dissout la glace. Si tu veux apporter ta guitare, et que tu lui chantes quelques-unes de ces chansons amoureuses que tu sais si bien, je ne doute pas que nous ne la voyions franchir les fenêtres et s'élancer dans tes bras. — Tu crois donc nécessaire que j'apporte ma guitare? — Sans doute. — Je l'apporterai. Conviens donc à présent que je ne t'en imposais point quand je t'assurais qu'elle était éprise de moi. Je suis un vrai démon pour me faire aimer. Quel autre que moi pouvait, en si peu de temps, inspirer un amour si vif à une aussi aimable femme? Seraient-ce ces petits freluquets, dont toute la science est de voltiger avec légèreté de côté et d'autre, et qui ne sont pas capables d'assembler trois châteaux de noix dans l'espace de mille ans? Que je voudrais déjà que tu m'aperçusses avec mon petit Rebec! Sur ma foi, tu verrais beau jeu! Je ne suis pas aussi vieux qu'il peut te le paraître; elle l'a bien senti; mais, si une fois je puis lui mettre la main sur le dos, je le lui ferai bien mieux sentir encore! — Ah! avec quels transports tu la saisiras! Il me semble déjà te voir avec tes dents, faites en chevilles de luth, mordre ses lèvres vermeilles, ses joues de roses, et, petit à petit, la manger tout entière. A ce discours, Ca-

landrin croyait déjà y être; il chantait, sautait, était hors de lui-même.

Le lendemain, il apporte sa guitare, il chante tout ce qu'il sait de mieux, et réjouit toute la compagnie. Enfin il était si amoureux de Colette, qu'il n'en travaillait plus. Continuellement à la fenêtre, à la porte ou dans la cour, et jamais à l'atelier. Colette, instruite par Lebrun, semblait se prêter à ses désirs. Ce même Lebrun, le confident de Calandrin, faisait de part et d'autre les lettres et les réponses; quelquefois Colette écrivait que, retirée pour quelques jours chez ses parens, elle ne pouvait le voir, mais qu'elle lui permettait les espérances les plus flatteuses. Ainsi Lebrun et Bulfamaque, qui avaient l'œil et la main à tout, se divertissaient agréablement aux dépens de leur camarade. Ils se faisaient donner, au nom de l'amante, tantôt un peigne d'ivoire, tantôt une bourse, une autre fois une paire de ciseaux, et d'autres semblables bagatelles, en échange desquelles ils lui donnaient des anneaux d'un métal faux et de nulle valeur, mais que Calandrin regardait comme des bijoux très-précieux. Ils gagnaient d'ailleurs à cette comédie quelques bons repas par-ci, par-là, et d'autres honnêtetés, afin de les encourager à veiller au succès de l'entreprise. Deux mois s'étaient écoulés sans que les affaires de Calandrin fussent plus avancées. L'ouvrage que ses compagnons et lui avaient entrepris allait être achevé: il comprit que, s'il ne hâtait le moment de son bonheur, il pourrait bien ne le trouver jamais. Il sollicita donc Lebrun de travailler à ses affaires plus vivement qu'il n'avait fait encore.

Colette arriva fort à propos. Lebrun s'entretint avec elle et avec Philippe. On convint de ce qu'on devait faire. Alors Lebrun tire Calandrin à part. Mon ami, lui dit-il, cette femme ne fait rien de ce qu'elle t'a promis : je crois qu'elle veut te berner; mais, si tu y consens, je sais un moyen sûr pour la mener, qu'elle le veuille ou non, à ce que tu désires. — Hé! pour l'amour de Dieu, mon ami, ne perds pas un moment! — Auras-tu bien la hardiesse de la toucher avec un morceau de papier que je te donnerai? — Assurément. — Hé bien! apportez-moi un peu de parchemin vierge, une chauve-souris en vie, trois grains d'encens et une chandelle bénite; le reste est mon affaire.

Calandrin passa la nuit suivante à guetter une chauve-souris. Dès qu'il l'eut prise, il l'apporta avec les autres drogues à Lebrun. Celui-ci se retira dans une chambre écartée, où il écrivit sur le parchemin ce qui lui passa par la tête, et traça quelques caractères singuliers et inconnus. Calandrin, dit-il en lui remettant l'écrit, sois sûr que, si tu la touches avec ce parchemin, elle te suivra sur-le-champ, et se rendra à tes désirs. Ainsi, mon cher, si Philippe sort aujourd'hui, fais tous tes efforts pour t'approcher d'elle, de quelque manière que ce soit, et ne manque pas de la toucher. Ensuite va dans la grange, où il y de la paille; c'est de toute la maison l'endroit le plus sûr : personne n'y met jamais le pied. Elle t'y suivra; dès qu'elle sera arrivée, tu sais ce que tu auras à faire. Calandrin, au comble de la joie, répondit qu'il n'était pas inquiet de ce qu'il ferait dès qu'il l'aurait en sa possession.

Nello, dont notre amoureux se défiait, était instruit de l'aventure, s'en amusait et travaillait, de concert avec les autres, à en amener le dénoûment. Il part, ainsi que Lebrun le lui avait recommandé, va à Florence, arrive chez la femme de Calandrin. Tesse, lui dit-il, tu n'as pas oublié les mauvais traitemens que tu reçus de ton mari le jour qu'il revient de Mugnon; il te battit sans pitié et sans justice : il faut te venger; et, si tu perds l'occasion que je te présente de le faire, ne me regarde jamais comme ton parent et ton ami. Il est devenu amoureux d'une jeune femme qui habite dans la maison où nous travaillons; il obtient du retour, il voit souvent sa maîtresse, et il doit être avec elle en ce moment. Je veux donc que tu me suives, et que tu le tances comme il le mérite. Le perfide, le scélérat! s'écria Tesse, voilà donc comme il me traite! mais, j'en jure Dieu, son crime ne restera pas impuni. A ces mots, elle prend son manteau, se fait suivre par une servante, et se met en chemin avec Nello.

Dès que Lebrun les aperçut de loin : Voici nos gens, dit-il à Philippe; il est temps de partir. Philippe va trouver Calandrin, et lui dit qu'il est obligé d'aller faire un tour à Florence, et l'exhorte à redoubler d'activité. Il sortit incontinent et alla se cacher dans la grange, de manière à tout voir sans être vu. Lorsque Calandrin pensa que Philippe pouvait être un peu loin, il descendit à la cour, où il trouva Colette seule, qui, instruite du rôle qu'elle devait jouer, s'approcha de lui, et l'accueillit plus gracieusement qu'à l'ordinaire. Cet accueil séduisant enhardit Calandrin;

il la touche avec son parchemin, et gagne aussitôt la grange. Colette le suit, entre, ferme la porte, se jette à son cou, le renverse sur la paille, se met sur lui à califourchon, et a soin de lui tenir les mains sur les épaules, de manière qu'il ne pouvait approcher son visage du sien. Cependant elle fixe sur lui des regards passionnés.

Cher Calandrin, lui disait-elle, mon petit cœur, mon repos, mon bonheur, ma vie, qu'il y a long-temps que je désire te posséder et pouvoir me rassasier du plaisir de te voir! Par tes charmes et tes grâces tu as enchanté mes sens, et tu as achevé de me séduire par les sons harmonieux de ta guitare. Est-il bien vrai que je te presse dans mes bras?

Calandrin, qui avait de la peine à se remuer: Hé, mon cher ange, lui dit-il, donnez-moi la liberté de vous baiser. — Ciel! que tu es pressé! Laisse-moi d'abord te voir bien à mon aise; souffre que je me rassasie de l'aimable image de ces traits si doux, si enchanteurs. Lebrun et Bulfamaque, qui étaient aller rejoindre Philippe, voyaient et entendaient tout. Cependant Calandrin, ne pouvant plus résister à l'impatience de ses désirs, allait employer la force pour obtenir les faveurs de Colette, lorsque sa femme arrive avec Nello. Je gage, dit celui-ci, qu'ils sont ensemble là-dedans. Tesse ne prend pas la peine d'ouvrir la porte de la grange, elle l'enfonce, entre avec précipitation, et voit son mari se débattre sous Colette, qui aussitôt lâche prise et court auprès de Philippe. Tesse s'élance sur Calandrin, qui n'était pas encore levé, lui déchire le

visage avec ses ongles, le traîne de côté et d'autre par les cheveux, en disant : Vieillard insensé! voilà donc l'outrage que tu me préparais! Que je rougis maintenant de l'amour que j'ai eu pour toi! N'as-tu pas assez d'occupations au logis, pour aller en chercher ailleurs! Tu ne te connais donc pas, malheureux! ne sais-tu pas que, même dans un mortier, on aurait de la peine à tirer trois gouttes de jus de ton individu? Ce n'est plus moi maintenant qui t'engrosse (1), maudit original. Il faut que celle qui se charge de ce soin ne soit pas difficile en hommes, pour avoir conçu du goût pour un animal de ta sorte.

A l'aspect inattendu de sa femme, imaginez-vous la consternation de Calandrin : il resta plus mort que vif. Il n'eut pas le courage de prononcer un seul mot pour sa défense. Bien grondé, bien battu, bien harcelé, il ramasse son chapeau, et prie seulement sa femme de ne pas faire tant de bruit, si elle ne voulait pas qu'il fût taillé en pièces : Car, ajouta-t-il, celle avec qui tu m'as trouvé est l'épouse du maître de la maison. — Je voudrais qu'elle fût celle du diable, et qu'on te mît en morceaux pour être délivré d'un malheureux tel que toi.

Lebrun et Bulfamaque, après avoir bien ri de l'aventure avec Philippe et Colette, accoururent au bruit, et firent tant, qu'ils apaisèrent la femme de Calandrin, conseillant à celui-ci de retourner à Florence,

(1) Allusion à l'aventure de Calandrin racontée dans la Nouvelle III de cette même journée.

et de bien se garder de remettre jamais les pieds dans ce château, de peur que Philippe, instruit de l'aventure, ne le rendît victime de son honneur outragé. Ainsi le pauvre Calandrin, molesté, meurtri, retourna à Florence. Il oublia son amour, ou ne s'en ressouvint que par les reproches dont sa femme l'accablait jour et nuit

---

NOUVELLE VI.

LE BERCEAU.

Quand chacun eut dit son mot sur l'imbécillité de Calandrin, la reine ordonna à Pamphile de conter sa nouvelle. Mes belles dames, dit-il, le nom de Colette me rappelle l'histoire d'une autre Colette aussi intéressante. Vous y verrez avec quelle admirable prudence une femme habile évita un grand scandale.

Dans la plaine de Mugnon, près de Florence, vivait naguère un bon homme qui tenait auberge. Quoique sa maison fût petite, il logeait quelquefois les passans; mais ce n'était que dans le cas d'extrême nécessité, ou lorsque les voyageurs étaient de sa connaissance. Il avait une femme jeune encore et assez jolie : une fille de quinze à seize ans, pleine de grâces et d'appas, un petit garçon d'un an, qui tétait encore sa mère, composaient le reste du ménage.

Un gentilhomme de notre cité, nommé Pinuccio, qui passait souvent par ce chemin, était devenu amoureux de la fille de l'aubergiste. Celle-ci, qui se tenait fort honorée d'avoir attiré les regards d'un citadin, feignait de répondre à sa passion; l'amour-propre seul la conduisait encore; mais l'amour véritable lui disputa son cœur et en resta maître. Si Pinuccio eût été moins délicat, s'il eût moins craint pour son honneur et celui de son amante, il n'eût pas désiré long-temps en vain les plus douces faveurs; mais plus la passion est vive, moins ces craintes ont d'empire. Celle de Pinuccio parvint cependant enfin au point de ne plus leur laisser de place. Il cherche alors les moyens de se satisfaire. Il imagine d'aller loger chez sa maîtresse, et, comme il connaissait parfaitement toute la maison, il ne doute pas de pouvoir réussir, sans que personne s'en aperçoive. Ce projet ne fut pas plus tôt conçu, qu'il l'exécuta. Il prit, avec un de ses meilleurs amis, nommé Adrian, des chevaux de louage, et, les ayant chargés de leurs valises, ils sortirent de Florence.

Ils arrivèrent à nuit close dans la plaine de Mugnon; et, comme s'ils fussent venus de la Romagne, ils vont droit à la taverne, et heurtent à la porte. L'hôte ouvre. Tu vois, lui dit Pinuccio, qu'il faut que tu nous loges cette nuit. Nous pensions aller coucher à Florence; mais, nous avons eu beau piquer nos montures, il ne nous a pas été possible d'aller plus loin. Vous savez, monsieur, répondit l'hôte, qu'il ne m'est guère possible de loger des voyageurs de votre rang; cependant puisque la nuit vous a surpris ici, et que vous ne

pouvez aller plus loin, je ferai tous mes efforts pour vous recevoir de mon mieux. Le premier soin des deux jeunes Florentins, après avoir mis pied à terre, fut de songer au souper de leurs chevaux; ils s'occupèrent après du leur, et firent manger l'hôte avec eux.

Il n'y avait, dans l'hôtellerie, qu'une très-petite chambre, et dans cette petite chambre trois petits lits, rangés de manière à occuper le moins de place possible. Deux étaient adossés à un même côté du mur, et le troisième, qui faisait le sommet du triangle, était en face. L'hôte fit préparer le moins mauvais pour les étrangers. Dès qu'ils furent endormis, ou plutôt qu'ils feignirent de l'être, l'aimable Colette fut se coucher vis-à-vis d'eux; les époux occupèrent le lit restant, à côté duquel la mère avait placé le berceau de son petit garçon. Aucun de ces détails n'échappa à Pinuccio. Lorsqu'il croit tout le monde endormi, il se lève doucement, va droit au lit de sa maîtresse, qui le reçut, non sans quelque frayeur, mais avec plus de plaisir encore, et il jouit de tous les droits d'un amant aimé.

Tandis qu'il s'enivrait de plaisir, Adrian, ayant un besoin à satisfaire, se lève, et, rencontrant le berceau, qui l'empêche d'ouvrir la porte, le déplace et le met près de son lit; il oublie, au retour, de le remettre en son premier lieu. A peine s'est-il recouché, qu'un chat fait tomber un je ne sais quel meuble. Le brui éveille l'hôtesse; craignant que ce ne soit quelque autre chose de plus sérieux, elle se lève à la hâte, et va, sans lumière, vers l'endroit où elle avait entendu le

fracas. Voyant que ce qui était tombé n'était pas de grande valeur, et après avoir crié après le chat, elle revient à tâtons au lit où son mari couchait : mais ne trouvant point le berceau : Oh! oh! dit-elle en elle-même, la belle sottise que j'allais faire! j'allais, ma foi, me coucher avec ces étrangers. Et, revenant sur ses pas, elle se met, sans scrupule, dans le lit auprès duquel était le berceau. Elle se croyait dans les bras de son mari, tandis qu'elle était dans ceux d'Adrian. Vous imaginez bien que ce jeune homme ne laisse pas échapper une si bonne fortune : dès qu'il sentit l'hôtesse auprès de lui, il n'eut garde de l'instruire de sa méprise, ni de perdre un instant pour en profiter.

Pinuccio, après avoir goûté avec Colette tous les plaisirs qu'il pouvait espérer, craignant que la fatigue ne le conduisît à un sommeil involontaire et dangereux dans les bras de son amante, la quitte et retourne dans son lit. Il rencontre le berceau ; et, croyant s'éloigner du lit de l'hôte, il va précisément se coucher avec lui ; et, ne pouvant contenir sa satisfaction, et imaginant l'épancher dans le cœur de son ami : Adrian, dit-il, rien au monde, non, rien n'est aussi aimable que Colette : elle vient de m'enivrer de voluptés ; il n'est pas possible à un homme d'en goûter davantage avec aucune femme. L'hôte, à qui de semblables nouvelles ne plai saient nullement, dit en lui-même : Que me vient conter celui-ci? Puis élevant la voix : Voilà le tour le plus méchant et le plus perfide qu'on puisse jouer à un honnête homme ; et je ne l'avais pas mérité ; mais vous me e paierez. Qui fut surpris? ce fut Pinuccio. Comme

il avait peu de présence d'esprit, il lui répond, tout étourdi de sa méprise, qu'il lui serait difficile de se venger, qu'il ne le craignait aucunement; et, par cette réponse peu réfléchie, il pensa tout découvrir.

Sur ces entrefaites : Écoute donc ces étrangers, je crois qu'ils ont quelque dispute, dit la femme à Adrian, qu'elle prenait toujours pour son mari. Que nous importe? laisse-les faire, répond Adrian ; ils ont trop bu hier au soir. Ce son de voix étranger fut un coup de foudre pour la femme, et lui fit connaître sa méprise. Que faire ? comment réparer cette aventure ? comment la déguiser? Elle se lève, prend le berceau de son fils, le porte près du lit de sa fille, se couche avec celle-ci, et, feignant de s'éveiller au bruit de la dispute, elle appelle son mari, et lui demande le sujet de ce tintamarre. N'entends-tu pas, répondit celui-ci, ce que me conte Pinuccio, ce qu'il dit avoir fait cette nuit avec Colette? — Il ment effrontément : je te jure qu'il n'a point couché avec elle; car je ne l'ai point quittée, et n'ai pas dormi assez profondément pour ne pas m'apercevoir de tout ce qui se serait passé. En vérité, tu es un grand sot de croire de pareilles sornettes. Mais vous voilà, vous autres hommes : vous vous enivrez le soir, vous courez çà et là sans le sentir, et prenez les songes de votre ivresse pour des réalités. Il serait bon, pour vous corriger, que vous vous rompissiez le cou une seule fois. Mais que fait là Pinuccio? pourquoi n'est-il pas dans son lit? Adrian, voyant que la femme couvrait sagement sa honte et celle de sa fille : Pinuccio, dit-il, je t'ai prié cent fois de ne jamais coucher hors de ta

maison. Ce maudit défaut de te lever ainsi pendant tes rêves, et de débiter, comme des vérités, tout ce qui se présente à ton imagination, te jouera quelque mauvais tour. Reviens ici, et que Dieu te donne une bonne nuit.

Après ce discours d'Adrian et celui de sa femme, l'hôte crut bonnement que Pinuccio était un somnambule. Il l'agite, il l'appelle. Pinuccio, disait-il, Pinuccio, éveillez-vous donc, et retournez dans votre lit. Pinuccio, à qui la conversation n'était pas échappée, voulut aussi contribuer à duper le pauvre homme : il feint de rêver de nouveau, et débite mille sottises dont l'hôte rit à gorge déployée. Enfin, à force d'être agité, il s'éveille. Adrian, dit-il, est-ce qu'il est déjà jour? — Oui, oui; viens ici. Il se lève, feignant encore d'être endormi, quitte l'hôte et regagne son lit.

Dès que le jour parut, on se leva. L'hôte se moqua des songes et du songeur; et, après avoir bu avec lui et chargé leurs chevaux, nos deux amis prirent le chemin de Florence. Ils étaient presque aussi contens de la tournure singulière que leur aventure avait prise que de l'aventure elle-même. Dans la suite, Pinuccio et Colette prirent d'autres moyens pour se voir fréquemment. La jeune fille fit croire à sa mère qu'en effet Pinuccio avait rêvé ce qu'il avait dit; ensorte que cette bonne femme crut avoir veillé toute seule.

NOUVELLE VII.

LE SONGE RÉALISÉ.

Dès que Pamphile eut cessé de parler, on loua beaucoup la prudence et la sagesse de la mère de Colette; et, quand on eut épuisé les éloges, la reine ordonna à Pampinée de dire sa nouvelle.

Nous avons souvent parlé, aimables dames, dit-elle, des songes : on n'y croit guère; on s'en moque assez ordinairement; cependant, quoi qu'on en dise et qu'on en ait dit, je vous conterai ce qui arriva, il n'y a pas long-temps, à une de mes voisines, pour avoir été incrédule sur cet article.

Peut-être connaissez-vous Talan de Môle, homme d'une honnêteté reconnue. Il avait épousé une jeune fille, nommée Marguerite, qui le disputait en attraits toutes celles de son sexe; mais les défauts de son caractère étaient bien capables d'affaiblir l'impression de sa beauté. Fantasque, opiniâtre, inflexible et revêche, voilà son portrait au naturel. Personne ne fai-

sait rien à son gré, et il suffisait qu'on lui conseillât une chose pour qu'elle fît tout le contraire. Je vous laisse à penser si elle devait faire le bonheur de son mari. Ne voyant point de remède à sa mauvaise humeur, il se fit un devoir de la supporter du mieux qu'il pouvait. Etant avec cette espèce de mégère dans une belle maison de campagne qui lui appartenait, il songea une nuit qu'il voyait Marguerite se promenant dans un bois voisin du château. Tout-à-coup un loup monstrueux s'élançait sur elle, la prenait par la gorge, l'emportait, quoiqu'elle criât au secours de toute sa force; et, l'ayant enfin lâchée, il lui avait laissé le visage tout défiguré. Effrayé de ce songe : Ma femme, lui dit-il dès qu'il fut levé, quoique, grâces à ton mauvais caractère, il ne m'ait pas encore été permis de goûter un jour de bonheur avec toi, je serais cependant fâché qu'il t'arrivât quelque fâcheux accident. Si donc tu veux m'en croire, tu ne sortiras pas de la maison aujourd'hui. Elle lui en demande la raison, et Talan lui fait part de son rêve. Au lieu d'être touchée des tendres alarmes de son mari : *Qui mal veut, mal songe*, lui répondit-elle en secouant la tête. Tu feins de m'aimer, de t'intéresser à mon sort; mais je lis dans ton cœur : tes rêves sont l'expression de ce que tu me souhaites; et je ferai en sorte de ne pas te donner cette satisfaction, ni aujourd'hui ni jamais. — Je prévoyais ta réponse; car, *à laver la tête d'un âne, on perd sa lessive.* Interprète mon songe comme il te plaira, peu m'importe; mais je te conseille de nouveau de ne pas sortir aujourd'hui de la maison, ou du

moins de ne pas aller dans le bois. — Je ferai précisément ce que tu me défends : mon projet était d'y aller, et je n'y manquerai pas.

Toujours prête à empoisonner les meilleures intentions, cette femme se figura que son mari ne voulait l'empêcher d'aller au bois que pour lui dérober la connaissance d'une partie fine qu'il s'y était ménagée. Peut-être y a-t-il donné rendez-vous à quelque femme débauchée, disait-elle en elle-même. *Le brave homme serait bon en un moulin avec des aveugles:* moi, qui ne suis point aveugle, je ne serai pas sa dupe. Je me garderai bien de le croire; je veux tout voir, tout connaître, et, dussé-je rester au bois le jour entier, je saurai quelle espèce de tour il voulait me jouer.

Dès que son mari est sorti, elle part et arrive au bois; elle choisit l'endroit le plus épais, s'y cache, fait attention au moindre bruit, et regarde de tous côtés si elle ne voit venir personne. Tandis que, sans crainte et sans défiance, elle attendait avec sécurité l'événement de sa ruse, arrive d'un prochain taillis un loup d'une taille énorme et d'un regard terrible. Cet animal féroce s'élance aussitôt sur elle, la saisit par sa gorge, et l'emporte comme un faible agneau; elle n'a ni la force ni le courage de lui opposer la plus légère résistance. Le loup l'eût sûrement étranglée, si des bergers, qui l'aperçurent, ne l'eussent obligé, par leurs cris, à lâcher sa proie. Ces bergers accoururent, et, l'ayant reconnue, quoiqu'elle fût fort défigurée, ils la portèrent dans sa maison. Elle fut long-temps malade mais enfin elle guérit par les soins de son mari, qui

venir les plus habiles chirurgiens et médecins des environs. Leur art ne put cependant effacer les traces que la dent du loup avait laissées sur sa gorge et sur son visage, de sorte que sa beauté en fut extrêmement altérée. Après cette triste catastrophe, elle pleura souvent dans la solitude, où elle se condamna, son entêtement, et se sut bien mauvais gré de n'avoir pas ajouté foi au songe de son mari.

NOUVELLE VIII.

A BON RAT BON CHAT

Toute la compagnie fut d'avis que le prétendu songe de Talan n'en était pas un ; ce ne pouvait être qu'une vision surnaturelle, puisqu'il s'était réalisé de point en point. Chacun ayant cessé de parler, la reine ordonna à Laurette de dire sa nouvelle.

Mes aimables dames, dit-elle je ne craindrai pas d'imiter ceux d'entre nous qui ont pris pour sujet de leur récit des matières déjà traitées. La vengeance dont Pampinée nous entretint hier me rappelle une histoire à peu près semblable, mais cependant moins cruelle.

Sachez d'abord qu'il y avait jadis à Florence un glouton renommé qu'on appelait Chiaque. Toutes ses qualités extérieures prévenaient en sa faveur. Personne ne parlait avec plus de grâce, et ne tournait si plaisamment ce qu'il voulait dire. Ses talens le faisaient

recevoir dans toutes les sociétés, et il avait grand soin de choisir celles où l'on faisait la meilleure chère.

Dans le même temps et dans la même ville, un nommé Blondel, d'une taille très-petite, mais fine et proportionnée, fort élégant dans ses habits et dans sa frisure, faisait le même métier que Chiaque. Un matin de carême, il venait d'acheter au marché deux très-grosses lamproies pour messire Vieri de Cherqui, lorsque Chiaque, l'apercevant, s'approche aussitôt de lui, et lui demande ce qu'il veut faire de ce poisson. Hier au soir, répond Blondel, Corse Donati reçut en présent trois lamproies beaucoup plus grosses que celles-ci, accompagnées d'un esturgeon; mais, n'en ayant pas assez pour régaler plusieurs gentilshommes qu'il a invités à dîner, il m'a envoyé acheter ce supplément. Ne viendras-tu pas en manger? — Je n'ai garde d'y manquer : tu me connas trop bien pour imaginer que je laisse échapper une si belle occasion.

L'heure du dîner venue, il se rendit à la maison du seigneur Donati. Que veut monsieur Chiaque? lui dit celui-ci. — Monsieur, je viens dîner avec vous et votre compagnie. — Vous êtes un galant homme, et vous me faites grand plaisir. Passons dans la salle à manger, car il est temps. On se mit à table. Des pois chiches, de la tonine grasse, une friture de poissons d'Arno, voilà tout ce qu'on servit. Chiaque s'aperçut fort bien que Blondel avait voulu le jouer. La honte d'avoir donné dans ce panneau lui inspira le désir de la vengeance, et il ne tarda pas à trouver l'occasion de le remplir.

Blondel, qui s'était beaucoup amusé à ses dépens en racontant à qui voulait l'entendre le tour qu'il lui avait joué, le rencontre, l'aborde : Eh bien! lui dit-il, comment as-tu trouvé les lamproies de messire Donati? — Avant huit jours tu le sauras mieux que moi.

Sans perdre de temps, il va trouver un gagne-deniers, convient de prix avec lui, lui remet une bouteille de verre entre les mains, le conduit près de la halle de Cavicciulli, lui montre un chevalier nommé messire Philippe Argenti, homme d'une fort grande taille, emporté, vain, bizarre : Tu vois ce chevalier, dit-il à son gagne-deniers : va le trouver, et lui dis : Monsieur Blondel m'envoie vers vous, et vous prie de vouloir bien lui *enrubiner* ce flacon de votre excellent vin clairet, parce qu'il veut régaler quelques-uns de ses amis. Garde-toi bien de le laisser approcher de toi; crains qu'il ne te saisisse au collet; tu ferais fort mal tes affaires, et tu gâterais les miennes. Est-ce là tout? dit le gagne-deniers. — Oui, va, répète ce que je t'ai dit; reviens me trouver, et je te paierai. Le commissionnaire part, et remplit sa commission. Philippe, qui avait un cerveau prompt à s'enflammer, croyant que Blondel voulait se moquer de lui, se lève le visage en feu, les yeux étincelans : Que veut dire ceci? s'écria-t-il ; de quel *enrubinement*, de quels amis est-il question? Que le diable vous emporte l'un et l'autre! Tout en prononçant ces imprécations, il étendait le bras pour saisir le gagne-deniers; mais celui-ci, qui était sur ses gardes, ne perdit pas un moment pour fuir, et s'en retourna bien vite vers Chiaque, à qui il ren-

dit compte de sa commission, et de qui il reçut la somme convenue.

Chiaque n'eut plus de repos qu'il n'eût trouvé Blondel. Dès qu'il le rencontra : Y a-t-il long-temps, lui dit-il, que tu n'as été à la halle de Cavicciulli? — Non; mais pourquoi cette question? — C'est que messire Philippe te fait chercher partout, et je ne sais ce qu'il te veut. — J'y vais donc de ce pas, et je lui parlerai. Quand Blondel fut parti, Chiaque le suivit de loin pour être témoin de l'aventure. Messire Philippe, qui n'avait pu attraper le gagne-deniers, était encore tout bouillant de colère, ne pouvant rien comprendre dans le message que Blondel lui avait adressé, sinon qu'il avait voulu se moquer de lui. Différentes pensées l'agitaient sur ce sujet, lorsque Blondel entra. Dès que Philippe l'aperçoit, il s'élance vers lui, et débute par lui appliquer un grand coup de poing sur le nez. Dieu! s'écrie Blondel étourdi de cette réception inattendue, que signifie cela, monsieur? Philippe le prend par les cheveux, lui arrache son capuchon, qu'il jette par terre, et, le frappant rudement : Traître, je t'apprendrai ce que cela signifie. Mais voudrais tu bien m'expliquer toi-même ce que veulent dire cet *enrubinement* et ces amis, et tout ce que tu m'as envoyé dire? Me prends-tu pour un enfant? penses-tu t'amuser de moi? Tout en disant cela, il faisait tomber sur le visage du pauvre Blondel une grêle de coups; il arrachait ses cheveux, le traînait par terre et déchirait son habit. Il était si occupé de cette besogne, que jamais Blondel ne put lui faire entendre un seul mot, ni lui

demander la raison de cet étrange traitement. Les mots d'amis, d'*enrubinement* avaient frappé son oreille; mais de quoi l'instruisaient-ils? Les voisins, qui étaient accourus, mirent enfin un terme à la fureur de Philippe, en lui arrachant des mains le malheureux Blondel. Ce fut alors qu'on l'instruisit des raisons qui avaient allumé une si grande colère. Pour le consoler, on lui fit quelques remontrances; on tâcha de lui faire sentir combien il était dangereux de se jouer à messire Philippe, et on lui recommanda de n'y plus revenir. Blondel, tout en larmes, jurait que jamais il n'avait envoyé chercher de vin chez messire Philippe. Quoi qu'il en soit, il garda les coups et les remontrances.

Il ne fut pas long-temps à imaginer que cette aventure était un coup de vengeance de la part de Chiaque. Mais comment lui riposter? Se tenir coi, ne dire mot, était le parti le plus sage, et ce fut celui qu'il suivit. Il garda la maison jusqu'à ce que l'empreinte des poings de messire Philippe fût effacée. A sa première sortie, il rencontra Chiaque. Eh bien! Blondel, lui dit celui-ci en riant, comment as-tu trouvé le vin de messire Philippe? — Que n'as-tu trouvé de même les lamproies de messire Donati! — Quand tu voudras me donner un dîner semblable à celui que tu m'as fait faire chez lui, je te donnerai à boire comme tu as bu chez messire Philippe.

Blondel, qui vit bien qu'il n'y avait rien de bon à gagner en luttant contre Chiaque, pria Dieu de faire a paix avec lui. Dans la suite, il eut grand soin de ne pas se moquer d'un homme de cette trempe.

NOUVELLE IX.

LES CONSEILS DE SALOMON

La reine, ne voulant pas violer le privilége accordé à Dionéo, prit la parole, quand on eut assez ri du malheureux Blondel, et s'exprima en ces termes :

Le bruit de la miraculeuse sagesse de Salomon s'était répandu par tout l'univers ; on savait aussi qu'il ne dédaignait pas d'en donner des preuves à quiconque lui en demandait : de tous côtés on venait à lui, on le consultait sur les affaires les plus urgentes et les plus épineuses. Un jeune homme de la ville de Lajazze, nommé Mélisse, se mit en route pour le voir. Il rencontra, chemin faisant, un autre jeune homme, nommé Joseph, qui allait aussi à Jérusalem pour le même sujet. Il l'aborde, entre en conversation avec lui ; l'interroge sur sa naissance, sa patrie, sa condition, le but et l'objet de son voyage. Joseph répondit qu'il allait consulter Salomon sur la conduite qu'il devait tenir envers la

femme la plus difficile, la plus désagréable, la plus méchante qui fût jamais, et sur qui prières, menaces, caresses, flatteries, n'avaient pu jusqu'alors faire aucune impression. Mélisse, interrogé à son tour par Joseph, répondit : Je suis de Lajazze, jeune, riche, généreux, tenant bonne maison, faisant honneur à tous mes concitoyen , et je suis ausi malheureux que vous ; malgré toutes mes dépenses, je n'ai pu trouver encore un ami. Je vais, comme vous, voir Salomon, et lui demander le moyen d'être aimé.

Arrivés à Jérusalem, tous deux sont conduits devant le roi. Mélisse parut le premier, et conta son histoire. Aime, lui répondit Salomon. Il sortit après cette courte réponse.

Joseph vient, représente son malheur : *Va-t'en au Pont-aux-Oies ;* ce fut le seul conseil qu'il put obtenir. Tous deux, s'étant rejoints, se communiquèrent les réponses qu'on leur avait faites, et les regardèrent comme des énigmes dont ils ne pouvaient trouver le mot, ou des paroles vagues qui, n'ayant aucun rapport à leurs affaires, semblaient avoir été proférées pour se moquer d'eux. Très-mécontens de leur voyage, ils quittèrent donc Jérusalem, et reprirent le chemin de leur pays.

Après quelques jours de marche, ils arrivèrent à une rivière profonde, sur laquelle était un pont magnifique. Dans ce moment passait un grand convoi de chevaux et de mulets chargés qui leur fermaient le passage. Ils furent contraints d'attendre. Tout avait défilé, il ne restait plus qu'un mulet ombrageux qui ne voulait plus

avancer. Le muletier prend un bâton, le frappe d'abord assez doucement ; mais le mulet allait tantôt à droite, tantôt à gauche, quelquefois reculait et ne faisait pas un pas en avant. Nouveaux coups de la part du muletier, sur les flancs, sur la tête, sur la croupe : tout était inutile. Joseph et Mélisse, qui attendaient que le passage fût libre, touchés de pitié, disaient : Bourreau ! veux-tu le tuer ? ne peux-tu essayer de le mener plus doucement ? sûrement il irait beaucoup mieux, si tu le traitais moins cruellement. Messieurs, répondit le muletier, vous connaissez vos chevaux ; moi, je connais mon mulet, laissez-moi faire. A ces mots, il redouble les coups et fait tant, enfin, que le mulet avance. Avant de quitter ce pont, Joseph demanda à un vieillard qui y était assis, comment cet endroit s'appelait : Monsieur, répondit le bon-homme, on le nomme le *Pont-aux-Oies*. Joseph se ressouvint alors des paroles de Salomon. Je commence à voir clair, dit-il à son compagnon, dans le conseil qui m'a été donné, et je le crois très-bon. Jusqu'à présent, je n'ai pas bien su battre ma femme ; mais ce muletier vient de me donner une leçon dont je saurai profiter.

Nos voyageurs arrivés à Antioche, Joseph retint quelques jours Mélisse, afin de lui donner le temps de se reposer. Joseph fut fort bien reçu de sa femme, à laquelle il dit de leur préparer à souper, comme son ami l'ordonnerait. Celui-ci, obligé de céder à cette civilité, donna ses ordres ; mais on n'en exécuta aucun, et le souper fut absolument contraire à celui qui avait été prescrit. Joseph, irrité, dit à sa femme : Ne t'avait-on

pas dit quel devait être notre souper? Que veut dire ceci? repartit-elle aigrement, que m'importent les ordres d'autrui? j'ai suivi ma fantaisie. Que le repas te plaise ou ne te plaise pas, je ne m'en embarrasse guère. Mélisse, étonné de la réponse de cette femme, ne put s'empêcher de la blâmer; mais Joseph, plus courroucé qu'étonné, dit : Ma femme, je te retrouve telle que je t'ai laissée; mais je saurai changer ton caractère. Et se tournant vers Mélisse : Mon ami, lui dit-il, nous verrons si le conseil de Salomon est bon; mais ne trouve point mauvais, je t'en prie, que je l'exécute devant toi. Ne trouble point mon entreprise, et souviens-toi de la réponse que nous fit le muletier, lorsque nous nous attendrissions sur le sort de son mulet. Je suis dans ta maison, répondit Mélisse, et j'ai résolu de n'y faire que ce qui te sera agréable.

Joseph, ayant trouvé un bâton de chêne encore tout vert, monte à la chambre où sa femme était allée exhaler son dépit. Il la prend par les cheveux, la jette à ses pieds et la bat comme un désespéré. D'abord on crie, on menace; mais les cris, les menaces n'opérant rien, on a recours aux prières : on fait des sermens, on promet de faire à l'avenir tout ce qu'on voudra. Malgré cet air de repentir, les coups roulaient toujours sur les côtés, les cuisses et les épaules; enfin, la lassitude seule met un terme à cette expédition.

Joseph revint vers Mélisse. Nous verrons demain, dit-il, quel miracle aura opéré le conseil d'aller au *Pont-aux-Oies.* Après s'être reposé un moment, il lava ses mains, puis se mit à table; et, quand l'heure du sommeil fut venue, ils allèrent se coucher. Cependant la pauvre femme se

ramasse, se jette sur un lit, où elle reposa le mieux qu'il lui fut possible. Le lendemain, elle se lève de bonne heure, va trouver son mari, lui demande ce qu'elle veut pour son dîner. Celui-ci, riant avec Mélisse de l'heureux succès de son expédient, dit ce qu'il veut. L'heure venue, on trouva la table servie selon les ordres reçus. Joseph et Mélisse se réunirent donc pour louer la sagesse du conseil qu'ils n'avaient pas d'abord compris.

Quelques jours après, Mélisse, revenu chez lui, confia à un homme sage la réponse de Salomon. Ce sage lui dit : Il ne pouvait vous donner un meilleur conseil : vous savez bien que vous n'aimez personne. Les fêtes que vous donnez, les plaisirs que vous procurez, ce n'est point par amitié pour quelqu'un, c'est pour vous, pour vous seul, pour satisfaire votre vaine gloire. Aimez donc, comme vous l'a dit Salomon, et vous serez aimé.

C'est ainsi que Joseph parvint à corriger sa femme, et Mélisse à avoir des amis.

NOUVELLE X.

LA JUMENT DU COMPÈRE PIERRE.

Cette nouvelle excita les murmures des dames et le rire des hommes. Quand tout fut apaisé, Dionéo prit la parole. — Aimables dames, un corbeau parmi des colombes contribue plus à faire ressortir leur beauté que le cygne le plus blanc : ainsi, un fou parmi des sages relève l'éclat de la sagesse. Vous êtes toutes modestes et discrètes ; moi, j'ai la tête un peu légère ; mais ce défaut doit être un titre à votre bienveillance, puisqu'il fait briller votre vertu : si j'avais plus de mérite, peut-être nuirais-je au vôtre. Je veux donc vous conter une nouvelle, point trop longue, mais qui vous montrera avec quel scrupule religieux il faut observer tout ce que prescrit celui qui fait une opération magique, sous peine de faire manquer l'effet que l'on en attendait.

Il y avait, l'année dernière, à Barlette un prêtre nommé messire Jean de Barole. Son bénéfice ne lui suffisant pas pour vivre, il conduisait de côté et d'autre, dans les foires de la Pouille, différentes marchandises sur une jument qui lui appartenait. En courant le pays, il avait fait rencontre d'un certain Pierre, du village des Trois-Saints, qui faisait, avec un âne, le même métier que lui. Il ne l'appelait, selon l'usage du pays, que le compère Pierre, à cause de l'étroite familiarité qui les unissait. Toutes les fois qu'il venait à Barlette, il le menait avec lui, le couchait, le régalait du mieux qu'il pouvait. Leurs honnêtetés étaient réciproques. Compère Pierre, qui n'avait à Trois-Saints qu'une petite maisonnette, à peine suffisante pour loger son âne, sa femme, jeune et belle, et lui, en faisait les honneurs à messire Jean, quand il lui faisait l'honneur d'y venir. Cependant, quand il s'agissait de coucher, compère Pierre ne pouvait satisfaire sa bonne volonté, n'ayant qu'un lit qu'il partageait avec sa femme; il fallait donc que messire Jean couchât sur un peu de paille, à côté de sa jument, logée, avec l'âne, dans une écurie fort étroite. Madame Jeannette, qui n'ignorait pas les bons traitemens que son mari recevait à Barlette de la part du curé, avait proposé plusieurs fois d'aller coucher avec une de ses voisines nommée Zite Cataprise, et de laisser sa place au bon prêtre. Celui-ci avait toujours refusé cet arrangement. Un jour, entre autres, pour prétexter son refus : Commère Jeanne, lui dit-il, ne vous inquiétez pas de moi : je ne sui[illegible] plaindre que je le pa-

rait. Cette jument que vous me connaissez, je la change, quand je veux, en une belle fille, et lui rends sa première forme. Croyez que je ne puis ni ne veux l'abandonner. Jeannette, qui était simple d'esprit, crut ce prodige, et en fit part à son mari. Si le curé, ajouta-t-elle, est aussi véritablement ton ami que tu le dis, que ne te confie-t-il son secret! Tu ferais de moi une jument, et, avec l'âne et moi, tes affaires iraient mieux : nous ferions double profit. Compère Pierre, qui n'était rien moins qu'un rusé compère, crut aussi au prodige, se rendit au conseil de sa femme, et, sans perdre de temps, sollicita messire Jean de lui apprendre son secret. Celui-ci s'efforça de le détourner de cette idée; mais, n'en pouvant venir à bout : Puisque absolument vous le voulez, lui dit-il, demain matin, à notre ordinaire, soyons levés avant le jour, et je vous ferai part de toute ma science.

Vous imaginez bien que l'attente et mi'l patience empêchèrent compère Pierre et commère Jeannette de fermer l'œil pendant une partie de la nuit. Dès que le jour commença à poindre, ils se levèrent et appelèrent le curé. Il n'y a personne au monde, dit celui-ci, en se levant, à qui je voulusse découvrir mon secret; mais, vous l'avez exigé, je ne puis rien vous refuser. Cependant, si vous voulez être bien instruits, observez avec exactitude ce que je vous prescrirai. Après qu'on lui eut tout promis, messire Jean prend une chandelle, et la met entre les mains du compère Pierre, en lui disant : Regarde bien tout ce que je ferai, et retiens fidèlement les paroles que je prononcerai; mais

sur toutes choses, mon ami, garde-toi de rien dire, quoi que je fasse, le moindre mot gâterait tout, et il serait impossible d'y revenir. Fais des vœux seulement pour que je puisse bien attacher la queue; car c'est le plus difficile de l'ouvrage. Compère Pierre prend la chandelle, et jure de suivre en tout les ordres du magicien.

Alors messire Jean fait dépouiller Jeannette de tous ses vêtemens, sans en excepter un seul, la fait coucher sur ses mains et ses pieds, dans la posture d'une jument; puis, lui touchant le visage et la tête : Que ceci, dit-il, soit une belle tête de jument. De là, passant aux cheveux : Que ceci soit belle crinière de jument. Ensuite, portant la main sur la poitrine, où il y sentit deux globes élastiques et durs, dont le mouvement et la dureté se communiquèrent bientôt à messire Jean : Que ceci, dit-il, soit beau poitrail de jument. Il en fit autant sur le ventre, sur les cuisses, sur les jambes et sur les bras. Il ne restait plus que la queue à former ou à placer. Le curé se poste derrière Jeannette, et, tandis qu'il appuie une de ses mains sur la croupe, il....... Mais à peine eut-il commencé, que Pierre, qui, jusqu'à ce moment, avait tout regardé attentivement et sans mot dire, ne trouvant pas cette dernière opération de son goût, s'écria : Halte-là! messire Jean; je n'y veux point de queue, je n'y veux point de queue : aussi bien l'attachez-vous trop bas. Le curé ne démarrait point, le mari courut le tirer par la soutane. Peste de nigaud! dit messire Jean tout chagrin, car il n'avait pas bien achevé sa besogne; ne t'avais-je pas

recommandé de garder le plus profond silence, quelque chose que tu visses? La métamorphose allait s'opérer dans l'instant; mais ton maudit babil a tout gâté; et, ce qu'il y a de pis, c'est que je ne puis recommencer. Vraiment, répondit Pierre, je n'y voulais pas une telle queue, et vous l'attachiez beaucoup trop bas; et, s'il en fallait une absolument, pourquoi ne me disiez-vous de la mettre moi-même?

La jeune femme, qui avait pris goût à cette dernière opération de la cérémonie : Bête que tu es! dit-elle à son bon-homme de mari, pourquoi as-tu gâté tes affaires et les miennes? Où as-tu jamais vu de jument sans queue? Tu seras gueux toute ta vie : encore un moment de patience, et tout était fait. Ne t'en prends qu'à toi-même si nous sommes toujours misérables.

Comme l'indiscrétion de Pierre ôtait toute possibilité de faire d'une femme une jument, Jeannette se rhabilla, et compère Pierre tâcha de faire son métier ordinaire avec son âne. Il ne voulut point suivre messire Jean à la foire de Betonte, et se garda bien, dans la suite, de lui demander une jument.

Lorsque Dionéo eut ainsi terminé son agréable histoire, le soleil commençait a perdre sa chaleur, et la fraîche brise du soir se fit entendre dans le feuillage des arbres. La reine, arrivée au terme de son règne, ôta la couronne qu'elle avait sur sa tête, et la mit sur celle de Pamphile, qui était le dernier à recevoir cet honneur, en lui disant : Sire, vous n'avez pas peu de chose à faire : c'est à vous à réparer mes fautes et celles

de mes prédécesseurs dans la place que j'ai remplie que vous allez remplir vous-mêmes. Puisse Dieu vous faire autant de grâce qu'il m'eu fait en me permettant de vous couronner roi! Pamphile reçut cet honneur avec reconnaissance, et répondit honnêtement que, si son règne obtenait des éloges, il les devrait à l'indulgence de ses sujets. Ensuite, ayant donné ses ordres au maître-d'hôtel, comme ses prédécesseurs avaient fait, il se tourna vers les dames, et dit : La bonté de notre reine d'aujourd'hui, pour donner quelque relâche à notre esprit, nous a permis de parler de tout ce qu'il nous plairait. Je crois que vous avez eu assez de repos, et qu'il est bon de reprendre notre usage ordinaire. Voici donc le sujet sur lequel je vous prie de vous préparer pour demain. Nous nous entretiendrons de ceux ou de celles qui ont fait de grandes et belles choses pour l'amitié ou pour quelque autre motif aussi noble. La peinture de ces actions embrasera tellement nos cœurs d'une vive émulation, que notre vie, naturellement si courte, s'étendra, par les soins de la renommée, au-delà de la durée de ce corps mortel.

Ce sujet plut généralement à la compagnie, qui, s'étant levée, se livra, avec la permission du nouveau roi, aux jeux accoutumés jusqu'à l'heure du souper, qui fut diligemment servi. Dès qu'on fut levé de table, on alla au bal ; et, quand on eut chanté plusieurs petites chansons, plus agréables par les paroles que par la musique, le roi ordonna à Néiphile d'en chanter une de sa composition.

Lorsque cette dame eut obéi avec sa voix douce et harmonieuse, le roi, voyant que la plus grande partie de la nuit était déjà passée, ordonna à chacun d'aller prendre du repos.

DIXIÈME JOURNÉE.

NOUVELLE PREMIÈRE.

MESSIRE ROGER.

Le soleil commençait à peine à paraître sur l'horizon, que toute la société réunie autour du roi délibéra sur le lieu où l'on devait aller se divertir. Il fut bientôt fixé et l'on partit aussitôt. Le roi, accompagné de Philomène et Flamette, marchait au petit pas, à la tête de la bande joyeuse, qui ne s'entretenait que des plaisirs de la journée. Après une longue et délicieuse promenade, on revint au palais chercher un abri contre la chaleur, qui commençait à devenir insupportable. On fit rincer les verres dans la fontaine, et but qui voulut. Ensuite la compagnie alla se délasser, jusqu'au dîner, dans les

agréables bosquets du jardin. Au sortir de la table, on s'assembla dans un lieu marqué par le roi, selon la coutume ordinaire. Là, il ordonna à Néiphile de dire la première nouvelle. Elle commença ainsi son récit.

Pour me rendre digne de l'honneur que me fait le roi, en m'ordonnant de parler la première, je vous entretiendrai aujourd'hui de la magnificence, qualité qui orne, embellit, fait éclater la vertu, comme le soleil répand la beauté et la lumière sur le ciel.

Messire Roger de Figiovan a été un des plus aimables et des plus vaillans chevaliers qu'ait produits la ville de Florence; peut-être aussi a-t-il été un des plus honnêtes hommes dont elle se puisse vanter. Fort riche, brûlant du désir de s'illustrer, et voyant que la Toscane était un pays peu propre à favoriser ses desseins, il résolut d'entrer au service d'Alphonse, roi d'Espagne, monarque d'une réputation qui effaçait celle des princes ses voisins. Il passa donc à Madrid, suivi d'un nombreux équipage, et fut fort bien reçu du roi. Il vécut auprès de lui d'une manière brillante, se signala par plusieurs belles actions, et acquit bientôt la réputation d'un vaillant homme. Mais, après avoir étudié avec soin le caractère et la conduite du roi, il remarqua que ce prince accordait les grâces assez indiscrètement, et que ce n'était pas toujours le mérite qui avait part à ses dons. Les châteaux, les places, les baronnies étaient distribuées à des gens ignorés, et qui n'avaient d'autre titre, pour les obtenir, que beaucoup d'intrigue. Il se connaissait, il savait fort bien ce qu'il valait, et

voyant qu'on l'oubliait dans la distribution des faveurs, il crut que cet oubli, tout injuste qu'il était, blessait son honneur. Il résolut donc de se retirer. Il demanda son congé au roi et l'obtint. Ce prince lui fit présent de la plus belle et de la meilleure mule qu'il y eût dans ses écuries, telle enfin que Roger pouvait la désirer pour le long voyage qu'il projetait. Ensuite le roi chargea un de ses gentilshommes, dont il connaissait la sagesse et la discrétion, d'accompagner messire Roger dans sa route, sans lui laisser apercevoir qu'il eût des ordres pour cela; de bien écouter ce qu'il dirait de lui, et de faire en sorte de le ramener à la cour après qu'il aurait bien déclamé.

L'officier joua fort bien son rôle. Il épia le moment où Roger sortirait de la ville. Dès qu'il le vit parti, il le suivit, l'aborda, et, lui faisant accroire qu'il allait en Italie, il marcha avec lui, comme compagnon de voyage. Ils parlèrent d'abord de choses indifférentes et générales; mais, sur les neuf heures, le gentilhomme dit à Roger : Je crois qu'il serait à propos de faire pisser nos montures et de les faire un peu repaître. On entra dans une hôtellerie, où toutes les bêtes pissèrent, excepté la mule; ce qui fut remarqué de Roger. S'étant remis en route, on arrive à un ruisseau où ils firent boire les bêtes, et où la mule ne manqua pas de pisser. La peste soit de l'animal, s'écria Roger; il est du naturel du maître de qui je la tiens. L'officier ne laissa pas échapper cette phrase; il en avait déjà recueilli beaucoup d'autres sur le compte du roi, mais toutes étaient en son honneur.

Le lendemain matin, le gentilhomme fit si bien, qu'il engagea Roger à revenir sur ses pas. On prétend que, ne pouvant l'y déterminer par la persuasion, il l'y obligea par ordre du roi. Quoi qu'il en soit, Alphonse, prévenu déjà de son propos, le fait venir, lui fait un bon accueil, et lui demande pourquoi il l'avait comparé à sa mule. Sire, répondit le Florentin, sans se déconcerter, j'ai fait cette comparaison, parce qu'elle est juste. En effet, ma mule n'ayant point pissé où il fallait, et pissant où il ne fallait pas, a agi, ce me semble, comme votre majesté, qui ne donne pas quand il le faut, et qui donne quand il ne faut pas, puisqu'elle comble de ses dons ceux qui en sont indignes, et qu'elle les refuse à ceux qui n'ont rien négligé pour les mériter.

Mon cher Roger, répondit le roi, si je ne vous ai pas comblé de mes faveurs, ce n'est pas que je vous en aie cru moins digne que la plupart de ceux qui les ont obtenues. Je connais tout votre mérite, je vous rends la justice qui vous est due ; mais votre malheureuse étoile s'est toujours opposée aux effets de ma bonne volonté : c'est elle et non pas moi qu'il faut accuser, et je veux vous en donner une preuve convaincante. Sire, répliqua le Toscan, si je me plains de n'avoir eu aucune part à vos dons, ce n'est pas que je sois tourmenté du désir d'augmenter ma fortune, mais parce que cet oubli paraît déposer et contre mes services et contre le désir que j'ai toujours eu de mériter votre estime.

Le roi le mena dans une grande salle où, selon ses ordres, il y avait deux coffres fermés. Un de ces coffres,

lui dit-il ensuite en présence de plusieurs personnes, contient ma couronne, mon sceptre et mes bijoux les plus précieux; l'autre ne renferme que de la terre. Prenez lequel des deux il vous plaira : je vous donne celui que vous choisirez. Vous verrez, par cette épreuve, qui de votre étoile ou de moi a été injuste envers vous.

Roger ayant obéi, le roi fait ouvrir le coffre qu'il avait choisi; c'était celui qui ne contenait que de la terre. Vous voyez bien, reprit alors Alphonse en riant, que ce que j'ai dit de votre étoile est exactement vrai, mais vos vertus méritent que j'en corrige la maligne influence. Je sais que vous n'avez nulle envie de devenir Espagnol; ainsi je ne vous donnerai ni château ni place; mais je veux que le coffre que la fortune vous a refusé soit à vous en dépit d'elle. Emportez-le dans votre pays; qu'il soit pour vous et pour les vôtres un témoignage de votre vertu, et de mon empressement à récompenser le mérite. Roger reçut le présent, et, après avoir fait les remercîmens qu'il méritait, il reprit, bien joyeux, le chemin de la Toscane.

NOUVELLE II.

GUINO DE TACCO.

La magnificence d'Alphonse fut généralement louée, et surtout par le roi, à qui elle avait plu extrêmement. Il ordonna ensuite à Élise de conter sa nouvelle. Cette dame commença ainsi :

Guino de Tacco, renommé par son audace et ses brigandages, ennemi des comtes de Saint-Flour, chassé de Sienne, fit révolter la ville de Radicofani contre la cour de Rome, s'y établit, et, pour s'y soutenir, faisait détrousser tous ceux qui passaient dans les environs. Boniface VIII occupait alors la chaire pontificale. L'abbé de Cluny, qu'on regarde comme le plus riche prélat de toute la chrétienté, vint faire, dans ce temps, sa cour à Rome. Là, s'étant gâté l'estomac par les excès de la bonne chère, les médecins lui conseillèrent d'aller prendre les eaux de Sienne; et, en ayant obtenu l'agrément du pape, il partit en grande pompe et avec un train nombreux de chars, d'hommes et d'ani-

maux, sans trop s'inquiéter de ce qu'on disait de Guino.

Celui-ci, instruit du voyage du prélat, tendit ses filets, et l'enferma si bien dans un passage fort étroit, lui et son train, qu'il n'en échappa point un seul valet. Ensuite il lui députa un de ses principaux officiers, pour lui dire fort civilement, de sa part, qu'il le priait de venir descendre chez lui. L'abbé répondit en colère qu'il ne le ferait pas, qu'il n'avait rien à démêler avec Guino; qu'il passerait outre, et qu'il n'y avait personne assez hardi pour s'opposer à son passage. Le député lui répliqua respectueusement qu'il était en un lieu où l'on ne reconnaissait de force supérieure que celle de Dieu même, et où les excommunications, les interdictions étaient méprisées et de nul effet : Ainsi je crois, monsieur, continua-t-il, que le parti le plus sage que vous ayez à prendre est de vous rendre de bonne grâce à l'invitation du seigneur Guino.

Pendant cette petite conférence, arrive une troupe de satellites, qui environnent monsieur l'abbé, et le forcent de prendre, avec tous ses gens et son bagage, le chemin du château. Dès qu'il y fut arrivé, on le logea, selon les ordres du maître, dans une petite chambre fort étroite et fort obscure, tandis qu'on donna à toutes les personnes de sa suite un appartement commode et proportionné à leur qualité. Après qu'on eut mis en sûreté les mulets, les chevaux et le reste de l'équipage, Guino alla trouver monsieur l'abbé, et lui dit : Guino, monsieur, dont vous êtes l'hôte, m'envoie vous prier d'avoir la complaisance de lui déclarer le but et le su-

jet de votre voyage. L'abbé, à qui l'expérience du malheur avait déjà donné un peu de sagesse et de modestie, répondit à tout sans se faire prier.

Il vint alors en tête à Guino de guérir lui-même l'abbé sans lui faire prendre de bain. Il eut soin qu'on entretînt un grand feu dans sa petite chambre, et qu'on veillât exactement à sa porte, avec défense de laisser entrer personne. Il ne retourna le voir que le lendemain matin, lui apportant une serviette propre, deux tranches de pain rôti et un grand verre de verdic de Cornilie, puisé dans la provision même de l'abbé. Monsieur, lui dit-il après les premières salutations, Guino, dans sa jeunesse, étudia en médecine, et il prétend qu'il n'y a point de meilleur traitement pour l'estomac que celui qu'il veut vous prescrire. Ce que je vous présente en est un commencement; prenez-le donc, et vous fortifiez. L'abbé, que la faim sollicitait plus vivement que le désir de causer, mangea et but avec plaisir, quoiqu'il eût l'air de le faire avec dédain. Ensuite il tint beaucoup de propos qui sentaient la fierté, fit plusieurs plaintes, plusieurs questions, et demanda, entre autres choses, à voir Guino, qui regarda une partie de ces discours comme autant de paroles vaines, peu dignes de son attention. Il répondit aux autres choses fort civilement, et l'assura que Guino se ferait un plaisir de lui rendre visite dans peu de temps. Le lendemain, il revint avec la même provision, qui fut reçue de la même manière, et il continua ce manége pendant plusieurs jours. Mais, s'étant enfin aperçu que son malade avait mangé des fèves sèches qu'il avait apportées

exprès, et qu'il avait feint d'avoir laissées par mégarde, il vint lui demander, de la part de Guino, comment il se trouvait de son estomac. Je ne me trouverais que trop bien, répondit l'abbé, si j'étais hors des mains de ton maître, et que j'eusse plus amplement à manger; car ses remèdes m'ont si bien guéri, que j'ai un appétit dévorant.

Guino alla aussitôt faire préparer une belle chambre, qu'il fit garnir des meubles de monsieur l'abbé. Il commanda ensuite un grand festin, auquel il invita les principaux habitans de la ville, et plusieurs personnes de la suite de l'abbé. Le lendemain matin, il alla dans sa cellule. Monsieur, lui dit-il, puisque vous vous sentez bien, il est temps que vous sortiez de l'infirmerie. Il le prend ensuite par la main, le conduit dans l'appartement qui lui était destiné, l'y laisse avec ses gens, et va donner ses ordres pour le dîner.

L'heure du dîner venue, on servit un repas magnifique, où la bonne chère et le bon vin abondaient. Guino conservait toujours l'*incognito* vis à-vis de l'abbé. Enfin, après l'avoir traité pendant trois ou quatre jours avec cette même magnificence, il ordonna qu'on apportât dans une salle tous ses bagages, et fit conduire dans une cour, sur laquelle cette salle avait vue, tous ses chevaux, jusqu'à la plus mauvaise haridelle. Ensuite il alla trouver l'abbé, lui demanda comment il se portait, et s'il se sentait assez de forces pour monter à cheval. L'abbé répondit qu'il n'était que trop fort, qu'il était parfaitement guéri de son estomac ; mais que sa santé irait beaucoup mieux encore dès qu'il serait

sorti des mains de Guino. Celui-ci le mena alors dans la salle où étaient son bagage et ses gens; et, l'ayant conduit à une fenêtre d'où il pouvait voir tous ses chevaux : Vous devez savoir, monsieur, lui dit-il, que ce n'est point par lâcheté ou par méchanceté que Guino de Tacco, qui n'est autre que moi-même, s'est rendu voleur de grand chemin, ennemi du pape et de toute la cour romaine : c'est pour venger son honneur et sauver sa vie, comme un brave gentilhomme, et pour se délivrer des ennemis qui le poursuivaient : on m'a contraint de quitter mon pays; et, n'ayant pas de bien, j'en prends où j'en trouve. Mais, parce que vous me semblez un seigneur distingué, et quoique j'aie guéri votre estomac, je ne veux rien m'approprier de ce qui vous appartient : je me contenterai de ce que vous voudrez vous-même m'accorder en faveur du besoin où je me trouve. Vos bagages sont ici, vos chevaux dans cette cour; laissez-m'en, ne m'en laissez pas, partez ou demeurez, dès ce moment je vous rends tous vos droits de propriété et votre première liberté.

L'abbé, étonné qu'un voleur de grand chemin parlât d'une manière si généreuse et qui lui plaisait si fort, oublia tout son ressentiment contre Guino, courut l'embrasser avec affection, en lui disant : Je proteste devant Dieu que, pour gagner le cœur d'un homme tel que toi, je souffrirais bien plus qu'il me semble que tu ne m'as fait souffrir. Cruelle fortune qui t'oblige à faire un si malheureux métier! Cela dit, il reprit le chemin de Rome avec le plus simple équipage, et lui laissa tous les chevaux et tous les meubles

dont il put se passer, ne gardant que le plus simple nécessaire.

Le pape avait été instruit de la prise de l'abbé, et en avait été fort affligé. Dès qu'il le vit, il lui demanda si les bains lui avaient fait grand bien. Très-saint père, répondit l'abbé en souriant, j'ai trouvé, avant d'arriver aux bains, un très-habile médecin qui m'a parfaitement guéri. Et il lui conta alors son aventure. Sa sainteté en rit beaucoup; mais l'abbé, dans un transport de reconnaissance, lui demanda une grâce. Le pape, croyant que c'était une nouvelle abbaye dont il s'agissait, dit qu'il ferait tout ce qu'il demanderait. Saint père, continua-t-il, je vous supplie de pardonner à Guino de Tacco, mon médecin, et de lui rendre vos bontés, parce que je ne connais pas d'homme plus vertueux ni plus estimable. Tout le mal qu'il a fait est moins son propre crime que celui de sa fortune. Changez-la, donnez-lui de quoi vivre d'une manière convenable à son état, et vous le verrez tel que je le vois moi-même.

Le pape, naturellement généreux, et qui aimait la vertu partout où elle se trouvait, répondit à l'abbé qu'il pouvait faire venir sans crainte son protégé. Guino parut à Rome, et n'y séjourna pas long-temps sans remplir la haute idée qu'on avait donnée de lui. Le pape le remit en ses bonnes grâces, le créa chevalier des hospitaliers, et lui donna un grand prieuré de cet ordre. Il se montra tout le reste de sa vie l'ami, le serviteur de la sainte église romaine et de l'abbé de Cluny.

NOUVELLE

MITRIDANES ET NATHAN.

Toute la compagnie croyait avoir ouï le récit d'un miracle en entendant parler d'un homme d'église capable d'une action aussi généreuse. Mais, quand chacun eut dit son mot, le roi ordonna à Philostrate de prendre la parole.

C'est une chose certaine et avérée, du moins si on peut ajouter foi au récit des Génois et de plusieurs autres voyageurs, que, dans le Catay en Chine, un gentilhomme fort riche, nommé Nathan, avait une pièce de terre qui joignait la route par où étaient contraints de passer tous ceux qui allaient de l'occident à l'orient ou de l'orient à l'occident. Cet homme, doué d'un caractère noble, généreux et libéral, et voulant fair connaître la grandeur de son âme par une action d'é clat, fit assembler des maçons, des charpentiers et d ouvriers de toute espèce, et construire sur le bord de

la route, en très-peu de temps, un des plus beaux, des plus grands, des plus riches palais qui jamais aient existé. Il le fit ensuite meubler de toutes les choses nécessaires pour recevoir honorablement tous les gentilshommes qui y passeraient. Un grand nombre de serviteurs l'aidaient à accueillir les voyageurs avec une magnificence digne de ses grands biens et de son grand cœur. Cela dura si long-temps, que le bruit de sa libéralité se répandit, non-seulement dans les contrées de l'orient, mais dans celles de l'occident. Il était déjà chargé d'années, mais toujours libéral et magnifique, lorsqu'un jeune seigneur, nommé Mitridanes, d'un pays peu éloigné du sien, qui n'était pas moins riche, et qui avait souvent entendu louer ses libéralités, en devint jaloux, et se proposa de l'effacer ou du moins de l'obscurcir par de plus grandes. À l'imitation de son rival, il fit bâtir un somptueux et vaste palais, où il recevait les voyageurs et les comblait d'honnêtetés, de sorte qu'il acquit en peu de temps une réputation glorieuse.

Mitridanes était un jour seul dans la cour de son palais : une pauvre femme entre par une des portes, et lui demande l'aumône; l'ayant obtenue, elle revient par une autre, ainsi de suite, jusqu'à douze fois sans être refusée. Elle reparut une treizième fois : Bonne femme, lui dit Mitridanes, tu reviens bien souvent Et cependant il lui donna encore ce qu'elle demandait. O libéralité de Nathan! s'écria la vieille, combien tu es merveilleuse! je suis entrée par les trente-deux portes de son palais, toujours en lui demandant l'aumône,

et toujours il a feint de me méconnaître, et me l'a donnée. Je ne viens ici que treize fois, je suis connue et réprimandée! A ces mots elle part et ne revient plus.

Mitridanes, offensé et irrité du discours de la vieille, et craignant que la renommée de Nathan ne portât préjudice à la sienne, s'écria : Malheureux! quand pourrai-je atteindre à la libéralité de Nathan! Il ne faut plus chercher à le surpasser dans les grandes choses comme je le prétendais, puisque je ne puis en approcher dans les plus petites. Tant que cet homme vivra, mes peines seront inutiles; et, puisque le poids des années n'a pu encore l'hôter de ce monde, il faut que je le fasse moi-même. Dans ce mouvement de dépit et de fureur, sans communiquer son dessein à personne, il monte à cheval, suivi de peu de monde, et arrive, après trois jours de marche, à la demeure de Nathan. Il commanda à ses gens de feindre de n'être pas de sa suite, de le méconnaître, et de chercher à se loger aussi dans le palais, et d'y demeurer jusqu'à ce qu'ils eussent d'autres ordres de lui.

Mitridanes, qui était arrivé sur le soir, trouve Nathan lui-même qui se promenait seul aux environs de son palais, habillé fort simplement. Ne le connaissant point, il lui demanda s'il ne pourrait pas lui enseigner la demeure de Nathan. Mon fils, personne ne peut mieux vous l'apprendre que moi, lui répondit gaîment celui-ci : je vous mènerai chez lui avec plaisir. Vous m'obligerez, répartit Mitridanes; mais, je veux, s'il se peut, n'être pas connu de Nathan. Je puis encore vous satis-

faire à cet égard répliqua le vieillard. Mitridanes descend donc de cheval, et suit son conducteur, qui le mène jusqu'au palais. Nathan fait prendre aussitôt le cheval de son hôte par un domestique, auquel il dit à l'oreille d'aller promptement ordonner à ses compagnons que personne ne dît au jeune homme qu'il fût Nathan. Ensuite il le conduisit dans une belle chambre où il n'était vu que de ceux qui avaient ordre de le servir. Il lui fit faire ensuite de grands honneurs, et lui tint lui-même compagnie. Quoique Mitridanes respectât Nathan inconnu comme un vénérable vieillard, il lui demanda cependant qui il était. Je suis, répondit il, un petit serviteur de Nathan; je le sers dès ma plus tendre jeunesse, sans qu'il m'ait élevé à autre chose qu'à ce que vous voyez; de sorte que, lorsque tout le monde se loue de lui, moi je pourrais m'en plaindre.

Ce discours donna à Mitridanes l'espérance d'obtenir des secours et des facilités pour l'exécution de son mauvais dessein. Nathan lui demanda à son tour, le plus honnêtement du monde, qui il était et quelles affaires l'attiraient dans le pays, lui offrant ses conseils et ses services dans tout ce qui dépendrait de lui. Mitridanes réfléchit un peu avant de répondre; mais enfin, résolu de lui donner toute sa confiance, il lui fit un long discours pour s'assurer de sa fidélité, et, après l'avoir entretenu du sujet de son voyage et lui avoir dit son nom et son état, il finit par lui demander ses conseils et son secours. Nathan fut surpris et effrayé d'une pareille résolution; mais, s'étant bientôt remis,

il lui dit avec fermete, d'un front serein : Né d'un père qui n'était point gentilhomme, et qui s'honora peu par les grandes qualités du cœur, je vois, mon cher Mitridanes, que vous ne voulez point imiter son exemple, et que vous vous faites un devoir d'exercer la libéralité envers tout le monde. Je vous loue de porter envie à la vertu de Nathan, parce que, s'il y en avait beaucoup qui lui ressemblassent, la misère disparaîtrait de la terre, et il n'y aurait plus moyen de s'illustrer par la bienfaisance. Vous pouvez compter sur ma discrétion; mais je dois vous prévenir que je puis mieux seconder votre projet par mes conseils que par mes secours. Voyez ce petit bois, qui n'est guère éloigné que d'un quart de lieue : Nathan va s'y promener presque tous les matins; il vous sera facile de l'y surprendre seul et de faire de ce vieillard tout ce que vous voudrez. Si vous le tuez, il ne faudra pas vous enfuir par le même chemin que vous avez pris en venant, mais vous retirer par celui que vous voyez à main gauche, et qui mène hors du bois. Il est moins fréquenté que l'autre, et en même temps c'est le plus court et le plus sûr pour vous en retourner. Mitridanes, ainsi instruit, fit savoir à ses gens dans quel endroit il voulait qu'ils l'attendissent le lendemain.

A la pointe du jour, Nathan, invariable dans ses sentimens, et peu attaché à une vie dont il était toujours prêt de rendre compte au maître des destinées, se rendit seul au petit bois pour y recevoir la mort. Le jeune homme, de son côté, prend son arc et son épée, car il n'avait point d'autres armes, et se rend au même lieu.

Il aperçoit Nathan qui se promène seul. Désirant le voir et lui parler avant de l'attaquer, il court à lui, le saisit, l'arrête en lui disant : Vieillard, c'est fait de toi. J'ai donc mérité de mourir, répondit Nathan. A ce son de voix, à l'aspect de ce visage, Mitridanes ne put méconnaître l'hôte bienfaisant qui l'avait si bien reçu et conseillé si fidèlement. Soudain sa fureur s'éteint, et la honte succède au courroux. Il jette loin de lui son épée nue, s'élance de cheval, tombe aux pieds du vieillard : Mon père, lui dit-il en pleurant, votre libéralité éclate plus que jamais : après vous avoir témoigné le désir de vous ôter la vie, vous venez ici pour me le sacrifier! mais le ciel, plus soigneux de mon honneur, de ma vertu, que moi-même, m'a fort à propos ouvert les yeux, que l'envie avait fascinés. Plus vous avez montré de complaisance à me satisfaire, plus je suis coupable : vengez-vous donc, et punissez-moi comme je le mérite.

Nathan releva Mitridanes, et l'ayant embrassé tendrement : Mon fils, lui dit-il, ne craignez point mon ressentiment ; personne ne vous aime plus que moi. Votre cœur est véritablement grand, puisque, loin de songer, comme la plupart des riches, à augmenter vos richesses, vous ne cherchez qu'à dépenser avec magnificence celles que vous avez. Ne rougissez point d'avoir voulu me tuer pour devenir célèbre, et ne pensez pas que votre dessein m'ait beaucoup étonné. Les plus grands généraux, les plus grands rois n'ont étendu leur domaine et leur renommée qu'en tuant non un seul homme, comme vous aviez projeté de le faire, mais des

millions; qu'en saccageant des villes, qu'en ravageant des régions entières. Mitridanes ne songea plus à s'excuser, voyant que Nat an s'en chargeait si bien.

Ils retournèrent au palais, où Mitridanes séjourna plusieurs jours, comblé de caresses et d'honneurs de la part de son hôte, qui sut lui prouver qu'il ne pouvait être vaincu en libéralité.



L'ENFANT GÉNÉREUX

NOUVELLE IV.

L'AMANT GÉNÉREUX.

Il parut bien étonnant à toute la compagnie qu'on portât la libéralité jusqu'au sacrifice de sa vie. On conclut que Nathan avait vaincu en générosité le roi d'Espagne et l'abbé de Cluny. Quand on eut beaucoup discouru sur ce sujet, le roi, tournant ses yeux sur Laurette, lui fit signe de commencer.

Il y avait autrefois à Bologne, ville célèbre de la Lombardie, un chevalier nommé messire Gentil Cariscendi, que sa vertu rendait cher et respectable à tous ses concitoyens. Il avait été amoureux, dans sa jeunesse, d'une femme aimable nommée Catherine, et mariée à Nicolas Chassennemi. N'ayant pu obtenir de retour, il alla à Modène, le cœur plein de désespoir, occuper une place de podestat à laquelle il était appelé. Chassennemi quitta Bologne pour affaires, et sa femme se rendit à une campagne pour y passer le tem

de sa grossesse. Elle fut tout-à-coup surprise par un accident si violent, qu'elle perdit l'usage de tous ses sens, et que quelques médecins même la jugèrent morte. Comme ses parens lui avaient entendu dire plusieurs fois qu'elle ne serait pas grosse assez long-temps pour que son enfant vînt à terme, sans y regarder de plus près, ils l'ensevelirent, la pleurèrent, et la firent enterrer dans une église voisine.

Messire Gentil fut d'abord informé de cette nouvelle par un de ses amis, et, quoique cette jeune femme l'eût traité avec beaucoup d'indifférence, il ne laissa pas d'être vivement touché de sa perte. J'ai trop aimé cette aimable cruelle, disait-il en lui-même. Pendant qu'elle a vécu, je n'ai pu en obtenir le moindre regard favorable; à présent qu'elle est morte et qu'elle ne peut plus se défendre, il faut que je lui dérobe quelques baisers. Cette résolution prise, et ayant recommandé à tous ses gens de se taire sur son absence, il part la nuit avec un seul valet, et, sans s'arrêter nulle part, va droit au tombeau de sa maîtresse, l'ouvre, y entre, se couche auprès d'elle, approche son visage du sien, et le baise plusieurs fois en le mouillant de ses larmes. Il porte la main sur son sein, l'y tient pendant quelques momens, et croit sentir quelque mouvement. Il la glisse vers le cœur, et, examinant avec plus d'attention, il ne peut plus douter que sa maîtresse n'ait un reste de vie. Il fait approcher son valet, et, aidé par lui, il la retire du tombeau le plus doucement qu'il peut, la place sur son cheval, et la porte secrètement dans sa maison de Bologne. Messire

Gentil avait encore sa mère, femme vertueuse et sage, qui, ayant appris toute cette histoire de la bouche de son fils, touchée de compassion, rendit, avec l'aide d'un bain et d'un grand feu, la vie à madame Catherine. Celle-ci ouvre, en soupirant, ses yeux, qu'elle promène avec étonnement de tous côtés. — Hélas! où suis-je? Soyez tranquille, lui répondit la bonne dame; vous êtes en un lieu sûr. Ayant enfin recouvré tous ses sens et toute sa connaissance, ne sachant pas encore où elle était, et, voyant messire Gentil devant elle, elle demanda par quelle aventure elle se trouvait là. Messire Gentil lui conta tout fidèlement. Elle se plaignit d'abord; mais, après y avoir mieux songé, elle lui fit de grands remercîmens; puis elle le pria, le conjura, par l'amour même qu'il avait toujours eu pour elle, de ne rien faire qui pût blesser son honneur et celui de son mari, et de permettre que le lendemain matin elle retournât chez elle. Madame, répondit l'amoureux chevalier, puisque le ciel m'a fait la grâce de vous arracher à la mort, soyez persuadée que, malgré l'ardeur de ma passion, je n'userai jamais des droits que ce bienfait peut me donner sur vous, et que je saurai vous respecter. Mais, comme ce que j'ai fait pour vous mérite quelque récompense, voici celle que je désire et que je vous prie de m'accorder. La dame l'interrompit pour lui dire qu'elle était prête à accorder tout ce qui serait honnête et possible. Madame, ajouta Gentil, la grâce que je sollicite est que vous consentiez à rester ici secrètement jusqu'à mon retour de Modène, où je vais faire un très-court voyage.

Cette demande, qui n'avait rien que d'honnête, fut agréée par madame Catherine.

Quelques momens après cet entretien, elle sentit les douleurs de l'enfantement, et, avec l'aide de la mère du chevalier, elle accoucha sans peine d'un beau garçon. Il partit ensuite secrètement pour Modène. Quelque temps après, sur le point de quitter cette ville, il manda à sa mère qu'on préparât dans sa maison, pour le jour de son arrivée, un grand festin, et la pria d'y inviter plusieurs gentilshommes, entre autres Nicolas Chassennemi. Il avait si bien pris ses mesures, que tout était prêt à son arrivée, et la compagnie rendue. Il trouva madame Catherine plus belle et mieux portante que jamais, ainsi que son enfant, et se hâta de lui prescrire, avant de se mettre à table, la conduite qu'elle devait tenir pour surprendre agréablement son époux et ses autres convives. Le repas fut des plus splendides ; tout y fut bon et en abondance. Après le premier service, la conversation étant animée : Messieurs, dit le chevalier, j'ai ouï dire qu'il y avait autrefois en Perse une coutume qui me plaît fort. Lorsque quelqu'un voulait donner des témoignages de son attachement, il le faisait venir chez lui, lui montrait ce qu'il avait de plus cher et de plus précieux, fût-ce une fille, une femme, une amie, lui faisant entendre par-là qu'il lui découvrirait ainsi les replis les plus cachés de son cœur si cela était possible. J'ai résolu d'introduire cette coutume dans notre ville. Vous m'avez fait l'honneur de venir dîner chez moi : je veux vous en remercier à la mode de Perse.

Aussitôt il envoya deux de ses gens prier madame Catherine, qu'il avait fait parer magnifiquement, de venir honorer la compagnie de sa présence. La belle prit son enfant entre ses bras, et, accompagnée de deux femmes de chambre, elle paraît dans la salle et s'assied, à la prière du chevalier, à côté d'un très-honnête convive. Voilà, Messieurs, dit alors le chevalier, ce que j'ai et ce que j'aurai toute ma vie de plus cher. Croyez-vous que je n'aie pas raison? Tout le monde loua son choix, à la vue de la grande beauté de la dame, et chacun commença de la considérer avec plus d'attention; tous auraient juré que c'était Catherine, s'ils ne l'eussent crue morte. Chassennemi, plus attentif, plus inquiet que les autres, brûlait d'impatience de savoir qui elle était; et, voyant que le chevalier s'était un peu éloigné, il ne put s'empêcher de lui demander si elle était Bolonaise ou étrangère. Cette question, faite par son mari, l'embarrassa beaucoup; elle eut bien de la peine à se contraindre : cependant, fidèle à la promesse qu'elle avait faite, elle se tut. On lui demanda si ce bel enfant était à elle, si elle était femme ou parente de messire Gentil; pas le mot de sa part. Quand celui-ci se fut rapproché de la compagnie : Monsieur le chevalier, dit un de ses convives, j'avoue que cette dame est bien belle; mais il me semble qu'elle est muette: me suis-je trompé? Ce n'est pas une petite preuve de sa vertu, répondit le chevalier, d'avoir gardé le silence dans une circonstance comme celle-ci. — Mais enfin, monsieur, ne peut-on savoir qui elle est? — Je vous le dirai volontiers, si vous me promettez de ne pas bou-

ger de vos places tant que je parlerai, quelque chos que je puisse dire. On le lui promit. S'étant assis auprès de la dame, il fit de point en point l'histoire de ses amours, raconta ce qui était arrivé jusqu'à ce jour, au grand étonnement des auditeurs. Puis il se lève, prend dans ses bras le petit enfant, saisit la main de la mère, et la conduit à Nicolas : Je te fais présent de cette dame, lui dit-il, et de ce petit enfant, qui est ton ouvrage, et que j'ai tenu sur les fonts de baptême et nommé Gentil. Que Catherine ne te soit pas moins chère qu'auparavant, parce qu'elle a habité ma maison pendant près de trois mois. Je te jure, par le Dieu qui m'a fait devenir amoureux d'elle, pour être sans doute la cause de son salut, qu'elle n'a jamais vécu plus honnêtement avec son père, sa mère, ou toi, qu'ici, sous les yeux de ma mère.

Nicolas reçut sa femme avec des transports de joie difficiles à exprimer, et avec d'autant plus de plaisir, qu'il n'avait pas lieu de s'attendre à la recouvrer. Il remercia de son mieux le chevalier. L'attendrissement, qui avait passé dans l'âme de tous les spectateurs, ne les empêcha pas de donner à cette action tous les éloges qu'elle méritait. La dame fut reçue avec une grande joie dans sa maison. Long-temps après, on la regardait encore à Bologne comme une ressuscitée. Messire Gentil vécut depuis dans une intime liaison avec Nicolas, sa femme et toute sa famille.

NOUVELLE V.

LE JARDIN ENCHANTÉ

Chacun avait élevé messire Gentil jusqu'aux cieux, lorsque le roi ordonna à Émilie de raconter l'histoire qu'elle avait à dire. Cette dame commença ainsi :

Quoique le Frioul soit un pays froid, il ne laisse pas d'être agréable par les montagnes qui l'environnent, les fleuves qui le traversent, les fontaines qui l'arrosent. A Udine, ville de ce canton, il y eut autrefois une belle et noble dame, qu'on appelait madame Dianore, et qui avait épousé un certain Gilbert, homme extrêmement riche, d'une politesse et d'une affabilité peu communes. Les grâces et les vertus de cette femme la firent aimer d'un seigneur de distinction, appelé messire Ansalde Grandesse, dont on connaissait partout la vaillance et la libéralité. Il employait depuis long-temps, auprès de sa maîtresse, les moyens d'un amant passionné, mais

rien ne lui réussissait. La dame même, ennuyée de ses empressemens et de ses importunités, imagina de s'en défaire en lui faisant quelque proposition bizarre et dont l'exécution fût impossible.

Bonne femme, dit-elle un jour à la vieille chargée des messages de messire Ansalde, tu m'as souvent assuré que ton maître m'aime, tu m'as offert souvent de sa part des présens que j'ai cru devoir refuser, parce qu'il n'a rien à attendre de moi pour cela. La certitude de son amour peut seule m'engager à y répondre, et, s'il m'en donne la preuve que j'exige, je suis à lui. Que désirez-vous, madame? que voulez-vous qu'il fasse? répondit la vieille. — Le voici : il faut qu'il me construise ici près, hors de la ville, au mois de janvier, un jardin rempli de verdure, de fleurs, d'arbres couverts de feuilles comme au mois de mai : s'il ne satisfait pas mon désir, qu'il ne m'envoie plus ni toi ni d'autres. S'il m'importunait encore, je découvrirais à mon mari, à mes parens, tout ce que je leur ai caché jusqu'à présent, et je trouverais moyen de m'en défaire de la bonne façon.

Une telle demande parut au chevalier d'une exécution assez difficile. Il vit bien qu'on ne la lui faisait que pour avoir un prétexte honnête de s'en débarrasser; mais l'offre de sa maîtresse était si séduisante, il était d'ailleurs si curieux de savoir ce qu'il en résulterait, qu'il résolut de chercher les moyens de la satisfaire à quelque prix que ce fût. Il fit chercher, dans toutes les parties du monde, quelqu'un qui pût l'aider et le conseiller. Enfin il trouva un homme qui s'offrit

de lui faire, par magie, le jardin demandé. Il conclut marché avec lui, moyennant une grosse somme d'argent, et attendit le mois de janvier avec l'impatience de l'amour.

Il arriva enfin ce mois si désiré; et, la nuit après les fêtes de Noël, lorsque toute la campagne était couverte de neige et de glace, le magicien fit tant, avec le secours de son art, qu'il parut, dans un pré voisin de la ville, un des plus beaux jardins qu'on eût jamais vus, réunissant les fleurs et la verdure du printemps aux fruits de l'automne. Dès que messire Ansalde eut vu ce prodige, Dieu sait s'il fut comblé de joie. Il fit aussitôt cueillir les plus beaux fruits et les plus belles fleurs; et les envoya secrètement à sa maîtresse, en l'invitant à venir voir le jardin qu'elle avait demandé, pour être convaincue de l'amour dont il brûlait pour elle. On ne manqua pas aussi de lui rappeler la promesse qu'elle avait faite, et qu'elle avait même confirmée par un serment.

Quand la dame vit les fleurs et les fruits que son amant lui avait envoyés, joignant à ces preuves éloquentes ce qu'elle avait déjà entendu raconter des merveilles du jardin, elle commença à se repentir, et elle alla, avec plusieurs de ses voisines, voir ce jardin miraculeux. Après l'avoir examiné, loué et admiré, elle s'en retourna chez elle le cœur très-affligé, songeant à quoi ce jardin l'obligeait. Son chagrin était si violent, qu'il ne lui fut pas possible de le déguiser à son mari. Il lui en demanda la raison. La honte lui fit renfermer, pendant quelque temps, son secret au

dans d'elle-même; mais enfin, pressée d'une manière à ne pouvoir s'en défendre, elle lui conta toute son aventure. D'abord le mari se fâcha, se mit en colère, fit du bruit; ensuite, considérant l'honnêteté du motif qui avait conduit sa femme, il se calma sagement. Dianore, il ne convient pas à une femme sage et honnête, lui dit-il, de prêter l'oreille aux discours des amans, et encore moins de faire un marché déshonnête, quel qu'en soit le prix; car c'est par l'oreille qu'on arrive jusqu'au cœur, et il n'est rien de difficile dont l'amour ne puisse venir à bout. Tu as donc commis deux fautes, la première d'écouter les discours d'un homme amoureux, l'autre de prendre des engagemens. Mais, pour ta tranquillité, je veux bien te mettre à portée de remplir ta promesse, en t'accordant ce qu'un autre refuserait sans doute. Va donc trouver ton amant, et fais tous tes efforts pour sauver à la fois ton honneur et ta parole: si cela n'est pas possible, que le corps cède, mais que la volonté résiste. La dame pleurait, et disait qu'elle ne voulait point de la permission qu'il lui donnait; mais le mari usa d'autorité, et il fallut obéir.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Dianore, dans un habit négligé, précédée de deux valets et suivie d'une servante, se rend à la maison de messire Ansalde. Quel fut son étonnement quand on lui annonça une pareille visite! Il se lève et appelle le nécroman: Viens voir, lui dit-il, viens voir de quel trésor ton art me rend possesseur. Il va au-devant de la belle, et, après l'avoir saluée avec toutes les démonstrations de

la joie, il la fait entrer dans une belle chambre avec toute sa suite. Quand elle se fut assise : Madame, lui dit-il, si l'amour que je vous ai voué, et que je vous conserverai toute ma vie, peut mériter quelque récompense, dites-moi, je vous prie, quelle heureuse occasion vous appelle chez moi à cette heure, et avec cette compagnie ? Ce n'est point l'amour qui m'amène ici, lui répondit-elle les larmes aux yeux ; ce n'est pas non plus la promesse que je vous ai jurée : c'est uniquement pour obéir à mon mari, qui, plus sensible aux soins et aux fatigues de votre amour criminel qu'à son honneur et au mien, m'a lui-même ordonné de venir vous trouver. Me voilà donc chez vous par son ordre, et prête à faire ce qu'il vous plaira.

Si la visite inopinée de Dianore étonna messire Ansalde, son discours l'étonna bien davantage. Touché de la générosité du mari, son amour se changea en admiration. A Dieu ne plaise, madame, que je sois assez peu loyal et assez ingrat pour souiller l'honneur d'un homme qui a daigné s'attendrir sur mes maux ! Vous pouvez donc demeurer ici, si bon vous semble, tant que vous le jugerez à propos, avec l'assurance d'y être respectée comme ma sœur. Vous en sortirez quand il vous plaira, à condition cependant que vous voudrez bien témoigner à votre mari la juste reconnaissance dont je suis pénétré pour son généreux procédé, en l'assurant que je suis pour la vie son frère et son serviteur.

A ces mots, la joie rentra dans le cœur de Dianore

J'avais de la peine à me persuader, lui dit-elle, que vous fussiez assez peu délicat pour profiter de ma situation, et je vois avec grand plaisir que je ne me suis pas trompée dans l'opinion que j'avais de votre générosité. Je ne vous parle point de ma reconnaissance; elle égale votre sacrifice, et je ne doute point que mon mari ne la partage. Après ces mots, elle prit congé, et courut raconter à son mari tout ce qui s'était passé. Cette aventure fit naître, entre lui et le chevalier, une amitié étroite dont ils furent liés toute leur vie.

Le nécroman, à qui messire Ansalde voulait donner le salaire convenu, le refusa généreusement, touché de l'exemple qu'il venait d'avoir sous les yeux. Quoi! j'aurais vu, dit-il, le mari sacrifier son honneur et vous votre amour, et moi je ne pourrais sacrifier quelque peu d'argent! Gardez-le; vous en savez trop bien faire usage. Le chevalier, qui ne se souciait pas apparemment d'avoir des obligations au nécroman, insistait toujours pour qu'il prît au moins une partie du prix convenu. Mais il refusa constamment; et, au bout de trois jours, ayant détruit son ouvrage magique, il prit congé et partit. Pour Ansalde, il parvint enfin à éteindre l'amour déshonnête dont il brûlait depuis si longtemps.

NOUVELLE VII.

LES PÉCHEUSES.

Qui pourrait raconter les différentes opinions des dames sur les actions généreuses des deux chevaliers? On mit aussi en question lequel avait montré plus de noblesse et de grandeur, du mari de Dianore, de messire Ansalde, ou du nécroman. Le roi, ayant laissé disputer quelque temps, regarda Flamette, et lui ordonna de mettre fin à tous ces débats en contant sa nouvelle.

Il n'est personne qui n'ait entendu parler plusieurs fois du roi Charles-le-Vieux ou Charles Ier, qui, ayant vaincu glorieusement le roi Mainfroi, chassa les Gibelins de Florence, et y rétablit les Guelfes. Pendant cette guerre, un chevalier, nommé messire Néri, de la maison des Uberti, obligé d'abandonner la ville avec toute sa famille, en sortit avec tous ses trésors, et ne voulut se mettre que sous la protection du roi Charles lui-

même. Ensuite, las du fracas et du tumulte des affaires, voulant consacrer le reste de ses jours à la tranquillité et à la solitude, il se retira à Castel-de-Mare, où il acheta un beau terrain couvert d'oliviers, noyers, châtaigniers, qui sont les arbres les plus communs du pays. Sur ce terrain, éloigné fort peu des autres maisons, il fit construire un petit château agréable et commode, avec un jardin charmant, où, selon notre coutume, il pratiqua plusieurs ruisseaux, et où il fit creuser un grand vivier, qui fut bientôt garni de beaucoup de poissons. Ce jardin était l'objet de ses soins les plus chers, et il s'occupait tous les jours à l'embellir.

Le roi étant venu prendre, par hasard, quelques momens de repos à Castel-de-Mare, et ayant entendu parler des agrémens du jardin de messire Néri, eut envie de le voir; mais, ayant fait réflexion qu'il appartenait à un chevalier d'un parti contraire au sien, il crut qu'il lui convenait d'agir familièrement, et d'y aller sans pompe et sans cérémonie. Il lui envoya donc dire qu'il voulait y souper la nuit suivante, sans autre escorte que quatre de ses gentilshommes. Cette nouvelle fit grand plaisir à messire Néri. Après avoir donné ses ordres et travaillé lui-même à ce que la réception fût magnifique, il introduisit le roi dans son beau jardin, avec les démonstrations de joie les plus vives. Le roi, l'ayant parcouru, et ayant également visité le château, fit beaucoup l'éloge de l'un et de l'autre. Les tables étaient dressées auprès du vivier. On servit, et, après qu'on eut donné à laver au roi, chacun prit place, selon l'ordre de Charles, qui fit mettre Gui de Mont-

fort à sa gauche et Néri à sa droite. Les mets étaient délicats, les vins excellens, et l'ordre du service admirable, ce qui plut beaucoup au roi.

Tandis qu'il soupait joyeusement, et qu'il repaissait avec satisfaction ses regards des touchantes beautés de ce lieu solitaire, entrent deux jeunes filles âgées de quinze ans, toutes deux blondes, toutes deux ayant les cheveux tressés avec grâce et couronnés d'une guirlande de pervenche. Leur visage était si joli, les traits en étaient si délicats, qu'elles ressemblaient plutôt à des anges qu'à des femmes. Elles portaient un petit habit de toile de lin d'une blancheur éblouissante, et qui n'avait, depuis la ceinture jusqu'en haut, d'autres plis que ceux que leur donnait l'empreinte d'une taille élégante et d'une gorge arrondie par les mains de l'amour; le reste, en descendant, s'élargissait en forme de pavillon, et leur descendait jusqu'aux pieds. La première portait d'une main des filets, et de l'autre un bâton; l'autre avait une poêle sur son épaule gauche, et sous le bras, du même côté, un petit fagot et un trépied à la main; de la main droite elle portait un pot d'huile et un petit flambeau allumé. Le roi ne put voir sans étonnement deux si belles filles; cependant il ne dit ot, impatient de voir à quoi aboutirait un semblable pareil.

Elles passèrent devant le roi, lui firent avec timidité une profonde révérence, et gagnèrent ensuite l'entrée du vivier. Elles posent à terre ce qu'elles portent; et, s'étant munies, l'une du filet, l'autre du bâton, elles entrent dans l'eau, et s'y plongent jusqu'au sein.

Un des domestiques de Néri allume du feu, verse de l'huile dans la poêle, en attendant que les nouvelles naïades lui jettent du poisson. Il n'eut pas long-temps à attendre; elles connaissaient les endroits, et celle qui tenait le bâton eut bientôt fait entrer le poisson dans le filet que tenait sa camarade. Au fur et à mesure qu'elles en prenaient, elles le jetaient au domestique, qui les mettait dans la poêle tout vivans. Les plus beaux furent jetés devant le roi, qui prenait beaucoup de plaisir à les voir frétiller, et qui, pour s'amuser davantage, en rejetait quelques-uns aux belles pêcheuses. Cette récréation dura autant qu'il fallait pour donner au cuisinier le temps de faire frire le poisson, qu'on servit ensuite, moins comme un entremets exquis et délicat que précieux pour la manière dont il avait été préparé.

Les jeunes filles sortent enfin du vivier. L'eau, qui avait fortement attaché leurs habits sur leur corps, en laissait voir tous les contours et en faisait distinguer toutes les parties. Elles repassèrent devant le roi, plus timides, parce qu'elles étaient plus belles. Chacun avait bien considéré, bien loué ces aimables nymphes; mais elles ne firent sur personne une si profonde impression que sur le roi, dont les yeux attentifs les avaient examinées avec tant de volupté, que rien n'eût pu l'arracher à une occupation si délicieuse. Lorsqu'elles ne sont plus devant lui, il s'en occupe encore, se rappelle leurs charmes, leurs grâces, leur touchant embarras; il sent que l'amour se glisse insensiblement dans son cœur; mais il ne sait encore laquelle il préférera : toutes deux se ressemblent, toutes deux feraient son bonheur.

Après avoir rêvé pendant quelque temps, il demanda à messire Néri quelles étaient ces deux demoiselles. Sire, repondit celui-ci, ce sont mes filles jumelles: l'une se nomme Genèvre-la-Belle, l'autre Iseul-la-Blonde. Le roi vanta de nouveau leurs charmes, et conseilla à Néri de les marier. Il s'en excusa sur la médiocrité de ses facultés.

Il ne restait plus que le dessert à servir. Les naïades reparurent dans un habit nouveau, mais non moins séduisant. Le taffetas léger couvrait leurs membres délicats. Elles portaient dans des bassins d argent les fruits de la saison, qu'elles placèrent devant le roi. S'étant ensuite retirées à l'écart, elles déployèrent les charmes de leurs voix harmonieuses dans une chanson qui commençait ainsi :

Là, ov'io son giunto amore,
Non si poria cantate lungamente, etc.

Le roi se crut transporté en paradis, et imaginait entendre les concerts des anges. Quand elles eurent cessé de chanter, elles se jetèrent aux pieds de sa majesté, à qui elles demandèrènt congé. Le roi le leur donna, quoiqu'il eût été fort aise de les retenir plus long temps.

Le souper fini, Charles remonta à cheval et regagna sa demeure avec sa suite. Il renfermait dans son cœur la nouvelle passion dont il était enflammé, et rien n'en avait encore transpiré dans sa cour. Cependant, au milieu du tumulte des plus grandes affaires, l'image des deux sœurs, et surtout de la belle Genèvre, ne le quittait point. Il rendait souvent visite à messire Néri,

et colorait de prétextes spécieux cette familiarité extraordinaire. Enfin, sentant qu'il lui était impossible de résister davantage à l'impétuosité de ses désirs, et ne voyant d'autres moyens pour les satisfaire que d'enlever celles qui en étaient les objets, il résolut de le faire, et communiqua son dessein au comte de Gui, digne de sa confiance par la haute vertu dont il faisait profession. Mais celui-ci lui remontra avec tant d'éloquence la noirceur d'un pareil procédé, que le roi, après avoir poussé quelques soupirs : Mon cher comte, répondit-il, il n'y a point d'ennemi, quelque redoutable que vous le supposiez, qu'il ne soit plus facile de vaincre avec un peu de courage et d'expérience, que de dompter ses propres désirs ; mais, quoique l'entreprise soit difficile, et que j'aie besoin des plus grandes forces, je vous prouverai que je sais commander à moi-même comme aux autres.

Quelques jours après, étant de retour à Naples, il résolut, autant pour éloigner de lui l'occasion de faire quelque lâcheté que pour récompenser le chevalier, il résolut, dis-je, de marier les deux filles de Néri, quoiqu'il lui en coûtât beaucoup de céder à un autre des attraits qu'il désirait pour lui-même. Après avoir obtenu le consentement du père, il donna Genèvre-la-Belle à Messire Maffé de la Palisse, et Iseul-la-Blonde à messire Guillaume de la Magna, tous deux grands seigneurs et chevaliers fort renommés par leur valeur. Ce pénible sacrifice fait, il se retira dans la Pouille, le deuil dans l'âme. Enfin, après bien des combats et des peines, il parvint à rompre ses chaînes et à redevenir absolument libre.

Quelqu'un me dira peut-être qu'il n'y a rien de fort étonnant à ce qu'un roi marie deux jeunes demoiselles: j'en conviens; mais, si l'on ajoute que ce roi est tout-puissant et amoureux, son action sera véritablement grande. Or c'est ce que fit Charles premier. Il sut honorer la vertu d'un gentilhomme, récompenser la beauté de ses filles, et, ce qui est plus estimable encore, se dompter lui-même.

NOUVELLE VII.

LE ROI PIERRE D'ARAGON.

La générosité du roi Charles fut beaucoup louée, excepté par celles qui étaient de la faction des Gibelins. Le roi ayant ordonné à Pampinée de parler, elle commença ainsi :

Lorsque les Français furent chassés de Sicile, il y avait à Palerme un apothicaire florentin, nommé Bernard Puccini, père d'une fille jeune, jolie et prête à marier. Pierre d'Aragon, devenu maître du royaume, se livrait, avec ses barons, à toutes sortes de plaisirs, surtout à ceux de la table et de la joute. Un jour qu'il prenait le divertissement de la course, dans un tournoi, la fille de Bernard, la belle Lise, c'était son nom, le vit courir, d'une fenêtre où elle était avec plusieurs femmes. Elle le considéra avec tant d'attention, et ses traits la frappèrent tellement, que l'amour entra dans son cœur avec l'image du prince. La fête finie, et de



LE ROI D'ARAGON

maison de son père, elle ne s'occupa que de sa passion et de l'objet qui l'avait fait naître. Mais comment combler la distance qui la séparait de son amant? Dans sa condition, quel espoir pouvait-elle former? Voilà les réflexions qui la tourmentaient. Cependant elle ne voulait point renoncer au plaisir d'aimer le roi, qui, ignorant ses dispositions favorables, vivait sans songer à elle. Une passion si folle et si constamment entretenue dans un cœur jeune et ardent, y produisit une mélancolie profonde, qui dégénéra bientôt en une maladie très-dangereuse. Le père et la mère, désolés, lui donnaient les secours qu'ils jugeaient nécessaires : tous étaient inutiles, la jeune fille avait résolu de mourir.

Cependant il lui prit un jour fantaisie, lorsque son père lui demandait ce qui pouvait lui faire plaisir, de découvrir enfin, avant sa mort, sa passion à l'objet qui la lui avait inspirée. Il y avait à la cour du roi un musicien, nommé Minuce d'Arezzo, qui était en faveur; elle pria son père de le faire venir. Le père, croyant qu'elle voulait entendre chanter ce virtuose, l'appela sans perdre un moment. Après avoir adressé à Lise quelques paroles gracieuses et consolantes, le musicien pinça doucement sa guitare, chanta quelques chansons; mais cette musique, loin de consoler la malheureuse Lise, portait une nouvelle tristesse dans son cœur, et ne faisait qu'alimenter le feu qui la dévorait. Elle dit ensuite qu'elle voulait parler seule à Minuce; et, lorsque chacun fut retiré, elle lui dévoila, avec un peu de honte, toute la faiblesse de son pauvre cœur.

Minuce, étonné d'une pareille confidence, hésita quelque temps; mais, réfléchissant que, sans blesser l'honnêteté, il pouvait servir cette fille malheureuse: Lise, lui dit-il, je vous jure (et croyez-en mes sermens) que, loin de vous blâmer, je vous loue d'avoir si bien placé votre tendresse. Comptez sur mes bons offices; soyez persuadée qu'avant trois jours je vous apporterai des nouvelles consolantes; et, pour ne point perdre de temps, je vous quitte.

Minuce alla trouver Nicolas de Sienne, le meilleur des poètes de son temps, et le supplia de lui composer une pièce de vers où la passion de Lise fût exprimée dans un langage digne d'elle.

Minuce composa sur ces paroles un air tendre et doux, analogue au sujet. Le troisième jour, il se présenta au dîner du roi, qui lui commanda de chanter quelque chose. Il pinça sa guitare avec tant de mollesse, il chanta avec tant de vérité les expressions d'un amour malheureux, que tous les spectateurs, et surtout le roi, immobiles de plaisir et d'étonnement, semblaient être en extase. Quand il eut fini, le roi lui demanda d'où venait cette chanson, qu'il n'avait jamais entendue. Sire, répondit-il, il n'y a pas encore trois jours que les paroles et la musique sont faites; et, le roi lui en demandant le motif et l'objet: Je n'oserais le dire à d'autre qu'à votre majesté, ajouta-t-il. Le roi, curieux de l'entendre, le fit venir dans son appartement. Minuce lui conta alors tout ce qu'il avait appris. Le roi, flatté de cette nouvelle, donna des éloges à Lise, ajoutant qu'une fille aussi honnête, aussi aimable, était bien

faite pour inspirer de la compassion, et qu'il pouvait, de sa part, aller la consoler, et lui annoncer que, ce jour même, il se présenterait chez elle.

Minuce, au comble de la joie, court, sans s'arrêter nulle part, raconter à la jeune fille le succès de son entreprise. Il lui détaille ce qu'il a fait, lui répète l'heureuse chanson qui lui avait été d'un si grand secours. Lise fut si joyeuse et si contente, que, dès cet instant-là même, sa maladie diminua visiblement. Elle attendit, non sans un peu d'impatience, l'heure fortunée où elle devait voir son maître et son amant. A l'heure dite, le roi monte à cheval, comme pour aller à la promenade, se rend devant la maison de l'apothicaire; et, ayant fait dire qu'on lui ouvrît son jardin, il y descendit, s'y promena quelque temps; puis il demanda au père de Lise où était sa fille, s'il ne l'avait pas encore mariée. Sire, répondit l'apothicaire, elle ne l'est pas encore : depuis fort long-temps une maladie de langueur la consume, et c'est de ce matin seulement que ses douleurs semblent un peu affaiblies. Le roi comprit fort bien ce que signifiait cette meilleure santé. Ce serait dommage, dit-il, que le monde fût privé d'une si belle personne; je veux aller la voir. Il monte dans sa chambre, accompagné de deux personnes seulement, s'approche du lit où la jeune fille, un peu soulevée sur son oreiller, l'attendait avec impatience. Que veut dire ceci, dit-il, lui prenant la main, ma belle enfant? vous, qui êtes faite pour inspirer le plaisir, vous vous laissez déchirer par la douleur! Pour l'amour de moi, rétablissez-vous, reprenez votre première santé. La jeune

fille, qui sentait presser ses mains dans celles d'un amant adoré, quoiqu'elle éprouvât un peu d'embarras, ressentait dans le fond de son cœur la joie la plus vive. Hélas! sire, répondit-elle, la maladie dont vous me voyez accablée ne vient que d'avoir voulu me charger d'un fardeau peu proportionné à la faiblesse de mes forces ; mais vos bontés vont bientôt m'en délivrer. Le roi comprenait très-bien le sens de ces expressions couvertes, et il maudissait tout bas la fortune qui l'avait fait naître dans une condition si obscure. Après avoir demeuré quelque temps avec la malade, et lui avoir donné toutes les consolations qu'il savait capables de faire impression sur elle, il sortit.

L'humanité du roi fut fort louée, et fit grand honneur à l'apothicaire et à sa fille. Celle-ci, plus satisfaite de cette glorieuse visite qu'amante l'ait jamais été des plus grandes faveurs de son amant, entrevoyant quelque lueur d'espérance, guérit bientôt, et devint plus belle que jamais.

Cependant le roi délibéra, avec la reine, de quelle manière il devait récompenser un amour si vif. Montant un jour à cheval avec plusieurs seigneurs de sa cour, il se rendit dans la maison de l'apothicaire. La reine, accompagnée de quelques dames, y vint bientôt après. On fit appeler l'apothicaire et sa fille. Aimable fille, dit le roi à celle-ci, l'amitié que vous avez pour moi vous fait grand honneur dans mon esprit; je veux vous en récompenser. Vous êtes en âge d'être mariée; c'est moi qui choisirai votre mari. Cependant je serai toujours votre chevalier, et je ne veux d'autre prix de mon dévouement qu'un seul baiser.

que la honte faisait rougir, répondit que la volonté du roi serait la sienne. Le prince fit appeler le père et la mère, et un jeune gentilhomme, peu doué des dons de la fortune, et qui se nommait Perdicon. Il mit plusieurs anneaux dans la main de celui-ci, et lui fit épouser Lise. Il leur donna ensuite, outre plusieurs bijoux de très-grand prix, Ceffälu et Calatabelloté, deux terres d'un très-grand revenu, en disant à Perdicon : Nous te donnons cela pour le mariage de ta femme; tu recevras à l'avenir d'autres preuves de notre bienveillance. Maintenant, dit-il à Lise, voulez-vous bien permettre que je recueille le fruit de votre amour, et, sans attendre de réponse, il lui donna un baiser sur le front.

Perdicon, Lise et ses parens, tout le monde fut content. On célébra les noces avec magnificence. Le roi, fidèle à sa promesse, fut toute sa vie le chevalier de la jeune mariée, et, dans tous les faits d'armes, il parut toujours avec des devises qu'elle lui envoyait.

NOUVELLE VIII.

LES DEUX AMIS.

Dès que Pampinée eut cessé de parler, et qu'on eut donné à la générosité de Pierre d'Aragon les éloges qu'elle méritait, Philomène, par ordre du roi, prit la parole.

Du temps d'Octave-César, qui n'avait pas encore le nom d'Auguste, mais qui gouvernait l'empire romain sous le titre de triumvir, il y avait à Rome un citoyen issu d'une famille patricienne, nommé Publius-Quintus-Fulvius. Son fils, nommé Titus-Quintus-Fulvius, doué d'un bon esprit, et animé d'un goût vif pour les sciences, fut envoyé à Athènes pour y apprendre la philosophie. Son père le recommanda à un Athénien, nommé Crémès, son ancien ami. Celui-ci le logea dans sa propre maison, et le fit étudier, avec son fils, sous le philosophe Aristippe. Le jeune Athénien se nommait

Gisippus. L'analogie de l'âge et du caractère, l'application aux mêmes exercices, l'habitude de vivre sous le même toit, établirent entre ces deux jeunes étudians l'amitié la plus tendre, qui ne finit qu'à leur mort. Ils n'avaient de bons momens que ceux qu'ils passaient ensemble; et, comme ils étaient doués tous deux d'un esprit pénétrant et actif, ils s'élevèrent bientôt l'un et l'autre aux sublimes hauteurs de la philosophie, et partageaient entre eux, sans jalousie, les louanges et l'admiration des personnes éclairées. Crémès voyait avec la plus grande satisfaction cette union si belle, et il y avait déjà trois ans qu'il en avait été témoin, sans y apercevoir la plus légère altération, lorsque la mort vint terminer les jours de ce vieillard. Les deux jeunes hommes portèrent un deuil égal, et les amis de Crémès auraient eu peine à distinguer le véritable fils, et lequel des deux avait plus besoin de consolation.

Quelques mois après, les parens de Gisippus vinrent le voir; là, d'accord avec Titus, ils lui conseillèrent de se marier, et lui proposèrent une jeune Athénienne, qui joignait à une grande naissance une plus grande beauté. Elle se nommait Sophronie, et n'avait guère plus de quinze ans. Le jour des noces approchant, Gisippus pria son ami de l'accompagner chez sa future épouse, qu'il n'avait point encore vue. Arrivés dans sa maison, elle les accueille gracieusement et se place au milieu d'eux. Le Romain, qui était bien aise de connaître la beauté de celle que son ami devait épouser, la considéra avec la plus grande attention.

Ce dangereux examen eut l'effet qu'il était aisé de prévoir. Titus devint, dans un moment, le plus amoureux de tous les hommes ; chaque trait de la belle Sophronie avait fait sur son cœur la plus profonde impression.

Les deux amis, de retour chez eux; Titus se retira dans son appartement; là, livré à ses réflexions, l'image de sa maîtresse se présente sans cesse à ses yeux, il ose s'en occuper, il ose la considérer de nouveau, détailler tous ses charmes, et attise par là le feu qui le dévore intérieurement.

Mille réflexions viennent assiéger son imagination malade : il en rougit, il les quitte, il y revient, il passe le jour et la nuit dans ce flux et reflux d'opinions, de desseins qui se croisent, se combattent et se détruisent tour à tour. Au bout de quelques jours, il perd et l'appétit et le sommeil, et son corps, accablé par les violentes agitations de son âme, succombe enfin.

Gisippus, qui avait remarqué la noire mélancolie dont son ami était dévoré, le voyant malade, était dans les plus grandes inquiétudes. Il ne quittait point son lit, il s'efforçait de le soulager, et lui demanda souvent, avec les plus vives instances, la cause et l'origine de sa maladie. Titus le paya long-temps par des confidences dont la fausseté n'échappa pas à sa pénétration; mais enfin, vaincu par ses instances réitérées : Gisippus, lui dit-il les larmes aux yeux, si telle eût été la volonté des dieux, j'aurais vu avec plaisir le terme de ma carrière; car, ayant eu l'occasion d'éprouver ma constance et ma vertu, l'une et l'autre, je rougis

de le dire, ont été vaincues. Mais j'attends la mort comme le juste châtiment de ma lâcheté. Je vais te montrer combien je suis vil et indigne de ton amitié; ce n'est qu'à toi, à toi seul, que je puis faire une pareille confidence. Il lui raconta alors son aventure, lui indiqua la naissance, lui développa le progrès de son amour, lui fit part des combats qu'il avait essuyés, et lui avoua, en rougissant, de quel côté était restée la victoire. Il ajouta à ces aveux humilians et pénibles que, sentant combien sa passion était déraisonnable et indigne d'un honnête homme, il avait résolu, pour s'en punir, de se laisser mourir, chose dont il espérait bientôt venir à bout.

A ce discours, à ces larmes, Gisippus étonné resta quelque temps sans répondre. Quoique son amour ne fût pas bien vif, il l'était assez pour combattre un moment sa générosité; mais elle reprit bientôt l'ascendant qu'elle avait perdu, et lui fit conclure que la vie de son ami lui était plus chère que la possession de Sophronie. Titus, lui répondit-il en pleurant, si les reproches pouvaient avoir lieu dans une circonstance où tu as si grand besoin de consolation, je me plaindrais à toi de toi-même d'avoir pu cacher si long-temps à ton ami l'ardente passion dont tu es consumé.

Depuis que l'amitié nous unit, il ne me souvient pas d'avoir eu rien que je n'aie partagé avec toi, et dont tu n'aies été aussi maître que moi-même. Je ne ferais point d'exception dans le cas présent, quand les affaires seraient plus avancées qu'elles ne le sont; mais elles ne le sont pas assez pour que ce qui m'était destiné ne

puisse devenir, sans blesser l'honnêteté ni la bienséance, ton légitime partage. Crois qu'il en sera ainsi, et, si je refusais, dans cette occasion, de subordonner ma volonté à la tienne, que pourrais-je penser moi-même de l'amitié que je t'ai vouée? Il est vrai que je suis déjà fiancé avec Sophronie, que j'attendais le jour de mon mariage avec l'impatience de l'amour; mais, puisque cette passion a dans ton cœur plus d'énergie que dans le mien, que tu sais mieux connaître le mérite de celle qui en est l'objet, je te promets qu'elle entrera chez moi, non comme mon épouse, mais comme la tienne. Chasse donc ton noir chagrin, bannis ces idées noires, cette mélancolie; reprends ta santé, tes forces et ton enjouement, et attends, dans la joie et la tranquillité, la récompense que je ne saurais refuser sans lâcheté à la plus généreuse amitié qui fut jamais.

A ce discours, Titus sentit redoubler sa honte, dont la douce espérance de posséder ce qu'il aimait ne pouvait diminuer le sentiment. La raison lui faisait voir que, plus la générosité de Gisippus était grande, moins il devait souffrir qu'il l'exerçât. Combattu, attendri, ses larmes, ses sanglots permirent à peine un passage à cette réponse : Ami, ce que tu fais m'indique assez ce que je dois faire moi-même. A Dieu ne plaise que je reçoive pour épouse celle que Dieu t'a donnée pour telle, parce qu'il t'en a cru le plus digne. S'il eût voulu que cette femme m'appartînt, il ne te l'aurait pas destinée. Jouis avec plaisir du choix qu'il a fait de toi, remplis les volontés de son conseil secret, et laisse-moi me consumer dans les larmes qu'il m'a réservées; le temps m'ai-

dera à vaincre ma douleur, et tes désirs seront remplis, ou je succomberai à son excès, et mes peines seront terminées. Titus, reprit Gisippus, si notre amitié peut me permettre de te forcer à me complaire en quelque chose et t'engager à m'obéir, c'est dans cette occasion que je veux déployer son autorité; je te le répète, Sophronie sera ton épouse. Je sais assez quelle est la force et la puissance de l'amour; je sais que, plus d'une fois, il a conduit les amans à une fin malheureuse, et je te vois si affaibli, que je ne crois pas possible que tu résistes à la douleur: tu serais vaincu, tu tomberais sous le fardeau qui t'accable; et crois-tu que ton ami puisse te survivre?

Quoique Titus eût encore quelque honte d'accepter Sophronie, et qu'il voulût persister dans son refus, cependant, séduit par le discours de Gisippus, et surtout par sa passion: Ami, répondit-il d'un ton qui annonçait le trouble de son âme, si je fais ce que tu veux et ce dont tu me pries, je ne sais si je céderai plus à mon penchant qu'à tes désirs; mais, puisque ta générosité est si grande qu'elle ne veut point écouter mes justes refus, j'accepte tous les dons que tu me veux faire.

Il ne fut donc plus question que de chercher les moyens de faire réussir la chose. Pour venir à bout de notre dessein, répliqua Gisippus, voici, ce me semble, la route que nous devons tenir. Tu sais que Sophronie ne m'a été accordée qu'après beaucoup de négociations entre mes parens et les siens. Si j'allais dire à présent que je ne la veux point, quel scandale un

pareil refus ne causerait-il pas ! Je mettrais la division dans l'une et l'autre famille. Cependant cela ne m'inquiéterait guère si par là je pouvais te rendre maître de l'objet de tes désirs. Mais ce moyen est fort douteux, et il pourrait fort bien arriver que tu ne profitasses pas de mon sacrifice, et que ses parens la mariassent à un autre. Ainsi il me paraît à propos, sauf ton meilleur avis, de continuer et d'achever ce que j'ai commencé. J'amènerai Sophronie dans ma maison, je ferai les noces ; le soir, dans le plus grand secret, tu iras coucher avec elle comme avec ta femme. Ensuite, lorsque les circonstances le permettront, nous rendrons l'aventure publique. Qu'on agrée ou qu'on n'agrée pas ce mariage clandestin, il sera fait, et il ne sera au pouvoir de personne d'en briser les nœuds. Titus goûta fort cet expédient, et il ne fut pas plus tôt rétabli que son ami recut Sophronie dans sa maison. Les noces furent magnifiques. La nuit venue, les dames mirent la nouvelle épouse dans le lit de son mari, et chacun se retira. L'appartement de Titus joignait celui de Gisippus, et l'on pouvait passer de l'un dans l'autre. Gisippus, ayant éteint les lumières, passa dans l'appartement de son ami, et lui dit d'aller se coucher avec sa femme. Titus, honteux et un peu humilié d'une générosité si grande et si soutenue, fit des difficultés pour y aller ; mais son ami, toujours franc, et dont les sentimens étaient à toute épreuve, fit si bien qu'il l'y détermina. Titus ne fut pas plus tôt avec elle, qu'il se mit à la caresser, et lui demanda tout bas, en lui serrant la main, si elle voulait être sa femme. So-

phronie, qui le prenait pour Gisippus, répondit par un *oui* plein de douceur. Je brûle aussi d'être votre époux, reprit Titus; et, en lui disant cela, il lui mit au doigt un anneau de grand prix. Après cette cérémonie, qu'il jugea nécessaire, il jouit des droits d'époux, et goûta les plaisirs d'un amant heureux

Sur ces entrefaites, Titus ayant perdu son père, il reçut des lettres où on lui mandait de revenir promptement à Rome pour mettre ordre à sa succession. Comme ces lettres étaient pressantes, il résolut de partir sans délai avec Sophronie; ce qui ne pouvait s'exécuter qu'elle ne fût instruite de ce qui s'était passé à son sujet. Gisippus se chargea de ce soin, et lui déclara l'état des choses. La belle n'en pouvait rien croire. Mais Titus, pour lui certifier la vérité de son union avec elle, lui rappela plusieurs particularités secrètes que son mari seul pouvait connaître, ce qui l'étonna beaucoup. Après avoir exhalé sa douleur en plaintes et en reproches sur le tour qui lui avait été joué, cette jeune femme, faisant de nécessité vertu, tourna du côté de Titus l'amour qu'elle avait eu pour Gisippus, et suivit son mari à Rome, où elle fut honorablement accueillie.

Gisippus, demeuré à Athènes, eut à soutenir plusieurs disgrâces de la part de ses concitoyens. On profita de l'éloignement de Titus pour cabaler contre lui; et l'on intrigua si bien, qu'il fut condamné, avec toute sa famille, à un exil perpétuel. De riche qu'il était, il devint si pauvre, que, se voyant réduit à la mendicité, il se traîna comme il put jusqu'à Rome, pour éprou-

ver s'il restait encore quelques traces de son souvenir dans le cœur de Titus. Il apprit, en arrivant, qu'il vivait et qu'il jouissait de l'estime et de la bienveillance générale des Romains. Il se plaça à la porte de sa maison, et attendit l'instant où il sortirait, n'osant se faire annoncer, tant il rougissait de l'état pitoyable où la fortune l'avait réduit. Titus sortit, et passa sans lui rien dire. Gisippus, croyant qu'il l'avait aperçu et qu'il l'avait dédaigné, se retira outré de douleur et de ressentiment, en pensant à tout ce qu'il avait fait pour lui. Il était déjà nuit, que ce Grec infortuné était encore à jeûn. N'ayant ni argent ni ressources, et souhaitant plus la mort que la vie, il sort de la ville, va dans un lieu affreux, solitaire, voit une caverne, s'y enfonce, se jette sur la terre et attend le sommeil en arrosant de pleurs amers la pierre qui lui sert d'oreiller.

Le lendemain matin, deux voleurs arrivèrent à cette caverne pour y partager le butin de la nuit. Ils se prirent de querelle entre eux; ils en vinrent aux mains, et le plus fort tua l'autre. Gisippus, témoin de cette aventure, crut avoir trouvé, sans se tuer lui-même, un moyen sûr pour arriver à la mort qu'il désirait. Il resta auprès du cadavre, jusqu'à ce que la justice, instruite du fait, vint le saisir et l'emmena prisonnier. On l'interrogea; il confessa le meurtre sans difficulté. Le préteur, qui se nommait Varron, ordonna qu'on le crucifiât, selon l'usage de ce temps.

Lorsqu'on allait le conduire au supplice, Titus était, par hasard, au prétoire. Il considère le criminel, et reconnaît son ami. Son premier désir est de le sauver;

mais comment? par quel moyen? Il n'en connaît point d'autre que de s'accuser lui-même. Cette résolution prise : Varron, s'écrie-t-il, rappelez ce malheureux; ce n'est point lui qui est coupable, c'est moi, c'est moi qui ai commis le meurtre. Hélas! j'ai assez offensé les dieux par ce forfait pour vouloir les offenser de nouveau en laissant subir à l'innocent la peine que je mérite. Varron fut fort étonné, et surtout très-fâché que toute l'assemblée entendît son aveu. Mais, ne pouvant dissimuler avec honneur et enfreindre publiquement les lois, il fit relâcher Gisippus, et lui dit, en présence de Titus : Quelle folie d'avouer, sans raison, un crime que tu n'as pas commis, et dont l'imprudent aveu allait te coûter la vie! Tu t'avouais l'auteur du meurtre, et cet homme déclare que c'est lui. Gisippus leva les yeux, vit Titus. Il sentit alors que les soupçons qu'il avait formés sur sa reconnaissance étaient injustes, et qu'il ne s'avouait coupable que dour le sauver. Il dit aux juges, les larmes aux yeux : Certainement nul autre que moi n'est l'auteur du meurtre que l'on poursuit; la pitié de Titus est désormais inutile : il faut que je périsse. Titus, de son côté, criait : Préteur, vous voyez que cet homme est étranger; vous savez qu'il a été trouvé sans armes auprès de la caverne : il recherche la mort pour se sauver de la misère. Renvoyez-le, et donnez-moi la punition que je mérite.

La nouveauté de la dispute, sur un sujet de cette nature, surprit beaucoup les spectateurs; et Varron, plus étonné que personne des instances mutuelles de ces deux hommes pour s'excuser l'un l'autre, présuma qu'au

cun d'eux n'était coupable. Comme il pensait aux moyen de les délivrer, arrive un jeune homme, nommé Publius-Ambustus, qui passait pour un scélérat et un voleur de profession. C'était lui qui avait commis l'homicide dont les deux amis s'accusaient. Touché de compassion pour leur innocence: Préteur, s'écria-t-il, j puis vider la contestation qui est entre ces deux hommes. Il y a je ne sais quel dieu qui tourmente mon cœur et le porte à vous avouer mon crime. Nul d'eux n'es. coupable; c'est moi qui ai tué l'homme dont on a trouvé le cadavre ce matin. J'ai aperçu dans la caverne, lorsque je partageais nos vols communs avec mon compagnon, cet homme qui dormait d'un profond sommeil. Quant à Titus, il n'est pas besoin que je cherche à le disculper; sa réputation parle assez pour lui. Jugez-moi donc, et envoyez-moi au supplice prescrit par les lois.

Octave, à qui le bruit de cette aventure extraordinaire était parvenu, les fit venir tous trois pour les interroger lui-même, et savoir ce qui les obligeait à demander la mort. Chacun lui ayant dit sa raison, il renvoya les deux innocens, et fit grâce au coupable à leur considération.

Titus emmena son ami Gisippus; et, après lui avoir reproché son peu de confiance en son amitié, le caressa et le conduisit dans sa maison. Sophronie le reçut avec amitié; elle prit grand soin de rétablir sa santé, et s'efforça de lui faire oublier ses malheurs. Titus partagea avec lui tous ses biens, et lui fit épouser sa sœur, nommée Fulvia. Il lui dit ensuite: Tu peux

rester ici avec moi ou retourner à Athènes, et y jouir de tout ce que je t'ai donné. Mais Gisippus, forcé d'un côté par la sentence de son bannissement, et entraîné d'ailleurs par son attachement pour Titus, préféra Rome à sa patrie. Les deux familles se réunirent et vécurent dans la plus grande intimité; il semblait que l temps, loin de la diminuer, augmentât leur mutuell affection.

NOUVELLE IX.

SALADIN.

Philomène avait cessé de parler, et on avait donné beaucoup d'éloges à la reconnaissance de Titus, lorsque le roi, réservant à Dionéo le privilége de parler le dernier, s'exprima ainsi :

Lorsque l'empereur Frédéric premier régnait, si l'on en croit le témoignage de plusieurs historiens, les chrétiens, pour recouvrer la Terre-Sainte, se disposaient à passer la mer. Saladin, prince rempli de vertus, et alors soudan de Babylone, informé de cette nouvelle, résolut de voir par lui-même les préparatifs des seigneurs chrétiens, afin de pouvoir mieux leur résister. Ayant mis ordre à ses affaires d'Égypte, il feignit d'aller en pélerinage, et partit, sous des habits de marchand, n'ayant d'autre suite que deux amis et trois domestiques. Après avoir parcouru plusieurs provinces chrétiennes, il s'avançait dans la Lombardie pour passer ensuite les Alpes. En allant de Milan à Pavie,

fut rencontré, sur le soir, par un gentilhomme, nommé Thorel d'Istrie, citoyen de Pavie, qui, suivi d'un grand train de domestiques, de chiens et d'oiseaux, allait passer quelques jours dans une maison qu'il avait sur les bords du Tésin. Ce gentilhomme le prit, lui et sa suite, pour des seigneurs étrangers qui voyageaient, et il désira leur faire politesse. Il en eut bientôt l'occasion. Un domestique de Saladin ayant demandé à un des siens combien il y avait encore de là à Pavie, et s'ils pourraient y arriver avant que les portes ne fussent fermées, messire Thorel prit la parole lui-même : Monsieur, dit-il à Saladin, vous ne pouvez y arriver à temps, quelque diligence que vous fassiez. — Enseignez-nous donc, s'il vous plaît, où nous pourrons trouver à loger ailleurs ; car nous sommes des étrangers qui ne connaissons pas le pays. — Volontiers; j'avais dans cet instant dessein d'envoyer un de mes gens vers Pavie pour quelque affaire ; il vous conduira dans un endroit où vous serez fort bien logés. Thorel, s'approchant ensuite de celui de ses valets qu'il connaissait pour le plus intelligent, lui commanda de les conduire chez lui pendant qu'il s'en irait par le chemin le plus court.

Dès qu'il fut arrivé, il fit préparer un bon souper, dresser les tables dans son jardin, et alla ensuite attendre les étrangers sur sa porte. Cependant le valet, causant avec la troupe qui lui avait été recommandée, l'égara dans différens chemins, et la conduisit, sans qu'elle s'en aperçût, jusqu'à la maison de son maître. Dès que celui-ci les vit, il courut au-devant d'eux en leur disant : Messieurs, soyez les très-bien venus. Saladi

qui avait de l'esprit et de la pénétration, découvrant dans l'instant toute la trame du chevalier : Monsieur, lui dit-il, s'il était possible de se plaindre de l'honnêteté et de la courtoisie de quelqu'un, nous aurions sujet de nous plaindre de vous, qui nous avez fait un peu allonger notre chemin pour nous donner plus agréablement l'hospitalité, politesse à laquelle nous sommes très-sensibles, mais que nous n'avons pas méritée. Le chevalier, qui était sage et qui parlait bien, répondit : Seigneur, les politesses que je vous fais ne sont rien en comparaison de celles que vous méritez, si votre extérieur ne me trompe pas. Vous auriez été fort mal hébergés hors de Pavie; ainsi ne regrettez pas de vous être un peu détournés de votre chemin. Tandis qu'ils parlaient, tous les gens de messire Thorel arrivèrent pour rendre la réception plus magnifique. On fit monter les étrangers dans les appartemens qui leur étaient préparés. Ils y prirent, en attendant le souper, des rafraîchissemens, et le chevalier les entretenait de propos agréables.

Saladin et ses deux amis savaient le latin. Ils entendaient parfaitement et étaient entendus de même. Leur hôte leur parut le plus gracieux, le plus aimable et le plus éloquent gentilhomme qu'ils eussent encore rencontré. De son côté, messire Thorel avait la plus grande opinion de ces étrangers; tout ce qui le chagrinait était de ne pouvoir leur donner meilleure compagnie ni meilleur régal; mais il se proposa de réparer tout le lendemain. Ainsi, après avoir instruit un de ses gens, il le dépêcha vers sa femme, qui était prudente et gé-

néreuse. Il conduisit ensuite ses hôtes dans le jardin, où il s'informa poliment de leur état. Nous sommes, répondit Saladin, des marchands de l'île de Cypre; nous allons à Paris pour nos affaires. Plût à Dieu, s'écria messire Thorel, que ce pays-ci produisît des gentilshommes qui ressemblassent aux marchands de Cypre: De propos en propos, on arriva à l'heure du souper. Il les laissa se mettre à table comme il leur plut. Le repas, sans être magnifique, fut fort bon, et la délicatesse qui y régnait d'autant plus étonnante, qu'on n'avait pas eu beaucoup de temps pour songer aux apprêts. On ne resta pas long-temps à table. Messire Thorel, craignant que ses hôtes ne fussent fatigués, les conduisit à leurs lits et gagna bientôt le sien.

Le domestique envoyé à Pavie s'acquitta de la commission qui lui avait été donnée. La dame fit aussitôt avertir plusieurs des amis et des vassaux de messire Thorel. Elle prépara un grand festin, auquel furent invités les citoyens de la ville les plus distingués. Elle acheta des étoffes de soie, d'or, des tapisseries, des fourrures, et fit tout arranger comme son mari le lui avait prescrit.

Après le lever des étrangers, messire Thorel monta à cheval avec eux, les conduisit à un gué voisin, et leur donna le plaisir de voir voler ses oiseaux de chasse. Mais Saladin, qui était bien aise de se rendre à Pavie; demanda s'il n'y aurait pas quelqu'un qui lui en enseignât la meilleure hôtellerie. Ce sera moi qui vous y conduirai, répondit le chevalier, parce que des affaires m'appellent à la ville. On partit, on arriva sur les

neuf heures, et les voyageurs, croyant être adressés à la meilleure auberge, entrèrent avec messire Thorel dans sa propre maison. Plus de cinquante personnes étaient venues pour les recevoir; elles allèrent toutes au-devant d'eux. Ce n'est pas là ce que nous vous avons demandé, dit Saladin à messire Thorel. Vous en fîtes beaucoup trop hier au soir; ainsi vous pouvez nous laisser poursuivre notre route. Seigneur, répondit Thorel, je n'ai obligation qu'à la fortune de vous avoir possédé hier au soir; c'est elle qui fit qu'égaré dans votre chemin, force vous fut de venir dans ma petite maison. Mais je vous aurai une obligation à vous-même, que tous ces gentilshommes partageront, si vous voulez bien nous faire l'honneur de dîner aujourd'hui avec nous. Saladin et ses compagnons, vaincus par tant d'avances, descendirent. Ils furent conduits par les gentilshommes dans des appartemens richement préparés pour eux. Après les cérémonies de l'hospitalité, ils se rendirent dans le salon, où tout était orné avec la plus grande magnificence. On donna ensuite à laver et l'on se mit à table. Elle fut servie avec tant de délicatesse, de goût et d'opulence, qu'il n'eût pas été possible de mieux traiter l'empereur s'il fût venu. Quoique Saladin et ses compagnons fussent de grands seigneurs, accoutumés au luxe, ils furent étonnés de cet appareil, sachant fort bien que leur hôte était un simple citoyen, et non pas un prince ou un grand seigneur.

Après qu'on eut dîné et un peu conversé, les gentilshommes italiens allèrent se reposer, à cause de

l'extrême chaleur, et messire Thorel resta seul avec ses hôtes. Il entra avec eux dans une chambre particulière. Afin de ne leur cacher rien de ce qu'il avait de plus cher et de plus précieux, il fit appeler son aimable, et vertueuse épouse. Elle arriva, parée des plus riches habits, accompagnée de deux petits enfans, beaux comme des anges. Elle s'avança devant les étrangers et les salua gracieusement. Ceux-ci se levèrent, la saluèrent respectueusement, la firent asseoir au milieu d'eux, et caressèrent beaucoup les enfans. Après plusieurs propos agréables, elle leur demanda qui ils étaient et où ils allaient. Ils firent la même réponse qu'ils avaient faite à son mari. Je vois, leur répondit-elle alors en riant, que ce que j'ai eu dessein de faire peut s'exécuter. Je vous prie donc de vouloir bien accepter les petits présens que j'ai à vous offrir. Les femmes, selon leurs petites facultés, donnent de petites choses; mais ayez plus d'égard à la bonne intention de celle qui donne qu'au présent même. Ayant fait venir pour chacun des robes très-riches, non comme pour de simples citoyens, mais comme pour de grands seigneurs, des jupes de taffetas et du linge : Agréez, s'il vous plaît, ces robes, leur dit-elle; mon mari en a aujourd'hui une semblable. Quant au reste, je sais que c'est peu de chose; mais vous êtes loin de vos femmes, vous avez fait une longue route, il vous en reste encore une fort longue à faire, les marchands aiment la propreté : cela peut vous être de quelque secours. Les gentilshommes virent bien que messire Thorel ne voulait rien oublier, et qu'il avait obligeamment pourvu à tout. Ils crai-

gnaient, vu la richesse des robes, qu'ils ne fussent reconnus. Ce sont ici, madame, des présens d'un grand prix, répondit l'un d'eux, et qu'on ne devrait pas accepter légèrement, si la manière dont vous les offrez pouvait permettre un refus.

Messire Thorel, qui les avait quittés, étant de retour, sa femme leur dit adieu et s'en alla. Elle ne manqua pas de faire plusieurs présens aux domestiques. Messire Thorel obtint d'eux, à force de prières, qu'ils passeraient le reste de la journée avec lui. Après s'être un peu reposés, ils se vêtirent de leurs robes nouvelles, et allèrent se promener à cheval dans la ville. On servit au retour un souper magnifique, où se trouva fort bonne compagnie. Ensuite ils allèrent se coucher.

Le lendemain, lorsque le jour parut, ils se levèrent et allèrent prendre leurs montures. Mais ils trouvèrent, à la place des chevaux fatigués qu'ils avaient, des chevaux vigoureux et frais pour eux et pour leurs domestiques. Je jure Dieu, s'écria Saladin en se retournant vers ses compagnons, qu'il n'y eut jamais homme plus accompli, plus courtois, plus prévenant que celui-ci. Si les rois chrétiens sont aussi rois qu'il est généreux chevalier, le soudan de Babylone n'est pas fait pour résister, je ne dis pas à tous ceux qui se préparent pour l'attaquer, mais à un seul. Voyant qu'il serait inutile de refuser ces nouveaux présens, ils l'en remercièrent et partirent. Messire Thorel, avec plusieurs de ses amis, les accompagna un assez long espace de chemin. Saladin, quoiqu'il l'aimât déjà tendrement, le pria de s'en retourner. Thorel, [illegible]

fâché de se séparer d'eux, leur dit : Je vais faire ce que vous m'ordonnez. Je ne sais qui vous êtes, ni ne me soucie de le savoir qu'autant que cela peut vous faire plaisir; mais, qui que vous soyez, vous ne me ferez pas accroire que vous êtes de simples marchands. Adieu. Saladin, ayant pris congé des autres gentilshommes, répondit à Thorel : Il pourra se faire, monsieur, que vous verrez de notre marchandise, qui vous confirmera dans votre opinion. Adieu.

Le soudan, parti avec ses compagnons, projeta, s'il vivait, et que l'issue de la guerre ne lui fût pas funeste, de faire autant d'honneur à messire Thorel que celui-ci lui en avait fait. Il s'entretint long-temps de lui, de sa femme, de ses discours, de ses actions, et loua tout ce qu'il avait vu et entendu de ce loyal chevalier.

Après avoir parcouru toutes les parties occidentales de l'Europe, il s'embarqua, revint à Alexandrie, bien instruit, et se prépara à la défense.

Messire Thorel, revenu à Pavie, chercha long-temps quels pouvaient être ces étrangers; mais, plus il formait de conjectures, moins il approchait de la vérité.

Quand le temps fixé pour le départ des chrétiens fut arrivé, et qu'on faisait partout de grands préparatifs, messire Thorel, malgré les prières et les larmes de sa femme, résolut de suivre la foule des croisés. Ayant arrangé ses affaires, et étant prêt à monter à cheval : Mon amie, dit-il à sa femme, je vais suivre les chevaliers chrétiens, tant pour mon honneur que pour le salut de mon âme; je te recommande nos biens et nos intérêts. Comme mille accidens peuvent rendre mon

retour très-incertain, très-difficile, et même impossible, je te demande une grâce : quelle que soit ma destinée, si tu n'as pas de mes nouvelles, attends-moi un an, un mois et un jour, à dater de celui où je pars. Je ne sais, mon ami, répondit l'épouse éplorée, comment je supporterai la douleur où me laisse votre départ; mais, si je n'y succombe pas, que vous viviez ou que vous mouriez, soyez sûr que je serai fidèle à mes engagemens et à la mémoire de messire Thorel. Je ne doute point, répliqua celui-ci, de la sincérité de tes promesses; je suis assuré que tu feras tout ce qui dépendra de toi pour les tenir. Mais tu es jeune, belle, noble, vertueuse et connue pour telle : il est donc très-probable qu'au moindre bruit de ma mort plusieurs gentilshommes des plus recommandables s'empresseront de te demander à tes frères et à tes parens : quand tu le voudrais, tu ne pourras résister à leurs ordres. Voilà pourquoi je te demande un an, et que je n'en exige pas davantage. Je ferai ce que je pourrai, répondit cette tendre épouse, pour tenir ce que je vous ai promis; mais, si j'étais enfin contrainte d'agir autrement, soyez sûr qu'il n'y a rien qui puisse m'empêcher d'obéir à ce que vous me prescrivez aujourd'hui. En attendant, je prie Dieu qu'il nous préserve de vous perdre. Après ces mots, qu'elle entremêlait de larmes et de sanglots, elle tira un anneau de son doigt et le mit au sien, en disant : S'il arrive que je meure avant de vous revoir, que ceci me rappelle à votre souvenir. Messire Thorel monta à cheval, dit adieu à tout son monde, et partit.

Dès qu'il fut à Gènes, il monta, avec sa compagnie, sur une galère, et, étant arrivé à Acre, il se joignit au reste de l'armée des chrétiens. Une mortalité presque universelle se répandit sur cette armée, et ceux qui n'en étaient pas victimes devenaient prisonniers de Saladin, et on les conduisait dans différentes villes. Messire Thorel fut un de ceux qui n'échappèrent pas à la bonne fortune ou à l'habileté de Saladin; car on ne sait à quoi attribuer un succès si général et si rapide. Il fut conduit dans les prisons d'Alexandrie. Là, n'étant point connu, et craignant de se faire connaître, la nécessité le contraignit à panser des oiseaux, chose à laquelle il réussissait fort bien. Ce talent le fit remarquer par le soudan, qui lui rendit sa liberté et le fit son fauconnier. Thorel, ne reconnaissant pas ce prince et n'en étant pas reconnu, ne songeait qu'à sa patrie, qu'il regrettait si fort, qu'il avait plusieurs fois tenté de s'enfuir, mais toujours inutilement.

Pendant ce temps-là, il vint des ambassadeurs génois pour traiter avec Saladin de la rançon de plusieurs de leurs concitoyens. Comme ils étaient prêts à repartir, messire Thorel songea à donner par eux de ses nouvelles à sa femme; il lui écrivit pour lui dire de l'attendre, en l'assurant qu'il reviendrait le plus tôt qu'il pourrait. Il pria instamment un des ambassadeurs, qu'il connaissait particulièrement, de faire en sorte que ses lettres fussent remises dans les mains de l'abbé de Saint-Pierre, son oncle.

Les affaires de messire Thorel en étaient là, lorsque, usant un jour avec Saladin de ses oiseaux, il lui

échappa un sourire, accompagné d'un geste familier, dont le prince avait été frappé à Pavie. Ce geste réveille dans son esprit le souvenir de son ancien hôte; il le regarde avec intérêt, et croit le reconnaître. Chrétien, lui dit-il, de quel pays es-tu? Sire, répond-il, je suis Lombard, pauvre citoyen d'une ville qu'on appelle Pavie. Cette réponse confirma Saladin dans ses soupçons. Dieu m'a donné le temps, dit-il en lui-même, de faire connaître à cet homme combien sa courtoisie m'a été agréable. Ayant fait aussitôt ranger tous ses habits dans une chambre, il l'y conduisit. Regarde, chrétien, dit-il, si, dans toutes ces robes, il y en a que tu aies jamais vues. L'Italien regarde, examine, et voit celles que sa femme avait données autrefois; mais il n'ose croire le témoignage de ses yeux. Sire, répondit-il, je n'en connais pas une; il est bien vrai qu'il y en a deux qui ressemblent à des robes dont j'ai été vêtu, et que je fis donner à trois marchands qui vinrent chez moi. Alors Saladin, ne pouvant plus se contenir, l'embrassa tendrement, en lui disant : Vous êtes messire Thorel d'Istrie, et je suis un des marchands à qui votre femme donna ces robes. Le temps est venu de vous faire connaître ma marchandise, comme je vous dis, en partant, que cela pourrait arriver. Messire Thorel ressentit dans cet instant de la joie et de la honte : de la joie d'avoir eu un tel hôte; de la honte de l'avoir reçu, à ce qu'il lui semblait, si pauvrement. Mon cher ami, lui dit Saladin, puisque le ciel vous a envoyé ici, songez que ce n'est plus moi, que c'est vous qui êtes le maître. Après l'avoir beaucoup caressé, il le fit vêtir d'habits

royaux, le conduisit lui-même devant les plus grands seigneurs de sa cour, et, après l'avoir beaucoup loué, il leur commanda de l'honorer comme lui-même, s'ils désiraient ses bonnes grâces. Tous observèrent cet ordre, mais surtout ceux qui avaient accompagné Saladin dans ses voyages.

Le passage rapide de messire Thorel de l'esclavage au comble de la gloire lui fit perdre de vue, pendant quelque temps, les affaires de Lombardie; il pensait d'ailleurs que son oncle avait reçu ses lettres.

Le jour que Saladin prit un si grand nombre de chrétiens, mourut un certain gentilhomme provençal nommé messire Thorel de Digne. Sa noblesse ni sa valeur ne l'avaient guère fait connaître de l'armée; de sorte que quiconque entendait dire que messire Thorel était mort croyait que c'était de messire Thorel d'Istrie qu'il s'agissait. Sa captivité confirma ce bruit, que plusieurs Italiens répandirent dans leur pays, et accréditèrent en assurant l'avoir vu mort et avoir assisté à son enterrement.

Cette nouvelle répandit le deuil et la désolation, non seulement dans la maison de sa femme et de ses parens, mais dans celles de toutes ses connaissances. Il serait trop long de décrire la douleur, les larmes, la tristesse de la jeune veuve. Quelques mois s'étant écoulés, son cœur ayant recouvré un peu de calme et de tranquillité, elle fut demandée en mariage par les plus grands seigneurs de la Lombardie, et vivement sollicitée par ses parens de faire un choix. Elle persista long-temps dans ses refus: mais, contrainte enfin de

céder, elle demanda et obtint que la cérémonie fût différée jusqu'au terme prescrit par messire Thorel.

Pendant que ces choses se passaient à Pavie, celui-ci ayant rencontré à Alexandrie un homme qu'il avait vu à la suite des ambassadeurs génois, et s'embarquer avec eux sur la galère qui devait les conduire à Gènes, il lui demanda des nouvelles de leur voyage. Monsieur, répondit-il, nous avons fait un voyage très-malheureux. Je quittai les ambassadeurs à Candie, et j'ai ouï dire dans cette ville, où j'ai fait quelque séjour, qu'étant près d'arriver en Sicile, il s'éleva un vent du nord furieux, qui les jeta sur les bancs de Barbarie, où ils ont fait naufrage; personne ne s'est sauvé, et deux de mes frères y ont péri.

Thorel, ne doutant point d'un récit si bien circonstancié, et qui était en effet conforme à la vérité, se souvint que le terme qu'il avait prescrit à sa femme allait expirer, et se mit dans l'esprit que, ne recevant point de ses nouvelles, elle se remarierait. Cette idée lui fit perdre toute sa tranquillité, et le jeta dans une si profonde mélancolie, qu'il fut contraint de tenir le lit, et qu'il désirait la mort comme une grâce. A cette nouvelle, Saladin, qui l'aimait beaucoup, accourut vers lui, et le força, par ses prières, de lui avouer le sujet de sa maladie. Il le blâma de ne le lui avoir pas
nfié plus tôt, l'exhorta à se tranquilliser, l'assurant
e, s'il le désirait, il serait à Pavie au terme indiqué.
essire Thorel, qui avait de la confiance dans ce prince,
douta point que la chose ne fût possible, et pria le
d'en hâter l'exécution. Saladin fit appeler un

magicien dont il avait déjà éprouvé les talens, et lui ordonna d'aviser aux moyens de transporter en une nuit, sur un lit, messire Thorel à Pavie. Le magicien répondit que cela serait, mais qu'il était à propos d'endormir le chevalier. Le prince, ayant pourvu à tout, retourna vers son ami, et, l'ayant trouvé toujours disposé à mourir, s'il n'allait pas à Pavie, et s'il n'y était pas rendu au terme indiqué. Mon cher Thorel, lui dit-il, si vous aimez tendrement votre femme, et que vous la croyiez remariée, je ne vous engagerai point à en faire autant; car, de toutes les femmes que j'ai jamais vues, sans parler de la beauté, qui est une fleur passagère, c'est celle dont les mœurs, les manières, les vertus, le caractère me semblent mériter plus d'éloges et d'amour. Il eût été bien heureux pour moi, puisque la fortune vous avait envoyé ici, de passer avec vous le reste des jours que le ciel me réserve, en vous faisant partager mes dignités, mes honneurs, mes biens et mon pouvoir. Mais le ciel ne m'a pas jugé digne, sans doute, d'une si grande satisfaction. Puisqu'il n'y a pas moyen de vous retenir, j'aurais du moins voulu savoir votre dessein beaucoup plus tôt : je vous aurais fait conduire chez vous avec les honneurs que vous méritez. Puisque cela ne se peut, je vous renvoie, comme je puis, et non comme je désirerais. Sire, répondit Thorel, ce que vous avez fait pour moi me prouve assez votre bienveillance; vous n'aviez pas besoin d'y ajouter ces nouvelles marques de bonté. Je ne les oublierai de ma vie. Mais, puisqu'il faut que je parte, je vous supplie de faire promptement ce que vous m'avez promis, parce que

c'est demain le dernier jour où je dois être attendu. Saladin promit de le satisfaire.

Le lendemain, le soudan, voulant faire partir son hôte la nuit suivante, fit placer, dans une grande salle, un lit magnifique, garni de matelas à la mode du pays, couvert de velours et de drap d'or, et orné d'une courtepointe brodée en perles très-grosses et en diamans fins. Ce lit était un chef-d'œuvre de beauté et de richesse. On y plaça dessus deux oreillers analogues à la magnificence du reste. Il ordonna ensuite que l'on vêtit messire Thorel d'une robe et d'un bonnet sarrasin, qui étaient les plus belles choses qu'il fût possible de voir.

Le jour étant déjà fort avancé, il se rendit, avec plusieurs seigneurs, dans l'appartement de son ami, et, s'étant assis auprès de lui : Mon ami Thorel, lui dit-il les larmes aux yeux, l'heure qui doit me séparer de vous approche. Ne pouvant vous accompagner ni vous faire accompagner, à cause de la longueur du chemin et de la manière dont vous l'allez faire, je suis obligé de prendre congé de vous dans cette chambre. Mais je vous prie, par l'amitié qui nous unit, de vous souvenir de moi, et de venir me voir encore une fois lorsque vous aurez mis ordre à vos affaires, afin de compenser, par une nouvelle joie, le déplaisir que j'éprouve de votre prompt départ. En attendant, je vous prie de m'écrire le plus souvent que vous pourrez, et de me demander tout ce qui vous fera plaisir : soyez sûr qu'il n'y a personne que j'aimasse tant à obliger que vous. Messire Thorel ne put retenir ses larmes,

et, étouffé par sa douleur, il ne put proférer que quelques mots entrecoupés pour l'assurer qu'il n'oublierait jamais ses bienfaits ni ses rares vertus, et qu'il exécuterait ses ordres très-exactement, si Dieu lui prêtait vie. Saladin, l'ayant embrassé plusieurs fois en versant des larmes, lui dit adieu et sortit de la chambre. Tous les seigneurs l'imitèrent et le suivirent dans la salle où le lit était préparé.

Comme il était déjà tard, et que le magicien n'attendait que ses ordres pour opérer, un médecin apporta un breuvage. Il le présenta au chevalier, auquel il fit accroire que c'était pour le fortifier. Celui-ci le but et s'endormit. Saladin ordonna alors de le transporter sur le beau lit qu'il lui avait fait préparer. Il posa à côté de lui une couronne d'une très-grande valeur, dont la marque fit voir qu'elle était destinée pour sa femme. Il mit à son doigt un anneau surmonté d'un escarboucle d'un prix infini. Il lui fit ceindre une épée toute brillante de pierres précieuses, et poser à ses côtés deux grands bassins d'or remplis de doubles ducats et de mille bijoux dont il serait trop long de faire la description. Ensuite il l'embrassa de nouveau, et, ayant dit au magicien d'opérer, le lit disparut aussitôt à la vue des spectateurs. Saladin continua long-temps encore à parler de lui avec ses courtisans.

Cependant messire Thorel était déjà dans l'église de Saint-Pierre à Pavie, comme il l'avait demandé, avec tous les bijoux et dans l'équipage dont on vient de parler. Matines étaient sonnées et Thorel dormait encore, quand le sacristain entra dans l'église avec de la lu-

mière. L'aspect imprévu de ce lit si riche et si brillant lui causa de l'étonnement et de la frayeur, et lui fit prendre la fuite ; il courut en avertir l'abbé et les moines. Surpris de le voir si effaré, ils lui en demandèrent la raison. Le sacristain la leur dit. Ils le traitèrent d'abord de visionnaire ; mais, réfléchissant qu'il n'était pas si enfant ni si nouveau en cette église pour s'épouvanter légèrement : Allons voir, dit l'abbé, ce que c'est. On alluma alors plusieurs flambeaux. L'abbé et les moines, entrés dans l'église, virent le lit, et sur ce lit un homme qui dormait. Tandis qu'ils doutaient, qu'ils craignaient et qu'ils examinaient, sans trop oser approcher, les bagues et les bijoux, messire Thorel s'éveilla en poussant un profond soupir. L'abbé et les moines effrayés s'enfuirent en criant au secours. Thorel ouvre les yeux, et, ayant regardé autour de lui, il voit qu'il est réellement dans le lieu où il avait prié Saladin de le faire transporter. Ce qu'il vit à ses côtés lui donna de la magnificence et de la générosité de Saladin une bien plus haute idée que celle qu'il en avait déjà conçue. Cependant, sans se déranger, voyant fuir les moines, et sachant qu'il était la cause de leur effroi, il appela l'abbé par son nom, en lui disant qu'il était Thorel, son neveu. L'abbé, qui le croyait mort, n'en eut que plus d'effroi. Mais enfin, un peu rassuré, et ayant fait auparavant le signe de la croix, il s'approcha du lit. De quoi avez-vous peur, mon père, lui dit le chevalier? Je suis en vie, Dieu merci, et j'arrive d'outre-mer. Quoique son neveu fût un peu défiguré par sa longue barbe et son habit à la sarrasine, l'abbé

le reconnut. Entièrement rassuré : Mon fils, lui dit-il, sois le bienvenu; mais ne sois pas étonné si nous avons eu quelque effroi. Il n'y a personne dans toute la ville qui ne te croie mort, et cette nouvelle paraît tellement sûre, qu'Adaliette, ta femme, vaincue par les menaces de ses parens, se remarie aujourd'hui. Tout est prêt pour la cérémonie et pour la fête.

Messire Thorel se leva, fit fête à l'abbé et à tous les moines, et les pria tous de ne dire mot de son retour, jusqu'à ce qu'il eût terminé quelques affaires pressantes. Ensuite, après avoir fait mettre en sûreté tous ses bijoux, il conta à son oncle ce qui lui était arrivé. Celui-ci, joyeux de sa bonne fortune, en rendit grâces à Dieu avec lui. Messire Thorel lui demanda quel était le fiancé de sa femme; l'abbé le lui dit. Avant que l'on soit instruit de mon retour, dit le chevalier, j'ai envie de voir quelle sera la contenance de ma femme à ses noces; ainsi, quoiqu'il ne soit pas ordinaire que des religieux aillent à de telles fêtes, je vous prie de faire en sorte que nous puissions y aller de compagnie. L'abbé répondit qu'il le ferait pour l'obliger. Le jour ne fut pas plus tôt venu qu'il envoya dire au fiancé de trouver bon qu'il allât à ses noces avec un de ses amis. Celui-ci lui fit répondre qu'il lui ferait honneur et plaisir.

Messire Thorel se rendit, avec l'abbé, au logis du fiancé avec son habit étranger. Il attira l'attention de toute la compagnie; mais personne ne le reconnut. Lorsqu'on demandait à l'abbé qui il était, il répondait à tout le monde que c'était un Sarrasin, que le soudan

envoyait en qualité d'ambassadeur au roi de France. Ce faux ambassadeur fut placé à souhait, c'est-à-dire, vis-à-vis sa femme. Il remarqua aisément, à l'air de son visage et à sa contenance, qu'elle n'était pas fort contente de ses noces, et il la regardait avec intérêt. Elle lui rendait quelquefois ses regards, mais sans avoir le moindre soupçon de la vérité, car son nouveau costume le défigurait entièrement, et sa mort, dont on ne doutait pas, ne laissait aucune place à l'espérance. Messire Thorel, jugeant qu'il était temps d'éprouver si elle avait conservé son souvenir, mit à sa main l'anneau qu'elle lui avait donné à son départ, et ayant appelé le valet qui la servait : Va dire de ma part à la mariée, lui dit-il, que la coutume de mon pays est que, quand un étranger est aux noces d'une nouvelle mariée, celle-ci, pour lui prouver qu'elle est bien aise qu'il y soit venu, lui doit envoyer sa coupe pleine de vin, et, quand il a bu ce qu'il lui plaît et recouvert la coupe, elle doit boire le reste. Le domestique fit la commission. Elle ordonna aussitôt, pour montrer à l'étranger que sa venue lui était agréable, qu'on lavât une grande coupe qui était devant elle et qu'on la portât, pleine de vin, à ce gentilhomme. On obéit. Messire Thorel avait mis dans sa bouche l'anneau qu'il avait reçu d'elle, et, en buvant, il le laissa tomber dans la coupe, de manière que personne ne s'en aperçût. Il eut soin de n'y laisser guère de vin, la recouvrit, l'envoya à la dame, qui, pour suivre la coutume, la découvrit et la mit à sa bouche. Elle voit l'anneau; interdite, elle arrête avec attention ses yeux sur ce bijou, et le reconnaît

pour celui qu'elle avait donné à son mari au moment de son départ. Elle s'en saisit, et, fixant celui qu'elle avait pris pour étranger, elle jette un cri, renverse la table qui est devant elle, et s'élance comme un trait dans les bras du chevalier, en disant : Celui-ci est vraiment mon maître, mon mari, mon cher Thorel ; et, sans avoir égard à rien, elle l'embrasse étroitement sans vouloir s'en séparer. Son mari fut obligé de le lui ordonner, en lui disant qu'elle avait le temps de lui prodiguer ses caresses. Le trouble était dans la maison, mais la joie y régnait, tant on avait de plaisir à retrouver messire Thorel, après l'avoir cru mort pendant si long-temps. Ayant prié toute la compagnie de ne pas se déranger, il raconta tout ce qui lui était arrivé, depuis son départ jusqu'à ce moment. Il termina son récit par dire au gentilhomme qu'il ne devait pas trouver mauvais de ce qu'il reprenait sa femme, qui ne se remariait que parce qu'elle l'avait cru mort. Celui-ci, quoiqu'un peu piqué de ce contre-temps, répondit qu'il en ferait tout autant à sa place. La dame laissa là les présens de son nouvel époux, et ayant pris la bague qu'elle avait trouvée dans la coupe, et la couronne que Saladin lui avait envoyée, elle sortit de la maison, et se rendit à celle de messire Thorel avec toute la pompe des noces. Là, les parens, les amis, les citoyens, qui regardaient cette aventure comme un miracle, se consolèrent au milieu des fêtes et des festins.

Messire Thorel, ayant fait part de ses joyaux à celui qui avait fait la dépense des noces, à monsieur l'abbé

et à plusieurs autres, et informé Saladin, par plusieurs lettres, de son heureuse arrivée, vécut encore nombre d'années plus amoureux que jamais de sa femme.

NOUVELLE X.

GRISELIDIS.

Après la nouvelle du roi, Dionéo prit la parole, et dit :

Un des plus illustres et des plus célèbres descendans de la maison de Saluces fut un nommé Gautier. Sans femme, sans enfans, et n'ayant aucune envie de se marier ni d'avoir des héritiers, il employait son temps à la chasse. Cette façon de penser et de vivre déplaisait fort à ses sujets. Ils le supplièrent si souvent et si vivement de leur donner un héritier, qu'il résolut de céder à leurs prières. Ils lui promirent de lui choisir une femme digne de lui par sa naissance et ses vertus. Mes amis, leur dit-il, vous voulez me contraindre de faire une chose que j'avais résolu de ne faire jamais, parce que je sais combien il est difficile de trouver dans une femme, toutes les qualités que j'y désirerais,

et qui établissent la convenance entre deux époux. Cette convenance est si rare qu'on ne la trouve presque jamais; et combien doit être malheureuse la vie d'un homme obligé de vivre avec une personne dont le caractère n'a aucun rapport avec le sien! Vous croyez pouvoir juger des filles par les pères et mères, et, d'après ce principe, vous voulez me choisir une femme : c'est une erreur; car comment connaîtriez-vous les secrets penchans des pères, et surtout ceux des mères? Et, quand vous les connaîtriez, ne voit-on pas ordinairement les filles dégénérer? Mais, puisque enfin vous voulez absolument m'enchaîner sous les lois de l'hymen, j'y consens; mais, pour n'avoir à me plaindre que de moi, si j'ai lieu de m'en repentir, je veux moi-même choisir mon épouse; et, quelle qu'elle soit, songez à l'honorer comme votre dame et maîtresse, ou je vous ferai repentir de m'avoir sollicité à me marier, lorsque mon goût m'en éloignait. Les bonnes gens lui répondirent qu'il pouvait compter sur eux, pourvu qu'il se mariât.

Depuis quelque temps, le marquis avait été touché de la conduite et de la beauté d'une jeune fille qui habitait un village voisin de son château. Il imagina qu'elle ferait son affaire, et, sans y réfléchir davantage, il se décida à l'épouser. Il fit venir le père, et lui communiqua son dessein. Le marquis fit ensuite assembler son conseil et les sujets voisins de son château. Mes amis, leur dit-il, il vous a plu, et il vous plaît encore, que je me décide à prendre femme : je suis tout déterminé à vous donner cette satisfaction; mais songez à tenir la

promesse que vous m'avez faite, d'honorer, comme votre dame, la femme que je prendrais, quelle qu'elle fût. J'ai trouvé une jeune fille assez près d'ici, qui est de mon goût; c'est la femme que je me suis choisie. Je dois l'amener sous peu de jours dans ma maison; préparez-vous à la recevoir honorablement, afin que je sois aussi content de vous que vous le serez de moi. L'assemblée, à cette nouvelle, fit paraître sa joie, et tous répondirent qu'ils honoreraient la nouvelle marquise comme leur dame et maîtresse.

Dès ce moment, le seigneur et les sujets ne songèrent plus qu'aux préparatifs des noces. Le marquis fit inviter plusieurs de ses amis et de ses parens, et quelques gentilshommes d'alentour. Il fit faire sur la taille d'une jeune fille, qui avait à peu près la même que sa future, des robes riches et belles, prépara anneaux, ceinture, couronne, enfin tout ce qui est nécessaire à une jeune mariée.

Le jour pris et indiqué pour les noces, sur les neuf heures du matin, le marquis monta à cheval avec toute sa compagnie. Messieurs, dit-il, il est temps d'aller chercher l'épousée. On part, on arrive au village où elle demeurait. Quand on fut près de la maison qu'elle habitait avec son père, on la vit qui revenait de chercher de l'eau et qui se hâtait, afin de voir passer la nouvelle épouse du marquis. Dès que celui-ci la vit, il l'appela par son nom, Griselidis, et lui demanda où était son père. Monseigneur, répondit-elle en rougissant, il est à la maison. Le marquis descend alors de cheval, entre dans la pauvre chaumière, et trouve le

père, qui s'appelait Jeannot. Je suis venu, lui dit-il, pour épouser ta fille Griselidis; mais je veux, avant tout, qu'elle réponde devant toi à quelques questions que j'ai à lui faire. Alors il demanda à la jeune fille si, lorsqu'elle serait son épouse, elle s'efforcerait toujours de lui plaire; si elle saurait conserver son sang-froid, quoiqu'il fît ou qu'il dît; si enfin elle serait toujours obéissante et docile. Un *oui* fut la réponse de toutes ces demandes. Le marquis la prit alors par la main, la conduisit dehors en présence de la compagnie, la fit dépouiller nue, et la revêtit ensuite des superbes habillemens qu'il avait fait faire, puis il plaça sur ses cheveux épars une brillante couronne. Messieurs, dit-il aux spectateurs surpris, voilà celle que je veux pour épouse si elle me veut pour mari. Et, se tournant vers elle : Griselidis, me veux-tu pour mari? Oui, monseigneur, si telle est votre volonté, répondit-elle. Il l'épousa ensuite, la conduisit en grande pompe dans son château, où les noces furent faites avec autant de magnificence que s'il eût épousé une fille du roi de France.

La jeune épousée sembla changer de mœurs avec la fortune. Elle était, comme je l'ai déjà dit, belle et bien faite. Elle devint si aimable, si gracieuse, qu'elle paraissait plutôt être la fille de quelque grand seigneur que du pauvre Jeannot. Elle étonnait tous ceux qui l'avaient connue dans son premier état; elle était d'ailleurs si obéissante à son mari, et avait tant d'attention pour prévenir ses moindres désirs, qu'il était le plus content et le plus heureux des hommes. Elle avait su

se concilier si bien l'affection des sujets du marquis, qu'il n'y en avait pas un qui ne l'aimât comme lui-même, qui ne l'honorât, et qui ne priât Dieu pour son bonheur et sa prospérité. Tous convenant que, si les apparences avaient déposé contre la sagesse du marquis, l'événement prouvait qu'il avait agi en homme habile et prudent, et qu'il lui avait fallu la plus grande sagacité pour découvrir ainsi le mérite caché sous des haillons et des habits villageois. Le bruit de ses vertus se répandit en peu de temps, non seulement dans ses terres, mais bien loin au-delà, et son empire était tel, qu'elle avait effacé les fâcheuses impressions que les fautes de son mari avaient faites sur les esprits.

Au bout de quelque temps elle devint enceinte, et accoucha heureusement d'une fille au terme prescrit par la nature. Le marquis en eut une grande joie; mais, par une folie qu'on ne conçoit pas, il lui vint en tête de vouloir, par les moyens les plus durs et les plus cruels, éprouver la patience de sa femme. Il employa d'abord les invectives, lui disant que sa basse extraction avait indisposé tous ses sujets contre elle, et que la fille dont elle venait d'accoucher ne contribuait pas peu à lui aliéner les esprits et à entretenir les murmures, parce qu'on aurait désiré un héritier. A ces reproches, sans changer de visage ou de contenance: Monseigneur, lui disait-elle, faites de moi ce que vous croirez que votre honneur et votre repos vous ordonnent. Je ne murmurerai pas, sachant que je vaux beaucoup moins que le moindre de vos sujets, et que je ne méritais en aucune manière la glorieuse destinée à laquelle vous

m'avez élevée. Cette réponse plut au marquis, qui vit que les honneurs que lui et ses sujets avaient rendus à sa femme ne l'avaient point énorgueillie.

Quelque temps s'était écoulé après cette scène. Il avait parlé, sans paraître avoir de dessein particulier, de la haine que ses sujets portaient à sa fille. Après avoir ainsi préparé sa femme, il lui envoya, au bout de quelques jours, un domestique qu'il avait instruit de ce qu'il devait faire. Madame, dit celui-ci d'un air désolé, si je veux conserver la vie, il faut que j'exécute les ordres de monseigneur. Il m'a commandé de prendre votre fille. Il dit, et se tut. A ce discours, au triste maintien de celui qui le prononce, se rappelant surtout ce que son mari lui avait dit, elle croit qu'il a ordonné la mort de sa fille. Quoique, dans le fond du cœur, elle ressentît les douleurs les plus vives, cependant, sans émotion, sans changer de visage, elle prend sa fille dans son berceau, la baise, la bénit et la remet entre les mains du serviteur. Fais, lui dit-elle, ce que ton maître et le mien t'a commandé. Je ne te demande qu'une grâce, c'est de ne pas laisser cette innocente victime exposée à la rapacité des animaux carnassiers et des oiseaux de proie.

Le domestique, chargé du fardeau qu'elle lui avait remis, va rendre compte au marquis du message. Celui-ci admira beaucoup le courage et la constance de sa femme. Il envoya sa fille, par ce même homme, à Bologne, à une de ses parentes, la priant de l'élever avec grand soin, sans dire à qui elle appartenait.

Griselidis devint grosse une seconde fois, et accoucha d'un fils, ce qui combla de joie le marquis. Mais les épreuves qu'il avait faites ne lui suffisant pas encore pour le tranquilliser, il employa, comme auparavant, les reproches et les invectives, et il eut soin de les assaisonner de plus d'aigreur et de violence. Le visage enflammé d'un feint courroux : Depuis que tu es accouchée de ce fils, dit-il un jour à sa femme, il ne m'est pas possible de bien vivre avec mes sujets. Ils sont humiliés de voir que le petit-fils d'un paysan doive être un jour mon successeur et leur maître. Si je ne veux qu'ils portent leur indignation plus loin, et qu'ils me chassent de l'héritage de mes pères; il faut que je fasse de ton fils ce que j'ai fait de ta fille, et qu'enfin je brise les liens de notre mariage, pour prendre une femme plus digne du rang où je t'ai élevée. La princesse l'écouta avec une patience admirable, et ne se permit que cette réponse : Monseigneur, faites ce que bon vous semblera, et n'ayez aucun égard à ma situation. Rien au monde ne m'est cher que ce qui peut vous l'être.

Bientôt après, le marquis envoya prendre son fils comme il avait fait de sa fille, et, feignant de l'avoir fait tuer, il l'envoya à Bologne, dans la même maison qu'habitait sa sœur. Griselidis, quoique très-sensible, opposa autant de fermeté à cette épreuve qu'à la première. Le prince, au comble de l'étonnement, était persuadé qu'il n'y avait aucune autre femme capable de tant de courage, et il eût pris ce courage pour de l'indifférence s'il n'eût connu d'ailleurs l'amour de

cette mère pour ses enfans. Ses sujets, qui n'imaginaien pas que la mort de ces petites créatures fût un jeu, donnaient toute leur haine au marquis et toute leur pitié à la marquise. Cette infortunée dévorait ses chagrins sans se plaindre, et, quoiqu'elle se trouvât continuellement avec des femmes qui blâmaient hautement la conduite de son mari, il ne lui échappa jamais le moindre reproche. Cependant ce prince bizarre n'était pas encore content. Il crut devoir mettre la patience de sa femme à la dernière épreuve. Il dit à plusieurs de ses parens qu'il ne pouvait plus souffrir Griselidis, et qu'il sentait bien qu'il avait fait une démarche de jeune homme étourdi, en l'épousant, et qu'il allait tout tenter auprès du pape pour obtenir la cassation de son mariage, et la permission d'en contracter un autre. Quelques honnêtes gens eurent beau lui remontrer l injustice de son procédé, il ne leur répondit autre chose, sinon qu'il était résolu d'exécuter son projet.

La marquise, instruite du malheur qui la menaçait, imaginant qu'elle serait obligée de retourner dans la maison de son père, et d'y reprendre les occupations rustiques de sa jeunesse, qu'une autre posséderait celui qui avait tout son amour, était intérieurement dévorée du plus cuisant ennui. Elle se disposa cependant à soutenir cette nouvelle injure de la fortune avec la même tranquillité apparente qu'elle avait soutenu les autres.

Peu de temps après, le marquis fit apporter une fausse dispense, comme si on la lui eût envoyée de Rome, et fit entendre à ses sujets que, par cet écrit, le pape lui donnait

la permission d'abandonner Griselidis et de prendre une autre femme. Il fit venir l'infortunée qu'il tourmentait, et, en présence de plusieurs personnes : Femme, lui dit il, par la permission que notre saint père le pape m'a donnée, je puis contracter un autre lien et te laisser là. Tu ne peux être plus long-temps mon épouse dans un pays dont mes ancêtres ont été gentilshommes et seigneurs et où les tiens n'ont été que de simples laboureurs; trop de disproportion est entre nous. Je veux que tu retournes dans la maison de ton père, avec ce que tu m'apportas en mariage. J'ai trouvé celle qui doit te remplacer, et qui me convient mieux que toi à tous égards.

A cette terrible sentence, Griselidis s'efforça de retenir ses larmes, chose assez extraordinaire dans un femme, et répondit ainsi : Monseigneur, j'ai toujours très-bien senti l'immense disproportion de la noblesse de votre état à la bassesse du mien. Ce que j'ai été à votre égard, je l'ai toujours regardé comme une faveur spéciale de la providence et de vos bontés, et non comme une chose dont je fusse digne. Puisqu'il vous plaît maintenant de reprendre ce que vous m'avez donné, je dois vous le rendre avec soumission et avec la reconnaissance de m'en avoir jugé digne au moins pour quelque temps. Voici l'anneau avec lequel je fus mariée : prenez-le. Quant à ma dot, je n'aurai pas besoin de bourse ou de bête de somme pour la remporter : je n'ai point oublié que vous m'avez prise nue, et s'il vous semble honnête que ce corps, qui a porté deux de vos enfans, soit exposé à tous les regards, je

m'en retournerai nue. Mais, si vous daignez accorder quelque prix à ma virginité, qui fut ma seul dot, souffrez que je sois du moins couverte. Le marquis était attendri; mais voulant remplir son dessein : Eh bien! soit, remporte une chemise, lui répondit-il, d'un visage courroucé. Tous les spectateurs de cette scène le suppliaient de lui donner au moins une robe, afin qu'on ne vît pas, dans un état si misérable, la même personne qui avait joui, pendant treize ans, du titre de son épouse; mais leurs prières furent inutiles.

Cette infortunée, après avoir fait ses adieux, sortit du château avec une simple chemise, sans coiffure, sans chaussure, et se rendit ainsi à la chaumière de son père. Tous ceux qui la virent passer dans cet état humiliant l'honorèrent de leur compassion et de leurs larmes. Le malheureux père, qui jamais n'avait pu s'imaginer que sa fille devînt la femme du marquis, avait toujours craint ce qu'il voyait arriver, et avait conservé les habits qu'elle portait lorsqu'elle était simple bergère. Il les lui donna; elle s'en revêtit, et se livra, selon son ancienne coutume, aux travaux domestiques, soutenant, avec une fermeté inébranlable, les assauts de la fortune ennemie.

Le marquis fit ensuite entendre à ses sujets qu'il allait épouser une fille d'un des comtes de Pagano. Il fit faire tous les apprêts d'une noce magnifique, et appela Griselidis chez lui. La nouvelle épouse que j'ai prise, lui dit-il, doit arriver dans peu de jours. Je veux l'accueillir honorablement à cette première entrevue. Tu sais que je n'ai personne chez moi capable d'arranger

les appartemens et de préparer beaucoup d'autres choses nécessaires pour une pareille fête ; toi, qui connais mieux que toute autre les meubles de la maison, fais, arrange, dispose, ordonne. Invite toutes les dames qui te conviendront, et reçois-les comme si tu étais encor la maîtresse du logis. Les noces finies, tu t'en retourneras dans la chaumière de ton père. Quoique toutes ces paroles fussent comme autant de coups de poignard dans le cœur de Griselidis, qui n'avait pu oublier son amour, comme elle avait oublié son ancienne fortune : Monseigneur, répondit-elle cependant, je suis prête à faire ce que vous ordonnez. Elle entra avec ses pauvres habits de village dans cette maison d'où naguère elle était sortie en chemise. Elle frotta, balaya les appartemens, prépara la cuisine, enfin se prêta à tout ce que la dernière servante de la maison aurait pu faire. Elle invita ensuite plusieurs dames de la part du marquis. Le jour de la fête venu, elle reçut toute la compagnie dans son costume villageois avec un visage joyeux et content.

Le marquis, qui avait étendu, avec une vigilance vraiment paternelle, ses soins sur l'éducation de ses enfans, et qui les avait confiés à une de ses parentes, que le mariage avait fait entrer dans la maison des comtes de Pagano, les fit venir tous deux. La fille atteignait sa treizième année : jamais on n'avait vu une beauté si parfaite. Le fils n'était encore âgé que de six ans. Le gentilhomme qui conduisait cette petite famille était chargé de dire qu'il amenait la jeune fille pour la marier au marquis, et on lui avait recom-

mandé le silence le plus profond sur le secret de sa naissance. Il fit tout ce dont on l'avait prié. Il arriva à l'heure du dîner avec une nombreuse compagnie. Il trouva les avenues remplies des paysans du marquisat et des environs qui s'empressaient pour voir la nouvelle mariée. Les dames reçurent celle-ci; Griselidis elle-même vint dans la salle où les tables étaient mises, sans avoir changé d'habits, pour la saluer, et elle lui dit : Soyez la bienvenue. Les dames, qui avaient long-temps prié le marquis, mais en vain, que cette infortunée ne parût pas, ou qu'elle parût dans un habit plus décent, s'étant mises à table, on servit. Les regards de tous les convives étaient tournés sur la jeune fille, et chacun était obligé de convenir qu'il n'avait pas perdu au change. Griselidis surtout l'admirait, et partageait son attention entre elle et son frère.

Le marquis, qui crut enfin avoir éprouvé assez la patience de sa femme, voyant que la nouveauté des objets ne pouvait lui faire changer de contenance, sachant d'ailleurs que cette espèce d'insensibilité ne venait pas d'un défaut de bon sens, pensa qu'il était temps de la tirer de la peine où elle était sans doute, quoiqu'elle affectât beaucoup de tranquillité. Il la fait donc venir en présence de toute la compagnie: Que te semble, lui dit-il, de la nouvelle épousée? — Monseigneur, je ne puis en penser que beaucoup de bien; si elle a, comme je n'en doute pas, autant de sagesse que de beauté, vous vivrez avec elle le plus heureux du monde; mais, je vous demande une grâce, c'est de ne lui point faire essuyer les reproches piquans que vous

avez prodigués à votre première ; je doute qu'elle pût les soutenir aussi bien, attendu qu'elle a été élevée délicatement, tandis que l'autre avait éprouvé les peines et les travaux dès sa plus tendre enfance. Le marquis, voyant Griselidis fermement persuadée de son nouveau mariage, la fit asseoir à côté de lui. Griselidis, lui dit-il, il est temps que tu recueilles le fruit de ta longue patience, et que ceux qui m'ont regardé comme un homme méchant, brutal et cruel, sachent que tout ce que j'ai fait, n'était qu'une feinte préméditée, pour leur apprendre à choisir une épouse et à toi à l'être, afin de me procurer un repos solide, tant que j'aurai à vivre avec toi. C'était surtout le trouble du ménage que je craignais en me mariant. J'ai fait la première épreuve de ta douceur par des invectives, des paroles injurieuses et piquantes ; tu n'y as répondu que par la patience ; tu n'as jamais contredit mes discours, ni censuré mes actions ; voilà ce qui m'assure le bonheur que j'attendais de toi. Je vais te rendre, en une heure, tout ce que je t'ai ôté en plusieurs années, et réparer, par les plus tendres caresses, mes mauvais traitemens. Regarde donc avec joie cette jeune fille, que tu croyais devoir être mon épouse, comme ta fille et la mienne, et son frère comme notre véritable fils. Ce sont ceux que toi, et beaucoup d'autres, avez si long-temps regardés comme les victimes de ma barbarie. Je suis ton mari ; j'aime à te le répéter, et nul mari ne peut recevoir de sa femme autant de satisfaction que j'en reçois de toi. Il l'embrassa ensuite tendrement, et recueillit les larmes de joie qui coulaient de ses yeux. Il se levèrent en-

suite et allèrent embrasser leurs enfans. Tous les spectateurs furent agréablement surpris d'une révolution si peu attendue.

Les dames, s'étant levées de table avec empressement, conduisirent Griselidis dans un appartement, la dépouillèrent de ses habits, et la revêtirent de ceux d'une grande dame; elle reparut, comme telle, dans la salle de compagnie; car elle n'avait rien perdu de sa dignité et de son éclat sous les vieux haillons qui la couvraient. Elle fit mille caresses à son fils et à sa fille, et, pour célébrer cette réunion, on prolongea les fêtes pendant plusieurs jours.

On vit alors que le marquis avait agi avec sagesse; mais on avoua qu'il avait employé des moyens trop durs et trop violens pour parvenir à ses fins. On louait, sans restriction, la vertu et le courage de Griselidis.

Le marquis, au comble de la joie, tira Jeannot, le père de sa femme, de son premier état, et lui donna de quoi finir honorablement ses jours. Après avoir richement marié sa fille, il vécut long-temps heureux avec Griselidis, et sut lui faire oublier les malheurs du passé par les charmes du présent.

Que concluons-nous de ce récit? que souvent, des maisons les plus pauvres, du sein d'une chaumière, sortent des esprits presque divins; et que souvent on voit naître, au milieu des palais, des êtres plus dignes de commander aux bêtes qu'aux hommes. Quelle autre que Griselidis eût pu soutenir, non-seulement avec tranquillité, mais même avez joie, les épreuves rigoureuses par lesquelles son mari la fit passer? Il eût été

peut-être à désirer que ce mari brutal eût eu affaire à une femme capable de se venger de ce qu'il lui avait fait souffrir; mais Griselidis fut, en tout point, un modèle de vertu.

La nouvelle de Dionéo achevée, et les dames ayant dit leur avis sur la conduite étrange du marquis, le roi prit la parole; et, voyant que le soleil était déjà sur son déclin : Mesdames, dit-il, il y aura demain quinze jours que nous sommes sortis de Florence pour venir respirer un air pur et salubre à la campagne, et éviter le spectacle affligeant et lugubre des horreurs que la peste étale dans la ville. Quoique les nouvelles que l'on a racontées aient été quelquefois assez gaillardes, et aient présenté des tableaux propres à émouvoir les sens, à éveiller les désirs; quoique nos danses, nos jeux, nos chansons, la recherche de notre table aient semblé devoir appeler et faire naître des plaisirs plus doux et plus piquans, cependant il ne s'est passé rien de répréhensible ni dans nos actions ni dans nos paroles. J'ai vu régner partout l'honnêteté, la concorde et une véritable fraternité. Mais, afin que l'habitude de vivre ensemble ne dégénère en besoin et ne fasse contracter des liaisons plus étroites, pour ne pas donner surtout prise à la médisance et à la calomnie qui pourraient s'exercer sur un plus long séjour à la campagne, je pense, sauf votre meilleur avis, que nous devons retourner à Florence. Si vous approuvez mon conseil, nous partirons dès demain, et je garderai la couronne jusqu'à ce moment; sinon, je sais à qui la remettre.

L'avis du roi fut mis en délibération et passa à la pluralité des suffrages. Il fit appeler le maître d'hôtel, lui parla de ce qu'il avait à faire le lendemain, et donna ensuite congé à la compagnie. Les dames et les hommes étant levés, on se livra à divers amusemens comme à l'ordinaire. On soupa; le chant et la danse suivirent le repas. A l'heure de minuit, on alla se coucher selon l'ordre du roi.

Le lendemain, dès que le jour parut et que chacun fut levé, le maître d'hôtel ayant fait d'avance partir tous les bagages, la troupe joyeuse, sous la conduite de son sage roi, prit le chemin de Florence. Quand on fut arrivé, les trois hommes déposèrent les sept dames au couvent de Sainte-Marie-Nouvelle, d'où ils étaient partis avec elles; chacun d'eux ensuite alla où son plaisir l'appela, et retourna à sa maison quand bon lui sembla.

FIN DES CONTES DE BOCCACE.



[illegible]

LE ROI CANDAULE.

La Lydie, ancienne province de l'Asie-Mineure, qu'on appelait auparavant Mœonie, tire son nom de Lydus, fils d'Atys ou d'Atyes, le premier roi de la dynastie des Athiades ou des Atydes.

Camblitas, un des dix-neuf rois de cette dynastie, se rendit mémorable par son grand appétit. On assure qu'une nuit il se trouva si pressé de la faim, qu'il dévora la reine sa femme couchée auprès de lui, et qu'il ne s'en aperçut le lendemain que parce qu'il lui était resté une des mains de cette princesse entre les dents. Pour donner à cette fable un air de vraisemblance, on ajoute qu'il attribua cet excès à quelque maléfice, et qu'il se poignarda de désespoir.

Omphale, femme d'un des rois de la dynastie suivante, est célèbre par l'amour d'Hercule, qui brûla pour ses charmes. Elle était alors veuve de Tmolus. Plusieurs anciens monumens, qui la représentent portant la massue et la peau de lion à côté d'Hercule,

vêtu d'une robe de pourpre, filant de la laine, ont fait dire que cette reine obligea ce héros, jusqu'alors invincible, non seulement à se déguiser et à changer sa massue en quenouille et sa peau de lion en ajustement de femme, mais qu'elle le réduisit encore à l'état humiliant des femmes qui la servaient en qualité de domestiques : exemple mémorable de l'empire de l'amour et de l'ascendant qu'ont les femmes sur l'esprit et le cœur des hommes. Les complaisances d'Hercule furent payées d'un tendre retour : Omphale le rendit heureux, et il en eut un fils nommé Agésilas, de qui descendait Gigès, dont on va raconter l'histoire.

Hercule avait eu d'une autre maîtresse un fils connu sous le nom de Cléolas, au petit-fils duquel l'oracle fit donner la couronne de Lydie. Il s'appelait Argon, et fut le premier roi de cette seconde dynastie. Il eut vingt-deux princes de son sang qui lui succédèrent. Le dernier de sa branche fut Candaule, un des principaux personnages de cette nouvelle.

Ce prince était amoureux fou de sa femme; mais son amour était aussi bizarre qu'excessif; il n'entretenait ses courtisans que des charmes de la reine, e obligeait les poètes de sa cour à célébrer sa beauté pa leurs chants. Il interrompait les affaires les plus sé rieuses pour parler de l'éclat de sa figure, de la blan cheur de sa peau, de l'élégance de sa taille, de la belle forme de tous ses membres; en un mot, il était fou de la reine, dont la beauté justifiait véritablement les éloges, mais qui eût été beaucoup plus flattée de l'attachement de Candaule si elle l'eût dû à sa vertu; car

elle en était infiniment plus jalouse que de ses qualités extérieures.

Gigès, qui descendait d'Hercule et qui sortait du sang royal par Omphale, était un des plus jeunes et des plus beaux seigneurs de la cour de Candaule, dont il était parent. Il resta d'abord inconnu parmi les gardes du prince; mais le roi, instruit de la noblesse de son origine, le prit bientôt en amitié, l'éleva aux premières dignités, et en fit son confident.

Toujours amoureux de sa femme, il crut qu'il ne pouvait être parfaitement heureux si son favori ne connaissait tous les charmes de la princesse. Qu'elle est belle! mon cher Gigès; tu ne saurais en avoir une juste idée, à moins de la connaître comme je la connais. Jamais les dieux ne formèrent rien de si touchant; elle pourrait le disputer de beauté à la mère des amours. Je veux te rendre le témoin de ma félicité. Entre avec moi dans l'appartement de la reine, tu verras les caresses que je reçois; il te sera facile de contempler tous les attraits de celle que j'adore. Je te mettrai à portée de jouir d'un si doux spectacle. Viens, mon ami, viens prendre part, s'il se peut, à tous mes plaisirs.

Ah! seigneur, répondit Gigès, que me proposez-vous? A juger des charmes cachés de la reine par ceux qui se laissent voir, je me persuade aisément que rien n'est si beau, et que votre bonheur égale votre vertu. Pourquoi voulez-vous révéler à d'autres des beautés réservées pour le seul Candaule? Je ne sais que trop que les rois sont les favoris des dieux, et que c'est pour

eux que la fortune réserve toutes ses faveurs. Comme il n'est pas au pouvoir des autres hommes d'en espérer de pareilles, ne me faites point désirer un bien auquel je ne dois point aspirer, un bien que je désirerais vainement. Je ne doute point, encore une fois, que la reine ne réunisse en sa personne tous les agrémens possibles. Mais, croyez-moi, seigneur, il est des situations dans lesquelles les femmes ne veulent point être vues; et vous n'ignorez pas que, lorsqu'elles se sont laissé apercevoir de si près, il est souvent à craindre qu'elles n'en restent pas là.

Cette sage remontrance ne désabusa point le roi : il fallut que son favori cédât aux ridicules empressemens de Candaule. Je te cacherai, lui dit-il, et, par ce moyen, la reine ne pourra se refuser au plaisir que je veux te donner.

Gigès fut secrètement introduit dans l'appartement par le roi lui-même, qui le cacha derrière une jalousie, d'où il pouvait contempler à son aise les beautés les plus cachées de la princesse. Elle prenait le bain, et était dans l'état où il faut être pour le bien prendre. Rien n'échappa aux regards curieux du favori, qui ne fut pas long-temps à s'apercevoir qu'en effet Candaule était le plus heureux et le plus passionné de tous les maris. Il fut si ému de ce spectacle, qu'il ne se connaissait pas. Le plus violent amour pour la reine s'empara de tous ses sens, et il eut à peine la force de se contenir. Non seulement il devint passionné, mais il sentait déjà des mouvemens de jalousie, et murmurait au dedans de lui-même de ce qu'un autre que lui

fût possesseur de tant d'attraits. La justice et l'honnêteté, ni le rang de son rival, ne purent arrêter ses désirs ni le défendre de former des projets criminels pour satisfaire sa passion.

Il tardait à Candaule de rejoindre son favori pour jouir de sa surprise et du plaisir de l'entendre faire l'éloge du trésor de beauté dont il était possesseur. Il fit éloigner la reine, et rejoignit son ami. Eh bien, Gigès, que penses-tu de ma femme? Te l'étais-tu figurée si belle? Candaule n'est-il pas le plus heureux des rois? Crois-tu qu'il y ait sur la terre une femme aussi bien faite et aussi jolie?

Gigès, qui craignait de faire connaître ses vrais sentimens, de peur de lui inspirer de la défiance, ne répondait rien. Candaule, surpris de ce silence, lui en marqua son étonnement, et, voyant qu'il s'obstinait à ne pas parler, il le pressa de lui en dire les motifs. Seigneur, puisque vous m'ordonnez de m'expliquer, dit Gigès assez froidement, je vous avouerai que je m'étais formé de la beauté de la reine une idée plus avantageuse que celle que j'en ai depuis que j'ai été à portée de juger de ses attraits cachés, et que le plus grand charme qu'elle ait à présent à mes yeux est celui de vous plaire..... Quoi! interrompit brusquement Candaule, tu ne la trouves pas adorable, incomparable, divine? Non, seigneur, reprit le favori; et, puisque vous désirez que je vous parle franchement, je connais vingt femmes qui lui disputeraient le prix de la beauté, si le titre de reine qu'elle porte ne leur en interdisait la liberté. Je conviens qu'elle est bien faite, qu'elle a la

peau blanche ; mais je connais des femmes qui ont le pied plus joli et la gorge plus ferme.

Candaule crut que Gigès avait perdu le goût et l'esprit. Il eut pitié de sa stupidité ; et, comme s'il eût cherché sérieusement à se perdre, il alla en entretenir sa femme. Croiriez-vous, madame, lui dit-il, qu'il y eût dans le monde un homme qui ne vous trouvât pas la plus belle personne de la terre, et qui vous en préférât vingt autres, qui sont à son gré plus dignes d'être aimées que vous ? Gigès, ajouta-t-il, est cet homme extraordinaire. Je l'aime assez pour avoir voulu lui donner le plaisir de vous voir dans votre bain. J'en attendais une surprise que je n'ai point trouvée : il n'a point senti la moindre émotion à votre vue ; et ce que tous les dieux devaient adorer, un homme seul en a été le spectateur sans en avoir été touché.

Candaule crut se rendre bien recommandable à la reine par ce discours : il se trompa grossièrement. Elle apprit avec indignation le tour que son mari lui avait joué ; et, si elle dissimula son ressentiment, ce fut pour se venger plus sûrement.

Quoi ! disait-elle en elle-même, le roi prostitue sa femme à l'un de ses sujets ! Il la donne en spectacle à Gigès ! Le misérable ! il ne sent pas le mépris que cette lâcheté va lui attirer. C'est avec raison que le favori fait si peu de cas de mes charmes. Comment estimer une femme que son mari estime assez peu pour la montrer nue à son ami ? Le mépris qu'il a pour Candaule a passé jusqu'à moi. Quelle honte pour ma fierté ! Non, je ne puis vaincre un juste courroux

il faut qu'il éclate ; je ne suis plus femme de celui qui ose me prostituer, je le serai plutôt de Gigès. Ah ! s'il peut avoir assez de courage pour me venger !... Oui, je porte jusque là ma haine. Je suis résolue de lui donner la couronne en lui donnant ma main. Il est d'une illustre origine ; il s'est distingué par des actions héroïques : s'il dédaigne mes charmes, il sera touché de la noblesse de mes sentimens, et je serai plus heureuse avec lui qu'avec l'époux dont l'amour extravagant m'a avilie.

La reine, pleine de cette idée, manda aussitôt Gigès. Il était occupé de sa passion naissante, et cherchait dans sa tête un moyen pour faire connaître ses sentimens à celle pour qui il soupirait. On devine combien il dut être charmé de se voir appelé par la reine elle-même. Ayant accouru à ses ordres : Gigès, lui dit-elle en le voyant entrer, ce n'est pas pour te reprocher le mépris que tu fais de mes charmes que je t'envoie chercher ; peut-être ne les dédaignes-tu que parce que tu ne les as pas assez considérés ; c'est pour te parler de la lâcheté de Candaule. Pourrais-tu le justifier de m'avoir ainsi sacrifiée à sa folle vanité ? Crois-tu qu'après m'avoir livrée à un autre, je puisse ou que je doive l'estimer et conserver pour lui le moindre sentiment de tendresse ? Non, Gigès, tu te trompes si tu me juges assez stupide pour être insensible à un tel affront. Entre dans ma peine, et résous-toi à me venger de cette humiliation. Je te l'ordonne, tu dois m'obéir, ou c'est fait de ta vie. Il n'y a que mon mari qui puisse me voir dans l'état où tu m'as vue, et je ne

veux ni ne puis avoir deux maris à la fois. Tu dois m'entendre. Vois ce que je te propose. Si tu laisses vivre Candaule, il faut que tu meures; mais, s'il meurt, il faut que je t'épouse. Choisis, et songe que, si tu balances un seul moment, c'est fait de tes jours.

Il est aisé de se représenter quels furent l'étonnement et le trouble de Gigès : il adorait la reine, il l'eût préférée seule à tous les empires de la terre, et elle lui en offrait un avec la possession de son cœur. Il se détermina bientôt : Madame, lui dit-il en se jetant à ses pieds, Gigès est au comble de sa joie; il approuve votre haine; jamais il n'y en eut de plus juste. Candaule est indigne de posséder tant d'appas et tant de vertus. Je vous adore, madame; et, si j'ai feint d'être insensible à votre divine beauté, ce n'est que pour cacher à celui qui vous a exposée à mes regards l'amour que vous m'avez inspiré. J'osais porter mes vœux jusqu'à vous, et j'avais intérêt d'abuser votre époux. Je me livre à vos desseins, et je consens à mourir si vous n'êtes bientôt vengée. La grâce que je vous demande, madame, c'est de me continuer la confiance que vous me témoignez. Il ne dépendra pas de mon zèle de m'en rendre digne.

Gigès sortit et laissa la reine fort pensive. Le plaisir d'apprendre que Gigès n'avait montré de l'indifférence pour sa beauté que pour tromper la jalousie de son mari la soutint dans son projet. La bonne mine de son amant, les qualités qu'elle lui reconnaissait, et qui lui avaient gagné l'estime de toute la cour, le zèle qu'il venait de lui montrer, tout cela lui inspira pour

lui une inclination soudaine, qui lui fit juger que les dieux avaient ordonné la mort de Candaule. C'est ainsi que les passions s'accrochent à tout ce qui peut justifier les désordres qu'elles entraînent après elles.

Gigès, occupé de son amour et de la grandeur de son entreprise, rêvait au moyen qu'il emploierait pour consommer ses desseins. Les bontés dont le roi l'avait toujours honoré se représentaient quelquefois à son esprit, et il se reprochait son crime et son ingratitude. Que je suis malheureux, disait-il dans ces momens où la voix du repentir se faisait entendre à son cœur! Il faut ou que je trahisse l'amitié et que j'attente à la vie de mon bienfaiteur et de mon maître, ou que je m'expose à tout le ressentiment d'une femme outragée et que j'adore. Quel parti prendre? Oublierai-je tout ce que je dois à la faveur du roi pour m'abandonner aux mouvemens d'une passion que je ne puis satisfaire qu'à ce prix? Puis-je balancer? L'amour de la reine, l'attrait d'une couronne, la main, le cœur d'une femme adorable, peuvent-ils être balancés par la crainte de punir un traître dont les dieux semblent avoir ordonné le trépas? Il s'arrêta à cette idée, et il eut bientôt étouffé les remords. Il résolut donc d'exécuter son crime à la première occasion. Il ne s'agissait plus que de prendre des mesures pour assassiner le roi sans aucun danger pour sa propre vie.

Étant sorti de chez lui pour rêver plus à son aise aux moyens de consommer son crime sans se compromettre, il alla se promener hors de la ville. Son esprit, combattu par mille réflexions, ne lui permit

pas de s'apercevoir qu'il avait fait beaucoup de chemin dans la campagne. Il ne sortit de sa rêverie que lorsque le ciel, qui s'était couvert tout-à-coup de nuages, eut répandu sur l'horizon une obscurité qui lui fit craindre de ne plus se retrouver. Il erra long-temps à l'aventure, tremblant à chaque coup de tonnerre, et s'imaginant que les dieux l'avertissaient, par cet orage inattendu, qu'ils désapprouvaient sa résolution. Les remords se réveillent dans son cœur agité ; il fait vœu de renoncer à son projet, et de sacrifier sa vie plutôt que de le mettre à exécution ; mais, le bruit du tonnerre ayant cessé, l'espérance succéda à la crainte. Il rougit même de sa faiblesse, et revint à son premier dessein avec la ferme résolution de le suivre dès qu'il trouverait l'occasion favorable.

Le calme s'étant insensiblement rétabli, mais la pluie continuant toujours, Gigès, qui avait gagné les bords d'une chaîne de rochers pour se mettre à l'abri du mauvais temps, entra dans une caverne qui s'offrit à sa vue, et qu'il ne connaissait pas. L'entrée lui en parut singulière, et piqua sa curiosité. Il y rencontra un chemin frayé, au bout duquel il aperçut une lumière. Il s'avança, et vit dans l'enfoncement un grand cheval d'airain, éclairé de chaque côté par deux grandes lampes. Les flancs de ce cheval avaient chacun une ouverture. Quelque merveilleuse que fût cette aventure, Gigès ne s'en étonna point : il visita le dedans de cette machine, et il y trouva un corps mort d'une grandeur extraordinaire. Comme il n'était pas facile à intimider, il visita curieusement ce

cadavre, et ne lui trouva rien de remarquable qu'une bague d'or qu'il avait au petit doigt de sa main droite. Gigès s'en saisit, et la mit à un de ses doigts. Après avoir visité le reste de cette caverne merveilleuse, il ressortit de là ; et, la pluie étant ensuite tout-à-fait cessée, il reprit le chemin de la ville.

Il fut fort surpris en rentrant chez lui, et donnant quelques ordres, d'entendre ses gens se récrier comme s'ils eussent vu quelque spectre. Ils fuyaient au son de sa voix, et il semblait qu'ils ne pussent se rassurer. Il les voyait regarder de tous côtés en fuyant, et les entendait se demander les uns aux autres où était leur maître, dont ils avaient entendu distinctement la voix sans qu'ils l'eussent vu.

Cette observation lui fit penser que l'anneau qu'il avait au doigt pouvait bien causer ce changement. Il considéra la bague plus attentivement ; il vit qu'elle était finement travaillée. Il voulut en examiner la pierre, et la tourna sur le dessus de la main. Dès le même instant, ses gens, que sa voix avait effrayés, le saluèrent et furent rassurés en le voyant. Quoi ! leur dit-il alors, je vous parle depuis une heure, et vous ne répondez que par des cris? Est-ce que ma présence vous effraie, ou suis-je changé au point que vous ne me reconnaissiez plus? Ah ! Seigneur, lui dirent-ils, nous ne vous avons jamais méconnu ; mais nous entendions votre voix sans voir où vous étiez. C'est ce qui nous a empêchés de vous répondre, et ce qui nous a un peu épouvantés ; car nous ne savions que croire. Ce n'est que dans cet instant que nous vous voyons

Vous êtes tous des imbéciles ; j'étais derrière ce paravant, leur répondit Gigès, qui voulait leur donner le change sur ce qui venait de se passer : en un mot, il crut devoir se donner de garde de faire une seconde expérience de la vertu de l'anneau en leur présence, et c'est pour cette raison qu'il les traita de fous et de visionnaires. Après avoir tâché de leur faire prendre le change sur la vérité de ce qui venait d'arriver, et désirant de faire plus particulièrement l'essai de cette bague magique, il ressortit, et il vint chez le roi. Le chaton de sa bague était tourné vers le creux de la main, comme il l'avait en entrant chez lui. Alors il s'aperçut qu'il voyait et qu'il entendait tout le monde sans être vu de personne. Pour s'en convaincre d'une manière irrévocable, il s'avisa de toucher un courtisan sur l'épaule, qui lui parut tout surpris de n'avoir pu voir d'où le coup était parti, et qui ne cessait de tourner la tête de tous côtés pour tâcher de découvrir si quelqu'un le suivait.

Il serait difficile d'exprimer la joie de Gigès. Il ne douta point que les dieux ne le protégeassent et ne lui eussent envoyé ce secours pour se défaire de Candaule. Il voulut se donner un plaisir qu'il n'avait point encore eu : il alla chez la reine. Cette princesse était seule avec Euphémie, la plus chère de ses femmes et la confidente de tous ses secrets. Admires-tu, lui disait-elle au moment qu'il entrait, la fatalité de ma destinée ? Il n'est rien de plus vrai que j'étais réservée pour un autre que pour Candaule, tout amoureux fou qu'il est de moi, ou plutôt à cause de sa folie même. Je me suis vue

obligée d'aimer ce prince : il était mon époux et mon roi ; mais ses extravagances ont commencé par me refroidir, et sa lâcheté me l'a rendu odieux. Dès le moment que j'ai appris qu'il m'avait prostituée aux regards de Gigès, j'ai rompu tous les liens qui m'attachaient à lui. Mais, te le dirai-je, ma chère Euphémie? j'estime, j'aime déjà, j'adore même Gigès. Dans le dernier entretien que j'ai eu avec lui, la douceur de sa physionomie et l'éloquence de ses paroles ont fait une impression sur moi que je ne puis surmonter, et je sens qu'il faut que je meure ou que je l'épouse. N'est-ce pas une preuve que le ciel l'avait ainsi ordonné? Nous donnerait-il ces sentimens, s'il ne voulait que nous y déférassions? J'obéis aux dieux quand je cède à mon penchant, et, quand je ne suis pas maîtresse de ne point aimer, je conclus qu'ils ont voulu que j'aimasse. Gigès, continua-t-elle, a joui d'un privilége qui n'appartient qu'à mon mari; il m'a vue toute nue par l'indiscrétion du roi : si le roi m'eût estimée, il ne m'eût point avilie de la sorte. Il est de mon honneur de me venger de ce mépris : il ne faut pas qu'il existe deux hommes qui aient joui à mon égard d'un droit qui n'appartient qu'à un époux : la nature et la loi me défendent d'avoir deux maris. Je dois donc me défaire de celui qui m'a mésestimée au point de faire partager ses droits à un autre. D'ailleurs, j'aime Gigès; il m'aime aussi : il n'en faut pas davantage pour justifier mon dessein.

Gigès, transporté de joie d'entendre ainsi parler la reine, oublia qu'il était invisible; et, se jetant brusquement à ses pieds : Ah! madame, lui dit-il, que je sais

bon gré aux dieux de vous avoir inspirée de la sorte. N'en doutez point, ils avaient ordonné cet amour. Eh! qui doit vous être plus cher que Gigès? Il vous estime, il vous adore, il vous adorera toujours; l'indigne Candaule ne mérite aucun ménagement. Oui, madame haïssez-le cet époux qui vous a trahie et qui doit vou déplaire. S'il vous eût aimée, il se serait conduit diffé remment. Gigès ne vous trahira jamais; il cherchera tous les moyens de vous rendre heureuse; vous pouvez compter sur son inviolable fidélité.

La reine fit un grand cri à ce discours inattendu. Elle reconnaissait la voix de son amant, mais elle ne le voyait point, et, ce qui redoublait sa frayeur, elle se sentait embrasser les genoux. Elle fit de vains efforts pour se lever; elle était retenue par des bras invisibles. La voix de Gigès avait causé la même alarme à Euphémie, qui joignit ses cris à ceux de la reine. On sut presque aussitôt, dans le reste de l'appartement, le prodige qui venait d'arriver dans la chambre de la princesse, car ses autres femmes accoururent au bruit qu'elle avait fait.

Gigès, se reprochant son imprudence, n'eut garde de se montrer. Il se releva et se plaça dans un endroit de la chambre d'où il pouvait contempler à son aise les charmes de l'objet dont il était enflammé.

Gigès revint chez lui sans se montrer à la reine, parce qu'elle n'était point seule. Cette princesse était rêveuse. La voix qu'elle avait entendue était toujours présente à son imagination; elle brûlait d'impatience de revoir son amant pour lui faire part de ce qui lui

était arrivé, et pour lui demander l'explication de ce phénomène, dans le cas qu'il fût son ouvrage.

Il revint le lendemain, pendant que le roi était enfermé avec les prêtres, qu'il consultait sur cet événement. La reine s'entretenait avec Euphémie de la singularité de se prodige. Gigès se mit à ses pieds sans se faire voir. Ne craignez rien, madame, lui dit-il, c'est votre fidèle amant qui est à vos genoux; et, dans le même temps, il tourna son anneau, et il se laissa voir à cette princesse. Elle fit un cri de joie et d'étonnement. Il l'eut bientôt rassurée. Elle voulut apprendre alors par quel moyen il savait ainsi disparaître. Gigès lui raconta son aventure après qu'on eut fait retirer Euphémie. Ils ne doutèrent point, l'un et l'autre, que le ciel ne se fût intéressé pour eux, en mettant entre leurs mains un moyen si sûr de se délivrer de Candaule.

La mort de ce prince fut donc résolue. Il fallait se hâter, de peur que le fait vînt à être éclairci, et qu'on ne sût que Gigès était cet être invisible qui avait causé tant de frayeur dans le palais.

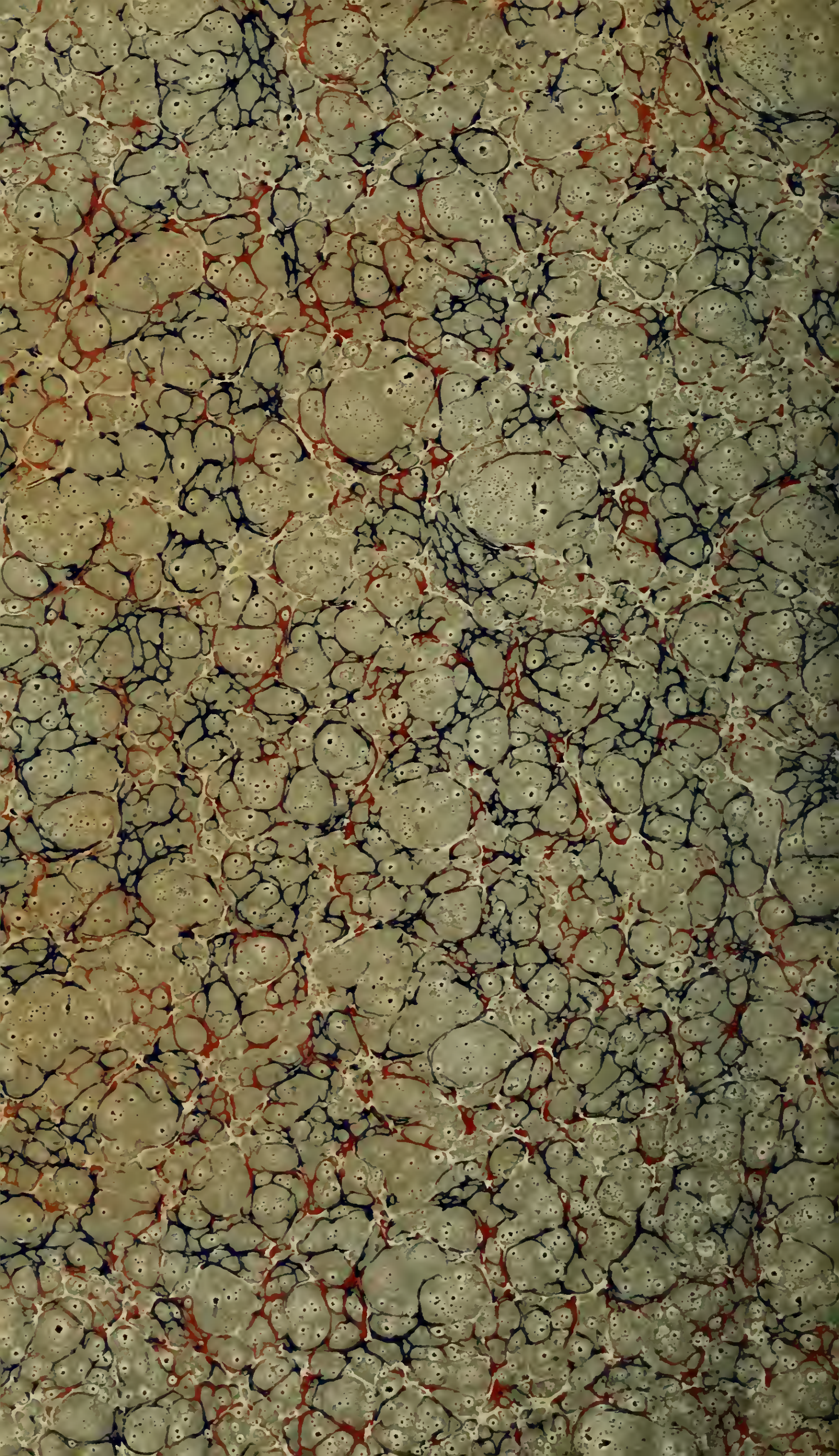
Le roi, après avoir consulté les prêtres de ses dieux, en avait appris qu'il fallait que ce fut un jeu de quelque homme adroit qui cherchait à se divertir, et il avait résolu d'approfondir ce mystère. Il était temps de prévenir ses recherches; les domestiques de Gigès pouvaient parler. La reine et son amant convinrent qu'il n'y avait pas de temps à perdre.

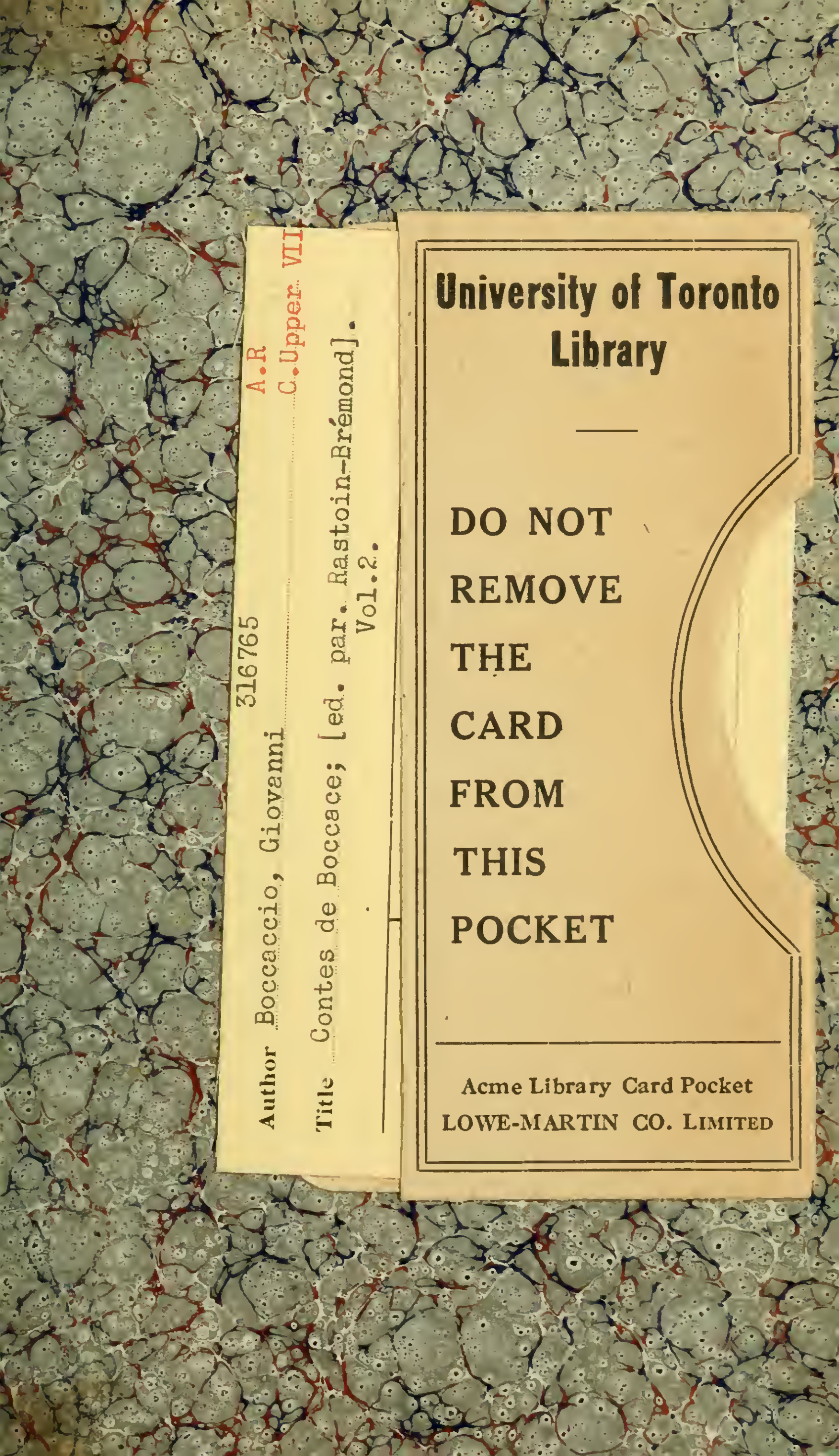
Gigès rentra la nuit dans le palais, et il se tint avec un poignard à la main à l'entrée du vestibule qui conduisait à l'appartement où la reine couchait. Il crut

devoir exécuter son projet devant témoins, afin qu'on n'imputât à personne la mort du prince. Le roi, accompagné de plusieurs courtisans et de plusieurs valets, passe quelques momens après pour se rendre à l'appartement de la reine. Gigès s'avance, lui perce le sein, et le laisse mort sur la place. Ce meurtre causa une frayeur d'autant plus grande, qu'on ne vit point la main qui avait frappé le roi. Chacun regarda sa mort comme un miracle. La reine, qui en fut instruite sur-le-champ, feignit une douleur mortelle. Cependant Gigès ne tarda pas à se montrer, et feignit d'être accouru au bruit de cette mort, dont la nouvelle fut bientôt répandue dans tout le palais. Comme il était du sang des Mermnades, qui descendaient d'Hercule, et que Candaule ne laissait point d'enfans, il fut bientôt déclaré roi, par les brigues secrètes de la reine, et par les suffrages des grands. Il épousa depuis cette princesse; et l'oracle de Delphes ayant confirmé son élection, il fut reconnu de tous pour le légitime successeur de la couronne; et c'est par lui que commença la troisième dynastie des rois de Lidie.

FIN.






316765
Author Boccaccio, Giovanni
A.R
C.Upper VII
Title Contes de Boccace; [ed. par. Rastoin-Brémond].
Vol.2.
University of Toronto Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

